

BIBLIOTHECA VALLESIANA

19

PIERRE-ALAIN PUTALLAZ

*Eugénie de Treytorrens  
et Charles d'Odet*

*Etude de leur correspondance inédite  
(1812-1817)*

ouvrage publié  
sous les auspices de la Bourgeoisie de Sion

I

1985

Imprimerie Pillet Martigny

Diffusion: Payot Lausanne





Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010045771

N 696/19







BIBLIOTHECA VALLESIANA

19



BIBLIOTHECA VALLESIANA

19

PIERRE-ALAIN PUTALLAZ

*Eugénie de Treytorrens  
et Charles d'Odet*

*Etude de leur correspondance inédite  
(1812-1817)*

ouvrage publié  
sous les auspices de la Bourgeoisie de Sion

I

1985

Imprimerie Pillet Martigny

Diffusion: Payot Lausanne

N 696/19



85/4777

Ouvrage publié avec l'appui de la Bourgeoisie de Sion  
et de la Loterie romande.



## Avant-propos

*Il y a une douzaine d'années, M. André Donnet, professeur à la faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, nous proposa d'explorer la correspondance amoureuse que la Vaudoise Eugénie de Treytorrens (1785-1856) et le Valaisan Charles d'Odet (1776-1846) ont échangée de 1812 à 1817 et qui est conservée aux Archives cantonales de Sion. Quoique avec un brin de scepticisme, ayant peine à imaginer ce vers quoi nos recherches nous entraîneraient, nous acceptâmes cette suggestion.*

*D'abord, nous avons dépouillé les 406 pièces existantes sous les cotes fonds d'Odet 3, P 76, n° 76, n° 77 et n° 78, et nous en avons transcrit consciencieusement et patiemment la grande majorité, dont 160 envois d'Eugénie à Charles et 92 de Charles à Eugénie. Si l'écriture des lettres originales de la jeune femme ne nous a guère posé de problèmes, celle du Valaisan fut plus ardue à lire, car les Archives cantonales de Sion ne possèdent, à quelques exceptions près, que les minutes de ses lettres, minutes dont l'écriture est peu soignée, où les ratures, les corrections sont nombreuses, et qui ne sont parfois que des gribouillis. A cette difficulté s'est ajouté le fait que les documents contenus dans les trois portefeuilles susdits y sont dispersés pêle-mêle, sans être classés par ordre chronologique — ni par auteur d'ailleurs —, que certains d'entre eux y sont disséminés par fragments, ne sont pas datés ou ne le sont que partiellement (l'indication du mois et de l'année ou de l'année seule manque alors).*

*Au fur et à mesure que le dépouillement avançait, les problèmes que nous venons d'évoquer ont été tous ou presque résolus, et nous nous sommes aperçu que certaines dates mentionnées sont erronées (l'erreur porte alors sur l'année,*

rarement sur le mois) et que quelques lettres ou minutes ont été égarées sans pour autant que leur perte soit gênante pour notre travail.

Assez rapidement, nous avons constaté que les documents dont nous prenions connaissance allaient nous absorber longuement: ils nous renvoyaient à diverses lettres en rapport étroit avec la correspondance de Charles et d'Eugénie, lettres qui l'éclairaient et la complétaient, telles celles échangées entre Charles d'Odet, d'une part, et son oncle Charles-Emmanuel de Rivaz, sa cousine Marguerite Tousard d'Olbec, les parents d'Eugénie, d'autre part, telles celles adressées par la Vaudoise à la mère de Charles, au chanoine Anne-Joseph de Rivaz et au père Herménégilde<sup>1</sup>; ils nous conduisaient sur les traces d'Eugénie à Sion, Genève, Chambéry, Guévaux, Neuchâtel, Fribourg et Saint-Maurice notamment; ils évoquaient les amours tumultueuses de Charles et de la jeune femme, contenaient de captivants et précieux témoignages sur le temps et les lieux où ils avaient été rédigés et nous obligeaient, pour être bien compris et bien exploités, à ne pas nous cantonner dans le cadre exigü des années 1812-1817.

Notre travail fut dès lors axé sur deux centres d'intérêt — que M. André Donnet nous avait d'ailleurs signalés —, à savoir, premièrement, la vie de Charles et celle d'Eugénie et, plus particulièrement, leurs relations de 1812 à 1817; secondement, les témoignages que l'un et l'autre ont laissés sur leur époque, à travers leur correspondance amoureuse.

Ces témoignages nous ont conduit à quitter la chronologie systématique au profit d'une étude par thèmes, à dépasser le temps court de l'histoire événementielle pour le temps moyen des groupes, voire le temps long des civilisations, à nous intéresser à la vie quotidienne comme aux grands faits historiques, à des réalités multiples, qu'elles soient d'ordre politique, militaire, religieux, social, économique, juridique, médical et culturel. Il ne s'agit pas là d'un choix de notre part, mais d'une nécessité qui s'est imposée à nous: le contenu des lettres étudiées nous a dicté cette voie et, si notre travail peut paraître ambitieux, c'est à Eugénie et à Charles qu'il le doit.

Les deux centres d'intérêt que nous venons d'évoquer nous ont amené à décider d'arrêter le plan suivant: une première partie qui contient divers

<sup>1</sup> Quand nous parlerons désormais de la correspondance de Charles et d'Eugénie, il faudra y inclure ces lettres qui en sont indissociables, quoique nous ne le précisions pratiquement plus afin d'éviter de désagréables redites.

renseignements biographiques sur Charles et Eugénie jusqu'en 1811 (chapitres I et II), puis leurs relations de 1812 à 1817 (chapitres III, IV et V); une deuxième partie qui présente les intérêts d'ordre général que suscite leur correspondance (chapitres VI, VII, VIII, IX et X); l'esquisse de leurs vies respectives de 1818 à leur mort (chapitre XI) et la conclusion. Ce plan a le mérite d'être clair, d'éviter que les sujets divers s'entremêlent sans que chacun d'eux puisse être bien cerné et bien développé. Il entraîne cependant quelques répétitions inévitables que nous avons voulues les moins nombreuses et les plus brèves possible, mais qui permettent de lire n'importe quel chapitre de la deuxième partie sans avoir à recourir absolument à ce qui a été écrit dans les trois derniers chapitres – III, IV et V – de la première partie.

Nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation des citations, quand cela nous a paru nécessaire, et nous avons choisi d'accompagner notre texte d'un appareil critique d'importance qui l'éclaire et le complète. Les historiens y trouveront les références dont ils pourraient avoir besoin, et chaque lecteur, divers compléments d'information. Il est tout à fait possible néanmoins de lire le présent ouvrage sans se reporter continuellement aux notes<sup>2</sup>.

\* \* \*

Il nous reste enfin l'agréable devoir de remercier toutes les personnes qui nous ont aidé à mener à bonne fin notre travail.

Sont assurés de notre reconnaissance et de nos vifs remerciements M. André Donnet, professeur honoraire de l'Université de Lausanne, qui, sans relâche, nous a prodigué son appui et ses conseils; MM. Grégoire Ghika et Bernard Truffer, respectivement ancien et actuel directeur des Archives cantonales du Valais, et leur personnel; les responsables et le personnel des Archives fédérales à Berne, des Archives cantonales à Fribourg, Genève, Lausanne et Neuchâtel, des Archives du Vicariat épiscopal catholique romain à Genève, de la Bibliothèque nationale à Berne, de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, de la Bibliothèque cantonale de Sion, de la Bibliothèque publique de la ville de Neuchâtel, de l'administration communale de Cudrefin; M. Pierre Lardy à Vandœuvres, qui a bien voulu nous autoriser à consulter ses archives de famille; M. Michel Borloz, psychologue à Montreux, qui a suivi

<sup>2</sup>Dans ces notes, les sources dont les références ne sont pas suivies de la mention minutes ou copies sont des originaux.

*d'un œil critique nos timides recours à la psychanalyse; Marie-Louise, notre épouse, qui, tout au long de notre travail, nous a secondé avec efficacité; tous ceux enfin qui, d'une façon ou d'une autre, à propos d'un point particulier, nous ont aidé dans nos recherches et nous ont apporté, eux aussi, leur concours et leur sympathie.*

## Sources et bibliographie

### Abréviations

ABS	Archives de la Bourgeoisie de Sion (AV).
ACV	Lausanne, Archives cantonales vaudoises.
AN	Neuchâtel, Archives cantonales neuchâteloises.
AV	Sion, Archives cantonales valaisannes.
BAF	Berne, Archives fédérales.
CAC	Cudrefin, Archives communales.
GAP	Genève, Archives privées.
GAV	Genève, Archives du Vicariat épiscopal catholique romain.
NBV	Neuchâtel, Bibliothèque publique de la ville.
DV	Diète valaisanne (AV).
H	Fonds de l'Helvétique (AV et BAF).
L	Libri (AV).
Ms	Manuscrit (NBV).
Pg	Parchemin (AV).
Ri	Fonds Augustin de Riedmatten (AV).
Rz	Fonds de Rivaz (AV).
S	Fonds du département du Simplon (AV).

*Ann. val.*     *Annales valaisannes*, bulletin de la Société d'Histoire du Valais romand.

fol.           folio.

s.d.           sans date.

s.l.n.d.       sans lieu ni date.

## *I. Sources manuscrites*

### SION, ARCHIVES CANTONALES VALAISANNES (= AV)

#### *1. Fonds d'Odet*

Les documents qui sont à l'origine de notre travail se trouvent en fonds d'Odet 3, P 76, 194 pièces; fonds d'Odet 3, P 77, 149 pièces; fonds d'Odet 3, P 78, 63 pièces.

Ces trois portefeuilles contiennent, pêle-mêle,

- 160 envois d'Eugénie de Treytorrens à Charles d'Odet, lettres et billets, orig. et une copie de la main de Charles d'Odet;
- 92 lettres de Charles d'Odet à Eugénie de Treytorrens, minutes et 2 copies;
- 14 lettres de Samuel-Henry de Treytorrens, père d'Eugénie, à Charles d'Odet, orig.;
- 10 lettres de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, minutes et copies;
- 9 lettres de Charles d'Odet à Françoise de Treytorrens, mère d'Eugénie, minutes et copies;
- 9 lettres de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, orig.;
- lettres diverses (Marguerite Tousard d'Olbec, Charles-Emmanuel de Rivaz, le père Herménégilde, Marie-Catherine de Rivaz, Simon de Werra, Caroline de Quartéry, etc., à Charles d'Odet, orig.; Charles d'Odet à Marguerite Tousard d'Olbec, à Charles-Emmanuel de Rivaz, à Marie-Catherine de Rivaz, à Caroline de

Quartéry, à Maria Willemin, minutes presque exclusivement; Eugénie de Treytorrens au père Herménégilde, à Marguerite Tousard d'Olbec, orig.; Françoise de Treytorrens à Marguerite Tousard d'Olbec, à Eugénie de Treytorrens, orig.; Samuel-Henry de Treytorrens à Charles-Emmanuel de Rivaz, orig.); contrat de mariage, enveloppes, etc.

Ont également été utilisés:

Fonds d'Odét 1, cart. 5, n° 42: diplôme de notaire de Charles d'Odét, Sion, le 21 mai 1795, signé par Joseph-Antoine Blatter, évêque de Sion, orig.

Fonds d'Odét 1, cart. 6, liasse 2: correspondances diverses, 1622-1836, 21 pièces.

Fonds d'Odét 1, cart. 6, liasse 6: lettres de Julie d'Odét à son mari Louis, 1777-1782, 4 pièces, orig.

Fonds d'Odét 1, cart. 6, liasse 10: lettres adressées à Charles d'Odét par diverses personnes, 1797, 28 pièces, orig.

Fonds d'Odét 1, cart. 6, liasse 14: lettres adressées par diverses personnes à Charles d'Odét, orig., + quelques minutes de celui-ci, 1800, 95 pièces (en fait 94, car le n° 21 manque).

Fonds d'Odét 1, cart. 6, liasse 15: lettres adressées par diverses personnes à Charles d'Odét, orig., + quelques minutes de celui-ci, 1801, 103 pièces.

Fonds d'Odét 1, cart. 6, liasse 16: lettres adressées par diverses personnes à Charles d'Odét, orig., + quelques minutes de celui-ci, 1802-1850, 236 pièces.

Fonds d'Odét 1, cart. 7, liasse 23: papiers divers qui concernent des acquisitions faites aux mayens des Agettes par Charles d'Odét, 1804-1842, 41 pièces.

Fonds d'Odét 1, cart. 7, liasse 24: actes et copies d'actes de vente concernant notamment Gaspard, Louis et Charles d'Odét, 1541-1844, 173 pièces.

Fonds d'Odét 1, cart. 7, liasse 29: taxes et inventaires divers, 1624-1827, 8 pièces.

- Fonds d'Odet 2, P 193: dispense matrimoniale accordée par le nonce apostolique Luigi-Valenti Gonzaga, Lucerne, le 18 décembre 1772, à Louis d'Odet et à Julie de Rivaz, formule imprimée. Au dos, on trouve une lettre manuscrite d'envoi signée par l'évêque François-Frédéric Ambuël, de Sion, le 27 décembre 1772, orig.
- Fonds d'Odet 2, P 214: supplique à la Diète valaisanne, datée de mai 1780, faisant l'historique de la famille d'Odet et demandant pour elle le droit de franc-patriotage, copie, texte allemand et latin. Avec notice en français du secrétaire d'Etat Gasner signalant sa présentation en mai 1780.
- Fonds d'Odet 2, P 233: diplôme de capitaine au service de France pour Louis d'Odet et lettres de chevalier de l'ordre de Saint-Louis, 3 pièces, copies.
- Fonds d'Odet 2, P 240: mémoire s.d. établi par Louis d'Odet en vue d'obtenir une augmentation de sa pension, suivi d'un certificat de bonne conduite rédigé par le comte [Joseph-Antoine-Louis-Marie?] de Courten et daté de Sierre, le 3 mai 1785, double.
- Fonds d'Odet 2, P 245: attestation de Gaspard-Bernard Dallèves concernant principalement la location d'une partie de sa maison de Saint-Georges à Sion à la famille Louis d'Odet, Sion, le 1<sup>er</sup> juin 1788.
- Fonds d'Odet 2, P 290: documents émanant de Louis d'Odet et du bourgmestre de Sion Pierre-Joseph de Riedmatten concernant les droits de bourgeoisie des Odet à Sion et leur part au partage des biens bourgeoisiaux, taxation d'une parcelle derrière Tourbillion, 1798-1828, 16 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 294: lettre de Joseph de Lavallaz, lieutenant du préfet national, à Charles d'Odet, de Sion, le 27 décembre 1801, orig.
- Fonds d'Odet 2, P 295: documents relatifs aux fonctions de Charles d'Odet comme capitaine d'élite des grenadiers et comme lieutenant à l'école d'instruction à Berne, 1799-1802, 70 pièces.



- Fonds d'Odét 2, P 299: lettre de Ledoux, officier d'Etat-major, à Charles d'Odét, de Sion, le 13 ventôse an 10 (4 mars 1802), orig.
- Fonds d'Odét 2, P 299 bis: protestation de Charles d'Odét, probablement adressée au général Louis-Marie Turreau, de Sion, le 5 mars 1802, copie.
- Fonds d'Odét 2, P 307: lettre de Louis d'Odét au gouvernement helvétique, de Sion, le 4 avril 1803, copie.
- Fonds d'Odét 2, P 317: invitation – adressée par le Conseil d'Etat valaisan à Charles d'Odét – au dîner donné en l'honneur du nonce apostolique Fabricio Testaferrata, de Sion, le 8 novembre 1807, orig.
- Fonds d'Odét 2, P 318: invitation à dîner – pour le 23 novembre – adressée par le ministre de France Derville-Malécharde à Charles d'Odét, de Sion, le 19 novembre 1807, orig.
- Fonds d'Odét 2, P 332: invitation à dîner – pour le 18 novembre – adressée par le général César Berthier à Charles d'Odét, de Sion, le 17 novembre 1810, orig.
- Fonds d'Odét 2, P 333: invitation à une promenade à cheval adressée par le général César Berthier à Charles d'Odét, de Sion, le 20 novembre 1810, orig.
- Fonds d'Odét 2, P 335: nomenclature de la population du quartier de Sitta à Sion, faite par Charles d'Odét, le 19 juin 1811.
- Fonds d'Odét 2, P 338: permis de chasse délivré à Charles d'Odét par le préfet du département du Simplon Derville-Malécharde, Sion, le 4 septembre 1811, orig.
- Fonds d'Odét 2, P 339: documents relatifs à la nomination et à l'activité de Charles d'Odét comme notaire certificateur de l'arrondissement de Sion, 1811-1814, 8 pièces.
- Fonds d'Odét 2, P 340: lettre de Pierre-Thomas Rambaud, procureur général près la cour impériale de Lyon, à Charles d'Odét, de Lyon, le 18 février 1812, orig.
- Fonds d'Odét 2, P 351: correspondance politique adressée à Charles d'Odét + divers, 1814-1821, 44 pièces.

- Fonds d'Odet 2, P 353: lettres officielles adressées à Charles d'Odet + divers, 1822-1829, 33 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 364: documents divers concernant Charles d'Odet (lettres qui lui sont adressées, lettres qu'il écrit à sa mère Julie d'Odet, etc.) et l'hoirie de François-Xavier d'Odet, 1805-1812, 76 pièces (en fait 75, car le n° 53 manque).
- Fonds d'Odet 2, P 365: lettres de Charles d'Odet, de sa femme Aglaé, née de Bons, et de Charles de Bons à des proches, 3 lettres – orig. – d'Eugénie de Treytorrens à Julie d'Odet, divers, 1802-1849, 95 pièces (en fait 94, car le n° 93 manque). Les lettres d'Eugénie de Treytorrens datent de 1813 et de 1816.
- Fonds d'Odet 2, P 367: documents divers concernant François d'Odet, 1773-1799, 28 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 368: documents émanant de Joseph-Ignace Escher (une lettre à Charles d'Odet et une notice sur la vie de François d'Odet), 1837, 2 pièces, orig.
- Fonds d'Odet 2, P 378: documents relatifs à la pension de Louis d'Odet, à son testament, au partage de ses biens, à des comptes d'hoirie, etc., 1803-1836, 34 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 382: documents relatifs à Lydie et à Hippolyte d'Odet (partages successoraux, reçus divers, tutelles, comptes, conventions, correspondance, testament de Lydie – Sion, le 8 janvier 1857 – etc.), 1813-1864, 38 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 383: documents relatifs à la succession de Charles d'Odet, 1832-1878, 49 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 399: documents concernant un banc à l'église Saint-Théodule à Sion, diverses acquisitions immobilières, diverses réparations de maisons, etc., 1797-1841, 31 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 406: documents concernant Charles d'Odet, relatifs à des propriétés à Chandoline, à Sion, à Saint-Léonard, etc., procédures diverses, 1786-1830, 55 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 462: comptes divers de Charles d'Odet, journal de ses dépenses personnelles 1802-1809, comptes à propos d'une maison, comptes pour Louis et Maurice d'Odet, etc., 1798-1818, 18 pièces.

- Fonds d'Odet 2, P 465: amodiations de biens-fonds de Charles d'Odet dans le Pays de Vaud et à Sion, comptes personnels, produits de vignes et autres biens à Sion, Molignon, Ver-corin et aux Mayens-de-Sion, 1802-1833, un registre relié, 19×32,5 cm, 100 p. chiffrées.
- Fonds d'Odet 2, P 470: notices généalogiques sur la famille d'Odet, documents divers, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, 35 pièces.
- Fonds d'Odet 2, P 478: documents relatifs à la fonction de facteur des sels remplie par Charles d'Odet, 1802-1852, 104 pièces (en fait 102, car le n° 89 et le n° 97 manquent).
- Fonds d'Odet 2, P 486: documents relatifs aux fonctions de Charles d'Odet comme inspecteur des postes et des diligences, 1808-1811, 18 pièces et un registre relié, 10,5×17,5 cm.
- Fonds d'Odet 3, Pg 15: contrat de mariage entre Charles d'Odet et Aglaé de Bons, Saint-Maurice, le 17 janvier 1820, copie.
- Fonds d'Odet 3, P 71: lettres et autres documents concernant principalement la pension militaire de Louis d'Odet, 1783-1816, 38 pièces.
- Fonds d'Odet 3, P 73: lettres et autres documents concernant Louis d'Odet et sa femme Julie, 1764-1830, 102 pièces.
- Fonds d'Odet 3, P 75: documents divers concernant François d'Odet, 1802-1849, 32 pièces.
- Fonds d'Odet 3, P 76, fonds d'Odet 3, P 77 et fonds d'Odet 3, P 78.  
Voir le contenu détaillé de ces trois portefeuilles au début de la présente subdivision.
- Fonds d'Odet 3, P 79: correspondance de Charles d'Odet avec différentes personnes + divers, 1806-1819, 77 pièces.
- Fonds d'Odet 3, P 80: correspondance de Charles d'Odet avec différentes personnes + divers, 1821-1844, 80 pièces.
- Fonds d'Odet 3, P 90: correspondance entre Charles d'Odet et Alphonse Bonvin + divers, 1841-1843, 18 pièces.
- Fonds d'Odet 3, P 110: propriétés de la famille d'Odet, acquisitions de diverses maisons à Sion, 1803-1842, 14 pièces.

Fonds d'Odet 4, P 40: lettres de Mélanie de Courten à Caroline de Chaignon, lettre de Mélanie de Courten à Louis-Antoine de Chaignon, 1813-1829, 75 pièces, orig.

Fonds d'Odet 4, P 287: généalogie de la famille d'Odet, dressée par Charles-Louis de Bons et complétée par une main inconnue, fol., 19 p.

Fonds d'Odet 4, P 311/c: catalogue de la collection de monnaies de l'Evêché de Sion appartenant à Maurice d'Odet, établi par Ad[olphe] Blanchet, 8 pages manuscrites, 21,2×27,3 cm.

## 2. Fonds de Rivaz (= Rz)

Rz, vol. VII: ANNE-JOSEPH DE RIVAZ, *Opera historica*, t. VII, un vol., 782 p.

Rz, vol. XVIII: ANNE-JOSEPH DE RIVAZ, *Opera historica*, t. XVIII, un vol., 730 p.

Rz, cart. 19, fasc. 17: lettres d'Eugénie de Treytorrens au chanoine Anne-Joseph de Rivaz, 1812-1813, 4 pièces, orig.

Rz, cart. 45, fasc. 23: lettres écrites par Charles-Emmanuel de Rivaz à sa femme Marie-Catherine, lors d'un séjour à Paris, du 27 novembre 1813 au 10 juin 1814, 21 pièces (en fait 20, car la lettre n° 19 manque), orig.

Rz, cart. 45, fasc. 29, 30, 32 et 33: lettres écrites par Charles-Emmanuel de Rivaz à sa femme Marie-Catherine, 1816-1817, 124 pièces, orig.

Rz, cart. 46, fasc. 17, 18, 19 et 20: lettres de Marie-Catherine de Rivaz à son époux Charles-Emmanuel, 1816-1817, 145 pièces, orig.

Rz, cart. 47, fasc. 40: correspondance adressée à Charles-Emmanuel de Rivaz par diverses personnes, 1783-1830, 163 pièces, orig.

Rz, cart. 48, fasc. 6: lettres de Julie d'Odet à son frère Charles-Emmanuel de Rivaz, 1773-1798, 39 pièces, orig.

Rz, cart. 50, fasc. 6: lettres écrites à Charles-Emmanuel de Rivaz par divers membres des familles de Kalbermatten, de Nucé,

d'Odet, Tousard d'Olbec, de Werra, etc., 1767-1830, 206 pièces (en fait 204, car les nos 67 et 110 manquent), orig.

Rz, cart. 64, fasc. 2: documents divers concernant la famille d'Odet, 69 pièces.

### 3. *Fonds des familles valaisannes*

AV 109, d'Odet 145: un registre, 21×26,5 cm, 343 p. + 5 annexes. Ce registre comprend, dans les pp. 1-37, le «rolle de Louis Odet» dès son entrée en ménage à Sion le 20 avril 1782 (inventaires de meubles, de livres, d'immeubles, comptes d'hoirie, etc.).

### 4. *Fonds Augustin de Riedmatten* (= Ri)

Ri, R2, n° 10 bis: *Neuer verbesserte Hauskalender, 1796*, contenant, sur des fol. intercalés, des comptes domestiques de Pierre-Joseph de Riedmatten (recettes et dépenses), cahier de 40 fol., 17×20,5 cm, texte allemand et français.

### 5. *Libri* (= L)

L 23: *Walliser Abscheide, 1744-1799*, trad. en français par Adolphe de Courten en 1875, un vol. (t. VII), VIII+850 p.

### 6. *Fonds de l'Helvétique* (= H)

H, vol. 14: documents concernant la Chambre administrative valaisanne (lettres, jugements, arrêtés, tarifs), du 1<sup>er</sup> janvier 1801 au 28 août 1801, 410 pièces réunies en un vol.

### 7. *Fonds du département du Simplon* (= S)

S, cart. 6, fasc. 9, n° 1: *Etat des six cents [- en fait 548 -] plus imposés dans le dép[artemen]t du Simplon*, établi par Louis Tousard d'Olbec, 3 octobre 1811, un cahier, 40 p. non chiffrées.

S, cart. 6, fasc. 9, n° 2: *Etat des propriétaires présentés en remplacement de ceux que la Commission a proposé d'éliminer sur la liste des 600 plus imposés*, 1811, un cahier, 20 p. non chiffrées.

S, cart. 10, fasc. 1, n° 2: *Etat des chefs de famille et autres personnages considérables du dép[artemen]t du Simplon*, 1811-1812, un cahier, 64 p. chiffrées.

S, cart. 10, fasc. 1, n° 3: *Tableau des jeunes gens de famille du dép[artemen]t du Simplon*, fol., 32 p.

#### 8. Diète valaisanne (= DV)

DV, Recès 1: *Diètes de novembre – décembre 1815 à novembre – décembre 1819*, vol. 1, 20,5×27 cm, 355 p.

#### 9. Archives de la Bourgeoisie de Sion (= ABS)

240, n° 86: *Protocoles des séances du Conseil de la ville et commune de Sion, du 2 juin 1840 au 31 décembre 1845*, un vol., 27×38 cm, 531 p. + un index.

249, n° 19: *Visitationes civitatis sedunensis*, 1782-1788.

249, n° 20: *Visitationes civitatis sedunensis*, 1790-1797.

### BERNE, ARCHIVES FÉDÉRALES (= BAF)

#### Fonds de l'Helvétique (= H)

H, vol. 2722: *Journal des réceptions des arrêtés du Directoire exécutif concernant les nominations des officiers dans les troupes auxiliaires, les légions helvétiques et les corps d'élite, et des expéditions des brevets, etc.*, 28 avril 1799 – 10 mars 1803, 90 p. chiffrées.

H, vol. 2922: *Correspondenz des Kriegministers betreffend die allg[emeine] Verwaltung mit [dem Kanton] Wallis*, 1798-1802, 538 fol. de diverses grandeurs.

H, vol. 2944: *Etats und Controllen der Elite, nebst Officiersverzeichnissen*, 1799-1802, 415 fol. de diverses grandeurs.

LAUSANNE,  
ARCHIVES CANTONALES VAUDOISES (= ACV)

*Série GB, plans des communes vaudoises*

- 1/e, vol. 2: *Plans géométriques de la commune et bourgeoisie d'Aigle [...], 1820, 21 et 22 [...] par Cossy*, un vol., 40×54 cm, 70 pl.  
38/a: *Plans de Cudrefin levés par Des Alliaux, 1810-1812*, un vol., 41×53 cm, 114 pl.  
42/a: *Plans de Mur levés par Des Alliaux, 1816*, un vol., 40,5×54,5 cm, 22 pl.

NEUCHÂTEL,  
ARCHIVES CANTONALES NEUCHÂTELOISES (= AN)

*Fonds Erhard Borel*

Dossier 8, n° I: lettres d'Adrienne Borel, née Thuillier, à son fils Erhard V, 1807-1814, 28 pièces non chiffrées, orig.

NEUCHÂTEL,  
BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE LA VILLE (= NBV)

*Fonds Erhard Borel*

- Ms 2105, fasc. 164: contrat de mariage entre Jacques Bovet et Laure Borel, Neuchâtel, le 20 juillet 1813, orig.  
Ms 2105, fasc. 254: lettres d'Eugénie Stoecklin - de Treytorrens à son cousin Erhard V Borel, 1847 et 1853, 2 pièces, orig.  
Ms 2105, fasc. 257: lettres d'Henry de Treytorrens, frère d'Eugénie, à son cousin Erhard V Borel, 1847 et 1848, 2 pièces, orig.

GENÈVE, ARCHIVES DU  
VICARIAT ÉPISCOPAL CATHOLIQUE ROMAIN (= GAV)

- n° 1: lettre d'Eugénie de Treytorrens à sa mère Françoise de Treytorrens, [Chambéry (?), 1813,] copie.  
n° 2: lettre d'Eugénie de Treytorrens au curé de Genève Jean-François Vuarin, [Genève, début juillet 1813,] copie.

Ces deux lettres sont contenues dans un vol. intitulé *Recueil de pièces relatives à des conversions*, 21,5×25 cm, qui porte le n° 28. Mais il n'est ni répertorié, ni classé, ni paginé...

CUDREFIN, ARCHIVES COMMUNALES (= CAC)

*A, Conseil, puis Municipalité*

- A, n° 8: *Assemblées du Conseil de Cudrefin, du 28 avril 1790 au 1<sup>er</sup> avril 1799*, registre non relié, 17×22 cm, 258 p. Ce registre a souffert de l'eau et ses premières pages sont en mauvais état.  
A, n° 10: *Assemblées de la Municipalité de Cudrefin, du 9 avril 1799 au 9 juillet 1803*, registre relié, 22,5×35 cm, 118 p. + 9 pièces diverses. Ce registre dont la reliure est en mauvais état contient des protocoles des assemblées de Municipalité, de régie, de Municipalité et de régie, de bourgeoisie, de citoyens.

GENÈVE, ARCHIVES PRIVÉES (= GAP)

*Fonds Lardy*, fonds appartenant à M. Pierre Lardy à Vandœuvres

- Liasse I, 18 documents concernant essentiellement Samuel-Henry de Treytorrens, sa femme et leurs enfants, dont  
— n° 3: extrait de naissance, de baptême et de confirmation de Samuel-Henry de Treytorrens, du 11 avril 1762, fol., 4 p., 19×23 cm, avec sceau armorié de la ville de Cudrefin.



- n° 5: liste des fournitures qu'Henry de Treytorrens a faites à son fils Samuel-Henry, fol., 4 p., 20,5×35,5 cm, de la main d'Henry.
- n° 9: passeport délivré à Samuel-Henry de Treytorrens et à Jean-Daniel Cornaz par le «comité de surveillance de la ville de Cudrefin», Cudrefin, le 4 mars 1798, fol., 4 p., 17,5×21 cm, avec sceau armorié de la ville de Cudrefin, orig.
- n° 10: cahier de 16 p., 21×33,5 cm, qui contient
  - pp. 1-8: acte de partage définitif des biens de la succession de feu Erhard III Borel, entre Françoise de Treytorrens et son frère Erhard IV Borel, Neuchâtel, le 1<sup>er</sup> avril 1802, copie à l'intention de Françoise de Treytorrens;
  - pp. 9-14: acte d'échange entre Françoise de Treytorrens et son frère Erhard IV Borel, Neuchâtel, le 4 avril 1805, copie à l'intention de Françoise de Treytorrens.
- n° 12: testament de Samuel-Henry de Treytorrens, Guévaux, le 8 janvier 1820, fol., 4 p., 23×38 cm, copie datée de 1823 à l'intention d'Elise Lardy.
- n° 15: testament de Françoise de Treytorrens, Guévaux, le 16 mars 1838, avec adjonctions du 6 mars 1840 et du «20 mai 1840» (en fait 20 juin, selon sa fille Elise), fol., 4 p., 23×36 cm, copie faite à Guévaux par Elise Lardy le 28 juin 1840.
- n° 17: lettre de Laure Bovet à un dénommé Charles, de Nice, le 25 août 1856, orig.

Liasse II, 13 documents concernant principalement Henry de Treytorrens et sa femme Elisabeth, née du Maine, dont

- n° 1: testament d'Abraham-Louis de Treytorrens, Cudrefin, le 26 septembre 1786, fol., 4 p., 20,5×33 cm, orig. avec sceau de Treytorrens.
- n° 2: cession de biens faite par Henry de Treytorrens à ses enfants qui en ont décidé la répartition entre eux, Cudrefin, le 27 septembre 1788, fol., 8 p., 22×35,5 cm, copie à l'intention de Samuel-Henry de Treytorrens, avec la même date.

## II. Sources imprimées

### Publications officielles et journaux

*Annuaire officiel du canton de Vaud*, 1832-1845.

*Annuaire du Valais: Almanach portatif du Valais*, puis *Almanach portatif du canton du Valais* qui devient ensuite *Annuaire de la république et canton du Valais*, 1814-1839.

*Bull. officiel du Valais: Bulletin officiel et feuille d'avis du Valais*, puis *Bulletin officiel*, puis *Bulletin officiel du canton du Valais*, enfin *Bulletin officiel de la république et canton du Valais*, 1816-1846.

*Gazette de Lausanne*, 1813, 1814 et 1815.

*Journal de l'Empire*, 1813, 1814 et 1815. Ce journal, sous la Monarchie, s'intitule le *Journal des Débats politiques et littéraires*.

*Le Messager boiteux de Neuchâtel: Le véritable Messager boiteux de Neuchâtel pour l'an de grâce [...]*, 1812-1818.

*Nomina litteratorum: Nomina litteratorum qui in lyceo et gymnasio sedunensi [...]* eminuerunt [...], Sion, 1787, 1790-1796.

### Divers

ACV, K I: – *Proclamation du Grand Conseil du canton de Vaud au peuple vandois*, du 18 août 1831, Lausanne, 23 p.

– *Tableau des députés des cercles à l'assemblée constituante*, 5 p.

FRANÇOIS D'ODET: FRANÇOIS D'ODET, *Idées sur le crétinisme. Dissertation présentée et soutenue à l'école de médecine de Montpellier, le 19 messidor an 13 (9 juillet 1805), pour obtenir le titre de docteur en médecine*, Montpellier, 1805, 31 p.

OSTERVALD: SAMUEL OSTERVALD, *Les loix, us et coutumes de la souveraineté de Neuchâtel et Valangin*, Neuchâtel, 1785, LVIII + 454 p.

RAMBUTEAU: *Mémoires du comte [Claude-Philibert Barthelot] de Rambuteau*, publ. par son petit-fils, Paris, 1905, XXXII + 402 p.

- ANNE-JOS. DE RIVAZ, *Mémoires*: ANNE-JOSEPH DE RIVAZ, *Mémoires historiques sur le Valais (1798-1834)*, publ. par ANDRÉ DONNET, Lausanne, 1961, 3 vol. (*Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande*, 3<sup>e</sup> série, t. V-VII).
- CH. EMM. DE RIVAZ, *Lettres*: *Lettres écrites à Marie-Catherine-Julie de Nuce par son époux Charles-Emmanuel de Rivaz, pendant son séjour à Zurich (12-24 octobre 1814)*, publ. par MARIE-LAURE HÉRITIER, dans *Vallesia*, t. XX, 1965, pp. 86-92, 5 lettres [= Rz, cart. 45, fasc. 25] + une lettre en annexe de M<sup>me</sup> de Rivaz à son mari [= Rz, cart. 46, fasc. 15, n° 49].
- CH. EMM. DE RIVAZ, *Mes souvenirs de Paris*: CHARLES-EMMANUEL DE RIVAZ, *Mes souvenirs de Paris (1810-1814)*, publ. par MICHEL SALAMIN, Martigny, 1967, 342 p. (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 5).
- STRICKLER: *Actensammlung aus der Zeit der helvetischen Republic (1798-1803)*, publ. par JOHANNES STRICKLER, vol. I à XI, 1886-1911, 11 vol.

### III. Bibliographie

#### Dictionnaires et Armoriaux

- Alm. suisse*: *Almanach généalogique suisse*, Bâle et Zurich, 1904-1965, 12 vol.
- Arm. val.*, 1946: *Armorial valaisan - Walliser Wappenbuch*, Zurich, 1946, 304 p., 40 pl.
- DE COURTEN: JOSEPH et EUGÈNE DE COURTEN, *Famille de Courten. Généalogie et services militaires*, Metz, 1885, XIV + 258 p., 15 pl.
- DHBS: *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*, Neuchâtel, 1921-1934, 7 vol. et un supplément.
- Généal. vandoises*: *Recueil de généalogies vandoises*, 3 vol., Lausanne, 1923-1950.
- Nouvel Armorial valaisan - Neues walliser Wappenbuch*, Saint-Maurice, 1974 et 1984, 2 vol.

CH[ARLES]-M[ARIE] REBORD et A[DRIEN] GAVARD, *Dictionnaire du clergé séculier et régulier du diocèse de Genève - Annecy dès 1535 à nos jours*, 803 p. en 2 vol. (Bourg-en-Bresse, 1920, et Annecy, 1921).

SIX: GEORGES SIX, *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire (1792-1814)*, Paris, 1934, 2 vol.

### Histoire générale suisse

JOHANNÈS DIERAUER, *Histoire de la Confédération suisse*, (trad. de l'allemand par AU[GUSTE] REYMOND), t. V: *De 1798 à 1848*, Lausanne, 1918 et 1919, 2 vol., à savoir  
t. V<sub>1</sub>: 1798-1813, Lausanne, 1918, VIII+376 p.;  
t. V<sub>2</sub>: 1814-1848, Lausanne, 1919, pp. 389-977.

WILLIAM MARTIN: WILLIAM MARTIN, *Histoire de la Suisse*, 8<sup>e</sup> éd. conforme aux précédentes avec une suite de PIERRE BÉGUIN: *L'histoire récente*, complétée par ALEXANDRE BRUGGMANN: 1928-1980, Lausanne, 1980, 426 p.

NHSS, vol. 2: *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*, vol. 2, Lausanne, 1983, 301 p.

CHAPUISAT: EDOUARD CHAPUISAT, *Vers la neutralité et l'indépendance. La Suisse en 1814 et 1815*, dans *Histoire militaire de la Suisse*, 9<sup>e</sup> cahier, Berne, 1921, pp. 55-88.

KASSER: PAUL KASSER, *Le passage des Alliés en Suisse pendant l'hiver 1813/1814*, dans *Histoire militaire de la Suisse*, 9<sup>e</sup> cahier, Berne, 1921, pp. 5-54.

OECHSLI: WILHELM OECHSLI, *Le passage des Alliés en Suisse 1813-1814*, (trad. de l'allemand par FRANCIS BORREY), Paris, 1912, 186 p.

VIRGILE ROSSEL, *Manuel du droit civil de la Suisse romande suivi d'un abrégé portant sur le droit commercial et la procédure*, Bâle, Genève, Lyon, 1886, XVI+560 p.

## Genève et Savoie

*Helvetia sacra*, section I, vol. 3: *Le diocèse de Genève. L'archidiocèse de Vienne en Dauphiné*, Berne, 1980, 391 p. (*Helvetia sacra*, section I: *Archidiocèses et diocèses*, vol. 3).

*Histoire de Genève: Histoire de Genève de 1798 à 1931*, publ. par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, Genève, 1956, IX + 668 p.

LOVIE: JACQUES LOVIE, *Les diocèses de Chambéry, Tarentaise, Maurienne*, Paris, 1979, 299 p. (*Histoire des diocèses de France*, t. 11).

MARTIN et FLEURY: [FRANÇOIS] MARTIN et [FRANÇOIS] FLEURY, *Histoire de M. l'abbé Vuarin et du rétablissement du catholicisme à Genève*, Genève, 1861 et 1862, 2 vol.

WAEBER: PAUL WAEBER, *La formation du canton de Genève 1814-1816*, Genève, 1974, 391 p.

## Neuchâtel

COURVOISIER: JEAN COURVOISIER, *Les monuments d'art et d'histoire du canton de Neuchâtel*, t. I: *La ville de Neuchâtel*, Bâle, 1955, XII + 440 p. (*Les monuments d'art et d'histoire de la Suisse*, vol. 33).

ED[OUARD] QUARTIER-LA-TENTE, *Le district de Neuchâtel*, Neuchâtel, 1897, 612 p. (*Le canton de Neuchâtel, revue historique et monographique des communes du canton de l'origine à nos jours*, 1<sup>re</sup> série, vol. 1).

## Valais

BIOLLAY: EMILE BIOLLAY, *Le Valais en 1813-1814 et sa politique d'indépendance. La libération et l'occupation d'un département réuni*, Martigny, 1970, 551 p. (*Bibliotheca Vallesiana*, t. 7) (Thèse, Lettres, Lausanne).

BRIDEL: PH[ILIPPE] BRIDEL, *Essai statistique sur le canton de Vallais*, Zurich, 1820, VIII + 364 p.

- BUCHER: BRUNO BUCHER, *Essai sur l'organisation communale de la ville de Sion (1802-1848)*, 1961, 132 p. dactylographiées (Mémoire de licence, Lettres, Fribourg).
- GAUYE: OSCAR GAUYE, *L'élaboration de la constitution valaisanne du 12 mai 1815*, Sion, 1961, 113 p. (Thèse, Droit et Sciences économiques et sociales, Fribourg).
- GRENAT: PIERRE-ANTOINE GRENAT, *Histoire moderne du Valais de 1536 à 1815*, Genève, 1904, XII+645 p.
- PUTALLAZ: PIERRE-ALAIN PUTALLAZ, *Sur le passage du Saint-Bernard par Bonaparte en 1800*, dans *Ann. val.*, 1975, pp. 157-201.
- SALAMIN I: MICHEL SALAMIN, *Histoire politique du Valais sous la République helvétique (1798-1802)*, dans *Vallesia*, t. XII, 1957, pp. 1-280 (Thèse, Lettres, Fribourg).
- SALAMIN II: MICHEL SALAMIN, *Le Valais de 1798 à 1940*, Sierre, 1978, 328 p.
- SEILER: ANDREAS SEILER, *Histoire politique du Valais 1815-1844*, (trad. de l'allemand par GRÉGOIRE GHICA), dans *Ann. val.*, 1951, pp. 453-577.







PREMIÈRE PARTIE

Histoire d'un mariage manqué



## Chapitre I

# Charles d'Odet: ses origines, son milieu, esquisse de sa vie jusqu'en 1811

### *1. La famille d'Odet: origines et généralités*

Le premier membre de la famille d'Odet dont on trouve trace est Odettus Bessonis; il épouse, en 1491, Pernette de Quartéry, est reçu bourgeois de Saint-Maurice en 1501 et devient conseiller de cette ville en 1505. L'un de ses fils, Guillaume<sup>1</sup>, est l'auteur de quatre branches dont les trois premières – celles de Claude, de Pierre et de Jean – disparaissent au XVIII<sup>e</sup> siècle et dont la quatrième – celle de Barthélemy – s'éteint en 1934, à la mort de Léontine d'Odet, petite-fille de Charles d'Odet.

Plusieurs membres de cette famille qui a possédé la dîme de Massongex se sont illustrés, d'une part, dans le domaine politique en devenant notamment conseillers, châtelains, syndics et – quatre d'entre eux – lieutenants du gouverneur, charge la plus haute attribuée à un Bas-Valaisan sous l'Ancien Régime; d'autre part, dans

<sup>1</sup>Son autre fils se prénomme Aymon et a donné naissance à une branche assez tôt éteinte.

le domaine religieux, dans la carrière des armes au service de France et à celui d'Espagne, et dans le notariat<sup>2</sup>.

Il n'est donc pas étonnant que la famille d'Odet ait fini par être considérée comme noble et qu'elle ait – dès le XIX<sup>e</sup> siècle – porté la particule. En effet, dans ses *Opera historica*, le chanoine Anne-Joseph de Rivaz affirme qu'il y a des familles valaisannes «que les hautes magistratures du pays et un long patriciat ont anobli» et, un peu plus loin, il ajoute: «Il y a plusieurs familles dont le patriciat fort long et toujours honorable a mérité que le souverain Etat leur accordât la qualification de nobles, telles les Devantéry, les Odet au Bas-Valais»<sup>3</sup>.

## 2. Louis d'Odet, père de Charles

Louis d'Odet naît le 25 février 1743 à Saint-Maurice du mariage de Jean-Gaspard d'Odet, notaire, et de Julienne Du Fay.

### *Sa vie publique*

A l'instar de nombreux Valaisans de son époque, Louis d'Odet embrasse fort jeune la carrière des armes. Le 4 juillet 1759, tandis que la guerre de Sept Ans fait rage, il entre comme enseigne au régiment de Courten, à la solde du roi de France. Il participe aux campagnes allemandes de 1759 à 1762, est promu sous-lieutenant le 10 avril 1762 et lieutenant le 10 mai 1769<sup>4</sup>.

Dès lors, sa qualité de Bas-Valaisan va desservir ses ambitions militaires. Une capitulation, conclue entre la France et le Valais en 1767, précise en effet que, «des dix-huit compagnies dont le régiment [de Courten] est composé, il y en aura toujours treize au moins possédées par des officiers du Haut-Valais et cinq au plus par des

<sup>2</sup>Pour plus de détails, voir *Arm. val.*, 1946, p. 186.

<sup>3</sup>Rz, vol. XVIII, pp. 481 et 483. – Autrement dit, la famille Odet n'a jamais reçu de lettres de noblesse.

<sup>4</sup>Voir notamment fonds d'Odet 2, P 240. – Sur les campagnes allemandes, cf. DE COURTEN, pp. 119-120.

officiers du Bas-Valais»<sup>5</sup>; cette décision rend donc très aléatoires les possibilités d'avancement qui pourraient s'offrir à Louis d'Odet. Celui-ci, après s'être accommodé tant bien que mal de son poste de lieutenant deux lustres durant, finit par perdre patience et par prendre quelques initiatives susceptibles de relancer sa carrière. C'est ainsi que, après en avoir fait la demande, il est reçu par la Diète valaisanne de décembre 1780 au rang de franc-patriote<sup>6</sup>, qu'il devient bourgeois de Sion le 18 avril 1781<sup>7</sup> et que, en avril 1782, il s'y installe avec femme et enfants: le voilà enfin établi dans la partie haute du pays<sup>8</sup>.

Les résultats de ses démarches semblent ne pas se faire attendre: le 27 avril 1783, il est décoré de l'ordre de Saint-Louis<sup>9</sup> et, le 9 mai 1784, il obtient une commission de capitaine<sup>10</sup>. Néanmoins, son rêve ne se réalise pas et, en 1785, il constate avec amertume qu'«il est dans l'impossibilité d'obtenir de longtemps compagnie». Il adresse alors une supplique au roi Louis XVI afin que lui soit assignée «une pension suffisante pour lui assurer, ainsi qu'à sa famille, une subsistance honnête» vu qu'il a «consumé sa jeunesse entière au service du roi» et que seules de malheureuses circonstances «le privent des récompenses attachées, dans le cours ordinaire des choses, à des services continués aussi longtemps [durant vingt-six ans]»<sup>11</sup>. Son désir est bientôt exaucé et, le 3 juin 1787, il obtient «une pension de 300 livres»<sup>12</sup>.

<sup>5</sup>Fonds d'Odet 2, P 240. — Il s'agit de l'article deuxième de cette capitulation.

<sup>6</sup>*Ibidem*, P 214; AV, L 23, p. 540.

<sup>7</sup>Fonds d'Odet 2, P 470, n° 25/1: copie de l'acte de réception de la famille de Louis d'Odet à la bourgeoisie de Sion, Sion, le 18 avril 1781, texte latin. — La date de 1782, indiquée dans PUTALLAZ, p. 158, est donc erronée.

<sup>8</sup>*Ibidem*.

<sup>9</sup>Fonds d'Odet 2, P 233, n° 3: lettres de chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis en faveur de Louis d'Odet, de Versailles, le 27 avril 1783, copie datée de Saint-Maurice, le 12 septembre 1794.

<sup>10</sup>Il en est informé par lettres patentes datées de Versailles, le 9 mai 1784. (*Ibidem*, n° 1: copie de ces lettres patentes, datée de Saint-Maurice, le 12 septembre 1794.)

<sup>11</sup>*Ibidem*, P 240.

<sup>12</sup>Fonds d'Odet 3, P 71, n° 6: lettre de Louis d'Odet à François de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, de Sion, le 15 juin 1794, copie.

Quelque vingt-cinq mois plus tard cependant, la Révolution française éclate et, le 18 septembre 1792, Louis d'Odet est licencié par l'Assemblée nationale<sup>13</sup>. Il rentre alors au pays et se voit attribuer, en mars 1795, une retraite de 2332 livres 6 deniers par an<sup>14</sup>. Ce n'est pourtant qu'au mois d'août 1796 qu'il reçoit une somme importante – 4560 livres – effaçant la plus grande partie des arrérages qui lui sont dus. Il est temps, car du 18 septembre 1792 jusqu'à la fin du mois de juillet 1796, soit en plus de quarante-six mois, il n'a touché que 1200 livres d'acomptes, à quoi il faut ajouter sa pension «payée en papier et réduite en valeur numéraire à peu de chose»<sup>15</sup>. Sa retraite de licenciement, elle aussi payée «en papier» durant «plusieurs années», continue de lui être versée irrégulièrement<sup>16</sup>; elle sera bientôt réduite des deux tiers – soit à 777 francs

<sup>13</sup> Cette date du 18 septembre 1792 est indiquée par de nombreux documents. (Voir, par exemple, *ibidem*, n° 4: certificat de vie délivré à Louis d'Odet par la Municipalité provisoire de Sion, Sion, le 16 janvier 1799.)

<sup>14</sup> *Ibidem*, n° 20: lettre du général Jean-Baptiste-Annibal Aubert-Dubayet, ministre de la Guerre, à Louis d'Odet, de Paris, le 23 nivôse an 4 (13 janvier 1796). – A l'époque, livres et francs sont synonymes et cette somme annuelle de 2332 livres 6 deniers est d'importance: en Valais, en 1796, le salaire journalier d'un ouvrier agricole semble se situer entre 6 et 12 batz, ce qui donne grosso modo entre 200 et 400 francs par an, à condition de travailler tous les jours ou presque... (Ri, R2, n° 10 bis, pp. 8, 11, 20, 26 et 32. Obligeante communication de M. PIERRE REICHENBACH.) Quant à un magistrat, il touche 25 batz par jour de diétine. (*Ibidem*, p. 27.) En 1800, les manœuvres valaisans se verront offrir entre 15 et 60 batz par jour pour aider à transporter les canons de l'armée de réserve de Bonaparte de Bourg-Saint-Pierre au Grand Saint-Bernard. (PUTALLAZ, p. 173.)

<sup>15</sup> Le 13 août 1796, Troëtte fils s'empresse de lui «remettre ci-joint 4560 livres [...] sur M. [Jean-Frédéric] Helfflinger, résident de la République [française] en Valais». Cette somme, jointe aux 1200 livres d'acomptes et aux retenues pour frais de bureau, constitue le montant de sa retraite de lieutenant «à compter du 18 septembre 1792 jusqu'au 21 mars 1795». (Fonds d'Odet 3, P 71, n° 25: lettre de Troëtte fils à Louis d'Odet, de Bâle, le 13 août 1796.)

<sup>16</sup> *Ibidem*, n° 33: lettre de Louis d'Odet à Joseph Eschasseriaux, alors ministre plénipotentiaire de France près du prince de Lucques, minute [1806]. Le 16 janvier 1799, Louis d'Odet constate qu'il lui revient «encore le paiement des six mois, résidus de l[...] année 1795, celui de l'année suivante 1796, [ceux] de 1797 et 1798 vieux style, sur lequel dû de trois ans et demi il a reçu un quart de semestre montant à 291 livres 10 sols et un quart de denier». (*Ibidem*, n° 30: feuille volante ayant servi soit d'aide-mémoire, soit de minute, Sion, le 16 janvier 1799.) – Le mot *papier* désigne les assignats créés sous la Révolution française.

35 centimes<sup>17</sup> – alors que sa pension sera «supprimée» au début de 1801<sup>18</sup>. On constate donc que les espérances pécuniaires de Louis d'Odet ont été en partie déçues et qu'il a dû faire face parfois à de sérieuses difficultés financières.

Après que la Révolution a gagné notre pays, Louis d'Odet devient, probablement à la fin de l'année 1798, membre de la Chambre sédunoise de régie<sup>19</sup> et, le 4 mars 1799, il est nommé par le Directoire exécutif helvétique «commandant d'arrondissement de la partie française orientale du canton de Valais»<sup>20</sup>, sans doute parce qu'il est considéré comme un «ardent zéléteur de la Révolution française»<sup>21</sup>. Il remplira cette fonction jusqu'au 27 août 1802<sup>22</sup>, avant de se consacrer exclusivement à l'exploitation de ses biens-fonds.

### *Sa femme et ses enfants*

Lors d'un de ses retours sporadiques au pays, Louis d'Odet épouse, le 9 janvier 1773, à Saint-Gingolph, Julie de Rivaz, née en 1749, fille de Charles-Joseph de Rivaz et de Marie-Julienne de Nuced. En raison de la proche parenté qui lie les deux conjoints, une dispense de l'Eglise leur a été nécessaire pour se marier<sup>23</sup>.

<sup>17</sup>Peut-être sous le Consulat déjà et, en tout cas, avant le 25 juin 1806. (*Ibidem*, n° 35: lettre de Joseph Eschasseriaux à Louis d'Odet, de Paris, le 25 juin 1806.) – Cette réduction n'est sans doute qu'une péripétie parmi d'autres.

<sup>18</sup>*Ibidem*, n° 33.

<sup>19</sup>Fonds d'Odet 4, P 287. – Cf. la loi du 13 novembre 1798 sur l'organisation des municipalités: «Les copropriétaires des biens communs dans chaque lieu nomment une *Chambre de régie*, laquelle s'occupe de l'administration et de la conservation de ses biens communs.» (STRICKLER, vol. III, p. 539.) – Louis d'Odet est aussi «membre du grand et petit comité bourgeoisial». (AV 109, d'Odet 145, p. 14.)

<sup>20</sup>Fonds d'Odet 2, P 307. – Louis d'Odet a notamment «formé et organisé un bataillon valaisan pour joindre les bataillons suisses et les demi-brigades françaises qui faisaient la guerre dans le Haut-Valais». (Fonds d'Odet 3, P 71, n° 33.)

<sup>21</sup>ANNE-JOS. DE RIVAZ, *Mémoires*, t. I, p. 92.

<sup>22</sup>Fonds d'Odet 2, P 307.

<sup>23</sup>*Ibidem*, P 193. La dispense est accordée pour «*secundo et tertio consanguinitatis gradu*».

De leur union vont naître, viables:

a) Maurice (-Etienne-Marie) (1773-1799), futur docteur en médecine de la faculté de Pavie et futur chirurgien-major des troupes françaises en Valais, qui mourra «de son zèle à soigner les malades à l'hôpital de Sion»<sup>24</sup>.

b) Charles (Pierre-C'-Marie-Louis) (1776-1846), l'un des deux principaux personnages de notre étude.

c) François (Joseph-F'-Bonaventure) (1779-1848), futur docteur en médecine de la faculté de Montpellier et futur chirurgien-major dans l'armée fédérale.

d) Pierre (-Maurice-François-Xavier) (1781-1808) dont la fin sera particulièrement tragique: officier au régiment de Preux en Espagne, il décide, après la capitulation de Bailén du 22 juillet 1808, de demeurer en ce lieu afin de s'occuper de ses camarades blessés ou malades, et se met par conséquent au service de l'hôpital où ils ont été réunis. «Un jour [le 17 août 1808], des infirmiers attachés à cet hôpital, s'étant aperçus qu'il portait de l'argent sur lui, s'apostèrent à son passage [...], le tuèrent à coups de couteau et le volèrent.»<sup>25</sup>

e) Lydie (Marie-Julie-L') (1785-1863), demeurée célibataire.

f) Hippolyte (Joseph-Marie-Guillaume-H') (1793-1857) qui, en 1823, sera placé à la demande de son père «sous une tutelle perpétuelle, de manière qu'il ne puisse pas même contracter des engagements de mariage, encore moins se marier sans le consentement formel de son tuteur et d'un conseil de famille, démarche nécessitée par le peu de facultés intellectuelles et de discernement qu'il [Louis d'Odet] a observé en son dit fils»<sup>26</sup>.

<sup>24</sup>Fonds d'Odet 4, P 287.

<sup>25</sup>Fonds d'Odet 2, P 368, n° 2: notice sur la vie de Pierre d'Odet en Espagne, écrite par Joseph-Ignace Escher, un de ses anciens compagnons d'armes, et adressée à Charles d'Odet le 12 avril 1837.

<sup>26</sup>*Bull. officiel du Valais*, n° 42, du samedi 27 septembre 1823: avis du châtelain de la ville de Sion, Antoine Roten, daté du 23 août 1823. Le tuteur nommé est Charles-Emmanuel de Rivaz auquel sont adjoints deux «reconseillers», à savoir Charles et François d'Odet, tous deux frères d'Hippolyte. – Il existe, dans les fonds d'Odet, quelques billets écrits par Hippolyte. Les idées, le style et l'écriture de ceux-ci sont très puérils, et ce n'est sans doute pas un hasard si la thèse de médecine qu'a publiée FRANÇOIS D'ODET, le 9 juillet 1805, s'intitule *Idées sur le crétinisme*. (FRANÇOIS D'ODET.)



### *Ses domiciles successifs en Valais*

Les quatre premiers-nés passent leur plus tendre enfance à Saint-Maurice où Julie et Louis d'Odet ont monté leur ménage dans la maison Rapet<sup>27</sup>; les deux derniers naissent à Sion où leurs parents se sont établis, en avril 1782, dans une maison Kuntschen du quartier de Malacuria, au nord de la ville<sup>28</sup>. Le 24 mai 1788, cette habitation est partiellement ravagée par un gigantesque incendie dont près des deux tiers de la cité sont la proie. Sans quitter le quartier de Malacuria, la famille d'Odet se relogé alors, d'abord *extra civitatem* à Saint-Georges, dans la partie supérieure d'un immeuble appartenant à Gaspard-Bernard Dallèves<sup>29</sup>, puis, en 1797, dans une maison Dorschatz<sup>30</sup>, avant de gagner le quartier de Sitta<sup>31</sup>.

### *Le temps de l'amertume*

Louis d'Odet est loin de couler des jours heureux dans la capitale valaisanne. Les prétextes à lamentations ne lui manquent pas. Outre un vif mécontentement dû à la façon dont les biens bourgeoisiaux de Sion sont partagés en 1798, il a d'autres griefs à formuler: «Ils me coûtent assez votre bourgeoisie et mon séjour dans votre ville [...], écrit-il à Pierre-Joseph de Riedmatten, bourgmestre de Sion. J'y ai essuyé un incendie [en 1788], j'y ai été livré au pillage [en 1798]<sup>32</sup>; un de mes enfants [Charles] a été commandé, comme

<sup>27</sup> Aujourd'hui, au n° 46 de la Grand-Rue.

<sup>28</sup> ABS, 249, n° 19: *Visitatio civitatis sedunensis*, du 6 décembre 1782. Cette maison porte actuellement le n° 48, à la rue du Grand-Pont.

<sup>29</sup> *Ibidem*, n° 20: *Visitatio civitatis sedunensis*, du 12 février 1790 (et non 1789 comme indiqué) et du 28 avril 1797. Voir aussi fonds d'Odet 2, P 245.

<sup>30</sup> ABS, 249, n° 20: *Visitatio civitatis sedunensis*, du 1<sup>er</sup> décembre 1797. Cette maison porte actuellement les n°s 22 et 24, à la rue de Savièse. — La localisation de deux des domiciles de la famille d'Odet à Sion a été possible notamment grâce à FRANÇOIS-OLIVIER DUBUIS et ANTOINE LUGON, *Inventaire topographique des maisons de Sion aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, dans *Vallesia*, t. XXXV, 1980, pp. 321-22 et 332.

<sup>31</sup> Fonds d'Odet 2, P 335/b. — Nous n'avons pu déterminer avec certitude l'emplacement de ce nouveau logement.

<sup>32</sup> L'Ancien Régime renversé, la République helvétique créée, les Haut-Valaisans se révoltent. Ils marchent sur Sierre, Sion, puis Martigny et atteignent le pont du Trient avant d'être repoussés par des troupes françaises et vaudoises,

bourgeois, de marcher à la guerre contre mes proches<sup>33</sup> et un autre [Maurice] y a laissé une vie qu'on lui avait parsemée de tant d'amertume qu'il doit l'avoir quittée avec moins de regret.»<sup>34</sup>

Ces mots annoncent une vieillesse aigrie qu'assombriront encore, d'une part, les morts de Pierre d'Odét, le 17 août 1808, et de Julie d'Odét, le 25 juillet 1820, et, d'autre part, une hydrocèle et des rhumatismes tenaces; vieillesse fort longue au demeurant, puisque Louis d'Odét décédera à la fin du mois de mars 1836 à Martigny, âgé de plus de 93 ans.

### *3. Considérations sur le milieu familial de Charles d'Odét*

Comme la plupart des couples valaisans de leur époque, Louis d'Odét et sa femme mènent une existence modeste et laborieuse, rendue plus pénible encore – jusqu'en 1792 – par de longues périodes de séparation: tandis qu'il va gagner leur pain au service de France, elle demeure au pays, fidèle gardienne de leur foyer.

En féconde épouse et en bonne servante de Dieu, elle se trouve enceinte peu après leur mariage, met au monde leur premier enfant – Maurice – en 1773 déjà, honore souvent les retours de son mari par de nouvelles grossesses et, en 1785, donne naissance à Lydie, leur cinquième descendant né viable<sup>35</sup>. La proliféricité de leur union augmente inévitablement les charges qu'ils ont à supporter et leur impose souvent de durs sacrifices matériels.

En France, Louis d'Odét, homme vertueux, rigoriste même, au caractère entier<sup>36</sup>, se conduit en ascète afin de pouvoir destiner la

défenseurs de l'ère nouvelle, venues renforcer les effectifs bas-valaisans qui ont dû battre en retraite. Le 17 mai 1798, Sion est prise par les troupes franco-helvétiques du général Jean-Thomas Lorge et pillée.

<sup>33</sup> Voir ci-dessous, t. I, p. 52.

<sup>34</sup> Fonds d'Odét 2, P 290, n° 3: fol. A4, extrait d'un brouillon ou d'une copie d'un mémoire probablement adressé par Louis d'Odét au bourgmestre de Sion Pierre-Joseph de Riedmatten, s.d.

<sup>35</sup> Hippolyte naît alors que Louis d'Odét est définitivement de retour au pays.

<sup>36</sup> Selon sa femme Julie d'Odét, Louis est humble et vertueux, mais son «humilité» est en fait révélatrice de son orgueil. «L'idée de perfection, constate-t-elle, s'est peinte trop vivement à ton esprit, et tu aurais voulu n'avoir jamais fait

majeure partie de sa solde à l'entretien de sa famille. Son épouse ne manque pas de le mettre en garde contre une austérité excessive, déjà perceptible durant leur première année de mariage. «Je veux encore te dire, lui écrit-elle le 7 juin 1773, que tu n'es pas juste: tu veux que je ne m'épargne rien, tandis que tu te retranches sur tout; de grâce! au moins que ta santé n'en souffre pas»; et, le 13 juin 1785: «Je crains bien que le genre de vie que tu as adopté ne soit trop économique et ne nuise à ta santé.»<sup>37</sup>

En Valais, Julie d'Odet se contente, elle aussi, de peu. Sa situation n'en est pas moins parfois tragique, à entendre Louis déclarer, le 14 janvier 1792: «[...] J'aimerais mieux mourir sur un champ de bataille que dans mon lit. Cela te procurerait une bonne pension pour subsister et élever nos enfants. [...] Il n'est point encore assuré ce que les Suisses au service de France deviendront, mais je suis tranquille sur ma subsistance personnelle, elle ne me manquera plus; il n'en est pas de même de la tienne et de celle de nos enfants»; et s'exclamer, le 5 mai 1792: «Tes revenus si modiques pour nourrir et habiller tant de bouches me font bien compatir sur ton triste sort auquel je ne vois pas de remède dans ce moment. Prends patience [...]. En attendant, dispose de mes habillements pour les habiller [nos enfants]; ils me deviennent inutiles, ne me souciant plus de les porter, et ils te seront pour eux de quelque secours.»<sup>38</sup>

Il est à noter que les deux extraits de lettres que nous venons de citer concernent une période particulière, celle de 1792 à 1794, et qu'il ne faudrait pas en tirer des conclusions hâtives et généralisatrices. On ne peut pas dire en effet que la famille de Louis d'Odet soit pauvre, vu qu'elle acquiert – ou hérite – petit à petit divers biens fonciers dont l'importance n'est nullement à dédai-

de fautes, comme si cela pouvait s'accorder avec la nature humaine dont nous sommes revêtus.» (Fonds d'Odet 3, P 73, n° 39: lettre de Julie d'Odet à son mari Louis, de Saint-Maurice, le 17 décembre 1773.)

<sup>37</sup> Voir, respectivement, *ibidem*, n° 38: lettre de Julie d'Odet à son mari Louis, de Saint-Gingolph, le 7 juin 1773; n° 72: lettre de la même au même, de Sion, le 13 juin 1785.

<sup>38</sup> Voir, respectivement, *ibidem*, n° 91: lettre de Louis d'Odet à sa femme Julie, de Douai, le 14 janvier 1792; n° 92: lettre du même à la même, de Douai, le 5 mai 1792.

gner<sup>39</sup>. Ses difficultés pécuniaires de l'époque proviennent de ce qu'elle manque de liquidités et que, en raison de son désir de préparer sa retraite par l'acquisition de fonds immobiliers et en raison de l'incendie de 1788, Louis d'Odet est obligé de contracter des emprunts<sup>40</sup>; ceux-ci deviennent même d'autant plus importants qu'il n'hésite pas à payer de coûteuses études à certains de ses fils et que sa pension et sa retraite subissent les revers que l'on sait<sup>41</sup>. D'où des dettes parfois lourdes à supporter, d'où une existence faite surtout de peines et de sacrifices.

L'état médiocre de la fortune des Odet, en poussant le père à continuer sa carrière militaire en France, est à la base de la structure matriarcale de leur foyer: étant donné les fréquentes et longues absences de son mari, Julie d'Odet est en effet sans cesse, jusqu'en 1792, et au-delà même<sup>42</sup>, le centre du ménage<sup>43</sup>.

<sup>39</sup> Voir fonds d'Odet 2, P 462, n° 10/17: revenus de Louis d'Odet en 1811, liste dressée par Charles d'Odet. Il y est notamment question de «sa part à la maison paternelle» de Saint-Maurice, de vignes et d'un jardin qu'il possède à Saint-Maurice également, d'une vigne et d'un pré à Bex; de «sa part aux Palluds», de «sa part aux dîmes» de Massongex; de «sa part à la montagne de [la Dent de] Valère» à Troistorrents; de «sa maison et dépendances» et de vignes à Aigle. – A quoi il faut ajouter une grange, une écurie et des terrains à Sion, et une forêt à Saint-Léonard. (*Ibidem*, P 382, n° 30/1: livre de comptes, 1822-1849, 17,5×21,5 cm, concernant Hippolyte d'Odet et tenu par Charles d'Odet et son fils Maurice.)

<sup>40</sup> «Il faut un jour que l'on te donne une compagnie, écrit Julie d'Odet à son mari le 13 juin 1785; alors nous pourrions payer nos petites dettes qui m'inquiètent.» (Fonds d'Odet 3, P 73, n° 72.) – Le 5 mai 1792, Louis d'Odet affirme à sa femme: «Tu trouves que mes dettes ne sont pas aussi considérables que je te l'avais laissé entrevoir; je les trouve néanmoins bien fortes.» (*Ibidem*, n° 92.)

<sup>41</sup> Louis d'Odet, dans une lettre adressée au bourgmestre de Sion, écrit: «[...] Je savais que la ville faisait des avances aux bourgeois pour l'étude de la médecine. Les pertes que j'ai essuyées à l'incendie [de 1788] et la médiocrité de ma fortune assuraient le succès de ma demande. J'ai préféré, eu égard aux grandes dépenses que lui nécessitaient les malheurs qu'elle a éprouvés, d'emprunter à gros intérêts pour faire apprendre à mon fils aîné [Maurice] la médecine.» (Fonds d'Odet 2, P 290, n° 6: lettre de Louis d'Odet à Pierre-Joseph de Riedmatten, de Sion, le 22 décembre 1798, copie.) – A cette date du 22 décembre 1798, François d'Odet n'a pas encore commencé ses études de médecine à Montpellier.

<sup>42</sup> Définitivement de retour dans son foyer, Louis d'Odet n'a, semble-t-il, jamais cherché à contester l'influence prépondérante que son épouse s'était habituée à y exercer.

<sup>43</sup> Nous ne nions pas que Louis d'Odet a exercé une certaine influence sur sa femme et sur ses enfants; mais le manque de documents ne nous permet pas de

Lourd fardeau pour elle qui affronte néanmoins avec courage, simultanément ou successivement, temporairement ou continûment, sa solitude d'épouse, la fatigue de grossesses répétées et d'allaitements prolongés<sup>44</sup>, la charge d'une progéniture toujours plus nombreuse et plus turbulente<sup>45</sup> dont l'éducation semble d'ailleurs lui peser<sup>46</sup>. L'automne de 1783 marque sans aucun doute une des périodes les plus douloureuses qu'elle ait dû supporter: déjà mère de quatre vifs garçons qui la fatiguent beaucoup, elle accouche, en l'absence de son mari, alors en France, d'un fils, Marie-Guillaume-Benjamin, baptisé le 16 novembre, qui meurt peu après sa naissance. Cet exemple, à lui seul, est suffisamment explicite des rigueurs dont sa vie est parsemée. Julie d'Odet n'a cependant guère l'habitude de se plaindre et, par exemple, dans sa correspondance, elle observe en règle générale une grande discrétion à propos des peines qui l'accablent. Tout au plus affirme-t-elle, le 7 juin 1773: «[...] Ma grossesse a été assez pénible dans les commencements; sans doute que le chagrin que m'a causé ton départ n'a pas peu contribué à rendre ma situation plus mauvaise»; et, le 2 mai 1781: «Je grossis beaucoup et mon petit garçon [le futur Pierre] me donne toujours des preuves de sa vigueur. Je dis mon petit garçon, car, quoi qu'on en dise, je ne crois pas d'être mère d'une fille cette fois [...]». Nos

la préciser avec certitude et c'est pourquoi nous bornons ici notre analyse à Julie d'Odet et à l'empire – le mot n'est pas trop fort – que celle-ci a exercé sur leur milieu familial.

<sup>44</sup> «J'ai aussi sevré Lydie. Le lait s'en est allé de lui-même après ton départ», écrit Julie d'Odet à son mari, le 27 août 1787, soit quelque vingt-trois mois après la naissance de sa fille! (Fonds d'Odet 3, P 73, n° 83: lettre de Julie d'Odet à son mari Louis, de Sion, le 27 août 1787.)

<sup>45</sup> Parlant de ses enfants et de leur turbulence, Julie d'Odet dit à son mari, le 3 août 1781 – elle est alors près d'accoucher de Pierre –: «Je suis ton conseil; je reste dans ma chambre pour ne pas voir toutes leurs étourderies qui sont poussées à l'excès.» (*Ibidem*, n° 57: lettre de Julie d'Odet à son mari Louis, de Saint-Maurice, le 3 août 1781.)

<sup>46</sup> N'écrit-elle pas à son époux, le 3 août 1781: «Une fois que tu auras quitté le service, nos garçons feront de plus grands progrès, parce que tu possèdes beaucoup mieux que moi cet art de te faire craindre et aimer»? et le 13 juin 1785: «Nos enfants étudient bien autant que je m'y connais, mais Maurice conserve un caractère d'indépendance qui me fait beaucoup de peine. Il le faudrait toujours avec toi pour qu'il profitât?» (Voir, respectivement, *ibidem*; *ibidem*, n° 72.)

autres garçons [Maurice, Charles, François] me donnent assez de peine. Leur indocile vivacité ne laisse point de repos. Il faut espérer que la raison viendra la tempérer et que le plaisir qu'ils nous feront nous fera oublier les peines qu'ils nous ont causées.»<sup>47</sup>

Outre une fatigue physique et une fatigue psychique endurées sans doute souvent, Julie d'Odet exprime par ces mots l'idée que l'enfant, une fois devenu grand, est redevable à ses parents des sacrifices que, dans l'insouciance de son jeune âge, il leur a imposés. Cette conception, qui apparaît pour le moins curieuse de nos jours, a dû être fort répandue à l'époque. Déjà, près de six mois après son mariage, Julie d'Odet l'expose avec netteté: «[...] Nous sommes obligés de vivre quelque temps séparés; nous devons ce sacrifice à notre famille future. Je ne doute pas qu'ils [nos enfants] nous le paient bien dans notre vieillesse: nous serons heureux s'ils sont honnêtes et sages»<sup>48</sup>; et elle ne va pas se priver de l'inculquer à sa progéniture et d'exercer ainsi sur elle une forte pression morale.

«Tu vois, écrit François d'Odet à son frère Charles le 14 janvier 1805, ce que papa et maman ont fait pour elle [notre famille]. Ah! oui, maman<sup>49</sup>, je donnerai cent vies pour vous rendre un instant agréable! Pourrai-je par quelques sacrifices que ce soit vous témoigner une faible marque de ma reconnaissance? Vous m'avez imposé de grands devoirs, vous trouveriez de la satisfaction si je les remplissais. Je ferai mon possible; ma vie n'est plus à moi; elle est à vous, ou plutôt à la société.»<sup>50</sup> La leçon a été bien assimilée et François, semble-t-il, trouve tout naturel que les parents, après s'être acquittés de leurs devoirs envers leurs enfants, aient des droits impérieux sur eux.

<sup>47</sup> Voir, respectivement, *ibidem*, n° 38; fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 6, n° 3: lettre de Julie d'Odet à son mari Louis, de Saint-Maurice, le 2 mai 1781.

<sup>48</sup> Fonds d'Odet 3, P 73, n° 38.

<sup>49</sup> L'apostrophe, exclusive du père, est significative de la place capitale tenue par la mère dans le foyer des Odet.

<sup>50</sup> Fonds d'Odet 3, P 75, n° 5: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 14 janvier 1805. — Dans une lettre précédente, François parlait du «plaisir de revoir mes parents, ce que j'ai de plus sacré au monde». (*Ibidem*, n° 4: lettre de François d'Odet à sa mère Julie, de Montpellier, le 25 juillet 1804.)

Charles lui-même n'échappe pas à cette règle. Dès qu'il commence à gagner sa vie, il se sait investi d'une responsabilité nouvelle: celle de décharger ses parents du fardeau familial et de contribuer au mieux-être de la maisonnée. Son rôle paraît même devenir prépondérant à partir de 1799, à la suite de la mort de son frère Maurice. On ne se fait pas faute de le lui rappeler de temps en temps. «[...] Tu es le pilier et le seul pilier de la maison», constate François d'Odet le 16 janvier 1803<sup>51</sup>; et, le 14 janvier 1805, il affirme: «[...] La maison [...] aurait été sur le point de s'écrouler si tu n'avais dignement marché sur les traces du bienheureux Maurice», avant d'ajouter: «La divine Providence [...] ne laissera jamais tomber une famille où le crime n'a jamais été fomenté. Voilà pourquoi elle t'a tant donné de moyens et de forces pour remplir une tâche pénible il est vrai, mais trop glorieuse pour t'effrayer. Tu vois que c'est sur toi que repose l'honneur d'une famille qui remonte à bien des siècles [...]. Tu es de ces hommes qui, par leur audace et [par leur] pouvoir, viennent à bout de ce qu'ils veulent. Si je pouvais faire quelque chose, commande; je suis à tes ordres; tu es notre capitaine, mais fais attention que c'est sur toi que roule toute la responsabilité.»<sup>52</sup> Et Pierre pense de même, qui écrit à Charles, le 28 février 1807: «Conserve-toi, parce que tu es le soutien de la famille.»<sup>53</sup>

L'âge adulte qui fait obligation à Charles d'aider le foyer dans lequel il est né et a été élevé ne l'émancipe nullement de la tutelle de ses parents, de celle de sa mère en particulier. Témoin ces mots

<sup>51</sup> *Ibidem*, n° 2: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 16 janvier 1803.

<sup>52</sup> *Ibidem*, n° 5. — Il est significatif que c'est à Charles que François d'Odet annonce, ce 14 janvier 1805: «J'ai pris au commencement de ce mois 300 francs.» (*Ibidem*.) Et que c'est à lui qu'il écrit, le 30 mai 1805: «Je viens de prendre 300 francs et, dans trois semaines, époque où je me présenterai pour être placé sur la sellette, je prendrai successivement à chacun des six actes publics les sommes qu'il me faudra.» (*Ibidem*, n° 6: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 30 mai 1805.)

<sup>53</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 117: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 28 février 1807. — Le 17 novembre 1807, il écrit: «[...] C'est toi que tu dois être [*sic*] le soutien de la famille et de la maison; et tu dois, comme notre aîné, prendre de la vigueur et ne rien négliger» quant à ton travail et à ton «établissement». (*Ibidem*, n° 127: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 17 novembre 1807.)



d'une dureté extrême qu'elle lui adresse en 1799, alors qu'il est âgé de 23 ans et qu'il est, entre autres, notaire, avocat, fonctionnaire du sel et capitaine: «Je profite de cette occasion pour vous [*sic*] dire ce que des personnes du premier mérite m'ont dit à ton sujet: que tu ne manquais pas de talent, mais que tu avais gagné de l'argent de trop bonne heure, ce qui fait que tu n'as qu'une superficie bien légère de chaque chose; [que tu es] capitaine sans savoir commander; avocat sans savoir le droit ni parler; écrivain sans savoir écrire, ni l'orthographe, ni dicter une lettre [...]. J'ai encore à te dire que depuis samedi [16 août 1799] il n'y a pas un grain de sel au magasin. Ainsi tu n'as qu'à prendre des mesures promptes et efficaces pour en faire venir, car tu seras responsable si cette denrée absolument nécessaire vient à manquer.»<sup>54</sup> Cette lettre traduit fort bien la conception qu'a Julie d'Odet de la dépendance incessante qui doit lier les enfants à leurs parents, conception que Charles, à l'instar de ses frères et de sa sœur, ne peut que partager en raison des principes qu'on lui a inculqués dès son enfance et qui sont le reflet d'une mentalité fortement coercitive, quasi générale à l'époque en Valais.

Il y a chez Julie d'Odet un sens de la subordination qui peut être rattaché à une certaine tradition catholique. A la hiérarchie politique Dieu-Etat-sujets ou citoyens répond la hiérarchie familiale Dieu-parents-enfants, en vertu de quoi les gouvernements et les parents sont – ou devraient être – les représentants et les instruments de Dieu sur terre. D'où la grandeur et l'importance de leur mission; d'où une sorte d'inamovibilité des devoirs et des droits qui leur sont confiés<sup>55</sup>.

<sup>54</sup> *Ibidem*, liasse 10, n° 10: lettre de Julie d'Odet à son fils Charles, de Sion, le 19 août [1799]. – Le jugement de Julie d'Odet est sévère, voire injuste. Cf. le début de la carrière de Charles d'Odet, que nous présenterons ci-dessous, t. I, pp. 50, 52 et 53.

<sup>55</sup> C'est ainsi que, dans *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, ouvrage publié en 1709, BOSSUET affirme que la souveraineté et la liberté des rois envers les hommes sont absolues. Cependant, ajoute-t-il, le fait qu'ils ne sont que les représentants de Dieu sur terre et qu'ils sont responsables de leurs actes devant lui doit suffire à les préserver de l'arbitraire. ([JACQUES-BÉNIGNE] BOSSUET, *Œuvres complètes*, publ. par F[RAŒÇOIS] LACHAT, t. XXIII, Paris, 1875, pp. 533-538 notamment.)



Ainsi les parents ont l'obligation d'amener leur progéniture à vénérer et à craindre Dieu, maître de toute destinée et de toute chose, et à observer sa loi; de la corriger de ses défauts<sup>56</sup> et de la guider sans cesse vers un idéal de perfection morale et spirituelle qu'ils conçoivent pour elle<sup>57</sup>; et d'aller, si nécessaire, jusqu'aux privations pour lui assurer un bon développement physique et intellectuel, gage d'un avenir matériel serein. «A l'égard de ton incertitude si tu veux passer tes grandes vacances auprès de nous ou à Milan, écrit le 31 mai 1795 Julie d'Odet à son fils Maurice, alors étudiant à l'Université de Pavie, je te laisse parfaitement libre de choisir celui [le séjour] que tu trouveras le plus à propos, bien persuadée que tu ne perdras jamais de vue ton instruction comme essentielle pour te procurer de la réputation et de l'aisance pour vivre honorablement et, pour arriver à ces fins, n'oublie jamais le principal qui est la crainte de Dieu. Avec ce sentiment profondément gravé dans ton cœur, tu seras assuré d'être heureux et estimé dans ce monde et d'arriver à l'autre pour recevoir ta récompense. Quelle que soit la résolution que tu prendras, marque à ta bonne maman l'argent qu'il te faut. Je te le ferai parvenir aussitôt. Adieu, mon cher ami, conduis-toi toujours bien et le bon Dieu te bénira, et tu rendras en même temps très heureux ton tendre et attaché père Louis Odet.»<sup>58</sup>

<sup>56</sup> Le 19 août 1799, Julie d'Odet parle de ses «yeux maternels accoutumés depuis vingt-cinq ans à supporter et à rectifier peu à peu les défauts que tous les enfants d'Adam apportent en naissant». (Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 10, n° 10.)

<sup>57</sup> Cette perfection est également un but pour les parents eux-mêmes, comme le dit Julie d'Odet à son mari, le 17 décembre 1773: «[...] Il n'est de vrais biens dans la vie que ceux qui mènent à une éternité bienheureuse. Cherchons chaque jour à devenir meilleurs et tous les moments de notre vie auront été bien occupés.» (Fonds d'Odet 3, P 73, n° 39.) – La notion d'effort est capitale pour Julie d'Odet qui, le 25 janvier 1790, affirme que ses enfants mâles «chercheront par leur travail à se procurer une aisance que nous ne pouvons leur donner. Je m'en console aisément parce que je crois que le défaut de fortune les engagera à travailler pour l'acquérir et, quand ils ne gagneraient que l'amour du travail, ce serait un grand point puisque l'oisiveté est la mère de tous les vices.» (*Ibidem*, n° 87: lettre de Julie d'Odet à son mari Louis, de Sion, le 25 janvier 1790.)

<sup>58</sup> Fonds d'Odet 2, P 367, n° 21: lettre de Julie d'Odet à son fils Maurice, de Sion, le 31 mai 1795.

Cette conception des tâches parentales serait sans doute fort noble si elle n'impliquait, comme chez les Odet, une véritable tyrannie maternelle et si elle ne s'accompagnait de la certitude des parents d'avoir un droit absolu à l'amour de leurs enfants, à leur respect et à leur reconnaissance, conviction qui contribue encore à renforcer, moralement parlant, le despotisme des uns et l'asservissement des autres<sup>59</sup>.

Il ne s'agit pas ici d'approuver ou de condamner une conduite ancienne selon des critères actuels, mais de constater quelques caractéristiques du milieu familial dans lequel a grandi Charles d'Odet et qui ont pu influencer sur sa personnalité, à savoir l'omnipotence et l'autoritarisme de la mère; l'abnégation et l'effacement du père, manifestations de sa soif d'absolu; un catholicisme austère et exigeant, centré sur l'image terrible de Dieu que l'on peut trouver dans l'Ancien Testament, un sens aigu du sacrifice et une vision manichéenne du monde; un culte profond de l'honnêteté et du travail; enfin une exaltation constante, d'une part, de l'esprit de famille, d'autre part, du respect, de la fidélité, de la reconnaissance et du dévouement que les enfants doivent à leurs parents et, à travers eux, à la tradition et au passé<sup>60</sup>.

<sup>59</sup> Agé d'environ 13 ans, Maurice d'Odet écrit à sa mère: «Quoique je ne sois pas bien sage et que je fasse quelquefois enrager mes frères, je me corrige et je veux tâcher, avec la grâce de Dieu, d'être aussi sage que les saints qui sont dans le paradis afin que je puisse être votre consolation quand vous serez vieille et papa vieux, et je corrigerai toujours mes frères avec douceur afin qu'ils deviennent des gens comme vous et papa.» (Fonds d'Odet 3, P 73, n° 75: lettre de Maurice d'Odet à sa mère Julie, de Sion, le 3 août 1786.)

<sup>60</sup> A ce stade de notre étude, nous nous bornerons à constater que Maurice a été soutien de famille et qu'il est devenu un médecin dévoué au point, semble-t-il, de sacrifier sa vie; que Charles, à son tour, a aidé financièrement et moralement sa famille; que François a choisi la même profession que son aîné, ce qui nous paraît significatif, vu le zèle dont a fait preuve ce dernier dans l'exercice de la médecine; que Pierre, après avoir semblé se destiner à la prêtrise, s'est engagé sans enthousiasme, en 1804, dans la carrière des armes, au service d'Espagne, ayant «naturellement peu de goût pour l'état militaire»; qu'il s'y est montré d'une très grande rigueur morale et que sa conduite y a été «édifiante». Joseph-Ignace Escher n'hésite pas en effet à déclarer: «Je me fais un vrai plaisir, M. le colonel [Charles d'Odet], de rendre ce témoignage à la mémoire d'un camarade [Pierre d'Odet] duquel j'ai la conviction qu'il est avec les bienheureux dans la patrie céleste. Chaque

Il ne fait aucun doute que Julie d'Odet, par son autoritarisme, secondée qu'elle fut par la pression sociale, la mentalité dominante à l'époque en Valais, a systématiquement sapé le moi de Charles qui lui doit un sur-moi tyrannique et obtus. Il est ce que sa mère a voulu qu'il soit: il s'est identifié à son père, présenté par Julie d'Odet comme l'Exemple à suivre, il a la même soif d'absolu que lui, la même intransigeance et le même sens du sacrifice; il a une conscience très aiguë de ce qui est bien et de ce qui est mal; il éprouve un besoin profond de soumission, d'ordre et de discipline qui exclut, dans le cadre familial en tout cas, toute velléité de révolte; il a le sens de la hiérarchie et il adhère aveuglément au catholicisme tel que ses parents le conçoivent. Toutes ces caractéristiques expliquent que son adolescence semble s'être passée sans heurt, qu'il ait par conséquent écarté toute idée d'émancipation à l'égard de sa famille, toute recherche de son identité propre, toute remise en cause des croyances gravées en lui dès l'enfance et que, à la mort de son frère Maurice, il ait tout naturellement assumé le rôle de fils aîné.

Il ne faudra donc pas s'étonner, comme nous allons le constater ci-dessous, que Charles d'Odet choisisse notamment de faire carrière dans le droit, domaine où sont définies avec clarté les règles qui régissent les rapports humains; qu'il soit attiré par l'armée qui permet de laisser cours à une certaine agressivité, dans des normes et des circonstances précises, et en toute légalité. Il ne faudra pas s'étonner non plus de la virulente susceptibilité qu'il manifestera hors du cadre familial. N'est-ce point là le signe d'une agressivité certaine contre sa mère et contre son père, agressivité qui a été refoulée et qui trouvera alors la possibilité de s'exprimer? Et si ses rapports avec les femmes qu'il envisagera d'épouser nous paraîtront en règle générale particulièrement difficiles, c'est que, de plus, il faudra tenir

fois que je récite la litanie de tous les saints, je joins ces mots: *saint Pierre Odet, priez pour moi.*» (Fonds d'Odet 2, P 368, n° 2; n° 1: lettre de Jos.-Ign. Escher à Charles d'Odet, de la barrière du Simplon, le 12 avril 1837. – Souligné par Escher.) – Au vu de ces constatations, l'importance du milieu où les fils d'Odet ont grandi n'est plus à démontrer.

compte de sa crainte d'être dominé par elles et donc de sa peur inconsciente de retrouver en elles l'image de Julie d'Odet...

#### 4. *Esquisse de la vie de Charles d'Odet jusqu'en 1811*

##### *Sa carrière civile*

Charles d'Odet naît le 1<sup>er</sup> août 1776 à Saint-Maurice. Après avoir fait ses études au collège de Sion, il obtient, en 1795, le diplôme de notaire<sup>61</sup>. Son fils Maurice affirme qu'«il pratiquait dans les trois langues latine, allemande et française et, au besoin, ce qui était rare du reste, en italien»<sup>62</sup>. Il remplit aussi les fonctions de procureur – autrement dit d'avoué –, d'avocat et, à quelques occasions, celles de juge et de greffier<sup>63</sup>.

Le droit et la justice ne l'accaparent pas tout entier cependant. Du mois d'octobre 1798 au mois d'avril 1802, il est «facteur des sels à Sion»<sup>64</sup> et, dès le 14 mai 1799, receveur en chef des revenus de la République helvétique dans le canton du Valais<sup>65</sup>.

En 1800, la Chambre administrative lui confie le commandement des «ouvriers requis pour le transport des canons» de l'armée bonapartiste par le Grand Saint-Bernard, mission qui l'occupe du 20 mai au 12 juin 1800 et dont il s'acquitte à la satisfaction des autorités françaises et valaisannes<sup>66</sup>.

<sup>61</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 5, n° 42.

<sup>62</sup> Fonds d'Odet 2, P 470, n° 26, p. 4: biographie manuscrite de Charles d'Odet par son fils Maurice d'Odet, un cahier A5, 34 p.

<sup>63</sup> PUTALLAZ, pp. 159-160.

<sup>64</sup> Fonds d'Odet 2, P 470, n° 26, p. 6. – Il n'a «que la surveillance de la charge, décharge et du magasinage des sels» et n'a «aucune comptabilité, [si ce n'est] pour les frais de voiture» qu'il est «dans le cas de payer d'après l'arrêté du Directoire exécutif du 8 juin 1798, article troisième». (*Ibidem*, P 478, n° 96: lettre de Charles d'Odet au préfet du département du Simplon Derville-Malécharde, de Sion, le 30 août 1812, minute.) – Dans BAF, H, vol. 2722, p. 45, n° 1243, on le dit «facteur des sels à Brigue» en mars 1800.

<sup>65</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 2, n° 10: arrêté du Directoire exécutif, Lucerne, le 14 mai 1799. – Nous ignorons quand il a été mis fin à sa fonction de receveur.

<sup>66</sup> A ce sujet, voir PUTALLAZ.

A la fin de l'année 1801, Joseph de Lavallaz, nommé lieutenant du préfet, le choisit comme agent national de la commune de Sion en remplacement de Claude-Joseph Dénériaz<sup>67</sup>. Charles d'Odet ne remplit cette charge que durant quelques semaines, car, le 5 mars 1802<sup>68</sup>, il en est destitué sans ménagement: il est victime des agissements capricieux du général français Turreau qui se conduit en Valais comme un véritable despote<sup>69</sup>. Charles élève une protestation véhémement contre les procédés dont on use à son égard, sans pour autant se leurrer sur son efficacité. «Le citoyen Ledoux, écrit-il le 5 mars, officier d'état-major employé près le général de division Turreau, s'étant transporté chez le soussigné à 10 h. 30' pour y faire prendre des papiers relatifs à l'agence de la commune de Sion et, sur son refus, l'ayant menacé de mettre en exécution militaire chez lui un caporal et six grenadiers, laquelle menace est en outre constatée par une lettre de sa main du 13 ventôse an 10 [4 mars 1802]<sup>70</sup>, le soussigné, sachant que les effets ont jusqu'ici toujours suivi immédiatement les menaces, cède à la force en protestant pour tout ce qui vient à protester dans une circonstance pareille.»<sup>71</sup> C'est donc dans une atmosphère particulièrement dramatique que prend fin la fonction d'agent national de Charles d'Odet. Quant au général Turreau, il va «faire fonction de résident français en Valais», du 18 août 1802 jusqu'en juin 1803, «pour concourir au rétablissement de l'indépendance du Valais et à

<sup>67</sup>Fonds d'Odet 2, P 294.

<sup>68</sup>La décision de le destituer a été prise avant cette date, mais c'est le 5 mars seulement que Charles d'Odet en prend connaissance.

<sup>69</sup>Le général Turreau est nommé commandant des troupes françaises en Valais le 26 octobre 1801. SALAMIN I, p. 156, écrit: «La période qui s'étend des premiers jours de décembre 1801 à la fin du mois d'août 1802 apparaît dans son ensemble comme le temps de l'illégalité et de l'injustice.»

<sup>70</sup>Cette lettre est parvenue à Charles d'Odet le 5 mars. On y lit: «Je vous prévien, citoyen, que je suis chargé par le général [Turreau] de vous demander les papiers, registres, lettres et généralement tout ce qui appartient à vos fonctions de ci-devant agent pour les remettre au citoyen Romailleur qui vous remplace. Je vous engage à faire cette remise purement et simplement, et le citoyen Romailleur vous en donnera décharge. Dans le cas où vous m'opposerez un refus, je vous y contraindrai par l'exécution militaire.» (Fonds d'Odet 2, P 299.)

<sup>71</sup>*Ibidem*, bis.

l'installation de son gouvernement»<sup>72</sup>, avant d'être nommé notamment «ministre de France aux Etats-Unis»<sup>73</sup>.

Du 29 août 1808 jusque vers le milieu de 1811 probablement, Charles d'Odet est inspecteur des postes et des diligences<sup>74</sup>. Le 25 mai 1811, il entre au Conseil municipal de Sion et, le 9 septembre de la même année, il est nommé notaire certificateur<sup>75</sup>.

### *Sa carrière militaire*

Tantôt parallèlement à ses activités civiles, tantôt en alternance avec elles, Charles d'Odet mène une carrière militaire qui se dessine dès 1798, année où il est officier dans la milice valaisanne<sup>76</sup> et où la République helvétique est créée à l'instigation des envahisseurs français. Le 4 mars 1799, il devient «capitaine [des grenadiers] dans le bataillon d'élite occidental de la partie française du canton [du] Valais»<sup>77</sup> et, au printemps et en été 1799, il doit combattre contre les insurgés haut-valaisans désireux de rétablir l'Ancien Régime. Il contribue à les refouler, accomplissant «de grandes prouesses en cette petite guerre»<sup>78</sup>.

<sup>72</sup> SALAMIN I, p. 275.

<sup>73</sup> SIX, t. II, p. 518.

<sup>74</sup> Fonds d'Odet 2, P 486, n° 5: arrêté du Conseil d'Etat valaisan, Sion, le 29 août 1808, copie. — Aucun des documents contenus en fonds d'Odet 2, P 486, n'est postérieur au mois de juin 1811.

<sup>75</sup> PUTALLAZ, p. 160; fonds d'Odet 2, P 339, n° 1: déclaration imprimée de Napoléon, Compiègne, le 9 septembre 1811. Les notaires certificateurs sont «chargés exclusivement de délivrer les certificats de vie aux rentiers voyageurs et pensionnaires de l'Etat, conformément» au décret du 21 août 1806.

<sup>76</sup> Maurice d'Odet, sans donner de précisions, indique que, «comme militaire, Charles Odet débute en qualité de cadet dont l'usage existait à Sion». (*Ibidem*, P 470, n° 26, p. 4.)

<sup>77</sup> *Ibidem*, P 295, n° 14: arrêté du Directoire exécutif, Lucerne, le 4 mars 1799. Voir aussi fonds d'Odet 3, P 71, n° 33; BAF, H, vol. 2944, fol. 36.

<sup>78</sup> ANNE-JOS. DE RIVAZ, *Mémoires*, t. I, p. 97. — Cette affirmation est confirmée par le sous-préfet d'Aigle Louis Deloës, commissaire du gouvernement auprès du canton du Valais, qui déclare que Charles d'Odet s'est «distingué tant par son zèle que par la discipline qu'il a observée et fait observer à sa troupe», qu'il a rendu dans ces circonstances pénibles des services essentiels à ses concitoyens et à la patrie». (Fonds d'Odet 2, P 295, n° 70: certificat écrit par Louis Deloës à l'intention de Charles d'Odet, Aigle, le 27 octobre 1802.)

A la fin de 1799, il est envoyé à Berne en qualité de capitaine d'«une compagnie de sous-officiers valaisans de cent hommes»<sup>79</sup> affectée à la garde des Autorités suprêmes et, le 4 février 1800, la Commission exécutive helvétique le choisit pour remplir la fonction de premier-lieutenant auprès de l'école d'instruction militaire<sup>80</sup>.

Sur sa demande, il est déchargé de cette dernière le 20 mars 1800 déjà<sup>81</sup>, revient en Valais et, le 3 août, démissionne de l'armée, la place de chef de bataillon qu'il convoite lui ayant échappé au profit d'un officier – Pierre-Joseph Blanc – qui lui est «inférieur en grade»<sup>82</sup>.

<sup>79</sup>Fonds d'Odet 3, P 71, n° 33 où Louis d'Odet précise que cette compagnie a été envoyée à Berne «pour l'instruction».

<sup>80</sup>A Berne toujours. (Fonds d'Odet 2, P 295, n° 52: arrêté de la Commission exécutive, Berne, le 4 février 1800.)

<sup>81</sup>*Ibidem*, n° 60: arrêté de la Commission exécutive, Berne, le 20 mars 1800; BAF, H, vol. 2722, p. 45, n° 1243 où l'on apprend que sa démission est due au fait «qu'il est facteur des sels à Brigue» (?). – Il est à noter que le commandant de l'école militaire Abraham Vincenz Weber se montre très satisfait de Charles d'Odet. Le 22 mars 1800, il écrit en effet ces mots: «Le soussigné certifie avoir été très satisfait du zèle et de la conduite du citoyen Charles Odet de Sion, capitaine d'élite, qui a fait le service comme capitaine d'une compagnie de sous-officiers près la garde des Autorités suprêmes et de lieutenant près l'école militaire à Berne jusqu'à ce que le Pouvoir exécutif l'a, sur sa demande, déchargé des fonctions de premier-lieutenant de ladite école. Il est, par ses connaissances et talents militaires, en état de rendre de bons services à sa patrie.» (Fonds d'Odet 2, P 295, n° 61: certificat délivré à Charles d'Odet par Weber, Berne, le 22 mars 1800.)

<sup>82</sup>BAF, H, vol. 2922, fol. 49 et 50: lettre de démission écrite de la main de Charles d'Odet et adressée à la Commission exécutive par Joseph Genoud, Jacques Bernardini, Charles d'Odet, de Sion, le 3 août 1800. On y lit: «Les soussignés capitaines [du 1<sup>er</sup> bataillon de l'élite du canton du Valais] ont appris avec la dernière surprise que, contre le dispositif de la loi du 13 décembre 1798, article 48, vous aviez nommé en qualité de chef du susdit bataillon un lieutenant en la personne du citoyen Blanc qui vient de recevoir son brevet d'adjudant-major en date du 14 juin 1800 sans que le rang de capitaine y soit exprimé. Ils n'ont pu entrevoir dans cette nomination qu'un mépris formel pour le corps des capitaines qui, cependant, avaient fait une campagne pénible; et, ne jugeant pas de leur honneur de suivre plus longtemps la carrière militaire dans laquelle ils avaient si mal réussi à se concilier l'estime de ceux dont ils tenaient leurs brevets, ils viennent vous donner formellement leur démission. Ils espèrent cependant que vous voudrez bien leur permettre de se faire remplacer, intimement persuadés qu'il n'est sûrement pas dans vos intentions que des militaires, qui se sont toujours bien conduits et distingués, soit au feu, soit ailleurs, [...] et dont les compagnies ont bien mérité de la patrie, soient forcés à marcher comme soldats. Les soussignés, quoiqu'ils

On tente, en haut lieu, d'infléchir sa décision en lui faisant remarquer «que la loi du 25 mars 1799<sup>83</sup> allouant aux adjudants-majors la paie de capitaine sous-entend nécessairement qu'ils en ont le rang et qu'ainsi il aurait été très inutile d'en donner le grade au citoyen Blanc avant de le nommer chef de bataillon»<sup>84</sup>. Mais, sûr d'avoir subi «des humiliations» et guidé «par les principes de l'honneur militaire»<sup>85</sup>, Charles réfute cet argument comme spécieux<sup>86</sup> et, le 31 décembre 1800, sa démission finit par être acceptée<sup>87</sup>.

obtiendront la grâce qu'ils demandent, n'en seront pas moins prêts à couvrir de leur corps les frontières de l'Helvétie en qualité de volontaires, lorsque des circonstances impérieuses le demanderont.» Voir aussi fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 24: minute de cette lettre dont on apprend qu'elle a été soumise à la sagacité d'Abraham Vincenz Weber. — Le 18 juillet 1800, ce dernier conseille à Charles, tout en corroborant implicitement le mécontentement dont il fait preuve, de ne pas démissionner. «On n'ignore pas [en haut lieu], écrit-il, que, dans plusieurs cantons, tout va par cabale. Il existe un projet pour des changements dans l'organisation de la milice où, sûrement, l'on aura plus d'égard pour le mérite que l'on [en] a eu jusqu'à présent.» (Fonds d'Odet 2, P 295, n° 63: lettre d'Abraham Vincenz Weber à Charles d'Odet, de Berne, le 18 juillet 1800.)

<sup>83</sup> Voir STRICKLER, vol. III, p. 1421. Un adjudant-major reçoit une solde mensuelle de 100 francs, comme un capitaine. — Quant à l'article 48 de la loi du 13 décembre 1798 sur l'organisation de milice sédentaire, auquel Charles d'Odet s'est référé, il indique que «les chefs de bataillon seront nommés par le Directoire exécutif et choisis entre les capitaines du bataillon». (*Ibidem*, p. 762.)

<sup>84</sup> Fonds d'Odet 2, P 295, n° 65: lettre de Ch.-Emm. de Rivaz, préfet national du canton du Valais, à Charles d'Odet, de Sion, le 2 janvier 1801.

<sup>85</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 24.

<sup>86</sup> Charles d'Odet et Jacques Bernardini — Joseph Genoud a retiré sa démission — affirment notamment: «[...] Le ministre [de la Guerre Joseph Lanther] se fonde principalement sur ce que, un adjudant-major ayant 100 francs comme un capitaine, il doit en avoir le grade et le rang. Nous n'avons [pu] et ne pouvons saisir ce principe, vu que nous avons tous les jours des exemples du contraire devant les yeux. L'adjudant-major est obligé par sa place à l'achat et [à] l'entretien d'un cheval, et est dans le cas d'avoir un domestique; nous croyons que c'est le vrai motif qui a engagé le Directoire à égaliser la paie de cette place à celle d'un capitaine [...]. Lors du séjour des compagnies de sous-officiers à l'école militaire à Berne, les capitaines montèrent toujours exclusivement la garde près le Directoire exécutif et ensuite près la Commission exécutive, tandis que les adjudants-majors montaient constamment soit au Grand Conseil, soit au Sénat, postes des lieutenants et sous-lieutenants.» Suivent d'autres arguments encore. (BAF, H, vol. 2922, fol. 56: lettre écrite de la main de Charles d'Odet, adressée par lui et Jacques Bernardini à Ch.-Emm. de Rivaz, de Sion, le 7 janvier 1801; fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 10: minute de cette lettre.)



La conjoncture politique change bientôt cependant et, le 14 juillet 1803 déjà, après que le Valais a été séparé de la République helvétique, il accepte le poste de capitaine des grenadiers dans le bataillon de Sierre, Hérémence et Sion<sup>88</sup>, et retrouve ainsi son ancien grade qu'il conservera jusqu'au début de 1818, moment où il sera nommé major fédéral.

\* \* \*

A la veille de rencontrer Eugénie de Treytorrens, Charles d'Odet est un homme en pleine maturité physique. Assez corpulent, il mesure 1 m 79; ses cheveux sont bruns, ses yeux gris, et son visage, hâlé et de forme ovale, où un nez épais domine des lèvres charnues, manque quelque peu de finesse<sup>89</sup>.

Il est une personnalité valaisanne connue, alors homme de loi et conseiller municipal dans le civil, capitaine à l'armée.

Une personnalité dont la réussite matérielle est manifeste. Persuadé – comme l'est son père – que la richesse la moins aléatoire est fondée sur la possession de biens immobiliers, il ne cesse d'en

<sup>87</sup>Fonds d'Odet 2, P 295, n° 64: arrêté du Conseil exécutif – qui a remplacé la Commission exécutive le 7 août 1800 –, Berne, le 31 décembre 1800. Lanther est fâché qui, selon Charles-Emmanuel de Rivaz, «avait espéré que le temps de la réflexion vous [Charles d'Odet] aurait fait revenir [...] de sentiments aussi opposés aux dispositions du gouvernement» et qui «ne voit en conséquence dans vos démarches qu'une opiniâtreté peu à votre avantage». (*Ibidem*, n° 65.) – Charles d'Odet et Jacques Bernardini n'ont pas obtenu l'autorisation de se faire remplacer et ont dû redevenir simples soldats. (AV, H, vol. 14, n° 140: lettre de Michel Dufour, inspecteur des milices de la partie française du canton du Valais, à Ch.-Emm. de Rivaz, de Sion, le 25 janvier 1801; fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 21: lettre de Charles d'Odet aux citoyens directeurs, de Sion, le 27 janvier 1801, minute.)

<sup>88</sup>Fonds d'Odet 2, P 295, n° 68: lettre du grand bailli Antoine Augustini à Charles d'Odet, de Sion, le 19 juillet [1803]. – Le *DHBS*, t. VII, p. 27, donne quelques précisions sur l'organisation militaire en Valais: «La première loi valaisanne connue sur l'organisation d'un corps de milice date du 31 mai 1803. Elle prévoit la formation d'un régiment de trois bataillons, chacun composé de cinq compagnies de fusiliers (à 50 hommes) et d'une compagnie de grenadiers, soit un effectif de 775 hommes. Ces dispositions furent remplacées par la première loi cantonale sur l'organisation militaire de 1819, complétée successivement en 1853, 1859 et 1866.»

<sup>89</sup>Voir fonds d'Odet 2, P 338, permis de chasse où le nez de Charles est qualifié de «camus», sa bouche de «grande» et son menton de «rond».

acquérir: les champs, les forêts, les jardins, les prés, les «vagues», les vergers et les vignes qu'il a naguère achetés ou qu'il achète encore ne se comptent plus, d'Aigle à Saint-Léonard, en passant par Bex, Sion et Grimisuat; il a fait l'acquisition de mayens aux Agettes et à Vercorin; il s'est constitué un grand domaine à Molignon<sup>90</sup>; il est devenu propriétaire, le 14 décembre 1808 et le 14 décembre 1810, de deux étages supérieurs de maisons sises dans le quartier de Sitta à Sion, de même que de leurs dépendances, l'un vendu par le docteur en médecine et avocat Hildebrand Schiner et l'autre par le notaire Michel Lehner<sup>91</sup>. Ses revenus annuels se montent probablement à 3-4000 francs<sup>92</sup> et font de lui un privilégié dans un pays où les nantis sont rares<sup>93</sup>, même si ses nombreuses acquisitions immobilières l'ont amené à contracter divers emprunts dont les intérêts et les amortissements réduisent de beaucoup la somme qui, chaque année, est à son entière disposition.

Charles est aussi une personnalité dont on loue l'honnêteté et le sérieux<sup>94</sup>: la commune de Sion pourrait encore attester à son sujet, comme elle l'a fait le 9 février 1802, que «sa conduite a toujours été telle qu'il s'est acquis l'estime générale de tous ses concitoyens, soit par ses mœurs, soit par sa conduite civique»<sup>95</sup>, et ce même si son caractère «bouillant» est notoire<sup>96</sup>.

<sup>90</sup> Molignon est situé au nord-est de Sion, sur une sorte de petit plateau.

<sup>91</sup> Les fonds d'Odet contiennent de nombreux documents concernant les achats immobiliers de Charles d'Odet. On trouvera les exemples donnés ci-dessus en fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 14, n° 69; *ibidem*, cart. 7, liasse 23; liasse 24, nos 20, 32, 46 et 92; liasse 29, n° 6; en fonds d'Odet 2, P 399 et P 465; en fonds d'Odet 3, P 110, n° 7. Voir également ACV, GB 1/e, vol. 2, plans 37, 38 et 40 où sont signalées quatre vignes appartenant au Valaisan.

<sup>92</sup> Les données chiffrées sont déduites de renseignements que l'on trouvera ci-dessous, t. I, pp. 61, 158, 169, 178 et 184 notamment.

<sup>93</sup> Cf. Tableaux 1 et 2, t. I, pp. 60 et 61.

<sup>94</sup> A la suite de sa mission au Grand Saint-Bernard, il a eu quelques détracteurs, mais il a pu et su les faire taire: il n'était en rien responsable du non-paiement partiel des services rendus à l'armée française par les manœuvres valaisans. (Voir à ce sujet PUTALLAZ.) – Son sérieux n'est nullement incompatible avec une jovialité certaine en société. Charles d'Odet est en effet un homme «gai» et «amusant» selon son frère François. (Fonds d'Odet 3, P 75, n° 2.)

<sup>95</sup> Fonds d'Odet 2, P 295, n° 69: certificat d'origine et de bonne conduite délivré à Charles d'Odet par «la Municipalité de la commune de Sion», Sion, le 9 février 1802.

<sup>96</sup> S, cart. 10, fasc. 1, n° 3.

Une personnalité dont on prise la compagnie dans les milieux aristocratiques et politiques valaisans aussi bien que dans les cercles étrangers, preuves en soient ces quelques exemples: le Conseil d'Etat du Valais l'a invité au dîner qu'il a donné en l'hôtel de ville de Sion, le 9 novembre 1807, en l'honneur du nonce apostolique Fabricio Testaferrata, venu dans cette ville pour le sacre de Mgr Xavier de Preux<sup>97</sup>; Claude-Joseph-Parfait Derville-Malécharde, alors résident de France en Valais, le reçoit de temps à autre à sa table<sup>98</sup> et l'a notamment convié au repas qu'il a fait préparer le 3 décembre 1809 «à l'occasion de la paix [de Vienne] et de l'anniversaire du couronnement de Sa Majesté empereur et roi [Napoléon]»<sup>99</sup>; et le général César Berthier l'a prié, le 20 novembre 1810, de venir se promener à cheval, le jour même, en sa compagnie<sup>100</sup>.

Une personnalité, enfin, dont on s'étonne du célibat: on lui a prêté quelques idylles et, effectivement, il semble avoir eu des vues sur de nombreuses demoiselles, particulièrement sur Louise de Torrenté<sup>101</sup>, Louise Joris<sup>102</sup>, Madeleine de Courten<sup>103</sup>, Catherine et

<sup>97</sup>Fonds d'Odet 2, P 317. Voir aussi ANNE-JOS. DE RIVAZ, *Mémoires*, t. I, p. 242 qui mentionne ce dîner.

<sup>98</sup>Ainsi, le 19 novembre 1807, il prie «Charles Odet, capitaine de la milice valaisanne, de lui faire l'honneur de dîner chez lui le lundi 23 du courant [...] au Lion d'Or, à 2 h. très précises». (Fonds d'Odet 2, P 318.)

<sup>99</sup>Fonds d'Odet 3, P 79, n° 61: invitation imprimée du ministre de France Derville-Malécharde à «MM. Odet père, les deux fils [Charles et François] et M. [Charles Macognin] de la Pierre», datée de Sion, le 24 novembre 1809. – Napoléon a été sacré empereur des Français le 2 décembre 1804 et couronné roi d'Italie en mai 1805. Quant à la paix de Vienne – traité de Schoenbrunn – du 14 octobre 1809, elle prive l'Autriche, vaincue par Napoléon à Wagram notamment, de divers territoires.

<sup>100</sup>Fonds d'Odet 2, P 333: invitation datée de Sion, le 20 novembre 1810, libellée ainsi: «M. le général [César] Berthier monte à cheval à 1 h., et désirerait, si vous en avez un, que vous puissiez l'accompagner dans sa promenade.» Deux jours auparavant, ils ont dîné ensemble. (*Ibidem*, P 332.)

<sup>101</sup>Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 95: lettre de Louise de Torrenté à Charles d'Odet, [1801 (?)].

<sup>102</sup>*Ibidem*, n° 98: lettre de Louise Joris à Charles d'Odet, de Saint-Maurice, le 5 décembre 1801. – Louise Joris (1783-1823) épousera en 1803 Benjamin de Rivaz, fils aîné de Charles-Emmanuel de Rivaz.

<sup>103</sup>Fonds d'Odet 3, P 75, n° 2. – Madeleine de Courten (1779-1853) épousera en 1803 Joseph-Ignace de Torrenté.

Madeleine de Lavallaz<sup>104</sup>, Crescence de Courten<sup>105</sup>. Mais l'amour est un art difficile dont il n'a guère la maîtrise! Son frère François met en cause son caractère altier, sans nuance et sans fard. «J'ai vu, lorsque j'étais avec toi, constate celui-ci le 12 juin 1804, que tu faisais assez bien la cour, que tu étais assidu, complaisant, mais que tu te laissais facilement rebuter et qu'à la moindre apparence d'offense tu étais irrévocable<sup>106</sup>. Les femmes veulent tout exiger parce qu'elles sont moins raisonnables; aussi faut-il en apparence tout céder pour arriver mieux à son but.»<sup>107</sup> Le 4 avril 1805, François lui a même adressé ces remarques amicales et savoureuses, non dépourvues de naïveté: «Je te dirai que tu n'es plus à la mode en faisant ta cour. Aujourd'hui les femmes ne veulent plus des adorateurs, elles veulent des épouseurs. Tu as toujours manqué par ce point: trop de réflexions dans le mariage font qu'on ne se marie jamais. Quand la résolution est prise, il faut de suite tirer le rideau sur le reste et aller au fait. Quand je me marierai, je commencerai par voir si la demoiselle me convient. Alors, je m'adresserai au père, et la chose sera bientôt bâclée. La mère et la fille ont tant de côtés faibles!»<sup>108</sup> Et, à la fin du mois d'octobre 1812, Louis d'Odet ira jusqu'à confier

<sup>104</sup> Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 111: lettre de Pierre d'Odet à son frère Charles, de Madrid, le 19 juillet 1806. – Catherine de Lavallaz (1788-1866) épousera en 1806 Pierre-Louis de Riedmatten, et sa sœur Madeleine (1789-1842), en 1810, deviendra la femme d'Emmanuel de Riedmatten.

<sup>105</sup> Fonds d'Odet 2, P 364, n° 49: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Loèche-les-Bains, le 17 juillet [1808 (?)]. Crescence de Courten (1783-1840) demeurera célibataire. – Il est encore question d'une Charlotte (fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 16, n° 82: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 8 novembre 1802); d'une Julier (fonds d'Odet 3, P 75, n° 3: lettre du même au même, de Montpellier, le 24 mars 1803); d'une Julie (fonds d'Odet 2, P 364, n° 35: lettre du même au même, de Montpellier, le 4 avril 1805). Et cette liste n'a aucunement la prétention d'être exhaustive!

<sup>106</sup> Louise de Torrenté donne raison à François d'Odet, elle qui, écrivant à Charles, avoue: «Je n'avais pas été accoutumée de [sic] vivre avec des personnes [telles que vous] si susceptibles sur le moindre mot ou action involontaire.» (Fonds d'Odet 1, cart. 6, liasse 15, n° 95.)

<sup>107</sup> Fonds d'Odet 2, P 364, n° 24: lettre de François d'Odet à son frère Charles, de Montpellier, le 12 juin 1804.

<sup>108</sup> *Ibidem*, n° 35. – Rappelons que François d'Odet ne se mariera pas!

au préfet Derville-Malécharde que son fils aîné est « malheureux avec les femmes »<sup>109</sup>.

L'image de Charles d'Odet que nous venons de reproduire ci-dessus, quoique partielle, est probablement proche de celle que, par personnes interposées<sup>110</sup>, Eugénie de Treytorrens aura d'abord de lui, avant qu'ils se lient intimement et qu'elle puisse à loisir pénétrer les arcanes de son caractère et de son âme.

<sup>109</sup>Fonds d'Odet 3, P 76, n° 70: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Charles d'Odet, [Sion,] du 30 octobre au 2 novembre [1812].

<sup>110</sup>Nous pensons aux Tousard d'Olbec et aux familiers de leur maison. (Voir ci-dessous, t. I, pp. 78-81 notamment.)

TABLEAU 1

Revenus de 90 «personnages considérables du département du Simplon», d'après les indications du préfet Derville-Maléchar, 1811-1812<sup>1</sup>

<i>Montant des divers revenus, en francs</i>	<i>Nombre de personnes par tranche de revenus</i>	<i>Noms de quelques contribuables par tranche de revenus</i>
40 000	1	Ferdinand de Werra, baron du Saint-Empire
25 000	1	Kaspar Eugen von Stockalper, grand bailli du Valais en 1810
24 000	1	Xavier de Preux, évêque de Sion
8 000	2	Eugène de Courten; Jean-Joseph Duc
7 000	1	Jacques de Quartéry, maire de Saint-Maurice
6 000	1	Emmanuel de Riedmatten
5 000	7	Emmanuel Gay, docteur en médecine; Joseph de Lavallaz, maire de Sion
4 500	1	Philippe-Joseph de Torrenté, ancien officier au service de Sardaigne
4 000	7	Hubert Franc, négociant; Louis d'Odét <sup>2</sup> ; Janvier de Riedmatten, juge
3 500	5	Johann Franz Taffiner; Joseph-Marie de Torrenté, receveur de l'Enregistrement et conservateur des Hypothèques
3 000	10	Joseph Barman, notaire, avocat, juge
2 800	2	
2 600	1	
2 500	5	Isaac de Rivaz, conseiller de préfecture et contrôleur de la poste aux lettres
2 400	4	
2 000	16	Maurice de Courten, maître de la poste aux chevaux; Charles Macognin de la Pierre, médecin
1 800	7	
1 500	6	Anne-Joseph de Rivaz, chanoine de la cathédrale de Sion
1 400	1	
1 200	3	
1 000	5	
600	1	
500	1	
300	1 <sup>3</sup>	

<sup>1</sup>S, cart. 10, fasc. 1, n° 2. Ce document concerne 97 personnes, mais les revenus de sept d'entre elles ne sont pas indiqués ou ne le sont que partiellement. – Il n'y est pas fait mention de Charles d'Odét.

<sup>2</sup>La situation matérielle de Louis d'Odét s'est donc améliorée entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'année 1811: le nombre d'enfants à sa charge ayant diminué, ses fils aînés l'aidant financièrement, il a mis en valeur certaines de ses terres, en a acheté de nouvelles de bon rapport; peut-être même a-t-il fait quelque(s) héritage(s)...

<sup>3</sup>Dans ce document, on apprend encore que Louis Tousard d'Olbec, en tant que directeur des finances du département du Simplon, gagne 6 000 francs; que Joseph Rouiller, comme secrétaire général du département, touche 1 200 francs et le père Joseph Sineo de la Tour, en tant que supérieur du collège de Sion, 600 francs.

## TABLEAU 2

Montants devant être payés par les 548 contribuables les plus importants du département du Simplon, 1811<sup>1</sup>.

	<i>Montant, en francs</i>
Kaspar Eugen von Stockalper	313.13
François de Preux	142.84
Emmanuel de Riedmatten	140.36
Louis de Preux	131.59
Ferdinand de Werra	128.—
Joseph-Alphonse de Nucé	108.40
Antoine Roten	106.38
Charles-Emmanuel de Rivaz	101.24
Jacques de Bons	100.59
2 contribuables	doivent payer entre 99.99 et 90
6 contribuables	« « « 89.99 et 80
9 contribuables dont Louis d'Odet <sup>2</sup>	« « « 79.99 et 70
17 contribuables dont Charles d'Odet <sup>3</sup>	« « « 69.99 et 60
23 contribuables	« « « 59.99 et 50
32 contribuables	« « « 49.99 et 40
64 contribuables	« « « 39.99 et 30
233 contribuables	« « « 29.99 et 20
153 contribuables	« « « 19.99 et 15 <sup>4</sup>

<sup>1</sup>S, cart. 6, fasc. 9, n° 1. Ce document, établi par Louis Tousard d'Olbec, ne tient compte que des contributions dues dans le département du Simplon. — Rappelons que Charles d'Odet possède des biens fonciers dans le canton de Vaud. (Voir ci-dessus, t. I, p. 56.)

<sup>2</sup>Louis d'Odet doit payer 77 francs 83.

<sup>3</sup>Charles d'Odet doit payer 62 francs 67. Il est le trente-huitième contribuable par ordre d'importance. — Une commission portera bientôt les impôts dus par Charles d'Odet à 67 francs 67: ce dernier fait désormais partie des trente contribuables les plus imposés du département du Simplon. (Voir S, cart. 6, fasc. 9, n° 2.)

<sup>4</sup>Il existe trois impôts, à savoir: la contribution foncière; la contribution personnelle et mobilière, identique pour tous (1 franc 11); la patente. Rares sont les Valaisans qui paient cette dernière.

## Chapitre II

# Eugénie de Treytorrens: ses origines, son milieu et sa jeunesse

### *1. La famille de Treytorrens: origines et généralités*

La famille de Treytorrens est originaire de Treytorrens, localité du canton de Vaud, située dans le district de Payerne; elle en posséda la seigneurie avec omnimode juridiction<sup>1</sup>. Les plus anciens seigneurs de Treytorrens connus aujourd'hui sont les chevaliers Uldric et Renaud, deux frères dont il est question dans des documents médiévaux de la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle.

La filiation des diverses branches de la famille n'est reconstituée avec précision qu'à partir du XIV<sup>e</sup> siècle: toutes remontent à deux frères, Pierre et Uldric – ou Uldriod – dont on trouve trace à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle déjà. De Pierre descendent notamment tous les seigneurs de Treytorrens<sup>2</sup>, et d'Uldric les branches d'Yverdon, de Cudrefin, de Grandson et de Payerne principalement.

<sup>1</sup> Les renseignements contenus dans cette subdivision sont tirés des *Général. vaudoises*, t. I, pp. 189-212.

<sup>2</sup> François III fut le dernier seigneur de Treytorrens, car, en raison de graves revers de fortune, il fut obligé de vendre, en 1543, la seigneurie de Treytorrens. (*Ibidem*, p. 199.)



Dès le XII<sup>e</sup> ou le XIII<sup>e</sup> siècle, la famille de Treytorrens prend rang parmi la première noblesse du pays. Au cours des temps, plusieurs de ses membres ont été chevaliers et seigneurs; avoyers, bannerets, châtelains, conseillers, gouverneurs, lieutenants baillivaux, mayors; avocats et notaires, et nous en passons. D'autres se sont illustrés dans différentes armées, notamment au service du Danemark, d'Espagne, de France, de Modène, des Provinces-Unies, de Prusse, de Savoie et de Suède. D'autres encore se sont mis en évidence dans les domaines ecclésiastique et commercial, voire dans les sciences et dans l'enseignement<sup>3</sup>.

La dernière personne qui a porté le nom de Treytorrens est Hélène de Treytorrens, nièce d'Eugénie de Treytorrens, décédée le 9 novembre 1917 à Ecublens.

## 2. Samuel-Henry de Treytorrens, père d'Eugénie

Samuel-Henry de Treytorrens, de la branche dite de Cudrefin, est le fils d'Henry de Treytorrens, conseiller, receveur et châtelain de Cudrefin, et d'Anne-Elisabeth Du Maine. Né le 29 avril 1740 à Cudrefin, il y est baptisé le 8 mai de la même année. En 1757, il est admis «à la confirmation du vœu du baptême et à la participation de la sainte cène»<sup>4</sup>.

Après avoir étudié la philosophie à l'Académie de Lausanne<sup>5</sup>, il part pour l'Angleterre où ses activités nous sont demeurées inconnues<sup>6</sup>. Nous ne pouvons dater avec certitude son retour

<sup>3</sup> «Le pasteur Jacob de Treytorrens, mort en 1760, fut un savant mathématicien que l'Académie des Sciences de France s'attacha. Son cousin, François-Frédéric, mort en 1737, fut à la fois mathématicien et philosophe réputé [...]. Il eut pour fils Louis, à son tour professeur de mathématiques, de physique et de philosophie à l'Académie de Lausanne, correspondant de l'Académie des Sciences de Paris.» (*Ibidem*, p. 192.)

<sup>4</sup> GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 3.

<sup>5</sup> *Généal. vaudoises*, t. I, p. 214; LOUIS JUNOD, *Album Studiosorum Academiae lausannensis 1537-1837*, dressé par les registres officiels et d'autres documents, t. II: 1602-1837, Lausanne, 1937, p. 129.

<sup>6</sup> Les *Généal. vaudoises*, t. I, p. 214, indiquent seulement qu'il «prit du service en Angleterre». Nous supposons, vu notamment les activités futures de son fils Henry, qu'il y a fait carrière dans le civil.

définitif dans sa patrie – il pourrait s'agir du 1<sup>er</sup> novembre 1780<sup>7</sup> – et nous connaissons peu, mis à part l'administration de ses biens et la conduite de son ménage, les activités qui l'ont occupé dès lors: de 1794 à 1798, il est conseiller de Cudrefin, président du Conseil<sup>8</sup> et probablement châtelain<sup>9</sup>; au début de 1798, il est choisi pour être l'un des «électeurs» de Cudrefin<sup>10</sup>; le 9 avril 1799, l'assemblée des citoyens actifs de cette commune se réunit sous sa «présidence provisoire» afin d'élire les membres de la Municipalité<sup>11</sup>, et cette dernière date marque la fin de sa brève carrière publique dans son pays natal.

### *Sa femme et ses enfants*

Le 7 mai 1781, à Serrières, Samuel-Henry de Treytorrens épouse Françoise Borel, née en 1763, fille d'Erhard III, négociant, bourgeois de Neuchâtel, et de Marie-Madeleine Roulet.

Cinq enfants vont naître viables de leur union:

a) Henry (Georges-H'-Charles) (1783-1858) qui épousera, en 1824, Albertine Lomont Leygues; celle-ci lui donnera six enfants, soit Henriette, Augusta, Laure, sœur jumelle de la précédente, Marie, Maximilien-Georges, mort après quelques mois d'existence, et Hélène, dernière du nom de Treytorrens.

Henry de Treytorrens fera carrière en Angleterre où il deviendra notamment le chargé d'affaires du cinquième duc de Marlborough, George Spencer (1766-1840), son parrain<sup>12</sup>. Définitivement de retour en Suisse, il y exercera quelques activités politiques: en 1831,

<sup>7</sup> GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 5.

<sup>8</sup> CAC, A, n° 8, pp. 141, 142 et 248.

<sup>9</sup> JAMES DE DARDEL et ARMAND DU PASQUIER, *La Société du Jardin de Neuchâtel 1759-1909*, Neuchâtel, 1913, p. 74.

<sup>10</sup> GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 9.

<sup>11</sup> CAC, A, n° 10, p. 1.

<sup>12</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 109: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Charles d'Odet, de Corcelles, le 25 mars, et de Guévaux, le 27 mars [1817]. – Il est fort probable qu'Henry de Treytorrens est parti pour l'Angleterre vers 1802, et il est certain qu'il est rapidement devenu financièrement indépendant de son père. (*Ibidem*, P 77, n° 21: Eug. à Ch., de Guévaux, le 12 septembre 1814; GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 12.)



Vue de Sion  
par J. B. Isenring, 1831.  
(Photo J.-M. Biner)



EUGÉNIE DE TREYTORRENS  
(1785-1856)

miniature par François-Sébastien Laurent, 1810.

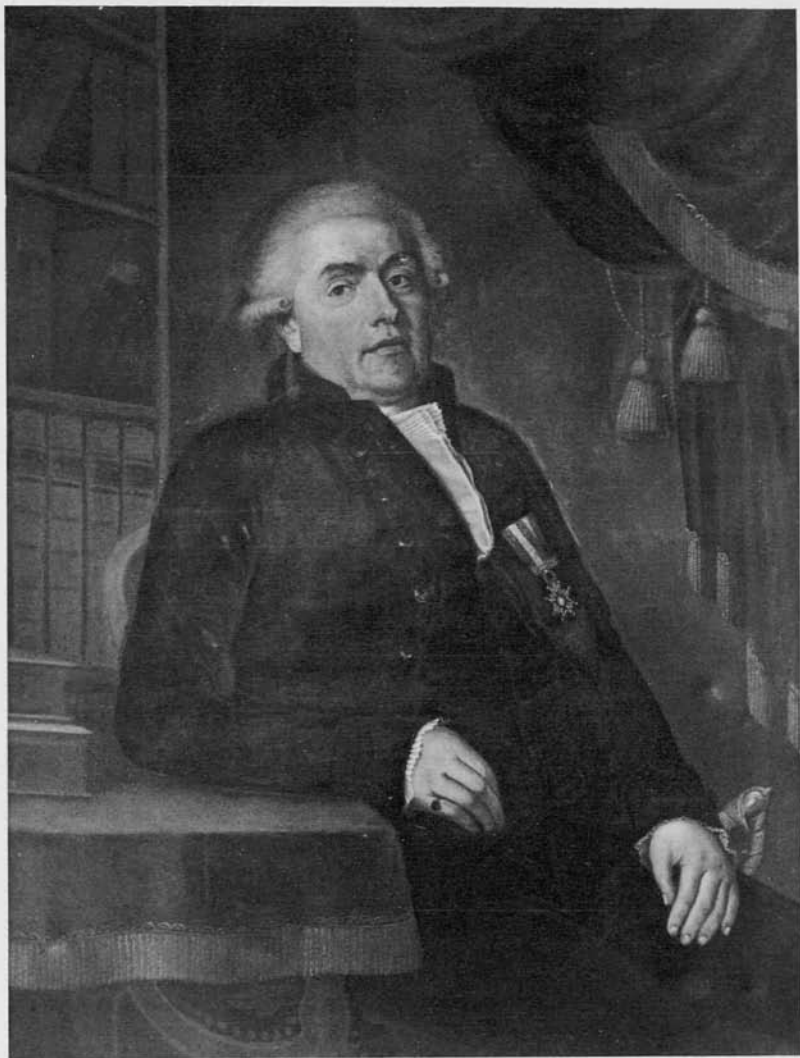
(Berne, p.p. – Photo G. Métrailler-Borlat)



CHARLES D'ODET  
(1776-1846)

par Antoine Hecht, 1809.

(Sion, p.p. - Photo J.-M. Biner)



CHARLES-EMMANUEL DE RIVAZ  
(1753-1830)

par Félix Cortey, 1808.

(Saint-Malo, p.p. – Photo O. Ruppen)



MARGUERITE TOUSARD D'OLBEC, née de Nucé  
(1761-1841)

par Jean Fouquet, 1791.

(Bellinzona, p.p. – Photo R. Schmid)



Chanoine ANNE-JOSEPH DE RIVAZ  
(1751-1836)

portrait posthume par Laurent Ritz, 1838.

(Chamoson, p.p. – Photo R. Schmid)





Abbé JEAN-FRANÇOIS VUARIN  
(1769-1843)  
par Hornung et Schultz, 1861.



Château de Treytorrens, à Guévaux (FR).

(Photo M. Chiffelle)



Sion, maison d'Odette au sommet de la rue des Châteaux  
par Raphy Dallèves.

(Sion, Musée cantonal des Beaux-Arts. – Photo R. Schmid)



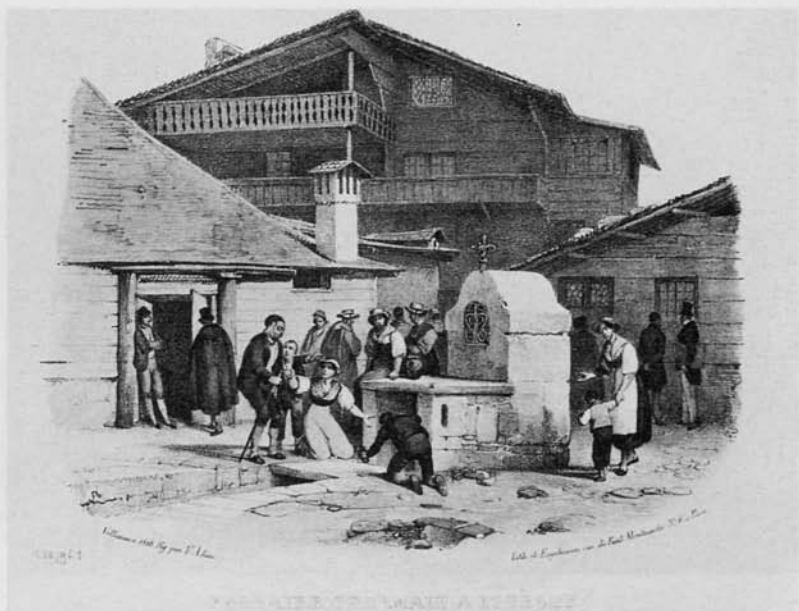
Sion, rue du Grand-Pont  
par W.-H. Bartlett, 1834.

(Photo J.-M. Biner)



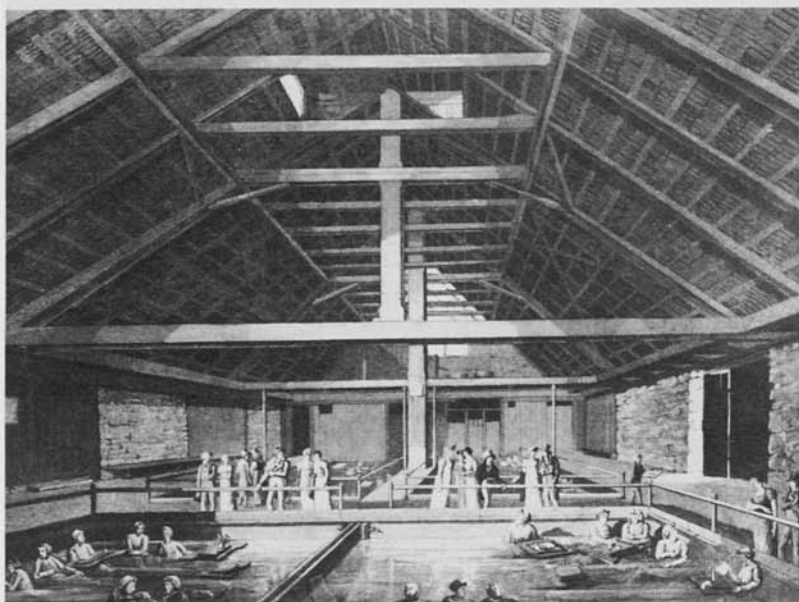
Vue du pont de Saint-Maurice  
par J.-P. Cockburn, 1820.

(Photo J.-M. Biner)



Loèche-les-Bains. La source Saint-Laurent  
par V. Adam et Engelmann, 1828.

(Photo ONST, Zurich)



Loèche-les-Bains. Intérieur d'un bain public  
par Doerr, 1810.

(Photo ONST, Zurich)



CHARLES D'ODET  
(1776-1846)

par Laurent Ritz, 1833.

(Sion, p.p. - Photo J.-M. Biner)





AGLAÉ D'ODET, née de Bons  
(1797-1864)

par Laurent Ritz, 1833.

(Sion, p.p. – Photo J.-M. Biner)



Chapeau valaisan  
porté par Marie-Elisabeth Theiler, née de Riedmatten  
par Antoine Hecht, 1816.

(Sion, p.p. – Photo J.-M. Biner)

il sera membre de l'assemblée constituante pour le cercle de Cudrefin et, de 1831 à 1845, il sera député au Grand Conseil<sup>13</sup>. Dernier descendant masculin de la famille de Treytorrens, il mourra, le 12 septembre 1858, à Lausanne.

b) Eugénie (Françoise-E') (1785-1856), dont la rencontre avec Charles d'Odet est à l'origine de notre étude.

c) Adélaïde-Julie-Charlotte (1787-1801).

d) Elise (-Sophie) (1790-1855) qui épousera en 1813, à Môtier dans le Vully, Charles Lardy (1780-1858), alors pasteur de Corcelles et Coffrane, et qui aura quatre enfants: Elise-Anne-Reine, Charles-Louis, Jules et James.

e) Henriette (-Laure) (1800-1882) qui s'unira, en 1818, à Charles Du Terreaux (1788-1869), son cousin germain, connu comme magistrat et comme membre fondateur de la Caisse d'épargne d'Yverdon qu'il gèrera de 1826 à 1869.

### *La situation matérielle de son ménage*

Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens possèdent «l'important domaine de Guévaux» qui touche à la rive septentrionale du lac de Morat et qui s'étend sur la commune vaudoise de Mur et sur la commune fribourgeoise de Lugnorre; Samuel-Henry et son frère Louis-Abraham l'ont acheté le 15 juin 1778<sup>14</sup> et le premier en devient l'unique propriétaire avant même, semble-t-il, la mort du second survenue le 30 septembre 1786<sup>15</sup>. A Guévaux vont s'ajouter, d'une part, le domaine de Pégrand sis sur la commune de Cudrefin et dévolu à Samuel-Henry à la suite du partage que, le 27 septembre 1788, Henry de Treytorrens fait de son vivant entre ses quatre enfants, Samuel-Henry, François, Rodolphe et Caroline<sup>16</sup>; d'autre

<sup>13</sup> ACV, K I, n° 17; *Annuaire officiel du canton de Vaud*, 1832-1845.

<sup>14</sup> *Général. vaudoises*, t. I, pp. 214-215.

<sup>15</sup> Lorsque, le 26 septembre 1786, Louis-Abraham de Treytorrens rédige son testament, il ne fait pas mention de Guévaux, sauf à l'article deuxième, par lequel il lègue à son frère Samuel-Henry son «ameublement de tapisserie tel qu'il existe à Guévaux». (GAP, fonds Lardy, liasse II, n° 1.)

<sup>16</sup> *Ibidem*, n° 2. — Samuel-Henry entre effectivement en possession du domaine de Pégrand le 11 novembre 1788.

part, la moitié d'une superbe et luxueuse maison de deux étages – surmontée d'une sorte d'attique – bâtie dans les années 1770 par Erhard III Borel et située au faubourg de l'Hôpital à Neuchâtel, part évaluée, le 1<sup>er</sup> avril 1802, à 30 000 francs, ameublement non compris<sup>17</sup>. Marie-Madeleine Borel-Roulet, devenue veuve d'Erhard III en 1785, a la jouissance de cette maison jusqu'à sa mort qui survient le 14 juin 1804 et, de son vivant déjà, Samuel-Henry et sa femme y installent leur ménage principal et y mènent un train de vie fort brillant qui enchante l'enfance d'Eugénie<sup>18</sup>.

Mais Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens vont bientôt connaître quelques difficultés d'ordre pécuniaire: ils ont des dettes liées peut-être à l'achat du domaine de Guévaux, ils ont des obligations, financières notamment, qui leur ont été imposées lors du partage des biens d'Henry de Treytorrens en 1788<sup>19</sup>, et ils ont

<sup>17</sup> *Ibidem*, liasse I, n° 10, p. 2. – COURVOISIER, p. 345, écrit: «Pour meubler sa maison, [Erhard III] Borel acheta des tableaux, douze pièces de tapisserie pour des chaises, cinquante-quatre aunes de tapisserie de Francfort, diverses glaces, une table de marbre et une console, [...] vingt-quatre cabriolets de noyer.» A quoi s'ajoutent notamment divers meubles de provenance parisienne, «des bras d'applique et un feu de cheminée». Cette maison, dont il sera question plus longuement ci-dessous, t. II, pp. 163 et 164, porte actuellement le n° 19. – A la Fabrique-Neuve de Cortaillod, manufacture de toiles peintes, le salaire annuel moyen d'un manoeuvre est d'environ 247 livres de Suisse en 1804, de quelque 200 livres en 1813; celui d'un ouvrier imprimeur ou d'une rentreuse de 380 livres en 1804, de près de 400 livres en 1813. Des deux derniers montants indiqués, il faut cependant déduire le salaire de l'enfant, appelé tireur, qui est au service de l'imprimeur ou de la rentreuse, salaire que nous ignorons, mais qui est sans doute bien misérable. Voir PIERRE CASPARD, *La Fabrique-Neuve de Cortaillod. Entreprise et profit pendant la Révolution industrielle 1752-1854*, Paris, 1979, pp. 141 et 195-198 (Nouvelle série *Recherches*, Publications de la Sorbonne, vol. 29).

<sup>18</sup> Se trouvant à Neuchâtel en juin 1814, Eugénie de Treytorrens dit avoir revu avec émotion «le berceau de [son] enfance», sa «patrie» et «le magnifique logement» où elle passa les premières années de son existence. (Fonds d'Odette 3, P 78, n° 42: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 15 juin 1814.) Le 15 juin 1817, elle dit avoir vécu, à cette époque-là, dans le «luxe». (*Ibidem*, n° 41: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 15 juin 1817.) Etc.

<sup>19</sup> L'acte prévoit que Samuel-Henry et son frère François – qui a reçu le domaine de Cudrefin – devront verser une rente viagère à leurs parents et leur fournir, chaque année, du vin, du fourrage et du bois. Leurs parents morts, ils devront donner à leur frère Rodolphe et à leur sœur Caroline la part d'héritage qui leur revient «en argent effectif». (GAP, fonds Lardy, liasse II, n° 2.)

subi des revers de fortune dont nous ignorons tout. Aussi doivent-ils se résoudre à prendre diverses mesures: par un acte notarial daté du 4 avril 1805, ils cèdent la part qu'ils détenaient dans la maison d'Erhard III Borel, part évaluée maintenant à 35 000 francs, à Erhard IV Borel, le frère de Françoise de Treytorrens, contre une maison servant de magasin, sise à la rue Saint-Honoré à Neuchâtel, contre des vignes et contre quelque 14 000 francs en argent liquide<sup>20</sup>; ils vendent les meubles et les glaces de leur ménage neuchâtelois pour, respectivement, 12 000 et 5000 francs<sup>21</sup>; ils congédient «la plupart des domestiques» qui y étaient à leur service et se séparent de leurs «chevaux anglais»<sup>22</sup>.

Leur train de vie, quoique quelque peu réduit désormais, est encore d'importance. Il leur reste principalement, d'une part, le domaine de Pégrand, avec ses divers bâtiments – une ferme, une grange, une écurie et des remises –, ses jardins, ses chènevières et ses autres champs, ses vignes, ses prés avec vaches et chevaux, ses bois et ses broussailles<sup>23</sup> – en 1820, Samuel-Henry évaluera le tout à 42 000 francs environ<sup>24</sup> –; d'autre part, le domaine de Guévaux, vaste lui aussi, qui comprend divers bâtiments – une maison de maître, des fermes dont une avec écurie et grange, une porcherie et des remises –, des jardins, des vergers, des champs où l'on cultive du blé notamment, des prés où paissent bovins et chevaux, des

<sup>20</sup> *Ibidem*, liasse I, n° 10, pp. 9-14. Jusqu'alors, la maison d'Erhard III Borel avait été «possédée et jouie [*sic*] dans une parfaite indivision» entre Françoise de Treytorrens et son frère Erhard IV. (*Ibidem*, p. 10.) – Il est à noter que Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens n'ont pas conservé la maison de la rue Saint-Honoré, estimée en cette année 1805 à 12 500 francs: Eugénie, dans sa correspondance avec Charles d'Odet, n'en parlera pas et, surtout, ni Samuel-Henry ni sa femme n'en feront mention dans leurs testaments respectifs. (*Ibidem*, n° 12; n° 15.) Quant aux «vignes de Neuchâtel», évaluées en 1805 à 8712 francs 9 deniers  $\frac{3}{4}$ , Françoise de Treytorrens indiquera dans son testament qu'elles «ont été vendues à grandes pertes». (*Ibidem*.)

<sup>21</sup> Fonds d'Odet 3, P 78, n° 41.

<sup>22</sup> *Ibidem*, P 77, n° 12: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 29 mars 1814.

<sup>23</sup> GAP, fonds Lardy, liasse II, n° 2; ACV, GB 38/a, plans 59-60 où l'on constate que Samuel-Henry de Treytorrens possède notamment un pré de 9399 toises et un champ de 4333,5 toises.

<sup>24</sup> GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 12.

vignes et des bois<sup>25</sup> et qui vaudra quelque 62 500 francs en 1820, selon Samuel-Henry<sup>26</sup>. C'est là, dans un cadre idyllique, que, désormais, lui et sa famille vont connaître une existence fort aisée qui n'atteint cependant pas au luxe de naguère.

Vers 1811, les Treytorrens vivent principalement des revenus de leurs terres de Pégrand et de Guévaux, auxquels s'ajoutent des rentes de France et des amortissements que leur procurent des prêts à intérêt que Samuel-Henry a consentis à diverses personnes<sup>27</sup>. Des paysans s'occupent de la campagne, quelques domestiques du ménage, des extra étant même engagés pour faire les «grosses lessives» par exemple<sup>28</sup>. Ils mènent une vie sociale intense, recevant de nombreux hôtes et rendant de fréquentes visites aux parents et aux connaissances de la région. Ils ont même pris l'habitude de louer, durant l'hiver, un logement meublé à Neuchâtel et d'y séjourner de temps à autre pour éviter d'être isolés à Guévaux à cause des intempéries qui, en cette saison-là, rendent souvent les chemins difficilement praticables<sup>29</sup>.

Samuel-Henry de Treytorrens mourra à Neuchâtel, le 6 avril 1823, âgé de 83 ans, et sa femme Françoise à Guévaux, le 22 juin 1840, à 77 ans.

<sup>25</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 139: Eug. à Ch., de Guévaux, le 16 décembre 1816; GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 5.

<sup>26</sup>*Ibidem*, n° 12; ACV, GB 42/a: sont notamment possédés par Samuel-Henry de Treytorrens des prés de 4434 et de 1483 toises (plans 9 et 5), des vignes de 1714 et de 1123 toises (plans 5 et 3), un verger de 1333 toises (plan 6).

<sup>27</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 3: Eug. à Ch., de Guévaux, le 31 janvier 1814. En cette année 1814, on lui doit plusieurs milliers de francs. (Voir également *ibidem*, P 76, n° 73: Eug. à Ch., de Guévaux, le 24 février [1814].) Dans son testament, Samuel-Henry parlera de ses «rentes viagères en France». (GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 12.) – Sur l'estimation de la fortune des Treytorrens, voir ci-dessous, t. I, p. 266; t. II, pp. 198, 199, 203 et 206.

<sup>28</sup>Fonds d'Odet 3, P 78, n° 42. Voir également *ibidem*, P 76, n° 73; *ibidem*, P 77, n° 57 et P 76, n° 96 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., [Guévaux,] les 11 novembre, 3 [et 6] décembre 1815. Etc.

<sup>29</sup>C'est une habitude attestée dans les années 1813 et 1814. (*Ibidem*, n° 190: Eug. à Ch., de Genève, le 22 novembre 1813; *ibidem*, n° 193: Eug. à Ch., de Guévaux, le 12 décembre 1813; *ibidem*, P 77, n° 23: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 22 novembre 1814.) – Il est de plus fort probable qu'Eugénie choisisse de gagner le Valais en automne 1811, vu le prochain départ de ses parents pour Neuchâtel.

### 3. Esquisse de la vie d'Eugénie de Treytorrens jusqu'en 1811

Eugénie naît le 23 avril 1785 à Neuchâtel. Elle grandit dans une atmosphère douillette, sous l'aile protectrice d'une mère très sensible, douce et compréhensive, qui la choie et la ménage d'autant plus qu'elle est une enfant nerveuse qu'un rien irrite et perturbe<sup>30</sup>; et auprès d'un père « franc et droit », fort sensible lui aussi sous des dehors en règle générale distants, taciturnes et sévères<sup>31</sup>.

L'éducation qu'elle reçoit est soignée: on lui enseigne la religion de ses pères, on lui inculque les bonnes mœurs et les bonnes manières; on développe son intelligence et son savoir – elle peut accroître ses connaissances intellectuelles tout à loisir, vu que les travaux manuels lui sont épargnés<sup>32</sup> – et on lui apprend à jouer du clavecin<sup>33</sup>. A l'évidence, on la prépare à briller en société et à trouver un bon parti, un mari à qui elle donnera des enfants et qu'elle secondera dans sa vie sociale et dans la direction du ménage.

Jeune adulte, Eugénie, malgré les revers – relatifs – de fortune que ses parents ont subis, apparaît fort privilégiée. « Tu n'as pas d'idée, écrira-t-elle à Charles d'Odet le 31 juillet 1816, combien ma jeunesse fut gâtée. Jusqu'ici, je me suis toujours accordé et pour ma chambre et pour ma personne ce qui me faisait plaisir. » Et de surenchérir, le 1<sup>er</sup> juillet 1817: « [...] Depuis que je suis majeure, mon père m'a donné tant par an et j'ai toujours eu l'habitude d'avoir de l'argent à ma disposition et de pourvoir à ce qui pouvait m'être utile ou agréable sans consulter d'autres que moi. »<sup>34</sup> Elle peut continuer

<sup>30</sup> Le 31 juillet 1816, Eugénie parlera de « l'extrême tendresse de ma mère qui me menagea dès le berceau » et, le 19 décembre 1816, elle dira s'être conduite comme « une enfant gâtée de sa mère ». (Voir, respectivement, *ibidem*, n° 82: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] le 31 juillet 1816; *ibidem*, n° 140: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 19 décembre 1816.)

<sup>31</sup> *Ibidem*, n° 31: Eug. à Ch., de Guévaux, le 17 février 1815.

<sup>32</sup> *Ibidem*, n° 3; n° 82; *ibidem*, P 76, n° 77: Eug. à Ch., [Saint-Maurice, les 2, 3 et 4 août 1816]; *ibidem*, P 77, n° 126: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 24 novembre 1816, copie. Etc.

<sup>33</sup> Voir, par exemple, *ibidem*, P 76, n° 73. – A noter qu'Eugénie emploie indifféremment les termes de clavecin et de piano. (*Ibidem*, P 77, n° 80: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] le 28 juillet [1816].)

<sup>34</sup> *Ibidem*, n° 82; *ibidem*, P 78, n° 47: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 1<sup>er</sup> juillet 1817.

ainsi tout à loisir à cultiver son esprit et son habileté au clavecin, à mener une existence fort aisée que rythment de nombreuses réceptions liées à une vie mondaine souvent bien remplie qui ne saurait pourtant la satisfaire malgré le succès qu'elle y rencontre<sup>35</sup>.

### *Son évolution religieuse*

Eugénie de Treytorrens a été baptisée protestante le 24 mai 1785 à Neuchâtel, ville où elle est reçue catéchumène quelque seize ans plus tard<sup>36</sup>. Mais, esprit tourmenté, imagination ardente, elle n'est pas satisfaite par la religion qu'on lui a inculquée, et elle va être attirée par le catholicisme.

Son itinéraire religieux jusqu'en 1811 ne nous est connu que par son seul témoignage, un témoignage rédigé en 1813, destiné au *Livre des abjurations* tenu par le curé de Genève Jean-François Vuarin<sup>37</sup> et qu'il nous faut considérer avec prudence, car il est écrit dans un but de justification et d'édification par une jeune femme qui vient de se convertir au catholicisme, qui est animée d'un zèle de néophyte convaincu et qui manque, nous le constaterons dans les chapitres suivants, de rigueur intellectuelle. Mais à défaut de mieux...

Dès son enfance, il aurait existé en elle «un instinct de catholicisme qui lui fit désirer de connaître la foi romaine afin de tenir sa religion de son choix éclairé et non de sa naissance». Ayant grandi, elle se sent de plus en plus mal à l'aise dans la religion «froide et sans vie» de ses pères et se met à consulter beaucoup d'ouvrages religieux et philosophiques d'opinions fort diverses, à l'exclusion de livres d'inspiration catholique, et ne fait qu'ajouter à son trouble. Aussi, pour affermir sa foi, décide-t-elle de lire avec une extrême attention l'Evangile et, à chaque incertitude d'interprétation, de s'adresser à des ministres protestants qui, espère-t-elle,

<sup>35</sup> «[Eugénie] se jeta dans le monde; ses dissipations parurent la séduire d'abord; mais elles ne la contentèrent pas, et elles la jetèrent bientôt toute meurtrie sur le théâtre intérieur de sa conscience.» (MARTIN et FLEURY, t. I, p. 343.)

<sup>36</sup> Le 15 juin 1814, Eugénie évoquera Neuchâtel, «la ville où, écrit-elle, je fus publiquement catéchumène». (Fonds d'Odet 3, P 78, n° 42.) Nous ignorons cependant en quelle année elle le fut.

<sup>37</sup> Sur ce témoignage d'Eugénie, voir MARTIN et FLEURY, t. I, pp. 342-350.



vont dissiper ses doutes et ses réticences. Bientôt, elle correspond avec six d'entre eux exerçant à Paris, dans le canton de Vaud et à Neuchâtel, et, leur posant souvent les mêmes questions, elle constate avec effarement qu'ils ne sont «d'accord sur aucun texte»<sup>38</sup>.

Leurs contradictions l'amènent peu à peu à penser que l'Eglise catholique, par l'unité de sa doctrine, a une supériorité incontestable sur les Eglises protestantes. Elle cherche dans les saintes Ecritures des passages qui l'éclaireraient à ce sujet, et elle finit par être persuadée d'avoir trouvé la vérité religieuse. «Les textes qu'invoque l'Eglise catholique pour démontrer son origine étaient lumineux pour elle, écrivent, résumant une partie du témoignage de la jeune femme, les abbés Martin et Fleury. Aucune voix, aucun livre catholiques ne lui en avaient révélé le sens, et cependant ils avaient la transparence du cristal depuis qu'elle ne les regardait plus à travers l'écran des préjugés. L'Eglise idéale du Christ se dessinait dans son âme avec tous ses traits. Elle lui trouvait une ressemblance frappante avec l'Eglise catholique.» Pour elle, il ne fait donc aucun doute que «la divine sagesse» a dû établir l'enseignement tel que le pratique l'Eglise catholique, et non les «discussions telles que les réclame la Réforme, et qui doivent nécessairement aboutir à une multitude de variations, de sectes et par conséquent d'erreurs».

Désormais, elle va se plonger dans l'étude approfondie du catholicisme, de ses dogmes, de sa morale et de son culte. «Je m'attachais, écrit Eugénie, à pénétrer le sens de toutes les cérémonies et de tous les usages qui jusqu'alors n'avaient offert à mes yeux qu'un spectacle bizarre. A mon grand étonnement, je vis que chaque partie de la décoration de l'autel et de l'habillement des prêtres rappelait une vérité ou enseignait une vertu; c'était un livre où je m'instruisais et qui devint sacré pour moi. A mesure que j'avais, j'étais plus satisfaite; je trouvais la main de Dieu dans la suite et l'ensemble des vérités qui se dévoilaient successivement à moi... En méditant ce texte: *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*<sup>39</sup>, j'avais compris

<sup>38</sup> Pour ce paragraphe et les quatre qui le suivent, voir *ibidem*, pp. 343-347.

<sup>39</sup> *Matthieu*, XVI, 18.

que Jésus-Christ avait déterminé la forme et le gouvernement de son Eglise, et qu'il l'avait pourvue d'un chef visible; mais maintenant je comprenais de plus qu'il devait avoir confié à ce dépôt de la foi la distribution des grâces, qu'il pouvait avoir attaché aux sacrements plus qu'aux œuvres les moyens d'un salut qu'il lui était libre de fixer à son gré et, comme l'homme peut bien établir des signes, mais qu'il n'appartient qu'à Dieu d'attacher à ces signes la grâce qu'ils signifient, je vis l'Eglise seule en possession des vrais sacrements, des sacrements salutaires, et de tout cela je conclus: — ou [...] Jésus-Christ était Dieu; l'Ecriture, divinement inspirée; l'Eglise fondée et conduite par lui, infaillible; ses sacrements, seuls efficaces; la religion catholique romaine, seule vraie; ses membres, seuls enfants de Dieu par Jésus-Christ; et, comme la vérité ne peut être qu'une, tout ce qui était étranger à l'Eglise, faux, et la Réforme elle-même, une œuvre de destruction contre le ciel; — ou bien les promesses de l'Evangile étaient mensongères; il n'avait rien de divin; Jésus-Christ n'était pas Dieu; l'Eglise devenait une tromperie; les sacrements, une chimère; et la révélation, la rédemption, le salut, une fable; il n'y avait point de religion chrétienne. Tout était faux, comme les promesses de Jésus-Christ à l'Eglise. Car enfin, ajoute-t-elle, si la Réforme est vraie, la foi catholique ne l'est pas; et, si elle ne l'est pas, la parole que Jésus-Christ a donnée à ses apôtres d'être avec son Eglise jusqu'à la fin des siècles pour la garantir de l'erreur est trompeuse; et, si Jésus-Christ s'est trompé, tout l'édifice chrétien croule. — J'étais donc conduite par l'inexorable logique à être catholique romaine ou à n'être plus chrétienne.»

Dès lors, elle n'a plus qu'une idée en tête: être instruite dans la religion catholique.

Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens ont vu d'abord d'un œil indulgent les incertitudes religieuses de leur fille, qu'ils n'ont guère prises au sérieux; ils les ont considérées comme des enfantillages qui disparaîtraient avec le temps. Mais il leur faut déchanter: leur fille, devenue adulte, se détache du protestantisme au profit du catholicisme. Ils tentent alors de la détourner de ses recherches, mais n'y parviennent pas. Pire, Eugénie leur demande l'autorisation de se rendre dans un pays catholique afin d'y suivre

un enseignement religieux, et elle ne leur cache pas que, si cet enseignement conforte sa conviction d'être dans le vrai, elle souhaite se convertir au catholicisme et entrer dans un couvent.

Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens s'opposent avec vigueur à ces projets<sup>40</sup>. Ils ont beau savoir que leur fille a les nerfs fragiles et qu'elle supporte mal d'être contrariée, ils ne peuvent accepter l'inacceptable. L'antagonisme entre catholiques et protestants est encore loin d'avoir disparu de nos régions en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle et, sans être des fanatiques religieux, ils estiment – probablement – que la réalisation des désirs d'Eugénie jetterait l'opprobre sur eux et sur leur famille: ils pensent à leur foi, à celle de leurs proches, au courage et à la détermination des premiers réformés, au tort qui serait porté au protestantisme dont ils sont des serviteurs fidèles et en vue<sup>41</sup>.

Mais, comme Eugénie, têtue, persiste dans ses intentions, l'atmosphère familiale se dégrade, et une fièvre croissante gagne la jeune femme de sorte que Françoise de Treytorrens d'abord, Samuel-Henry ensuite s'inquiètent des conséquences que leur attitude entraîne et qu'ils finissent par lui proposer une sorte de compromis qu'elle acceptera: ils consentent qu'elle se rende dans un pays catholique pour s'y familiariser avec la religion, mais exigent en contrepartie qu'elle n'y suive aucune instruction religieuse systématique<sup>42</sup>. Ils pensent ainsi aider Eugénie à retrouver sa sérénité morale et physique, mais ils n'ont nullement l'intention d'exaucer ses vœux: la solution choisie leur permet de gagner du temps, de réfléchir plus sereinement au problème qui leur est posé

<sup>40</sup> Samuel-Henry parlera de leur «répugnance» envers les projets – réalisés – de leur fille. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 155: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 14 juin 1813.) – Françoise évoquera, quant à elle, les «larmes» nombreuses qu'elle a versées. (*Ibidem*, P 77, n° 131: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 2 décembre [1816]. Voir également *ibidem*, P 78, n° 59: Eug. à Ch., [Guévaux, fin décembre 1813 –] 4 janvier [1814].)

<sup>41</sup> Un frère de Samuel-Henry, Rodolphe de Treytorrens, né en 1760, est lui-même ministre de l'Eglise anglicane. (Voir ci-dessous, t. I, pp. 89 et 98 notamment.)

<sup>42</sup> Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 4: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Anne-Joseph de Rivaz, [Chambéry,] le 28 avril 1813.

et d'espérer que leur fille sera déçue dans sa quête religieuse et qu'elle éprouvera bien vite l'ennui de sa famille et de sa région.

Nous ignorons comment et pourquoi Eugénie choisit de séjourner à Sion, petite ville de quelque 2300 habitants, alors préfecture du département du Simplon. Mais gageons que son père et sa mère sont satisfaits à l'idée qu'elle va se trouver éloignée de sa famille, dans une région qui devrait l'effaroucher par la simplicité de ses mœurs et par sa pauvreté: elle ne peut que leur revenir bien vite.

Après avoir pris divers contacts pour préparer son séjour à Sion, Eugénie quitte les siens, probablement au début de l'automne 1811, assurée du maintien de la pension annuelle que son père lui alloue depuis plusieurs années déjà et qui, à cette époque-là, se monte à 60 louis – 960 francs –<sup>43</sup>.

A ce moment de notre étude, il est temps pour nous d'aller au-delà du témoignage que la Vaudoise nous a laissé sur son évolution religieuse: l'attrait qu'elle éprouve pour le catholicisme et son départ de Guévaux qui en résulte méritent en effet que nous tentions de donner des explications plus approfondies et plus complexes que celles avancées par la jeune femme en 1813 dans le *Livre des abjurations* du curé Vuarin. Ils sont dus, selon nous, à son caractère scrupuleux, épris d'absolu; à sa vive imagination qui se satisfait mieux du faste catholique que de la simplicité du culte réformé<sup>44</sup> – il est probable qu'elle a lu le *Génie du christianisme* de Chateaubriand et que cette œuvre a conforté ses convictions nouvelles –; et à son désir d'affirmer son autonomie à l'égard de sa famille, désir qui peut être l'expression d'une crise d'adolescence que l'extrême sollicitude maternelle a contribué à retarder.

<sup>43</sup>Fonds d'Odette 3, P 76, n° 176: Eug. à Ch., [Genève,] le 25 août 1813. Il s'agit de sa pension de «demoiselle», pension qui est sans doute aussi octroyée à Elise, la sœur aînée d'Eugénie. – Nous considérerons, tout au long de notre travail, que le louis auquel se réfèrent Eugénie et Charles vaut 16 francs de Suisse, en nous appuyant sur le contenu des pp. 220, 221 et 282 du t. II notamment et, plus généralement, sur toutes les négociations de 1813 à 1816 qui aboutiront au projet de contrat de mariage entre la Vaudoise et le Valaisan. Cette équivalence est confirmée par PIERRE CASPARD, *op. cit.*, p. 206, qui précise qu'une livre – ou un franc – neuchâtelais correspond à une livre et un sou de Suisse.

<sup>44</sup>Voir sur ce point l'avis de Samuel-Henry de Treytorrens ci-dessous, t. II, p. 143, note 202, avis qui corrobore notre jugement.

Allons plus loin encore, mais avec moins de certitude: nous savons que Samuel-Henry de Treytorrens a peu manifesté son affection – pourtant réelle – à ses enfants<sup>45</sup>, et divers indices ou preuves nous permettent d'affirmer, d'une part, qu'il a pu avoir une attitude d'autant plus froide à l'égard d'Eugénie que celle-ci l'agaçait quelque peu par sa fragilité nerveuse, par ses caprices, par les ménagements et les soins empressés dont Françoise de Treytorrens la gratifiait; et, d'autre part, qu'il s'est plus directement intéressé à l'avenir d'Henry qu'à celui de ses filles: il a fondé de grands espoirs en son fils unique, seul apte à perpétuer dignement le nom de Treytorrens<sup>46</sup>; il a voulu qu'il acquit une brillante situation, et il l'a encouragé, puis aidé à tenter, comme il le fit lui-même, une carrière civile en Angleterre, peut-être pour réaliser à travers lui celles de ses ambitions qui naguère furent déçues. Et c'est pourquoi il a suivi avec admiration et fierté la croissance d'Henry qui semble d'ailleurs lui avoir procuré de nombreuses satisfactions. Aussi est-il probable que, dès sa plus tendre enfance, Eugénie a souffert de l'attitude de son père et que les frustrations qui en ont résulté ont engendré en elle et contre Samuel-Henry de Treytorrens une agressivité demeurée longtemps latente, agressivité qu'elle réussit enfin à exprimer lors des tensions que son évolution religieuse crée au sein de sa famille et qui contribue à renforcer sa détermination de devenir catholique. Signalons en passant que, si ces relations conflictuelles entre le père et la fille ont bel et bien existé, elles peuvent être une des causes qui expliquent les difficultés d'ordre sentimental que la Vaudoise va connaître dans l'avenir<sup>47</sup>.

\* \* \*

<sup>45</sup> Rodolphe de Treytorrens (1783-1856), un de ses neveux, fils de François et d'Elisabeth, née Marcuard, le dira «affectionné [*sic*] à ses enfants». (Rz, cart. 50, fasc. 6, n° 108: lettre de Charles d'Odet à Ch.-Emm. de Rivaz, de Sion, le 6 septembre 1813. – Voir ci-dessus, t. I, p. 69.)

<sup>46</sup> Rappelons qu'Henry de Treytorrens n'aura pas de descendance mâle.

<sup>47</sup> Les explications contenues dans ce paragraphe sont basées notamment sur les documents suivants: fonds d'Odet 3, P 78, n° 59; *ibidem*, P 76, n° 68 et n° 108 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., [Guévaux,] les 1 et 3 septembre [1816]; GAP, fonds Lardy, liasse I, n° 12; n° 15.

Au moment où elle quitte Guévaux pour Sion, Eugénie est une jeune femme grande et mince – les contrariétés l'ont amaigrie<sup>48</sup> –, âgée de 25 ans et demi, issue d'une famille dont l'aisance matérielle dépasse largement celle de Charles d'Odet; une jeune femme fort sensible et trop gâtée qui a cependant reçu, selon les normes traditionnelles de l'époque, une excellente éducation morale et intellectuelle, et qui est considérée comme un bon parti dans divers milieux réformés qu'elle a fréquentés et qui, pour la plupart, ignorent encore tout de son évolution religieuse et de la crise qui secoue sa famille<sup>49</sup>; une jeune femme qui se trouve cependant très esseulée sur la voie difficile qu'elle a choisie. Elles doivent être bien fortes les raisons, conscientes et inconscientes, qui l'amènent à quitter Guévaux, Neuchâtel et ses environs, et tous les siens; elles doivent être ardentes déjà ses aspirations religieuses, même si elles ne peuvent pas encore apaiser son esprit tourmenté: en effet, Eugénie vient en Valais, «remplie de doutes et de tristesse» sur la foi de son enfance, chercher «la vérité» qu'elle pense trouver dans le catholicisme afin de mettre un terme au «dédale d'inquiétudes» dont elle n'a pu sortir jusqu'à présent<sup>50</sup>; elle espère, sans en être totalement convaincue, que ses parents lui permettront bientôt d'étudier exhaustivement cette religion et qu'ils finiront par consentir à sa conversion<sup>51</sup>, et elle imagine avec un certain effroi son avenir. «Une voix lui disait intérieurement que, écrivent Martin et Fleury, si Dieu lui donnait la lumière de la vérité et du salut, elle se devait toute à Dieu et que, par une reconnaissance qui n'avait rien d'excessif, il

<sup>48</sup> Voir notamment fonds d'Odet 3, P 76, n° 149: Ch. à Eug., de Sion, le 15 mai 1813, minute; *ibidem*, P 77, n° 82.

<sup>49</sup> Eugénie dira avoir été «recherchée longtemps par de brillants partis». (*Ibidem*, P 76, n° 71 et n° 69 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., de Saint-Maurice, du 3 au 8 juillet [1816]. – Voir également *ibidem*, P 77, n° 122: Eug. à Ch., de Guévaux, le 29 novembre 1816; ci-dessous, t. I, p. 261, note 125; p. 278, note 179.

<sup>50</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 147: Eug. à Ch., de Guévaux, le 28 décembre 1816; *ibidem*, P 76, n° 158: Eug. à Ch., de Genève, les 8 et 9 juillet 1813; Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 4.

<sup>51</sup> *Ibidem*; fonds d'Odet 3, P 76, n° 158.

ne lui restait plus, après une grâce si grande, qu'à ensevelir sa vie dans la prière et le silence du cloître. La nature éprouvait un frémissement de terreur»<sup>52</sup>...

Comment Eugénie de Treytorrens pourrait-elle se douter alors qu'elle va rencontrer Charles d'Odet et devenir l'héroïne d'une étonnante histoire d'amour que les trois chapitres suivants vont tenter de retracer?

<sup>52</sup>MARTIN et FLEURY, t. I, p. 347. – Cette volonté d'entrer dans quelque ordre religieux est également attestée par Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 4.

### Chapitre III

## La conversion d'Eugénie de Treytorrens (1812-1813)

### *1. Sion ou la genèse d'un amour*

Au cours de l'année 1811, probablement au mois d'octobre, Eugénie arrive à Sion où elle s'en vient loger chez les sœurs hospitalières, à l'hôpital Saint-Jean, dit l'hôpital des bourgeois<sup>1</sup>.

Elle va mal supporter de se trouver souvent seule dans un pays inconnu, d'être privée de sa famille et de toute mondanité, de vivre dans la simplicité et l'austérité, alors qu'elle a connu l'opulence, et elle ressent d'autant plus vivement la dureté de sa nouvelle situation qu'elle n'ose pas consacrer l'essentiel de son temps à la religion, qu'elle n'ose pas étudier d'une manière approfondie le catholicisme,

<sup>1</sup>Dit aujourd'hui l'ancien hôpital. Il est sis au n° 10 de la rue de la Dixence.  
— Nous ignorons la date précise de la venue d'Eugénie à Sion. Notons cependant que, le 6 janvier 1813, Charles lui rappelle que, avant de se rendre à Genève, elle n'a «cessé d'être éclairée sur les principes de la religion [catholique]» durant quatorze mois. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 133: Ch. à Eug., [Sion,] le 6 janvier 1813, minute. Voir également *ibidem*, n° 129: Ch. à Eug., de Sion, le 30 décembre 1812, minute.) Comme la jeune femme a quitté le Valais le 8 décembre 1812, on peut raisonnablement penser qu'elle y est arrivée en octobre 1811.



vu la promesse qu'elle a faite à ses parents et dont ils ne veulent pas la délier.

Des prêtres qu'elle rencontre – notamment Simon de Werra, recteur de l'hôpital des bourgeois, et Anne-Joseph de Rivaz, chanoine de la cathédrale de Sion – décident de l'aider, cherchent une famille aisée qui serait disposée à l'accueillir, à l'entourer, et prennent contact avec Marguerite et Louis Tousard d'Olbec qui acceptent de lui donner l'hospitalité<sup>2</sup>.

Etonnante destinée que celle de Marguerite Tousard d'Olbec, fille de Hyacinthe de Nucé, née en 1761! Encore adolescente, elle s'amourache du Français Victor-Claude-Antoine Gauthier de Robert (\*1752), comte de Paradès, une sorte d'aventurier qui séjourne à Saint-Maurice dans les années soixante-dix. Celui-ci, de retour en France à la suite d'un voyage en Angleterre, est soupçonné d'être un espion à la solde de Londres et, le 5 avril 1780, il est enfermé à la Bastille<sup>3</sup>. A cette nouvelle, Marguerite se précipite à Versailles, obtient la grâce du comte et, après s'être mariés, ils gagnent ensemble l'île de Saint-Domingue où ils vont exploiter un vaste domaine, celui du Massacre. Devenue veuve le 15 décembre 1784, la jeune femme s'installe à Paris, et c'est probablement dans cette ville qu'elle fait la connaissance du chevalier Louis Tousard d'Olbec, né en 1757. Le 1<sup>er</sup> février 1789, elle l'épouse à Saint-Maurice où ils demeurent jusqu'en 1798, année où ils s'établissent à Sion, car Louis a été nommé premier secrétaire de la Chambre administrative du Valais.

En 1811-1812, quand Eugénie de Treytorrens séjourne dans la capitale valaisanne, Louis Tousard d'Olbec est directeur des contributions du département du Simplon, et sa famille compte quatre enfants: Anne-Louise, Catherine-Eugénie, Louis et Maurice, nés respectivement en 1793, 1797, 1799 et 1802<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> A propos de Simon de Werra et d'Anne-Joseph de Rivaz, voir ci-dessous, t. II, pp. 84-86 notamment.

<sup>3</sup> La France combat alors aux côtés des treize colonies anglaises d'Amérique qui luttent pour leur indépendance.

<sup>4</sup> ALEC GONARD, *Un Valaisan au service de France. Vie du général [Pierre-Emmanuel] de Rivaz 1745-1833*, Neuchâtel, 1943, pp. 129-132 et pp. 159-160; LÉON DUPONT LACHENAL, *En passant... Un grand mariage à Saint-Maurice à la veille de la Révolution*, dans *Ann. val.*, 1949, pp. 63-68. – Sur Marguerite Tousard d'Olbec, voir encore ci-dessous, t. II, pp. 257-261.

C'est Marguerite Tousard d'Olbec qui, dans un élan de charité où se mêle une volonté de prosélytisme, invite formellement la Vaudoise à venir s'installer dans son foyer; elle le fait d'ailleurs d'une façon maladroite qui vexe quelque peu la jeune femme. Celle-ci écrira en effet le 22 octobre 1813: «Je la vois [Marguerite Tousard d'Olbec], je l'entends toujours, lorsque, inconnue à tous les yeux, ne m'offrant [sa charité] qu'avec des apparences suspectes qui m'humiliaient, [elle] ne cherchait en moi qu'une malheureuse à secourir.»<sup>5</sup>

Faisant taire son orgueil, Eugénie accepte l'offre qui lui est faite; elle vient s'établir chez les Tousard d'Olbec qui habitent l'ancienne résidence de France, sise à l'actuel n° 14 du Grand-Pont<sup>6</sup>, et elle va très vite se trouver à l'aise aux côtés de ces nouveaux hôtes qui l'accueillent à bras ouverts et gracieusement<sup>7</sup>.

C'est chez eux qu'elle fait la connaissance de Charles d'Odét qui, en qualité de cousin, est un habitué de la maison<sup>8</sup>. Dès le prime abord, il est séduit par le personnage d'Eugénie<sup>9</sup>: sans être jolie, elle a le charme de l'entregent, de la sensibilité et de l'intelligence; la richesse de sa conversation, l'amabilité de ses manières, son éducation soignée n'ont guère d'égal dans la société valaisanne, et sa solitude en terre étrangère, ainsi que les raisons de celle-ci, ne

<sup>5</sup>Fonds d'Odét 3, P 76, n° 187: Eug. à Ch., de Genève, le 22 octobre 1813. — Plus tard, Marguerite Tousard d'Olbec avouera que l'«asile» qu'elle a offert à Eugénie lui a été inspiré «par un sentiment [...] pur» qui est «l'intérêt de sa religion». (*Ibidem*, P 78, n° 10: lettre de Marguerite Tousard d'Olbec à Charles d'Odét, de Mâcon, le 7 février 1817.)

<sup>6</sup>Nous ignorons la date de ce changement de résidence. Nous savons néanmoins qu'Eugénie est venue habiter chez les Tousard d'Olbec avant le 5 février 1812 en tout cas. (*Ibidem*, P 76, n° 114: lettre de Charles d'Odét à Marguerite Tousard d'Olbec, de Saint-Maurice, le 5 février 1812, minute.) — L'adresse des Tousard d'Olbec est indiquée par BIOLLAY, p. 43.

<sup>7</sup>Fonds d'Odét 3, P 76, n° 127: Eug. à Ch., [Genève,] les 23-26 décembre 1812; Rz, cart. 46, fasc. 17, n° 29: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari Charles-Emmanuel, [Saint-Maurice,] le 3 août [1816].

<sup>8</sup>Marguerite Tousard d'Olbec et Julie d'Odét, mère de Charles, sont cousines germaines.

<sup>9</sup>«[...] Mon cœur, écrira-t-il à Eugénie le 17 janvier 1813, a battu pour toi dès le premier instant que je t'ai connue.» (Fonds d'Odét 3, P 76, n° 136: Ch. à Eug., de Sion, le 17 janvier 1813, minute.)

peuvent qu'émouvoir: à la recherche de sa vérité religieuse, elle n'a pas hésité à quitter sa famille et son milieu, quand bien même une telle manifestation d'indépendance est peu courante chez la gent féminine de l'époque. Elle apparaît un peu comme une héroïne digne d'admiration, de sympathie aussi, ce d'autant plus qu'elle est souvent absorbée par «une profonde mélancolie» dont Charles va vouloir à tout prix la distraire<sup>10</sup>.

Leurs rencontres, en effet, ne tardent pas à se multiplier. Ils se retrouvent fréquemment en promenade, au bal, dans le salon des Tousard d'Olbec et, parfois même, en un tête-à-tête chaste et amical, dans la chambre d'Eugénie. Et leur intimité de croître inévitablement, sous l'œil bienveillant de Marguerite Tousard d'Olbec, à en devenir impensable et presque inconvenante pour l'époque<sup>11</sup>.

Lorsqu'ils sont ensemble, en raison de leur volonté de plaire et dans l'euphorie de leurs émois naissants, ils se parent de toutes leurs qualités. L'un et l'autre – l'un pour l'autre – s'enveloppent d'une aura féérique que leurs défauts, gommés ou affadis pour un temps, ne peuvent guère troubler. A ce jeu de séduction, Charles succombe le premier. Son cœur s'embrase avec violence, à un point tel que, le 28 novembre 1812, Eugénie pourra prétendre: «Le souvenir de ce qu'on m'a tant répété, que jamais vous n'aviez autant aimé, autant fait pour aucune femme que pour moi, m'a attendrie.»<sup>12</sup>

Empli d'espoirs et de rêves, il lui déclare son amour qu'elle repousse cependant: elle ne désire pas se marier, car elle se croit destinée, affirme-t-elle, à la vie conventuelle. Devant la grandeur du dessein évoqué, Charles, en fervent catholique qu'il est, n'insiste

<sup>10</sup> *Ibidem*, n° 154: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 9 juin 1813, minute.

<sup>11</sup> Eugénie n'affirme-t-elle pas: «Pendant longtemps, nous nous sommes vus comme nous n'aurions jamais dû nous connaître?» (*Ibidem*, n° 87: Eug. à Ch., [Sion, 1812].) – Et, en automne 1812, les parents d'Odet ne se font pas faute de leur reprocher cette intimité. «Leur grand champ de bataille, écrit Eugénie rapportant des paroles de Charles-Emmanuel de Rivaz, est notre intimité et, là-dessus, mille reproches.» (*Ibidem*, n° 80: Eug. à Ch., [Sion, novembre 1812].) Mais, selon la Vaudoise, cette intimité n'a en fait rien de répréhensible: «Ce genre de confiance et d'intimité, constate-t-elle, n'est pas un crime.» (*Ibidem*, n° 117: Eug. à Ch., [Sion,] le 9 avril 1812.)

<sup>12</sup> *Ibidem*, n° 122: Eug. à Ch., [Sion,] le 28 novembre 1812.

pas et décide de s'effacer. «Eugénie, à jamais chère Eugénie, écrit-il le 22 mars 1812, les sentiments que vous m'avez inspirés vous sont connus; ils remplissent mon cœur et ne me laissent entrevoir de bonheur que dans votre possession. Trop franche, par contre, vous venez de me faire connaître votre répugnance invincible pour des liens indissolubles. Cette franchise – qui n'est pas la seule vertu que j'admire en vous – ne m'attache que plus fortement à votre personne, mais elle m'impose le plus cruel des devoirs... Trop faible pour combattre de près une passion que, dès lors, je ne puis que me reprocher, je fais à Dieu et à mon honneur le plus grand des sacrifices. Chère Eugénie, adieu!»<sup>13</sup>

Cet éloignement volontaire révèle à la Vaudoise la vigueur de son attachement pour Charles. Habitée à être courtisée, à être entourée d'une sollicitude masculine empressée, signe d'une sincère affection, la jeune femme supporte mal l'absence dont elle est cause. Elle ressent fortement le besoin de la tendre compagnie du Valaisan et elle le lui fait si bien comprendre que, le 3 avril, elle reçoit de lui un bouquet de fleurs et «l'hommage de [sa] préférence», qu'elle accepte avec émotion<sup>14</sup>!

En ce début du printemps 1812, Eugénie est dans un état de trouble et d'indécision extraordinaire. Tandis que, le 3 avril, elle n'a pas caché ses sentiments à l'égard de son ami, les jours suivants elle adopte envers lui une «froide indifférence». Le 8 ou le 9, Charles, fort décontenancé par ce comportement contradictoire, décide de la presser dans ses derniers retranchements: il lui demande si elle l'aime vraiment, et il exige une réponse précise à sa question, réponse qu'Eugénie refuse de lui donner. Cette dérobade exaspère le Valaisan, car il a l'impression que la jeune femme se joue de lui, et sa colère l'amène à tenir des propos peu réfléchis qui laissent entrevoir chez lui un sentiment de jalousie – d'ailleurs tout à fait infondé – qu'il a tu jusque-là: il la soupçonne d'aimer un autre homme, un Français nommé Astier, alors inspecteur des contributions directes dans le département du Simplon, dont elle a souvent

<sup>13</sup> *Ibidem*, n° 116: Ch. à Eug., de Sion, le 22 mars 1812, minute.

<sup>14</sup> *Ibidem*, n° 148: Eug. à Ch., de Chambéry, le 9 mai 1813.

prononcé le nom depuis quelques jours et dont il sait le retour à Sion imminent, ce qui explique, selon lui, l'étrangeté d'une réticence qui, nous l'avons dit, a en fait une autre cause. Devant l'injustice de ce reproche, Eugénie se fâche à son tour, et Charles la quitte alors sur-le-champ<sup>15</sup>.

Le 9, la Vaudoise lui écrit: elle regrette d'être incomprise et lui demande s'il désire que, désormais, elle évite de le rencontrer lors de ses visites chez les Tousard d'Olbec. «[...] Je me sentirais moins éloignée de vous, affirme-t-elle, quand je m'en irais pour vous obliger qu'en restant sans vous être agréable.» Et d'ajouter notamment: «D'ailleurs, je ne crois pas que, étrangers l'un à l'autre par convention, il soit en notre pouvoir de le redevenir en réalité. Nous pouvons nous fuir et non nous oublier.»<sup>16</sup>

Charles interprète cette lettre comme une invitation à revenir vers elle, et il a raison: Eugénie l'accueille avec joie et soulagement.

Mais leur réconciliation, pour n'avoir pas entraîné de franches explications entre eux, ne les installe nullement dans la sérénité. Bientôt la jeune femme déconcerte à nouveau le Valaisan par son attitude: est-il auprès d'elle? Elle se montre indifférente et froide. S'absente-t-il pour quelques jours? Elle lui écrit des lettres dans lesquelles transparaît son amour. Il serait tentant de ne voir en cette façon d'agir que caprices de femme gâtée. La réalité n'est pas si simple cependant: Eugénie est fortement désespérée, et ses apparentes contradictions manifestent son écartèlement entre l'amour divin à quoi elle a désiré se vouer entièrement, et l'amour

<sup>15</sup> *Ibidem*, n° 117; n° 27: Ch. à Eug., [Sion, le 10 avril 1812,] minute remplacée par le n° 58.

<sup>16</sup> *Ibidem*, n° 117. — A propos de l'inspecteur Astier, Eugénie écrit malicieusement: «Je me servirai de cette occasion pour ajouter que M. Astier arrive; on l'attend. Vous savez qu'il vient souvent ici, qu'il m'accompagnait quelquefois à la promenade. Quant à moi, je n'y mets aucune importance, mais, en apprenant son retour, je me suis rappelé vous l'avoir entendu nommer plusieurs fois sans que j'y aie fait alors attention. Dites-moi donc si cela vous fait peine de me voir sortir avec lui. Je vous le demande pour ne pas vous affliger sans intention dans une misère où je n'attache rien et que vous pourriez mal juger. Je me conformerai à ce que vous désirerez autant que je le pourrai sans frapper personne; mais peut-être cela vous est-il aussi égal qu'à moi?»

humain, spirituel et charnel à la fois, qui accapare de plus en plus son esprit, son cœur et son corps. Elle a mauvaise conscience d'aimer Charles d'Odet, mais sa passion pour lui existe, quoiqu'elle veuille difficilement l'admettre et qu'elle la combatte; d'où son ostensible froideur. Il suffit cependant de l'absence momentanée de l'être aimé pour que cette inclination, déjà vive, soit encore exacerbée et que, dès lors, Eugénie soit incapable de la museler parfaitement.

Charles d'Odet, quant à lui, est à nouveau déconcerté, puis exaspéré par les attitudes équivoques dont son amie semble se délecter. Il se montre bientôt nerveux et agressif, incapable qu'il est de dominer ses sentiments et de recouvrer une tranquillité d'esprit nécessaire à toute réflexion sereine. A dépendre du comportement d'Eugénie, son humeur devient cyclothymique et, à son tour, influe peu ou prou sur celle de la jeune femme.

L'un et l'autre se conduisent en *adolescents* fébriles qui semblent se complaire à explorer les affres de l'amour, à jouer des sentiments de l'être aimé et des leurs propres comme pour mieux pouvoir les découvrir et se connaître; et en romantiques fougueux pour qui l'amour est source de tumultes intarissables, de tourments et de joies sans égal: serments d'amitié éternelle, brouilles, réconciliations, plaintes et reproches amers, déclarations d'amour, enflammées de la part de Charles, à peine déguisées de la part d'Eugénie, se succèdent à un rythme effréné.

Comme il serait fastidieux de multiplier les exemples de cette atmosphère orageuse, nous nous bornerons ci-dessous à développer les épisodes essentiels qui permettent de bien suivre l'évolution mouvementée de leurs relations durant l'année 1812, depuis la mi-avril.

Le 22 avril, Charles, qui se rend à Saint-Maurice pour quelques jours, vient prendre congé de la Vaudoise. Mal lui en prend! L'entrevue tourne court. Eugénie, qui pleure, se refuse à lui manifester une quelconque «marque d'intérêt». Charles la quitte alors sèchement et, le soir même, lui écrit de Saint-Maurice en ces termes: «Dans ce moment, tu jouis, tu tressailles de l'enfer que tu as réussi à former dans mes entrailles. Eh bien! que ce plaisir fasse tes délices! Tu en jouiras longtemps, car en vain ma raison me crie

à haute voix: tu aimes seul! Mon cœur enivré reste sourd à la voix qui voudrait me ramener au port dont jamais je n'aurais dû sortir!»<sup>17</sup>

Eugénie reçoit ces remarques comme autant de soufflets immérités. Le 25, elle y répond avec une hargne difficilement contenue. Elle rappelle notamment les circonstances du départ: Charles s'apprêtait à s'en aller en compagnie de Marguerite Tousard d'Olbec dont le voyage devait se prolonger bien au-delà de Saint-Maurice et qui avait notamment l'intention de rencontrer Françoise de Treytorrens, nous ignorons où<sup>18</sup>; et elle ajoute: «[...] Ce n'est ni elle [Marguerite Tousard d'Olbec] ni vous que je pleurais. Je ne voyais que ma mère qu'elle allait embrasser... Et moi, mon cœur était serré; j'étouffais... J'ai dû cacher mes larmes à des étrangers, mais vous, Odet, devais-je croire que vous étiez si loin de moi dans ce moment déchirant?... Vous ne m'avez pas comprise... Je crois que vous êtes entré dans ma chambre. Il m'a semblé vous avoir entrevu. Je ne sais ce que vous m'avez dit; pas grand-chose, je pense, car je ne me souviens de rien. Je puis n'avoir pas répondu sans que vous ayez le droit de vous en plaindre. Et de quoi vous plaindriez-vous? Vous, grave, sérieux; moi, toute pleine de faiblesses, d'enfantillages, profondément sensible, exaltée même [...]. Je vous dirai pourtant que, une fois séparée de celle qui portait mes tendresses à ma mère, j'ai senti le vide de son absence, et le vôtre aussi, injuste Charles, presque aussi aveugle que ceux qui ont cru mes pleurs tous pour vous. Donne-t-on des larmes à une absence volontaire de quelques jours?... [...] Je ne devais pas pleurer un pareil départ... Votre lettre est incroyable... Elle m'étonne et me fâche. Je n'y ai pas trouvé un seul de ces mots qui partent du cœur et vont droit au cœur. Et, quoi que je dise, c'est toujours le mien

<sup>17</sup> *Ibidem*, n° 118: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 22 avril 1812, minute. – La première lettre, que nous possédons, dans laquelle Charles tutoie Eugénie, date du 10 avril 1812. (*Ibidem*, n° 58.) Quant à la jeune femme, ce n'est qu'à partir du 27 octobre 1812 qu'elle se permet parfois de tutoyer son ami quand elle s'adresse à lui par écrit.

<sup>18</sup> Il ne semble pas que la rencontre projetée entre Marguerite Tousard d'Olbec et la mère d'Eugénie ait eu lieu.

qui parle. Assurément, elle [votre lettre] ne méritait pas la réponse d'Eugénie.»<sup>19</sup>

Il paraît bien difficile que l'harmonie de leurs esprits et celle de leurs cœurs puissent se réaliser. Les extraits des deux lettres que nous venons de citer reflètent en effet très-clairement la complexité des relations existantes entre Charles et Eugénie, en raison de la dissemblance de leurs caractères et de leurs comportements respectifs et, plus particulièrement, de la sensibilité extrême de la Vaudoise, sensibilité qui est indissociable d'une imagination et d'un orgueil excessifs, et qui semble être la source principale de ses inconséquences.

Malgré tout, Charles qui redoutait le pire juge la réponse d'Eugénie plutôt modérée et va jusqu'à trouver des raisons de s'en réjouir – ou de se consoler – même s'il craint que son amie ne souhaite pas en fait l'épouser<sup>20</sup>.

Comme son retour à Sion n'apporte aucun changement à sa situation d'amoureux échaudé, il décide bientôt d'user de quelques stratagèmes destinés à donner une leçon à la dame de son cœur et à ébranler l'apparente inflexibilité de celle-ci. A cet effet, il choisit et l'indifférence et la haine comme armes: non seulement il ne lui envoie plus ni fleurs ni fruits cueillis dans ses jardins, mais encore il en adresse ostensiblement aux autres familiers de la maison Tousard d'Olbec. A-t-il l'occasion de se promener en compagnie de quelques demoiselles, dont Eugénie? Il offre aimablement son bras à toutes, sauf à elle. Lui reproche-t-elle de la négliger? lui demande-t-elle des nouvelles de sa santé? Il lui répond à peine, sans aucune aménité. Est-elle souffrante? Il ne condescend même pas à lui porter «l'intérêt simple de la politesse». Lui fait-elle passer, au cours d'une soirée mondaine, quelques vers d'où il ressort que l'amour se détruit par les faveurs, en le priant de les lire à voix basse? Il ne craint pas de la «mortifier en faisant le contraire». Lui

<sup>19</sup>Fonds d'Odet 3, P 76, n° 119: Eug. à Ch., de Sion, le 25 avril 1812. – Dans cette même lettre, elle s'écrit, agressive: «Oubliez-vous que vous êtes libre de toute votre conduite?»

<sup>20</sup>*Ibidem*, n° 120: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 27 avril 1812, minute.



demande-t-elle enfin les raisons de son attitude? Il lui prête tous les défauts possibles et la charge de tous les torts imaginables<sup>21</sup>.

Eugénie ne peut que se plaindre de ce comportement qu'elle qualifie d'«impoli» et de «choquant». «[...] Votre silence, écrit-elle à Charles, qui n'est interrompu que pour me dire des choses désobligeantes, toute votre conduite montre l'éloignement; elle ne s'allie plus avec le plus petit reste d'amour»; et elle poursuit, décontenancée: «Odette, j'ai moins exprimé, mais mieux aimé que vous. Il est impossible qu'il vous reste de l'attachement avec cette manière d'agir qui ne se dément en rien. Mais l'intérêt, l'amitié, l'estime devaient survivre à tout...»<sup>22</sup>

Eugénie est proche de se rendre. Les stratagèmes de Charles, si peu glorieux ont-ils été, ont atteint leur but. Elle est bien obligée, d'une part, de s'avouer franchement qu'elle est fort amoureuse d'un homme au point que sa vocation religieuse en devient illusoire et, d'autre part, de le lui faire bientôt savoir clairement. Dès lors, il ne lui est plus possible ni de refuser le mariage tout en souhaitant une intime amitié qui a toutes les apparences de l'amour, ni de repousser Charles tout en lui laissant quelque espérance: elle aime et, à la lumière de la leçon reçue, elle ne peut désormais qu'assumer pleinement ses sentiments.

Dès le mois de mai 1812<sup>23</sup>, Charles et Eugénie projettent de s'épouser, avec d'autant moins d'hésitations que la jeune femme se sent toujours davantage attirée par le catholicisme et qu'elle souhaite prochaine sa conversion. Celle-ci est même fixée au 1<sup>er</sup> octobre 1812 au plus tard, sur l'insistance du Valaisan qui, à près de 36 ans, montre beaucoup d'empressement à se marier<sup>24</sup>.

Mais la versatilité semble être une caractéristique essentielle de la conduite d'Eugénie. Quelque temps après, un jour du mois de juillet 1812, au mayen Dorschatz sis sur le territoire des Agettes,

<sup>21</sup> *Ibidem*, n° 87.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

<sup>23</sup> Charles écrira, le 22 septembre 1814: «Il y a cent et vingt semaines que je vous ai fait part d'une manière positive de mes sentiments à votre égard, auxquels vous avez répondu à ma satisfaction.» D'où ce repère chronologique. (*Ibidem*, P 77, n° 22: Ch. à Eug., de Sion, le 22 septembre 1814, minute.)

<sup>24</sup> *Ibidem*, P 76, n° 138: Ch. à Eug., de Sion, le 17 février 1813, minute.

elle ne craint pas en effet de troubler l'harmonie toute neuve de leurs relations. Au cours d'une tendre balade avec son ami, elle prend soudain un air mystérieux pour lui avouer finalement qu'elle a connaissance d'un secret «de nature à mettre une éternelle barrière» à leur union<sup>25</sup>. Charles, abasourdi, essaie d'en savoir plus, la presse de questions. En vain. Il en conclut alors qu'elle lui signifie son «congé absolu» et, fâché, outré, désespéré, il quitte les Agettes le soir même, tandis que la jeune femme y poursuit son séjour<sup>26</sup>.

Ce départ marque la première rupture sérieuse que connaissent les deux amoureux depuis qu'ils se sont promis l'un à l'autre.

Ils ne tardent pas cependant à recouvrer leurs esprits, et c'est Eugénie elle-même qui s'active à réparer les conséquences de son étonnante attitude<sup>27</sup>. Si nous ignorons les circonstances de leur réconciliation, nous en savons en revanche les raisons: Eugénie a minimisé l'importance de «son secret» et a promis de le divulguer en temps opportun, peu avant leur mariage pour lequel il n'apparaît en définitive nullement rédhibitoire! Ils peuvent donc, sans risque de superfluité, sonder – ou continuer de sonder – les dispositions de leurs parents respectifs et tenter de les gagner à leurs projets<sup>28</sup>.

Eugénie, depuis son départ de Guévaux, entretient une correspondance régulière avec ses parents. Tout en respectant la parole qu'elle leur a donnée, tout en ne suivant aucune instruction religieuse systématique – elle dit se borner à «de froids catéchismes qui apprennent sans persuader»<sup>29</sup> –, elle a continué, durant les premiers mois de son séjour dans la capitale valaisanne, à réclamer d'eux la permission de se convertir au catholicisme et d'entrer dans un couvent. Mais elle n'a pu les fléchir et, lorsque sa mère lui a certifié qu'elle lui donnerait la mort en persévérant dans ces intentions,

<sup>25</sup> *Ibidem*, P 77, n° 132: Ch. à Eug., de Sion, le 3 décembre 1816, minute.

<sup>26</sup> *Ibidem*, P 76, n° 138.

<sup>27</sup> *Ibidem*, P 77, n° 132.

<sup>28</sup> Nous ignorons à quel moment précis l'un et l'autre ont commencé à parler – en termes voilés ou clairs – de leurs projets matrimoniaux à leurs parents respectifs.

<sup>29</sup> Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 4.

Eugénie a cessé de les en importuner, les laissant sur ce point dans une expectative anxieuse<sup>30</sup>.

Aussi, quand elle leur fait part à la fois de son désir de devenir catholique et d'épouser ensuite Charles d'Odet, leurs réactions sont-elles plus nuancées. Redoutant de trop contrecarrer le caractère impulsif de leur fille et après s'être probablement renseignés sur le Valaisan et sur sa famille, ils disent accepter le mariage et refuser la conversion. Ce n'est que plusieurs mois plus tard que, devant l'entêtement d'Eugénie qui finit par ne leur laisser le choix qu'entre la vie monastique et une union catholique, ils se décident à ne plus s'opposer à sa volonté de changer de religion<sup>31</sup>. Ils se contentent – en apparence du moins – de subordonner leur accord à une condition qui nous semble lourde d'arrière-pensées: Eugénie doit achever son instruction religieuse à Genève où elle pourra loger chez Rodolphe de Treytorrens, ministre anglican, et sa femme Fanny, respectivement frère et belle-sœur de son père, car ils estiment qu'une conversion faite en Valais serait sujette à caution, vu l'emprise que le catholicisme ambiant ne peut manquer d'y exercer sur une jeune protestante isolée<sup>32</sup>.

Il est certain que les parents de Treytorrens doutent de la capacité de leur fille à être constante dans ses décisions et qu'ils ont peur que, une fois devenue catholique et dans l'hypothèse où son union avec Charles ne se réaliserait pas, elle ne trouve plus de bons partis: de retour à Guévaux, elle pourrait bien vite constater que, en raison de son catholicisme, elle s'est mise au ban de la société protestante, qu'elle n'a aucune chance d'y contracter un mariage brillant, et sa volonté d'entrer dans un couvent risquerait alors d'en être affirmée.

<sup>30</sup> *Ibidem*.

<sup>31</sup> Parlant de l'attitude de son père et de sa mère, Eugénie affirmera, le 28 avril 1813: «Enfin, lorsque je fis un dernier effort sur mes parents en les priant de choisir entre un couvent et un mariage catholique, ils consentirent au mariage, mais rejetèrent la condition. C'était ne rien faire. Il s'écoula plusieurs mois sans que j'obtinsse plus que ce consentement qui, dans le fait, était un refus.» (*Ibidem*.) – Nous n'avons malheureusement pas suffisamment de documents pour bien détailler l'évolution de l'attitude des parents de Treytorrens et les principales étapes de celle-ci.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

Aussi souhaitent-ils en leur for intérieur qu'elle n'aille pas jusqu'à renier le protestantisme et finiront-ils même par avouer à demi-mot en cette année 1812 – nous ne savons malheureusement ni à quel moment précis ni à qui – leur espoir que le séjour de leur fille à Genève, au contact quotidien de leur parenté de religion réformée, contribuera grandement à l'éloigner et de Charles et du catholicisme<sup>33</sup>.

Ces considérations ne préoccupent cependant nullement Eugénie qui obtient que ses parents ne s'opposent pas à ses projets, malgré toute la réticence qu'ils ont pu avoir à les admettre. Aussi accepte-t-elle sans trop rechigner l'idée de quitter Sion pour s'en aller à Genève parachever son instruction religieuse. Elle est encouragée dans ce dessein par diverses personnes, dont le chanoine Anne-Joseph de Rivaz et le recteur Simon de Werra, et surtout par Marguerite Tousard d'Olbec qui souhaite une longue séparation entre les deux amoureux afin que l'un et l'autre puissent faire le point sur leur situation avec plus de sérénité<sup>34</sup>, et par Charles d'Odet qui pense agir ainsi dans leur intérêt commun, vu qu'à Sion l'instruction religieuse d'Eugénie n'avance pas suffisamment selon lui, car elle nécessite, constate-t-il, «un recueillement qu'en vain l'on cherche près d'un amant»<sup>35</sup>.

Mais, tandis qu'Eugénie dialogue avec Guévaux et parvient à ses fins, Charles ne cesse de retarder le moment de confier aux siens ses projets de mariage. Ceux-ci étant cependant connus – ou tout

<sup>33</sup> «[...] Tes parents, affirme Charles à Eugénie, [...] ont écrit que le séjour de Genève seconderait la cause de mes parents.» (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 128: Ch. à Eug., de Sion, le 28 décembre 1812, minute.)

<sup>34</sup> *Ibidem*, P 78, n° 10.

<sup>35</sup> *Ibidem*, P 76, n° 133. – «Pour moi, écrira-t-il le 6 janvier 1813, je n'ai compris qu'une seule chose dans votre départ: vous étiez dans une détermination bien prononcée d'abjurer l'erreur de votre religion, de rentrer dans le sein de l'Eglise; c'est l'action la plus auguste dont l'homme soit susceptible; cette démarche méritait un recueillement qu'en vain l'on cherche près d'un amant. D'un autre côté, mon cœur y trouvait un avantage inappréciable, car il calculait, il avait droit de calculer que son Eugénie, qui avait besoin de ce recueillement, le mettrait assez à profit pour accélérer rapidement le reste de son instruction. Il calculait qu'un mois d'absence ferait plus, à cet égard, que six mois de séjour à Sion; c'était donc accélérer notre union de cinq mois. Voilà tout ce que j'ai vu dans notre séparation, séparation qui, dès lors, me devenait agréable.»

au moins subodorés – dans la société sédunoise, il ne peut guère reculer de beaucoup une entrevue qu'il redoute, avec raison d'ailleurs, car il sait que ses parents, Julie d'Odet surtout, jugent avec sévérité Eugénie, cette étrangère protestante de naissance, cette femme capricieuse, égoïste et «altière», habituée au luxe et aux mondanités, et qu'ils n'apprécient nullement l'accointance de leur fils avec elle<sup>36</sup>. L'antipathie qu'elle leur inspire est telle que Charles n'ose d'ailleurs pas l'en informer.

Il semble que ce soit Marguerite Tousard d'Olbec qui, la première, mette clairement la jeune femme au courant de l'attitude des parents d'Odet à son égard et des propos qu'ils ont tenus à leur fils, après qu'il s'est enfin décidé à leur parler ouvertement de ses intentions: bien qu'ils désapprouvent le mariage, ils ne s'y opposeront pas formellement si Eugénie adopte la religion catholique; ils ne daigneront cependant faire aucune démarche auprès d'elle et de sa famille<sup>37</sup>.

La Vaudoise est décontenancée par cette hostilité farouche qu'elle découvre, car elle pensait que seule sa religion dressait un obstacle et, s'attachant à le lever, elle avait eu la faiblesse de croire qu'on l'accueillerait à bras ouverts en qualité de belle-fille: depuis six mois environ, elle n'avait pas douté de son union avec Charles. «Sans cela, grand Dieu, s'écrie-t-elle le 28 novembre 1812, aurais-je été avec vous [Charles] ce que j'ai été?»<sup>38</sup>

Il va sans dire qu'elle est déçue par l'attitude attentiste et embarrassée de son ami, qu'elle est mortifiée qu'on n'ait pas estimé

<sup>36</sup> Le 9 mai 1813, la Vaudoise rappelle «l'éloignement» de Julie d'Odet «pour une étrangère [Eugénie] qui n'offrait pas l'apparence de cette simplicité évangélique qui l'environne». (*Ibidem*, n° 148. Voir encore *ibidem*, n° 81: Eug. à Ch., [Sion, le 1<sup>er</sup> décembre (?) 1812].) – Le 5 février 1816, Charles affirmera que, à l'époque où son amie était à Sion, «on croyait reconnaître en [elle] un penchant pour le grand train». (*Ibidem*, P 77, n° 60: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 5 février 1816, minute.) Et, le 5 décembre 1816, Eugénie écrira à Julie d'Odet qu'elle aurait aimé lui prouver qu'elle n'est pas une «femme vaine, exigeante, altière, changeante et mondaine»; et d'ajouter: «Comment ai-je pu donner cette idée-là de moi?» (Fonds d'Odet 2, P 365, n° 8/2 et 1 – fragments de la même lettre –: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Julie d'Odet, de Guévaux, le 5 décembre 1816.)

<sup>37</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 80.

<sup>38</sup> *Ibidem*, n° 122.

nécessaire de l'aviser directement des sentiments d'opposition que sa personne même suscitait dans la famille d'Odet et qu'elle ne les comprend pas.

Jugeant ne pas mériter de tels procédés, elle vitupère Charles<sup>39</sup>, fort gêné de l'impasse dans laquelle il se trouve, provoque ainsi de nouvelles tensions entre eux et envisage de ne point prendre congé des parents d'Odet, le temps des au revoir – ou des adieux? – venu; elle est pleinement approuvée dans ce dessein par Marguerite Tousard d'Olbec qui «croit inutile, écrit Eugénie à Charles, que j'aie offrir mes devoirs à Madame votre mère avant mon départ; cela serait même déplacé»<sup>40</sup>.

Durant cette période de forte tension, ni Charles ni Eugénie ne paraissent capables de prévoir ou de décider ce qu'il adviendra de leurs projets matrimoniaux et de leur amour, à long terme en tout cas, la jeune femme laissant clairement entendre qu'elle n'épousera le Valaisan que dans la mesure où il le souhaite vraiment<sup>41</sup>. Quelques jours avant son départ de Sion, elle témoigne éloquemment de son désarroi: toujours inspirée par son hôtesse, véritable mentor féminin, elle fait l'historique et le point de la situation dans une lettre adressée à son ami le 1<sup>er</sup> décembre probablement et chargée d'anxiété quant à leur avenir commun. «Dans ces derniers

<sup>39</sup> Elle écrit notamment, en novembre 1812: «N'avons-nous pas cru qu'ils [vos parents] étaient satisfaits et que rien ne pourrait nous séparer? Le seul doute pour moi était dans le consentement de ma famille. Enfin, ils osent mal penser, mal parler de moi, et je reste confondue; ils osent mal juger votre amie et vous, Odet, qui deviez me soutenir contre tout, peut-être vous ont-ils influencé? Au moins votre conduite est bien extraordinaire.» (*Ibidem*, n° 80.) Et aussi: «N'auriez-vous pas eu le courage de dire à vos parents que nous étions liés, que nous nous aimions, que nous nous étions promis, que j'avais rempli la condition de leur consentement, qu'ils me jugeaient mal? S'ils vous avaient vu y tenir par devoir et sentiment, ils n'eussent pas été si durs.» (*Ibidem*, n° 122.)

<sup>40</sup> *Ibidem*, n° 80.

<sup>41</sup> Elle ne sait d'ailleurs pas trop où elle en est. Le 27 octobre 1812, elle a posé à Charles la question suivante: «Avez-vous pensé à l'essai que je vous ai demandé de faire de votre liberté?» (*Ibidem*, n° 121: Eug. à Ch., [Sion,] le 27 octobre 1812.) Et, le 28 novembre, elle écrit: «En vain, vous osez dire que vous vous êtes cru libre. [...] Nous ne sommes point libres, mais, tout en ne me refusant point à faire ce que je dois pour être à vous, je n'y serai qu'autant que vous le désirerez.» (*Ibidem*, n° 122.)

moments<sup>42</sup>, y déclare-t-elle, comme dans l'agonie de la mort, le langage le plus vrai et le plus clair est le seul qui puisse être admis. Je vous dirai donc que M<sup>me</sup> d'Olbec est venue hier soir encore me parler de vous dans ma chambre. Elle m'a avoué qu'elle n'aimait point à se mêler de notre affaire parce qu'elle n'y voit pas la bonne foi et la conduite ouverte qui doit accompagner notre situation. Elle ne m'a point caché que nous devions, ou ne pas pousser les choses si loin vis-à-vis de nous, de nos parents et du monde, ou tenir l'un à l'autre sans équivoque, sans incertitude, ouvertement et d'une manière flatteuse; qu'il était vrai que, pour que les choses se passassent d'une manière digne de moi et de ma famille, la vôtre devait nous prévenir. Mais elle m'a répété que rien n'est plus opiniâtre que leurs idées; [que], quelque injustes que fussent leurs préventions, on ne pouvait les leur arracher, mais que leurs sentiments et leurs paroles n'avaient jamais varié: ils avaient vu avec inquiétude votre mariage avec une étrangère; ils vous avaient déclaré que, si vous m'épousiez protestante, ils vous forceraient aux sommations respectueuses; que, si j'étais catholique, ils consentaient, voilà tout; que vous l'aviez su, que vous aviez persévéré, que vous leur aviez déclaré que vous étiez à moi si j'étais catholique; qu'ils croyaient qu'aussitôt que je le serai, vous m'épouseriez; que cela dépendait de nous; qu'eux étaient incapables de changer; que, lorsqu'ils me connaîtraient, ils reviendraient de leurs idées; mais, sans cela, elle ne croit point que nous obtenions rien de plus qu'ils n'accordent dans ce moment comme dans tout autre. Vous connaissez la sincérité si vraie, si vive de M<sup>me</sup> d'Olbec; elle a mis à tout cela une force et une précision qui rendent la vérité frappante. Quel contraste cela faisait avec les équivoques qui m'environnent! Ce langage m'a persuadée et affligée plus encore: vos parents n'ont point changé!... Serait-il possible que ce fût vous? Seriez-vous d'accord?... Non, vous ne voulez pas me tromper. Cette pensée a glacé mon cœur trop sensible. Mais Odet si vertueux, si bon fils, si bon frère, ne peut être un amant perfide; je ne puis me méfier de celui auquel j'abandonne mon existence. M<sup>me</sup> d'Olbec a jeté le

<sup>42</sup> Elle pensait alors partir le 2 ou le 3 décembre 1812. (*Ibidem*, n° 81.) – En fait, elle ne quittera Sion que le 8 décembre.

trouble dans mon âme, mais je ne croirai que vous.» Et d'affirmer que jamais elle n'entrera dans la famille de celui qu'elle aime contre le gré de Julie d'Odet<sup>43</sup>.

Cette dernière assertion ne peut que soulager Charles dont on connaît la soumission filiale. Le 1<sup>er</sup> décembre encore, il ne craint pas d'écrire à Eugénie, faisant allusion à la fière attitude de celle-ci : «[...] Je puis tranquilliser [ainsi] ma mère qui a une répugnance si prononcée à notre union; une mère que j'aime plus que la vie: elle est languissante depuis si longtemps; un chagrin violent pourrait l'entraîner précipitamment au tombeau et, dès lors, plus de bonheur pour moi dans ce bas monde.»<sup>44</sup>

Ces paroles ne l'empêchent pas de protester de son amour, de laisser entendre que la longueur de leur séparation dépendra d'Eugénie seule, que, durant ce laps de temps, il pourra peut-être fléchir sa mère, et, en ce 1<sup>er</sup> décembre toujours, de s'entretenir de son mariage avec ses parents dont il ne peut cependant rien obtenir «pour le moment»<sup>45</sup>.

L'ambiguïté de son comportement en dit long sur l'inconfort de sa situation et manifeste son tiraillement entre son amour pour Eugénie et sa vénération pour ceux qui l'ont élevé. Plus tard, il avouera qu'en cette période il a dû mener «une lutte pénible» et contre son amie et contre ses parents<sup>46</sup>. De plus, Marguerite Tousard d'Olbec ne facilite pas sa tâche, elle qui, selon sa protégée, conteste partiellement la véracité des arguments qu'il avance, niant qu'il puisse croire réellement qu'il y ait quelque risque que sa mère, femme «d'un caractère froid, raisonnable, sensible, pleine de vertus et de fermeté», meure d'une contrariété morale, si violente soit-elle<sup>47</sup>.

<sup>43</sup> *Ibidem*.

<sup>44</sup> *Ibidem*, n° 123: Ch. à Eug., de Sion, le 1<sup>er</sup> décembre 1812, minute.

<sup>45</sup> *Ibidem*, P 78, n° 63: Ch. à Eug., de Sion, le 1<sup>er</sup> décembre 1812, minute.

<sup>46</sup> Il parlera, d'une part, d'une «lutte pénible [...] dans laquelle, écrira-t-il, mon cœur était contre moi». (*Ibidem*, P 76, n° 128.) Et, d'autre part, de la «lutte [...] pénible» qu'il a dû mener contre ses parents et toute sa famille. (*Ibidem*, n° 138.)

<sup>47</sup> *Ibidem*, n° 81.



Quand Eugénie s'apprête à quitter Sion le 8 décembre 1812, elle n'a revu que rarement Charles depuis une quinzaine de jours<sup>48</sup>, le Valaisan ayant prétendu que ses parents ne souhaitaient pas leur rencontre, explication qui, elle aussi, a été contestée par Marguerite Tousard d'Olbec<sup>49</sup>, et l'esprit de la jeune femme est alors dans une confusion extrême.

D'une part, bien qu'elle n'ait pas été ménagée par Louis et, surtout, par Julie d'Odét et que son désenchantement soit grand de constater leur hostilité à son égard; bien qu'elle ait été troublée par la soumission de Charles à ses parents et par ses déclarations contradictoires; bien que leurs relations aient à nouveau perdu toute sérénité et que leur avenir apparaisse incertain; et bien que Marguerite Tousard d'Olbec ait contribué par son comportement à augmenter encore son trouble, elle s'accroche – ou paraît s'accrocher – à l'idée du mariage. Déjà, le 28 novembre, elle a formulé deux solutions aptes à résoudre, selon elle, l'impasse où ils se trouvent: elle a proposé, soit qu'ils s'engagent solennellement à être unis aussitôt les parents d'Odét disparus, soit qu'ils se marient comme projeté et qu'elle demeure à Guévaux «où, a-t-elle écrit, vous me verriez aussi souvent qu'il vous plairait jusqu'au temps où vous pourriez me ramener sans m'exposer à des procédés que je ne mérite pas»<sup>50</sup>. Elle a besoin de croire possible leur union pour garder le courage et la sérénité de partir<sup>51</sup>, pour ménager son orgueil et pour ne pas nuire à sa volonté de conversion: elle craint en effet

<sup>48</sup> Durant cette période, ils se sont rencontrés une fois au moins, soit le 1<sup>er</sup> décembre, soit à l'extrême fin novembre. (*Ibidem.*)

<sup>49</sup> Eugénie affirme en effet: «Elle [Marguerite Tousard d'Olbec] m'a dit de ne point croire cela, que vos parents ne vous avaient point défendu de me voir, qu'ils ne pouvaient l'avoir fait puisqu'ils consentent, puisqu'ils croient que nous serons unis aussitôt que je serai catholique». (*Ibidem.*)

<sup>50</sup> *Ibidem*, n° 122.

<sup>51</sup> «Vous m'avez presque reproché, écrit-elle à Charles le 10 décembre 1812, l'abandon de mes sentiments dans ces derniers jours, mais je vous l'ai dit, incertaine sur vos projets, étonnée de tout, je croyais ne vous revoir jamais et je m'attachais à vous demander des paroles que j'osais croire trompeuses, seulement pour me soutenir jusqu'à ce que le temps eût effacé ce sentiment impérieux [l'amour].» (*Ibidem*, n° 124: Eug. à Ch., de Genève, le 10 décembre 1812.)

que, le projet de mariage abandonné, ses parents ne reviennent sur leur décision d'accepter son changement de religion.

D'autre part, bien que Charles n'ait pas manqué de lui faire observer que les quelques mois de séparation qu'ils vont subir peuvent fort bien changer «la face des choses» et qu'il espère, durant cette période, «gagner sa mère» de sorte que plus rien ne s'opposerait à leur union<sup>52</sup>; bien qu'elle puisse retenir de ses derniers jours passés à Sion des signes annonciateurs de lendemains heureux: leurs serments de fidélité et d'amour renouvelés; la mèche de cheveux que Charles a tenu à lui donner<sup>53</sup>; le portrait de lui-même qu'il lui a offert afin qu'elle le mette dans un médaillon<sup>54</sup>; le fait qu'elle a pu conserver toutes les lettres qu'il lui a écrites, lettres qui témoignent de la réalité de leur amitié et de leur amour – et cela même par leurs paragraphes douloureux et cruels –, lettres qui sont comme autant de marques d'intérêt et d'estime, et qui contiennent des rappels de bonheurs passés et des germes de bonheurs futurs; le fait que le Valaisan a tenu à garder celles qu'elle lui avait adressées<sup>55</sup>; le fait qu'il lui a demandé de faire achever son portrait et de le lui envoyer au plus vite; le fait enfin qu'il a conservé son «ruban de serviette», gage symbolique de leur attachement<sup>56</sup>; malgré tous ces prodromes, disions-nous, elle n'ose pas trop croire à un mariage qui, à peine projeté, a été source d'ennuis et de tourments multiples.

Au moment du départ, en ce 8 décembre 1812, Charles a beau être présent, il a beau lui exprimer toute sa tendresse, chercher à la rassurer pleinement sur leur avenir commun en lui certifiant que ses parents sont déjà et enfin mieux disposés à leur égard; ils ont beau se promettre l'un à l'autre et prendre Dieu à témoin de leurs engagements mutuels, ils ont beau se séparer dans une profonde émotion qui souligne la force de leur attachement réciproque, elle ne trouve point la tranquillité d'esprit que procurent les certitudes

<sup>52</sup> *Ibidem*, n° 123; *ibidem*, P 78, n° 63.

<sup>53</sup> *Ibidem*, P 76, n° 140: Eug. à Ch., de Genève, le 20 février 1813.

<sup>54</sup> *Ibidem*, n° 138.

<sup>55</sup> Voir à ce propos *ibidem*, n° 122; n° 123; n° 81; *ibidem*, P 78, n° 63.

<sup>56</sup> *Ibidem*, P 76, n° 136.

les plus solides: trop d'équivoques, trop d'obstacles se sont levés sur leur chemin pour qu'elle puisse en faire abstraction.

Le 28 avril 1813, avec, par conséquent, un certain recul dont on sait qu'il est susceptible parfois de déformer quelque peu une réalité passée, elle tentera dans une lettre adressée au chanoine Anne-Joseph de Rivaz de décrire son état d'esprit au moment où elle a quitté Sion. L'aperçu qu'elle en donne est certes trop partiel et il ne s'insère pas entièrement dans l'analyse que nous venons de faire sur la base de documents de l'automne 1812 surtout, mais il n'en est pas moins intéressant cependant, car, s'il ne cerne pas de façon satisfaisante l'attitude d'Eugénie à l'époque, s'il ne l'explique pas suffisamment ou semble même contestable, il révèle néanmoins certaines arrière-pensées d'alors et permet de mieux comprendre le comportement de la jeune femme dans les mois suivants. «En quittant Sion, écrira-t-elle, je tenais à M. Odet, et je partais avec d'autant plus de regrets que je n'avais pas la plus légère espérance de le revoir jamais. Cependant, j'aimais l'illusion contraire et je la nourrissais. Cela ne pouvait aller plus loin qu'autant qu'il le voudrait bien positivement. Si j'avais eu la liberté de fixer notre sort, je n'aurais point voulu décider notre mariage avant mon abjuration afin de ne donner ni à lui ni à personne le droit de croire qu'il en était l'objet; et, indépendamment du chagrin que j'aurais eu à certifier notre séparation, j'aurais également craint de le rompre avant cette abjuration, dans l'appréhension de retrouver de nouvelles oppositions en Suisse. C'est la seule politique que je me sois permise. Vous l'excuserez, Monsieur, en faveur de l'intention.»<sup>57</sup>

Ce 8 décembre 1812, on ne sait trop si l'avenir sentimental de Charles et d'Eugénie va répondre à l'optimisme subit de l'un ou au pessimisme trouble de l'autre: leur amour s'accompagne en effet de trop d'ambiguïtés pour avoir la transparence d'une boule de cristal.

<sup>57</sup>Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 4.

## 2. Le premier séjour d'Eugénie de Treytorrens à Genève

Le 8 décembre, à 23 h. 30', Eugénie est à Saint-Maurice. Elle descend dans une des auberges de cette petite ville, y passe une mauvaise nuit et y contracte un léger refroidissement. Le lendemain, à 11 h., elle atteint Evian et, à 19 h., Genève où elle se rend chez son oncle Rodolphe et sa tante Fanny de Treytorrens qui habitent une maison en bordure du Rhône<sup>58</sup>. Elle y trouve leur fils cadet, Benjamin, âgé de 18 ans, alité, gravement malade. Le 13, elle contacte le curé Jean-François Vuarin à l'intention duquel Anne-Joseph de Rivaz lui a donné une lettre de recommandation et sous la direction de qui elle pense continuer à parfaire ses connaissances de la religion catholique; et, de retour à son nouveau domicile, elle a la douleur d'assister au décès de son cousin<sup>59</sup>.

Quelques jours plus tard, en raison du prochain départ de son oncle et de sa tante pour le Pays de Vaud – leur fils a été enterré au château de Daillens le 16 décembre<sup>60</sup> –, elle s'en vient loger à la Grand-Rue, chez Marc et Maria Willemin, un couple auquel elle est apparentée<sup>61</sup>.

Désirant travailler au mieux à son instruction qui est reprise à la base et à laquelle elle consacre la plus grande partie de son temps, elle évite de se laisser trop distraire par le monde, s'abstient d'assister à la plupart des spectacles et ne fréquente que peu la société genevoise<sup>62</sup>. Bientôt, comme son intimité avec Maria l'embarrasse,

<sup>58</sup> Fonds d'Odét 3, P 76, n° 124; n° 154.

<sup>59</sup> Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 1: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Anne-Joseph de Rivaz, de Genève, le 13 décembre 1812; fonds d'Odét 3, P 76, n° 81. – Il sera plus longuement question du curé Vuarin et de son influence sur Eugénie au chapitre VII, t. II, pp. 89-98 notamment.

<sup>60</sup> Fanny de Treytorrens (\*1760 ou 1761) est la fille de Jean-François Paschoud (1725-1783), seigneur de Daillens.

<sup>61</sup> Elle s'y est établie quelques jours avant le 21 décembre 1812. (Fonds d'Odét 3, P 76, n° 126: Ch. à Eug., de Sion, le 21 décembre 1812, minute.) – Curieusement, nous n'avons pu identifier Marc et Maria Willemin, quoique nous sachions que c'est Maria qui a des liens de parenté avec la famille de Treytorrens.

<sup>62</sup> *Ibidem*, n° 132: Eug. à Ch., de Genève, le 3 janvier 1813; *ibidem*, n° 137: Eug. à Ch., de Genève, le 9 février 1813.

car elles passent de plus en plus de temps à bavarder ensemble, et comme certains des hôtes des Wuillemin, mis au courant de ses intentions, cherchent à la détourner du catholicisme, elle se résout même à suivre les exhortations du curé Vuarin qui lui conseille, depuis le 13 décembre 1812 déjà<sup>63</sup>, de séjourner dans un milieu catholique, et se met à la recherche d'un nouveau toit.

Les premières pensions auxquelles elle s'intéresse lui paraissent chères: il lui faudrait payer «des prix fous», jusqu'à 15 louis par mois<sup>64</sup>; mais on ne tarde pas à lui en proposer de meilleur marché et, le 10 janvier 1813, elle dit vouloir s'établir chez une dame Constantin<sup>65</sup>.

Le curé Vuarin l'en dissuade cependant, car sa future abjuration commence à être connue à Genève, à y faire grand bruit, et «il craint, affirme-t-elle, que M<sup>me</sup> Constantin et moi n'ayons des ennuis si j'achève ici ce que j'ai commencé»<sup>66</sup>. Il l'incite plutôt à partir pour Chambéry. Là, elle sera la pensionnaire de Caroline de Sieyès, une riche veuve qui a consacré sa fortune à relever un couvent de Visitandines – celui du Lémenc – et qui s'y est réservée un appartement; et elle sera suivie par l'abbé François-Marie Bigex, «vicaire général», «père spirituel» du couvent, qui pourra mener facilement à terme son instruction, car celle-ci, fort «avancée déjà», demande, selon le curé Vuarin, moins de temps pour la retraite que, écrit Eugénie, «pour former mes sentiments par l'habitude à mes nouveaux devoirs, à la piété qui ne s'apprend pas dans les livres»<sup>67</sup>.

La jeune femme est fort tentée par cette proposition et, après s'être assurée de l'assentiment de Charles et de celui de ses parents qu'elle n'a obtenu que par la promesse de ne former dans ce couvent

<sup>63</sup> Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 1.

<sup>64</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 127.

<sup>65</sup> *Ibidem*, n° 112: Eug. à Ch., de Genève, le 10 janvier 1813 (et non 1812 comme indiqué).

<sup>66</sup> *Ibidem*, n° 113: Eug. à Ch., de Genève, le 15 janvier 1813 (et non 1812 comme indiqué).

<sup>67</sup> *Ibidem*. – Sur Caroline de Sieyès, François-Marie Bigex et le couvent du Lémenc, voir notamment ci-dessous, t. II, pp. 109-121.

aucun engagement sans leur consentement, elle l'accepte sans hésiter<sup>68</sup>.

L'importante distance kilométrique qu'Eugénie et Charles ont volontairement placée entre eux n'améliore en rien leurs difficiles relations. La correspondance qu'ils échangent durant les quelque onze semaines que la jeune femme passe à Genève le prouve à l'évidence.

Certes, les premières lettres qui succèdent au départ d'Eugénie – celle du 10 décembre 1812 écrite par la jeune femme et celles du 15 et du 21 qui lui sont adressées par Charles – expriment sans équivoque possible leur amour mutuel et laissent bien augurer à nouveau de leur avenir commun: leur séparation avive sans nul doute, dans un premier temps, l'inclination qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. A peine arrivée chez son oncle et sa tante, Eugénie parle de sa tristesse à être éloignée de son ami, proteste de sa fidélité, de son amour et de sa soumission aux volontés qu'il lui exprimera et ne semble plus douter qu'ils seront bientôt unis<sup>69</sup>; Charles, lui, ne cache pas avoir éprouvé peine et désarroi au moment du départ. «Ayant perdu de vue la voiture qui t'emmenait, lui écrit-il, j'ai traîné mes pas du côté de la cascade, et j'y ai mêlé mes pleurs avec ses eaux: elles passeront sous tes fenêtres.»<sup>70</sup> Il dit se rendre tous les après-midi chez Marguerite Tousard d'Olbec dont l'appartement est

<sup>68</sup> Fonds d'Odette 3, P 76, n° 136; n° 138 où Charles cite quelques phrases écrites par Eugénie dans sa lettre du 26 janvier 1813, lettre que nous ne possédons pas. – Durant ce premier séjour à Genève, à une date que nous ignorons, Samuel-Henry de Treytorrens a répété à sa fille qu'il l'autorisait à changer de religion; et il lui a écrit «*que ce parti, rapportera Eugénie à Charles le 22 janvier 1817, détruisait ses espérances pour moi, mais qu'il y consent puisque mon bonheur est attaché à vous appartenir; que, cependant, avant d'aller plus loin en religion, je devais m'assurer de vous, parce qu'une fois catholique, sans vous, je restais exposée au blâme du parti opposé et sans moyen de remplir les devoirs que j'embrasserais.*» (*Ibidem*, P 78, n° 3 et n° 62 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., de Guévaux, le 22 janvier 1817. – Souligné par Eugénie.)

<sup>69</sup> *Ibidem*, P 76, n° 124.

<sup>70</sup> Cette cascade et ses alentours ne rappellent à Charles «que des moments heureux». – Le 13 janvier 1813, il écrit: «C'est à ses pieds [de la cascade] où, la première fois, j'ai donné et reçu le premier baiser de l'amour, où nous nous le sommes juré; c'est là où tu y [sic] gravas tes tendres adieux.» (*Ibidem*, n° 134: Ch. à Eug., de Sion, le 13 janvier 1813, minute.)

encore pénétré de la présence d'Eugénie et de leurs souvenirs communs; aller au bord du Rhône pour y méditer un quatrain qu'elle y a gravé naguère dans la pierre; attendre avec impatience les lettres en provenance de Genève et lui tenir «bon compte» de sa volonté de quitter Sion afin d'accélérer sa conversion et, par conséquent, leur union dont il ne semble pas douter lui non plus. Et de lui prodiguer force conseils, encouragements et consolations<sup>71</sup>.

Très vite cependant, les témoignages d'amour, de bienveillance et de satisfaction voisinent avec moult reproches plus ou moins acerbes qu'ils se lancent l'un à l'autre. Et leur correspondance d'alterner joies et tristesses, communions de pensées euphoriques et désaccords profonds, foi en leur prochain mariage ou mises en doute de celui-ci. Leur orgueil et leur susceptibilité, leurs impatiences et leur manque de confiance réciproques, leurs gaucheries *d'adolescents* sont en effet sources de fâcheries fréquentes entre eux. De plus, diverses circonstances influent peu ou prou sur leur humeur. Si nous ignorons celles qui ont pu assaillir Charles, à l'exception d'une inflammation de foie accompagnée de fièvre qui le gêne du 27 décembre 1812 jusqu'aux premiers jours de janvier 1813<sup>72</sup>, nous connaissons quelques-unes de celles qui concernent Eugénie: la maladie du jeune Benjamin de Treytorrens dont elle s'occupe avec dévouement dès son arrivée à Genève, puis sa mort à laquelle elle assiste, et le désespoir de son oncle et de sa tante qu'il lui faut chercher à consoler; son changement de domicile, la mauvaise santé de son père Samuel-Henry de Treytorrens, victime d'une «fièvre nerveuse» qui lui cause de «longues et violentes inquiétudes»<sup>73</sup>, le croup dont souffre la fille des Wuillemin, qu'elle veille durant plusieurs nuits, et sa recherche d'un nouveau logement;

<sup>71</sup> *Ibidem*, n° 125: Ch. à Eug., de Sion, le 15 décembre 1812; *ibidem*, n° 126. — Les consolations de Charles portent sur leur séparation qui n'est que momentanée, sur la mort de Benjamin de Treytorrens et sur le chagrin que celle-ci a causé à Eugénie.

<sup>72</sup> *Ibidem*, n° 129; n° 133.

<sup>73</sup> Voir notamment Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 2: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Anne-Joseph de Rivaz, [Genève,] le 15 janvier 1813. — On ne l'a pourtant avertie de ce mal que lorsqu'il était déjà moins aigu, à l'extrême fin de 1812. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 132.)

enfin ses excès quasi continus de travail en vue de progresser dans la connaissance du catholicisme amoindrissent sa résistance physique et nerveuse et l'éloignent de la sérénité nécessaire à ses projets<sup>74</sup>. De plus, le fait qu'elle écrit, en règle générale, longuement, sans daigner faire ni brouillon ni copie, sans se relire, sans souci de discipline – elle ne filtre et n'ordonne guère ses idées – et qu'elle laisse couler de sa plume des textes verbeux où Charles, esprit méticuleux et précis, trouve matière à mécontentement et à querelle, contribue également, dans une mesure non négligeable, à la dégradation de leur entente.

Quand Eugénie affirme, le 10 décembre 1812, qu'il lui est impossible de savoir pour le moment quand prendra fin leur séparation, Charles lui fait remarquer que chaque jour qui passe les unit davantage et que c'est elle seule qui peut hâter leurs retrouvailles<sup>75</sup>. Elle ne semble cependant pas s'apercevoir du reproche implicite que contiennent ces mots puisque, le 23 décembre 1812, aux côtés de diverses amabilités, elle se plaint qu'il ne lui exprime pas suffisamment sa volonté de se marier et déclare notamment que, «après tout ce qui s'est passé», elle doit peu croire à leur union, et même qu'elle n'y croit plus, qu'il est libre, alors qu'elle prétend ne l'avoir jamais autant aimé et s'estimer heureuse d'être à lui si tel est le plus cher désir de son cœur. A l'évidence, elle craint que seul le devoir l'incite à l'épouser, idée qu'elle ne saurait tolérer<sup>76</sup>. Jugeant la réponse de son amie dilatoire, Charles, le 30 décembre 1812, réagit avec vigueur. Après avoir ironisé sur une remarque qu'Eugénie a faite au début de sa lettre qui est aujourd'hui perdue – «J'aime, lui écrit-il, ta plaisanterie par laquelle tu me demandes si j'ai compté

<sup>74</sup> «Je crois, écrit-elle le 15 janvier 1813 à Anne-Joseph de Rivaz, que la faiblesse de mon esprit et de mon courage tient à ma santé si affaiblie, car, dans le temps où je me portais bien, j'avais aussi du caractère. A présent, j'en manque souvent. Cependant, quand il le faut, j'en trouve encore, mais ce qui me prouve le plus mon peu d'énergie, c'est que les armes de la faiblesse, les larmes, sont trop souvent mon sort. Je m'afflige de ce qui devrait me roidir, m'être indifférent ou m'indigner. C'est par là que je vois que je suis aussi faible d'esprit que de corps». (Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 2.)

<sup>75</sup> Voir, respectivement, fonds d'Odette 3, P 76, n° 124; n° 125.

<sup>76</sup> *Ibidem*, n° 127.



tes jours d'absence pour m'annoncer qu'il se passera autant de mois avant que nous nous revoyions»<sup>77</sup> –, il fixe impérativement un délai maximum de deux mois pour leur union, délai qui, remarque-t-il avec malice, «te paraîtra un peu long, étant déjà presque suffisamment instruite et catholique romaine dans l'âme ainsi que tu me l'as souvent répété; mais il ne faut rien précipiter»; et il constate que cet arrêt la met à l'épreuve, que, en le respectant, elle attestera son amour mieux que ne sauraient le faire ses paroles! «Mais aussi, poursuit-il, quelle sentence irrévocable tu prononcerais en reculant ce terme! Je regrette cette idée [cependant].»<sup>78</sup> La jeune femme est stupéfiée par cette façon cavalière de procéder. Elle tente de prouver qu'il y a malentendu. «Vous m'avez [...] mal comprise, s'écrie-t-elle le 3 janvier 1813. Quand je vous ai demandé si vous aviez compté mes jours d'absence, ajoutant qu'il se passerait peut-être autant de mois qu'il s'était écoulé de jours sans nous revoir, mon ami, je n'exprimais qu'une crainte; relisez-le pour le sentir.» Elle ne manque pas de rappeler l'opposition des parents d'Odet et se demande, narquoise à son tour, s'il ne vaudrait pas mieux attendre que Charles soit libre<sup>79</sup>! Le 6 janvier 1813, ce dernier réplique qu'il a leur agrément, qu'elle le sait et qu'il maintient sa position: le 1<sup>er</sup> mars, soit son cœur «sera victime», soit «il triomphera»<sup>80</sup>. Eugénie ne peut qu'exprimer sa peine devant la sécheresse de cet ultimatum, devant ce langage d'où l'amour et la compréhension sont exclus, préciser qu'à Genève on estime que trois mois sont encore nécessaires à sa conversion, et souhaiter se marier en mai, époque où Guévaux est fort agréable et plus abordable. Le Valaisan ayant

<sup>77</sup> *Ibidem*, n° 129. – Le texte du premier brouillon était plus dur, Charles ayant réagi sous le coup de la colère: «Tu me demandes, y écrivait-il, si j'ai compté les jours de ton absence, et cela pour m'annoncer qu'il se passera autant de mois sans que nous nous revoyions. C'est donc à dix-neuf mois que tu me renvoies d'emblée; c'est ainsi que tu réponds aux sollicitations pressantes – et répétées dans mes deux lettres [des 15 et 21 décembre 1812] – de hâter ton instruction, seul moyen d'accélérer notre union. Est-ce bien mon Eugénie qui a pu penser, écrire et m'envoyer de sang-froid une sentence pareille?» (*Ibidem*, n° 128.)

<sup>78</sup> *Ibidem*, n° 129.

<sup>79</sup> *Ibidem*, n° 132.

<sup>80</sup> *Ibidem*, n° 133.

d'ailleurs déjà acquiescé à ce vœu au moment où elle se trouvait à Sion, elle ne doute pas qu'il y consente toujours<sup>81</sup>; ce en quoi elle a raison.

Quand, le 25 décembre 1812, Eugénie a l'honnêteté et la naïveté d'avouer qu'elle a suivi le culte protestant avant d'assister à la messe dans l'église Saint-Germain, Charles s'emporte et, le 30, s'adresse à elle sur un ton réprobateur, en l'accusant notamment d'avoir commis «une espèce de renonciation publique» au catholicisme. La Vaudoise a beau protester de sa bonne foi et tenter de se justifier dans une lettre datée du 3 janvier 1813, il se fait plus dur encore, et sa colère, sa rudesse de catholique intransigeant offensent la jeune femme qui, au regard des démarches qu'elle a entreprises afin d'adhérer à l'Eglise de Rome, ne peut que trouver son ami profondément injuste<sup>82</sup>.

Quand Charles s'offre, le 21 décembre 1812, à l'aider pécuniairement<sup>83</sup>, après qu'elle lui a exprimé son désappointement devant les prix trop élevés des pensions genevoises, Eugénie, mortifiée par cette proposition, la repousse avec dédain et blesse son ami qui, le 30 décembre, dit ne pas comprendre l'«espèce de ridicule» qu'elle jette sur son offre<sup>84</sup>. Le 3 janvier 1813, la jeune femme nie avoir eu une telle intention, tout en déclarant avec netteté que ses privations sont volontaires et nullement imposées par la situation matérielle de sa famille. «Si, écrit-elle fièrement, pour ne pas aller trop au-delà de ce qu'il [mon père] me donne par an, je me fais plus de privations qu'il ne l'imagine, je n'en sais pas moins que, s'il me plaisait de faire autrement, je ne serais jamais dans l'embarras»<sup>85</sup>!

Incertains de leur avenir, souvent irrités et offensés, se défiant l'un de l'autre et persuadés de découvrir à travers les mots reçus des intentions mal avouées, ils tombent dans des excès aussi regrettables que ridicules en se mettant à faire l'exégèse des lettres

<sup>81</sup> Voir *ibidem*, n° 112.

<sup>82</sup> Cet épisode sera développé ci-dessous, t. II, pp. 106 et 107.

<sup>83</sup> Fonds d'Odette 3, P 76, n° 126.

<sup>84</sup> *Ibidem*, n° 129; n° 127.

<sup>85</sup> *Ibidem*, n° 132.

qu'ils reçoivent<sup>86</sup>. Chacun d'entre eux va jusqu'à en citer textuellement des passages afin de les bien souligner, d'en faire clairement ressortir le sens et l'importance ou d'en dénoncer sans complaisance l'ambiguïté et l'obscurité et d'insinuer quelques arrière-pensées plus ou moins troubles. Et de s'accuser mutuellement d'indifférence, d'injustices et de contradictions<sup>87</sup>.

A ce jeu-là, Charles se montre le plus sévère et Eugénie la plus maladroite. Tancé, le 10 janvier 1813, par la Vaudoise pour avoir une attitude trop souvent réprobatrice et malveillante à son égard, au point même qu'elle avoue douter qu'il l'aime vraiment<sup>88</sup>, Charles lui adresse, le 13, une lettre dans laquelle il demeure très froid et s'abstient de toute remontrance «puisque, dit-il, cela vous cause du déplaisir»<sup>89</sup>. La réaction de la jeune femme – réaction escomptée d'ailleurs – ne se fait pas attendre. Le 15 janvier 1813, elle demande à son ami de ne plus lui écrire ainsi et de lui parler «avec abandon»<sup>90</sup>. Le 17 déjà, le Valaisan exauce ce désir! Après quelques précautions oratoires, il la blâme d'avoir un caractère porté à la dissimulation, ce qu'il lui a entendu reconnaître «en pleine société» séduisante<sup>91</sup>:

<sup>86</sup> Ainsi, parce que, le 30 décembre 1812, Charles s'est demandé si le sort qui unit leurs personnes ne doit pas nécessairement confondre leurs fortunes, Eugénie, le 3 janvier 1813, faisant abstraction du contexte et fâchée des reproches que son ami s'est permis de lui adresser, s'interroge: «Mais pourquoi mettre sur le sort l'union de nos personnes? N'est-ce pas nos cœurs et une bienfaisante Providence qui feront tout?» (Voir, respectivement, *ibidem*, n° 129; n° 132.) – Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres.

<sup>87</sup> *Ibidem*, n° 126; n° 127; n° 129; n° 132.

<sup>88</sup> *Ibidem*, n° 112.

<sup>89</sup> *Ibidem*, n° 134.

<sup>90</sup> *Ibidem*, n° 113.

<sup>91</sup> «[...] Je t'ai entendu dire en pleine société, lui écrit-il, que, depuis ta jeunesse, tu t'étais étudiée à la dissimulation et à faire croire le contraire de ce que tu faisais. Cette empreinte devient enfin habitude et elle ne peut jamais avoir d'heureux résultats, du moins les exemples en sont extrêmement rares, car, tôt ou tard, de pareils caractères sont découverts. (C'est sous ce point de vue que tu es envisagée dans plusieurs des maisons que tu as fréquentées ici [à Sion].)» (*Ibidem*, n° 136.) – Nous ne connaissons pas la réponse d'Eugénie à cette attaque. Notons cependant que, le 19 décembre 1816, elle parlera de la dissimulation «qui est une sorte de fausseté que je n'eus jamais pour personne et ainsi, à plus forte raison, pas pour mon unique ami». (*Ibidem*, P 77, n° 140.)

il constate en effet que ses paroles laissent place à de nombreuses conjectures, que sa pensée n'est jamais clairement et monolithiquement exprimée; or le langage de la vérité est le seul que doivent utiliser deux êtres qui s'aiment. D'où les questions précises qu'il pose et auxquelles il veut des réponses nettes: il lui demande pourquoi elle ne cesse de lui annoncer et de lui promettre son portrait sans le lui envoyer<sup>92</sup>, si elle exerce une quelconque vengeance à son égard en le «faisant languir» ainsi<sup>93</sup>, et pourquoi elle continue de le laisser dans l'ignorance de son secret; il lui demande encore si «la petite fortune» qu'il possède et dont elle a une exacte connaissance peut, d'après elle, satisfaire leurs besoins, si elle est capable de renoncer au grand monde et de se contenter «d'un cercle peu nombreux, mais sûr»; il lui demande enfin si ses soins et l'amour qu'il éprouve pour elle peuvent suffire à son bonheur. «Je devais te soumettre ces questions, ajoute-t-il, parce que, comme tu l' observes, nous sommes l'un et l'autre parvenus à un âge où il n'est plus permis de balbutier un langage d'amour. Je parcours ma 37<sup>e</sup> année, tu vas terminer ta 27<sup>e</sup>. Tu es donc en âge de déterminer et de décider, mais non de différer indéfiniment.»<sup>94</sup>

La réponse d'Eugénie à ces questions – réponse datée du 26 janvier 1813 – et la lettre de Charles qui la suit ne nous sont malheureusement pas connues. Grâce à leur correspondance postérieure cependant, nous savons que la jeune femme y affirme que son secret n'a rien d'inquiétant, qu'elle l'a confié à son amie Maria Wullemin qui en a ri, le qualifiant d'enfantillage, et qu'elle y annonce son arrivée à Chambéry pour le tout début février au plus tard<sup>95</sup>, ce qui réjouit pleinement son ami.

On comprend donc l'étonnement de celui-ci quand il reçoit une lettre datée du 9 février, dans laquelle Eugénie, qui se dit enrhumée, affirme être encore à Genève, car, dit-elle, «mes arrangements avec

<sup>92</sup> Il en a été question dans sa lettre du 10 décembre 1812 et, probablement, dans celle – incomplète aujourd'hui – des 23-26 décembre 1812.

<sup>93</sup> Vengeance contre son impatience à se marier et contre les reproches qu'il lui adresse.

<sup>94</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 136.

<sup>95</sup> *Ibidem*, n° 115: Ch. à Eug., de Sion, le 6 mars 1813 (et non 1812 comme indiqué), minute; *ibidem*, n° 138.

les dames de la maison, puis avec mes parents, et surtout le froid m'ont obligée à retarder. Il est très pénible de voyager et de changer d'appartement quand le temps est si violent. M<sup>me</sup> de Sieyès a désiré que j'attendisse qu'il se fût un peu radouci parce que ma chambre sera froide.» Elle lui promet son portrait par un prochain courrier et ajoute qu'elle a rencontré son cousin François Roulet qui lui a certifié que le bruit de son prochain mariage était arrivé à Neuchâtel<sup>96</sup>.

A la lecture de ces mots, Charles, qui la croyait à Chambéry et qui, de plus, a été instruit par le chanoine Anne-Joseph de Rivaz que certains points de la doctrine catholique la tracassent, constate sans hésiter qu'elle n'est ni désireuse de se convertir ni près de le faire. «[...] Il vaut encore mieux, lui conseille-t-il, être protestante de bonne foi que mauvaise catholique.»<sup>97</sup> Il ne manque pas de rappeler les embûches auxquelles ils se sont achoppés, l'opposition de sa famille qu'il a vaincue, les espoirs qu'elle avait placés selon lui en certains de ses prétendants, dont le François Astier<sup>98</sup>, et le secret qu'elle s'obstine à lui cacher. Aussi s'étonne-t-il que le bruit de leur mariage ait pu, comme elle l'affirme, se répandre à Neuchâtel puisque, d'une part, il ne saurait devenir certain avant qu'elle ne soit catholique et qu'elle ne se décide à lui révéler son secret et, d'autre part, Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens ne sont nullement censés selon lui croire leur union prochaine, s'il se réfère à la lettre du 26 janvier 1813 dont il cite les deux phrases suivantes: «*Pour obtenir de mes parents la permission d'aller à Chambéry, y écrivait Eugénie, je n'ai pas caché que c'était un couvent, mais j'ai promis de n'y point former d'engagement sans leur consentement. C'est à cette condition seule que j'ai obtenu ce que je demandais.*» Et de constater: «Ces phrases

<sup>96</sup> *Ibidem*, n° 137. — François Roulet (\*1782), fils de Daniel et de Marianne, née Bonvêpre, épousera en novembre 1816, à Marseille, Marguerite-Louise-Julie Blancherey.

<sup>97</sup> Voir à ce sujet ci-dessous, t. II, pp. 99-103 et p. 108.

<sup>98</sup> La minute ne fait pas mention de ce nom, mais, Eugénie, le 20 février 1813, demandant à Charles de ne plus parler de M. Astier (voir fonds d'Odet 3, P 76, n° 140), on peut raisonnablement penser que le nom de celui-ci a été ajouté par le Valaisan sur l'original.

m'expliquent, montrent à quoi j'en suis, mieux que toutes les expressions brillantes d'un esprit orné.» Fort de cette accumulation d'arguments énoncés sans complaisance, il conclut péremptoirement: «J'aurais tort d'accuser votre cœur. C'est plutôt à votre genre de caractère qui ne sympathise aucunement avec le mien qui est montagnard que je dois tout attribuer; mais ce qui reste certain, c'est que, ne pouvant nous entendre lorsque nous jouissons l'un et l'autre de notre liberté, il devient moralement sûr que notre union ne peut avoir d'heureux résultats. Que l'amitié succède donc à l'amour»<sup>99</sup>.

Cette lettre marque leur deuxième rupture, mais une rupture à laquelle Charles ne croit pas lui-même, une rupture qui est en fait un stratagème assez grossier et peu reluisant: visiblement, et sa conduite à venir le prouve, il veut, jouant sur l'émotivité d'Eugénie, la contraindre à assumer pleinement l'amour qu'elle éprouve pour lui et l'amener à précipiter leur union.

La Vaudoise s'attendait d'ailleurs si peu à un tel revirement que le 18 février 1813 – la lettre de Charles est du 17, et elle ne l'a donc pas encore reçue – elle lui écrit à nouveau pour s'étonner de son silence ainsi que pour lui dire qu'elle a prévenu Caroline de Sieyès de sa prochaine arrivée à Chambéry. A aucun moment elle n'envisage avoir pu le fâcher<sup>100</sup>.

Le 20, ayant enfin pris connaissance des reproches que Charles lui adresse, elle lui écrit une fois encore, mais «d'une main tremblante, d'un cœur navré» et dans un style pathétique dont le manque de structure, les interrogations et les répétitions continuelles trahissent un désarroi, un désespoir profonds. Avec vivacité, elle proteste de la rectitude de ses intentions et de son attitude à son égard: depuis deux mois, elle n'a pensé qu'à lui, elle n'a agi que pour lui. Et, afin de lui prouver sa bonne volonté, elle dit vouloir lui envoyer sans tarder son portrait qu'elle a reçu de Guévaux il y a quelques jours, lui annonce avoir décidé de partir coûte que coûte le 22 février pour Chambéry, quoiqu'elle n'ait pas encore reçu les

<sup>99</sup> *Ibidem*, n° 138. – Souligné par Charles.

<sup>100</sup> *Ibidem*, n° 139: Eug. à Ch., de Genève, le 18 février 1813.

lettres de recommandation que sa mère lui a expédiées de Neuchâtel, et lui certifie qu'à Pâques elle sera devenue catholique. Elle l'autorise même à fixer leur union, tout en lui demandant que, par décence, un délai de quelque six ou huit semaines s'écoule entre le moment de son abjuration et celui de leur union.

Et de se plaindre que Charles lui cherche querelle sur des «choses» passées, «mille fois expliquées et pardonnées»: son secret ne regarde que sa personne, et le Valaisan qui, selon elle, doit le connaître, ne peut que lui en épargner l'aveu<sup>101</sup>; elle nie avoir jamais «balancé» entre lui et d'autres prétendants, elle nie avoir été courtisée par M. Astier. Et de s'étonner que le chanoine de Rivaz se soit permis de communiquer à un tiers, fût-il Charles, les doutes religieux dont elle lui a fait part dans sa dernière lettre, dans l'intention évidente de «les détruire» et non de «les établir».

Aussi se refuse-t-elle à croire qu'une «fumée de malentendus» puisse mettre fin à leur amour. Elle ne veut pas en effet de l'amitié qu'on lui offre, de «ce mot glacé» qui la «tue». Charles doit revenir de ses préventions, il doit rendre justice à celle qui lui a «consacré sa vie»: il ne peut en être autrement. «As-tu, lui demande-t-elle, bientôt assez fait souffrir la personne qui t'aime le mieux au monde?»<sup>102</sup>

<sup>101</sup>Charles – jusqu'au jour où elle l'avouera – maintiendra sans cesse qu'il l'ignore. Eugénie lui avait pourtant dit, le 28 novembre 1812: «Mon ami, si, depuis que vous reçûtes ma parole d'être à vous, vous m'aviez demandé le secret qui nous séparait, je vous l'aurais dit!» (*Ibidem*, n° 122.)

<sup>102</sup>*Ibidem*, n° 140. Dans cette lettre, nous l'avons dit, le ton est pathétique. Ainsi écrit-elle: «Je suis à toi par tous les devoirs de la nature et de la religion. Si tu persistes dans ton changement, déclare-le; mon sort sera bientôt décidé. Je dois en avertir mes parents. Je leur demande d'être catholique malgré cela. S'ils consentent, je leur demande de rester au couvent; s'ils refusent, je pars. Je vais loin d'ici chercher un pays catholique où je sois libre des réflexions des autres. S'ils ne consentent pas, eh bien qu'ils me marient ou non, tout me devient égal! Rester libre, prendre un mari quel qu'il soit, qu'importe! Odet m'a manqué, qui pourrait m'inspirer de la confiance?» Et encore: «Je n'en veux point de ton amitié. Tu auras de l'amour pour une autre! Je veux ton cœur, Odet, je le veux tout entier comme tu as celui de ton Eugénie.» – Notons que c'est le 21 février 1813 que la jeune femme expédiera cette lettre, ainsi que son portrait. (*Ibidem*, n° 142: Eug. à Ch., de Chambéry, le 28 février 1813.)

Ce plaidoyer pro domo, espéré par Charles, convainc celui-ci d'accorder à son amie une sorte de sursis. Le contenu et le ton de la brève lettre qu'il lui adresse le 27 février 1813 ne cachent cependant aucunement son impatience, sa lassitude et son aigreur. «J'ai ta parole solennelle, y affirme-t-il, que pour Pâques [le 18 avril 1813] tu seras catholique. Tu connais mon caractère entier, tu sais qu'à mon âge je ne puis le réformer. Tu as la bonté de dire qu'il te plaît tel qu'il est<sup>103</sup>. Soit. Tu ne m'as point encore déclaré ton secret; je l'ignore parfaitement, mais je dois être convaincu qu'il n'est point de nature à entacher ton honneur, car, sans cela, ta loyauté et les devoirs de ta naissance t'auraient impérieusement imposé l'obligation de m'en prévenir depuis longtemps. J'ai hésité un instant si je ferais des démarches dans ton pays pour le connaître, mais j'ai rejeté cette idée pour le moment, croyant qu'il est plus convenable que je le sache par toi.

»J'ai de nouveau parlé de toi à ma mère. J'ai son simple consentement. Elle ne peut, dit-elle, compter sur la sincérité de ton changement de religion et sur la douceur de ton caractère, telle à pouvoir s'accorder avec l'âpreté du mien. Je l'ai cependant rassurée de mon mieux.

»Mais, Eugénie, dans quel Tartare, dès ce monde, tu me jetterais si j'avais fait un portrait de toi qui ne dût pas se réaliser! Je maudirais à jamais et le jour de ma naissance et, plus encore, le jour de notre union. Mais non! Eugénie a juré de rendre heureux son époux. Il est impossible qu'elle trompe à ce point son plus tendre ami.»<sup>104</sup>

Quand Charles écrit cette lettre, la Vaudoise a déjà gagné Chambéry, deuxième étape de son voyage qui, à l'évidence, ne commence guère sous de meilleurs auspices que la première, même si le Valaisan a, cette fois, parlé haut et clair, et s'il pousse son amie à ne pas tergiverser quant à leur avenir matrimonial...

<sup>103</sup> Elle lui a en effet écrit: «Ton caractère me plaisait; quelle autre sympathie voulais-tu que celle de l'attachement?» (*Ibidem*, n° 140.)

<sup>104</sup> *Ibidem*, n° 141: Ch. à Eug., de Sion, le 27 février 1813, minute.



### 3. Chambéry ou l'aboutissement d'un itinéraire spirituel

C'est le 24 février 1813 qu'Eugénie de Treytorrens arrive à Chambéry, siège épiscopal du diocèse de Chambéry-Genève, où une cellule a été « proprement » aménagée pour elle dans le centre du couvent du Lémenc<sup>105</sup>. Là, elle va passer quelque quatre mois d'études et de prières, dans un cadre et une atmosphère propices à la méditation et au recueillement. De la fenêtre de sa cellule, elle aperçoit les hautes montagnes de la Savoie dont la masse imposante témoigne à ses yeux de la puissance divine et, du jardin, elle « plonge » sur la vallée de Chambéry qui lui rappelle « le bassin de Sion » où l'on souhaite et attend sa conversion<sup>106</sup>. Et, quand elle borne son regard à l'intérieur du monastère, c'est pour y contempler les religieuses dont la vie tout entière consacrée à Dieu et l'attitude pieuse et sereine l'impressionnent fortement.

Etant une pensionnaire temporaire venue pour abjurer le protestantisme, la Vaudoise n'a guère l'occasion de participer à la vie de la communauté ou de sortir en ville. Ses études religieuses l'absorbent en effet beaucoup, Caroline de Sieyès dont elle partage les repas<sup>107</sup>, les abbés François-Marie Bigex, vicaire général et supérieur du couvent, Claude-François de Thiollaz, vicaire général, Pierre-Joseph Rey, vicaire de la cathédrale et secrétaire de l'évêque Irénée-Yves de Solle, André-Marie de Maistre, official du diocèse, d'autres encore s'occupant de son édification<sup>108</sup>. Elle ne s'en plaint pas, car tous jouissent de son estime et de son admiration, et elle apparaît sincèrement désireuse de hâter sa conversion.

<sup>105</sup> *Ibidem*, n° 142.

<sup>106</sup> *Ibidem*, n° 148. — «Souvent, écrit-elle à Charles, un point de vue me frappe, je m'arrête, je crois voir les mayens, je cherche le clocher des Agettes... Je regarde autour de moi, je ne t'y rencontre point, et les mayens disparaissent, la colline s'aplanit. Ce n'est plus qu'un coteau couvert d'habitations et appuyé de montagnes d'une blancheur éternelle.»

<sup>107</sup> Eugénie ne mange pas avec les autres pensionnaires, parce qu'elles sont, dit-elle, «pour la plupart trop jeunes pour moi». (*Ibidem*, n° 142.) — C'est dans l'appartement de Caroline de Sieyès que la Vaudoise a son couvert.

<sup>108</sup> Nous reviendrons plus longuement ci-dessous sur ces diverses personnalités, t. II, pp. 109-115.

Dans ce milieu privilégié, Eugénie est gagnée par une foi toujours plus ardente, et elle affirme que désormais aucune puissance humaine ne pourra l'arrêter sur le chemin du salut<sup>109</sup>. Animée d'un zèle de néophyte, elle travaille beaucoup – trop même, jusqu'à détériorer plus encore sa santé – et se consacre pleinement à sa conversion. Aussi écrit-elle peu à Charles – de Genève, elle avait d'ailleurs pris soin de l'en avertir le 18 février déjà<sup>110</sup> – et ses lettres sont-elles empreintes de sentiments profondément religieux auxquels se mêlent parfois quelques discrètes paroles d'amour. Plaintes et menaces sont pratiquement exclues de sa correspondance dont le ton, naguère si orageux, est devenu fort paisible<sup>111</sup>: elle a trouvé dans les études et les pratiques religieuses une grande plénitude de vie et dans le couvent du Lémenc une atmosphère qui lui convient parfaitement et, si elle aime toujours Charles, elle n'éprouve plus aussi fortement qu'auparavant le besoin de son amour. Désormais, l'avenir, quel qu'il soit, ne lui paraît plus être redoutable. Le 26 mars, elle exprime le désir que l'abbé Bigex l'unisse à son ami et, dans le même temps, avoue que, s'ils devaient être séparés l'un de l'autre, elle serait heureuse de finir ses jours à Chambéry parmi les visitandines<sup>112</sup>. Le 28 avril, elle déclare au chanoine Anne-Joseph de Rivaz: «[...] Ce qui m'occupe aujourd'hui remplit tellement mon âme qu'il n'y a pas de vide, et je suis bien plus forte qu'en Valais»; et elle ajoute: «Souvent, j'envie la liberté de passer ma vie ici; elle n'est point sans douceur: pas un moment qui ne soit rempli utilement; le compte qu'on se rend le soir est satisfaisant: la gaieté

<sup>109</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 146: Eug. à Ch., de Chambéry, le 26 mars 1813.

<sup>110</sup> *Ibidem*, n° 139. «Mais à Chambéry, lui annonçait-elle, je serai toute à Dieu. Tu me céderas, ô mon ami, pour revenir à toi plus digne de toi.» – Eugénie écrit à son ami les 28 février, 26 mars, 9 mai, 18 mai et 17 juin 1813; et Charles s'adresse à elle les 27 février, 6 mars, 20 mars, 31 mars, 5 avril, 15 mai, 24 mai, 9 juin et 21 juin 1813. On remarque donc que le Valaisan écrit plus souvent qu'elle et qu'il a dû attendre une fois quarante-quatre jours avant que son amie lui envoie directement de ses nouvelles!

<sup>111</sup> Charles constate, lui aussi, que les lettres d'Eugénie traduisent désormais une grande sérénité d'âme. Ainsi, le 15 mai 1813, se plaît-il à souligner que, «sous tant de rapports», son amie a fait des progrès «prodigieux» à Chambéry et que le contenu de ses lettres a pratiquement cessé d'être contradictoire. (*Ibidem*, n° 149.)

<sup>112</sup> *Ibidem*, n° 146.

est aussi inséparable de cette maison que la paix et, quand la récréation de 7 h. nous réunit en communauté, chacun est heureux de se voir.»<sup>113</sup>

Le 9 mai 1813, écrivant à Charles, elle répète l'aveu qu'elle vient de faire le 28 avril au chanoine Anne-Joseph de Rivaz<sup>114</sup>: depuis quatre mois, elle s'est évertuée à entretenir l'incertitude autour de leur union, car, s'ils se marient, elle ne veut pas qu'il puisse penser un instant que «l'amour profane» ait influencé en quoi que ce soit sa conversion et, s'ils sont destinés à vivre séparément, elle aura pu abjurer le protestantisme sans avoir à braver le refus de ses parents; et de déclarer sans ambages: «Si j'ai la douleur de te perdre, la religion [catholique] me restera et l'avenir ne m'inquiète pas.» Pourtant, bien qu'elle se dise gênée de s'occuper de leur union en des jours où elle ne se permet pas d'y penser, car elle veut les consacrer tous à Dieu, elle accepte sans discuter la proposition, que Charles lui a renouvelée le 5 avril, de se marier à Guévaux et, constatant que l'abbé Bigex, très occupé, ne pourra quitter Chambéry pour célébrer l'événement, elle affirme, confiante, qu'il ne leur sera pas «très difficile» d'obtenir la présence d'un autre ecclésiastique. En terminant, elle écrit notamment: «Je tiens à toi, tu le sais, mais quoi que tu puisses faire ou dire, tu seras libre jusqu'à l'instant où Dieu aura reçu tes engagements.»<sup>115</sup>

Charles, lui, ne peut atteindre à la sérénité: il est toujours préoccupé et anxieux de connaître le secret qu'elle ne lui a pas encore dévoilé<sup>116</sup> et il s'interroge quelque peu sur les sentiments

<sup>113</sup> Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 4.

<sup>114</sup> Sur cet aveu du 28 avril 1813, voir ci-dessus, t. I, p. 97.

<sup>115</sup> Fonds d'Odette 3, P 76, n° 148.

<sup>116</sup> Le 6 mars 1813, il parle de son «inquiétude» au sujet du secret qu'elle cherche constamment à lui cacher et lui avoue: «Cette inquiétude me tourmente jour et nuit.» (*Ibidem*, n° 115.) Le 20 mars, il exprime sa crainte d'avoir courroucé son amie «en insistant sur le secret» qu'elle avait pourtant formellement promis de lui révéler. (*Ibidem*, n° 145: Ch. à Eug., de Sion, le 20 mars 1813, minute.) Le 26 mars 1813 enfin, Eugénie qui reconnaît que sa conduite a pu être équivoque, mais qui précise que son caractère ne l'a jamais été, assure ne pas être «fâchée de la chose, mais affligée de la manière». Et elle ajoute: «De suite, je t'ai répondu. Ma lettre est encore là. J'attends, pour te l'envoyer, l'approbation du saint homme [François-Marie Bigex] à qui je confie ma vie et mon éternité.» (*Ibidem*, n° 146.) — Charles attendra longtemps encore de connaître ce fameux secret!

qu'elle éprouve à son égard puisque, tout en l'assurant de son amour pour lui, elle ne lui écrit que rarement depuis son arrivée à Chambéry. A diverses reprises, il réclame des explications quant à ses silences et se demande s'ils ne sont pas dus à la maladie, à l'indifférence ou à l'oubli ou, comme il le souhaite et comme elle le lui confirmera, au désir qu'elle a de préparer sa conversion dans la plus grande quiétude possible<sup>117</sup>. Si c'est, écrit-il le 20 mars 1813, «pour ne penser qu'à un Dieu mourant et versant tout son sang pour le genre humain, un sang inappréciable auquel tu dois l'inspiration qui te conduit au bonheur céleste et dont tu dois avoir *déjà à présent* un avant-goût, je le concevrai [ton silence].»<sup>118</sup>

Mais, la citation tend à le prouver, ces inquiétudes et ces interrogations ne l'entraînent nullement vers quelques paroles ou actes irréparables. Au contraire, tenant compte du fait qu'Eugénie vit des moments essentiels et privilégiés dans une atmosphère particulière qui la domine tout entière, il se montre plus compréhensif qu'à l'ordinaire et cherche à se persuader que ses vœux se réaliseront: il ne semble guère prêter attention à l'attrait que la Vaudoise avoue pour la vie religieuse<sup>119</sup>, et il prend soin de lui témoigner à plusieurs reprises son amour et l'intérêt qu'il porte à l'acte religieux auquel elle se prépare, acte susceptible de hâter grandement leur union. C'est ainsi que, le 6 mars, il souhaite que son abjuration solennelle ait lieu le 3 avril qu'ils considèrent comme le jour anniversaire de leur amour, et qu'il l'assure de ses prières<sup>120</sup>; c'est ainsi que, le 20 mars, il lui envoie une touffe de ses cheveux et, le 31 mars, une rose<sup>121</sup>; que, le 5 avril, il lui apprend la ferveur avec laquelle son cheminement religieux est soutenu en Valais: Simon de Werra et toute sa communauté, le père Alexis Cour et

<sup>117</sup> *Ibidem*, n° 145; n° 146; n° 57: Ch. à Eug., de Sion, le 31 mars [1813], minute; n° 148; n° 149; etc.

<sup>118</sup> *Ibidem*, n° 145. — Souligné par Charles.

<sup>119</sup> Il est fort probable que son attitude est politique et qu'il a décidé de ménager Eugénie jusqu'au moment de sa conversion pour le moins.

<sup>120</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 115.

<sup>121</sup> Pour marquer l'anniversaire du 3 avril 1812. (*Ibidem*, n° 57.) — C'est à la demande d'Eugénie que Charles lui envoie une mèche de ses cheveux. (*Ibidem*, n° 140; n° 145.)

les sœurs de la Retraite chrétienne<sup>122</sup>, les pères capucins et les anciennes religieuses de Collombey, Marguerite Tousard d'Olbec, sa mère, enfin plus conciliante, et lui-même adressent d'ardentes prières au ciel pour qu'il daigne couronner les efforts de la jeune femme<sup>123</sup>. Il ne doute pas que ceux-ci touchent «au terme» qui va combler et ses désirs et ses espérances<sup>124</sup>.

D'abord prévue pour Pâques, la conversion est finalement fixée au jour de l'Ascension, le 27 mai 1813, date à laquelle Eugénie est effectivement accueillie dans le sein de l'Eglise et peut avoir accès aux sacrements<sup>125</sup>.

A cette nouvelle tant souhaitée, le Valaisan se réjouit, qui pense être parvenu à la fin de son attente. Le 9 juin, sans avoir encore

<sup>122</sup> Alexis Cour (1767-1818), prêtre du diocèse de Besançon, est alors aumônier des sœurs de la Retraite chrétienne à Sion, qui sont installées, à cette époque, à Valère. Il a vraisemblablement rencontré Eugénie lorsqu'elle séjournait à Sion, mais il ne semble pas avoir tissé des liens étroits avec elle. – Les sœurs de la Retraite chrétienne, dont la congrégation a été fondée par Antoine Receveur (1750-1804) à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ont notamment pour mission d'organiser des retraites, de diriger des patronages et des colonies, et de s'occuper de l'éducation des jeunes filles. (Voir à leur sujet, notamment, A[NTON] GATTLEN, *Aufenthalt und Wirksamkeit der Schwestern von der Christlichen Einsamkeit in der Schweiz 1804-1814*, dans *Revue d'histoire ecclésiastique suisse*, 1955, pp. 201-227.)

<sup>123</sup> Signalons que, le 26 mars 1813, Eugénie a sollicité les prières de Julie d'Odet – «Ah! écrivait-elle, si j'osais, je demanderais celles de ta vénérable mère» – et que la Vaudoise sera fort satisfaite d'apprendre l'attitude de Julie d'Odet en cette circonstance. (Voir, respectivement, fonds d'Odet 3, P 76, n° 146; n° 148.) – Quant aux religieuses de Collombey, des bernardines, dont le couvent a été supprimé à la suite d'un décret impérial daté du 3 janvier 1812, elles «sont venues prendre des certificats de vie pour retirer leur pension, affirme Charles ce 5 avril 1813. Je les ai dirigées dans leurs démarches. Je n'ai point voulu de leur argent. C'est leurs prières que j'ai demandées et elles y ont paru plus que disposées.» (*Ibidem*, n° 170: Ch. à Eug., de Sion, le 5 avril 1813, minute.) Notons que, en 1814 déjà, ces bernardines pourront réintégrer leur couvent. (Voir à leur sujet FRANÇOIS HUOT, *Collombey, dans Helvetia sacra*, section III: *Die Orden mit Benediktinerregel*, vol. 3: CÉCILE SOMMER - RAMER et PATRICK BRAUN, *Die Zisterzienser und Zisterzienserinnen* [...], seconde partie, Berne, 1982, pp. 996-1050.)

<sup>124</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 170.

<sup>125</sup> *Ibidem*, n° 150: Eug. à Ch., de Chambéry, le 18 mai 1813; *ibidem*, P 77, n° 22. – «Mes occupations, écrit Eugénie le 28 avril 1813 pour expliquer le report de sa conversion, se sont succédé sans relâche et, soutenue de l'espoir de participer à la fête de Pâques dans le sein de l'Eglise, ce dont j'avais presque pris un engagement avec moi-même, j'ai travaillé avec courage et, pourtant, sans atteindre mon but au temps que je croyais avoir prescrit.» (Rz, cart. 19, fasc. 17, n° 4.)

reçu directement d'Eugénie la confirmation de son changement de religion, il écrit à Samuel-Henry de Treytorrens, qu'il n'a jamais rencontré et auquel il ne s'est jamais adressé, pour lui demander la main de sa fille<sup>126</sup>, et annonce fiévreusement cette démarche à l'intéressée dont il attend avec impatience un signe<sup>127</sup>. Même si alors Eugénie ne lui a plus donné de ses nouvelles depuis trois semaines, sa démarche n'a rien de téméraire: il lui avait en effet promis de s'adresser à Guévaux dès qu'elle serait catholique, et elle n'avait rien objecté à cet engagement<sup>128</sup>; et il peut espérer, en agissant ainsi, en la mettant au pied du mur, amener la jeune femme à surmonter ses éventuelles irrésolutions.

Le 14, Samuel-Henry de Treytorrens lui fait une réponse aimable et digne: lui et sa femme consentent au mariage, tout en précisant qu'ils n'ont pas vu «sans répugnance» Eugénie sacrifier sa religion et qu'ils ont exigé, comme elle se plaignait dans ses dernières lettres de sa santé, qu'elle aille à Genève «pour chercher à la bien rétablir»<sup>129</sup>.

Le 17 enfin, la Vaudoise qui n'a pas encore reçu les derniers envois de Charles, à savoir ceux du 24 mai et du 9 juin, et qui ignore tout de sa démarche auprès de son père, lui parle de son état maladif, de son prochain départ de Chambéry, qu'elle fixe au 23 ou 24 juin, et de la volonté de ses parents de la savoir soignée à Genève. «[...] Après qu'ils eussent consenti à tout quant à mon âme, écrit-elle, je ferai ce qu'ils désireront pour mon corps.»

Sa santé déficiente et la croyance où elle est que Charles ne lui a plus écrit depuis le 15 mai, alors qu'il connaît sa conversion – elle en est certaine – suffisent à la rendre dubitative quant à son avenir. «Vous m'êtes cher, lui dit-elle, vous le savez. Je me croirais heureuse de notre union si j'étais sûre de faire votre bonheur, mais je me

<sup>126</sup>Fonds d'Odet 3, P 76, n° 154. Voir le contenu de cette lettre ci-dessous, annexe 2, t. II, pp. 314 et 315.

<sup>127</sup>Fonds d'Odet 3, P 76, n° 152: Ch. à Eug., de Sion, le 9 juin [1813], minute.

<sup>128</sup>C'est ce qu'il affirme le 21 juin 1813. (*Ibidem*, n° 153: Ch. à Eug., de Sion, le 21 juin 1813, minute.)

<sup>129</sup>*Ibidem*, n° 155. – Le 22 septembre 1814, Charles ne manquera pas de rappeler que c'est par Samuel-Henry de Treytorrens qu'il a eu connaissance du prochain départ d'Eugénie pour Genève. (*Ibidem*, P 77, n° 22.)

rappelle vos inquiétudes sur ce sujet, celles de votre famille, et je sens qu'il est possible que je me livrasse trop aux illusions de mon cœur. Je voyais le bonheur près de vous et je n'apercevais pas ce que des têtes plus froides opposaient à mes désirs. Si vous avez adopté leurs idées, je suis assez raisonnable pour ne point vous blâmer; assez généreuse pour me réjouir, si une autre doit vous rendre plus heureux que moi, de vous voir la préférer à moi. Mais je suis assez susceptible pour ne pouvoir supporter la pensée que vous vous taisez par embarras.»

Elle proclame bien haut qu'elle désire le mariage, mais croyant – ou feignant de croire – qu'il ne tient à elle que par principe ou par devoir, sous prétexte qu'il serait responsable de son abjuration du protestantisme, elle offre, avec magnanimité, de renoncer à lui. En effet, son changement de religion ne le lie nullement à elle de façon impérative puisque, déjà «avant de vous connaître, écrit-elle, je m'occupais de la foi catholique» et qu'elle s'est donc convertie par conviction et non par amour de lui<sup>130</sup>.

Habilement, cependant, elle finit par transformer ces propos, fort ambigus dans leurs motivations, en déclaration d'amour: «Dis, mon Odet, lui demande-t-elle, comprendras-tu cette lettre de sacrifice où je n'ai vu que toi, où je ne veux que ton bonheur, où je ne veux [...] te laisser croire à aucun devoir?...»<sup>131</sup>

Fort de cette lettre et de celle de Samuel-Henry de Treytorrens du 14 juin, fort de l'attitude de ses parents qui lui paraissent maintenant acquis et même favorables à ses projets, Charles ne doute pas de toucher au but et veut hâter le mariage, ce mariage qu'il qualifie d'«une des choses les plus importantes» de sa vie<sup>132</sup>.

Le 23 juin 1813, il écrit à son oncle Charles-Emmanuel de Rivaz pour le prier d'entrer en contact avec Guévaux afin de fixer la dot

<sup>130</sup> Cette idée que Charles veut l'épouser par devoir a pu lui être suggérée par le chanoine Anne-Joseph de Rivaz ou par Marguerite Tousard d'Olbec. En tout cas, elle ne la présente pas comme une supposition, mais comme l'expression d'une réalité.

<sup>131</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 156: Eug. à Ch., de Chambéry, le 17 juin 1813.

<sup>132</sup> Rz, cart. 50, fasc. 6, n° 104: lettre de Charles d'Odet à Ch.-Emm. de Rivaz, de Sion, le 23 juin 1813.

d'Eugénie, lui donne en la matière «carte blanche» et l'informe de son intention d'aller à Genève rendre visite à sa future épouse. «Je crois, dit-il, qu'une visite à la demoiselle est de convenance; du moins mon cœur me le dit, et il paraît que M. de Treytorrens m'y invite.»<sup>133</sup>

Les raisons qu'il avance afin de justifier son voyage nous paraissent cependant sujettes à caution, car il n'y a nulle trace, ni dans la missive de Samuel-Henry de Treytorrens du 14 juin ni dans celle d'Eugénie du 17 juin, d'encouragement – ou même de suggestion – à gagner Genève. La vérité est tout autre selon nous: impatient de se marier maintenant que la Vaudoise est catholique, qu'il a demandé sa main et qu'il l'a obtenue, étonné de n'avoir reçu que deux lettres d'elle en plus d'un mois, à savoir celles du 18 mai et du 17 juin, surpris et fâché du nouveau délai qu'on semble vouloir lui imposer, Charles désire constater de visu l'état de santé de son amie et, au cas où ce dernier ne serait guère déficient, il espère pouvoir presser leur union, après avoir, s'il y a lieu, ravivé les sentiments de la jeune femme à son égard et vaincu ses ultimes réticences.<sup>134</sup>

#### 4. *Le second séjour d'Eugénie de Treytorrens à Genève*

Le 27 juin 1813 probablement, Charles d'Odet quitte le Valais et, le lendemain, il atteint Genève. Il se rend immédiatement chez les Willemin afin d'obtenir l'adresse d'Eugénie qui loge dans une pension proche de la ville, tenue par un certain Louis (?) Corboz<sup>135</sup>. Dans cette pension retirée, plutôt modeste et sans grand confort, la Vaudoise jouit d'avantages non négligeables: elle dispose d'une

<sup>133</sup> *Ibidem*. – Il sera plus longuement question de Charles-Emmanuel de Rivaz, ci-dessous, t. II, pp. 65-67.

<sup>134</sup> Le 8 juillet 1813, Eugénie affirmera qu'il est venu à Genève dans l'espoir de fixer leur union. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 158. Voir aussi Rz, cart. 50, fasc. 6, n° 104.)

<sup>135</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 163: lettre de Charles d'Odet à Maria Willemin, de Sion, le 21 juillet 1813, orig. non expédiée; *ibidem*, n° 162: Ch. à Eug., de Sion, le 17 juillet 1813, minute; *ibidem*, n° 161: Eug. à Ch., [Genève,] le 17 juillet 1813.



chambre et d'une antichambre, elle peut commander pour ses repas les mets qu'elle désire et, surtout, une domestique – Jeannette – est attachée jour et nuit à son seul service<sup>136</sup>.

La surprise de la jeune femme est grande à la vue de son ami, leur émotion et leur joie réciproques – ils ne se sont pas vus depuis plus de six mois – profondes. Ils demeurent longuement ensemble et, les jours suivants, se rencontrent à nouveau; ils se retrouvent souvent en tête-à-tête, ils visitent Genève, vont notamment admirer le clocher de Saint-Pierre et se rendent à plusieurs reprises chez les Willemin<sup>137</sup>.

Mais l'euphorie de leurs retrouvailles ne peut masquer longtemps leur désaccord quant au jour de leurs épousailles: Eugénie veut que sa santé se rétablisse avant de décider quoi que ce soit à ce sujet<sup>138</sup> et Charles, malgré qu'il ait pu constater l'état valétudinaire de son amie, exige une réponse non dilatoire, une date précise. L'un et l'autre s'entêtent et, au cours de la journée du 2 juillet, ils se quittent fort brouillés, après une violente dispute où chacun est demeuré fermement sur ses positions.

Ce 2 juillet 1813 marque leur troisième rupture, Charles étant bien résolu à quitter Genève sans revoir jamais Eugénie.

Pendant, le soir même, à l'initiative de la jeune femme, ils amorcent un semblant de réconciliation et Charles, revenu de son courroux et de son désappointement, décide alors de prolonger son séjour à Genève de quelques heures. Le lendemain, elle le rejoint à 6 h. du matin à l'auberge où il est descendu et, comme preuve tangible de son amour, elle accepte de lui engager sa foi et de fixer

<sup>136</sup> *Ibidem*, n° 184: Ch. à Eug., de Sion, le 4 octobre 1813, minute; *ibidem*, n° 185: Eug. à Ch., [Genève,] le 12 octobre 1813; *ibidem*, n° 84: Eug. à Ch., [Genève, le 1<sup>er</sup> novembre 1813].

<sup>137</sup> *Ibidem*, n° 158; n° 163.

<sup>138</sup> Le 8 juillet 1813, elle affirmera même que, «par délicatesse», elle avait renoncé à son ami, car elle croyait qu'il ne tenait à elle que par devoir; et ajoutera: «[...] Encore que j'aurais été en bonne santé, tu sens que j'aurais renvoyé notre mariage de quelque temps par convenance, pour ne donner à personne le droit de croire faussement que j'étais catholique pour toi, que je sortais du couvent pour être à toi.» Thème connu! (*Ibidem*, n° 158.)

«à deux mois» le jour de leur mariage<sup>139</sup>: les nuages de la veille se dissipent donc totalement.

Eugénie accompagne son ami à la diligence et, après s'être encore promis de s'écrire quatre lignes «réciproquement et alternativement tous les courriers»<sup>140</sup>, ils se séparent, Charles regagnant, tout heureux, son Valais natal. A Saint-Maurice et à Martigny, il se rend chez diverses personnes afin de leur faire part des «compliments» que la Vaudoise l'a chargé de leur transmettre; et il agit de même à Sion où il arrive le 5 juillet<sup>141</sup>.

Il est encore sous le charme de leur dernière entrevue quand, le 7 juillet, Jean-Marie Achard-James, procureur impérial à Sion, vient l'exhorter à entreprendre, dès le lendemain matin, une excursion dans la région du mont Blanc<sup>142</sup>. Il accepte cette invitation et, malgré les préparatifs qu'il doit faire, malgré son désir de se coucher tôt, il décide de s'adresser à Eugénie afin de lui annoncer son retour sans embûches de Genève, de souhaiter qu'elle recouvre rapidement ses forces et de l'assurer de son amour<sup>143</sup>. Pressé, il écrit une lettre brève et peu soignée, et ne prend pas la précaution de justifier son apparente désinvolture. Le fond fera passer la forme.

<sup>139</sup> *Ibidem*, n° 157: Ch. à Eug., de Sion, le 7 juillet 1813, minute. Voir encore *ibidem*, n° 167: Ch. à Eug., de Sion, le 24 juillet 1813, minute; *ibidem*, P 77, n° 22.

<sup>140</sup> *Ibidem*, P 76, n° 163; n° 166: Ch. à Eug., de Sion, le 22 juillet 1813, minute qui n'a finalement pas donné naissance à une lettre.

<sup>141</sup> Charles dit avoir transmis les «compliments» d'Eugénie à sa sœur Lydie d'Odet, à Charles-Emmanuel de Rivaz, à Elisabeth de Quartéry (1753-1829), née de Courten, veuve d'Antoine-Hyacinthe (1747-1800) qui fut officier au service de Piémont-Sardaigne, et à ses filles Pauline (1786-1819) et Caroline (1790-1826). (*Ibidem*, n° 157.) – On peut supposer qu'Eugénie l'a chargé de saluer encore divers membres des familles d'Odet, Macognin de la Pierre et Tousard d'Olbec pour le moins. Nous pensons en particulier à Marie-Françoise Macognin de la Pierre (1752-1832), née de Rivaz, veuve d'Etienne-Louis (1731-1793) qui fut officier au régiment de Courten en France, à son fils Charles (1783-1850), médecin, et à sa belle-fille Louise-Augusta (1783-1856), née Gard et femme du précédent.

<sup>142</sup> *Ibidem*, n° 160: Ch. à Eug., de Sion, le 12 juillet 1813, minute.

<sup>143</sup> *Ibidem*, n° 157. Il écrit notamment: «[...] Trouverai-je des termes pour t'exprimer combien ta visite du samedi matin [3 juillet 1813] m'a été agréable? [...] Que ce moment était court! Et moi, absorbé dans l'idée que bientôt je ne te serrerai plus dans mes bras, que bientôt je ne pourrai plus imprimer mes lèvres brûlantes sur tes lèvres, je sens que je ne l'ai pas suffisamment savouré. Je t'ai recherchée ici, partout. Partout, je ne t'ai retrouvée que dans mon cœur.»

Le 8 juillet, en compagnie de Jean-Marie Achard-James, de son frère François et d'un certain de Blanry, inspecteur des contributions dans le département du Simplon, il quitte Sion avant l'aurore. Tous quatre parviennent à Chamonix le soir même. Le lendemain, ils se rendent au Montenvers et parcourent la Mer de Glace. Le 10, ils sont de retour à Sion où une lettre d'Eugénie datée des 8 et 9 attend Charles<sup>144</sup>.

La jeune femme y exprime sa joie d'avoir revu son ami, sa volonté d'être unie à lui dans deux mois, mais aussi la faiblesse de son état: «la position de l'écriture» la fait beaucoup souffrir et ce n'est qu'après plusieurs interruptions qu'elle a pu achever sa missive dont quelques passages sont pour le moins étonnants et troublants. Elle qui devrait tout sacrifier au rétablissement de sa santé avoue ingénument une grande fatigue due à une promenade à la campagne, faite l'après-midi du 7 dans un char tiré par «un cheval ombrageux», et à la rédaction de sept lettres, la plupart destinées à Chambéry. «Il n'y en a pas une, précise-t-elle comme par défi, dont les quatre pages ne soient remplies. Tu vas me gronder.» De plus, comment expliquer qu'elle se permette de se déclarer inquiète de l'attitude des parents d'Odet à son égard, alors que Charles lui a certifié cet obstacle franchi<sup>145</sup>? Le 21 juin 1813, il a même pris soin de souligner que son père et sa mère ont, eux aussi, le jour où elle est devenue catholique, «élevé leurs mains au ciel» à son intention, qu'ils ont partagé la joie de leur fils et, dès lors, il n'a jamais suspecté leurs sentiments d'avoir varié<sup>146</sup>. On peut donc se demander si Eugénie ne regrette pas déjà d'avoir cédé, le 3 juillet, aux injonctions de Charles et si elle ne cherche pas délibérément à provoquer une nouvelle crise entre elle et lui, dans l'espoir de remettre en cause le délai qu'il lui a imposé afin de hâter leur union. C'est là en tout cas une thèse séduisante; mais tient-elle suffisamment compte de la

<sup>144</sup> On lira une relation un peu plus détaillée de cette course ci-dessous, t. II, p. 238.

<sup>145</sup> «Je ne puis remplir mes devoirs envers eux ni être à toi, s'exclame-t-elle, s'il me reste des doutes.» (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 158.)

<sup>146</sup> *Ibidem*, n° 153. — L'insistance de Charles à vouloir se marier avec Eugénie est d'ailleurs la preuve évidente que ses parents ne s'opposent plus à ses projets.

personnalité de la jeune femme, personnalité que l'impulsivité et l'ambiguïté dominant souvent et qu'il est difficile de sonder au travers de mots qui ne permettent guère de démêler l'être du paraître?

Le 12 juillet, Charles s'adresse à nouveau à Eugénie et ne s'offusque nullement de son curieux comportement, tout heureux qu'il est de ses deux voyages successifs et de son amour ragaillardi. Il s'attache principalement à lui expliquer la brièveté de sa lettre du 7 et à la prier de l'en excuser. «Je n'ai eu le temps que de t'écrire deux mots, affirme-t-il. Encore, crois-je les avoir bien barbouillés. Tu me les pardonneras, je l'espère»; et à rapporter les péripéties de sa dernière course, sans omettre les sentiments qui l'animaient durant celle-ci: il n'a cessé en effet de penser à elle<sup>147</sup>. Et, par le même courrier, en témoignage de son affection, il lui envoie une petite croix de coralline, achetée pour elle durant le voyage<sup>148</sup>.

Lettre et cadeau expédiés, il s'occupe encore de son amie. Comme elle lui a demandé, lors de son séjour à Genève, de bien vouloir trouver une place de domestique en Valais pour une certaine Isabelle, il lui rend ce service avec diligence et parvient à faire engager la jeune fille chez le juge Janvier de Riedmatten<sup>149</sup>. Comme elle s'est permise, à Genève toujours, quelques remarques acides sur l'état peu soigné de sa denture, il pallie sa négligence. «D'après ton conseil, lui écrit-il le 17, je lui ai remis [au dentiste] ma mâchoire entre ses mains. Je ferai plus pour toi que je n'ai fait jusqu'ici pour moi, car j'emploie chaque jour cinq minutes à la maintenir propre, et ce souvenir est une jouissance pour moi.»<sup>150</sup>

Cependant, à mesure que les jours passent, il s'inquiète de plus en plus de n'avoir reçu aucune nouvelle d'Eugénie depuis le 9 juillet,

<sup>147</sup> «[...] J'ai vu, lui écrit-il, la source de l'Arve. Combien cette rivière me laisse d'impression! Je craignais tantôt d'en approcher de trop près [par] crainte de la troubler; tantôt, par contre, j'y trempais mes mains et méditais en moi-même: cette eau que je touche touchera peut-être mon Eugénie. Quelquefois, dans une imagination exaltée, je l'approchais de mes lèvres, j'en buvais et, chaque fois que j'en aspirais [dans] le creux de ma main, je croyais te donner [...] autant de baisers.»

<sup>148</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 160.

<sup>149</sup> *Ibidem*, n° 162. A propos d'Isabelle, voir ci-dessous, t. II, pp. 227-229.

<sup>150</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 162.

alors qu'ils ont convenu de s'écrire sans discontinuer. Craignant que la santé de son amie ne se soit fortement détériorée – il ne peut imaginer d'autres causes à son mutisme –, il projette de s'adresser à Maria Wullemmin et de la conjurer de ne rien lui «déguiser» d'une vérité qu'il imagine funeste<sup>151</sup>.

A aucun moment, il ne se doute que ce silence est dû à la fureur que sa lettre du 7 juillet 1813 a causée. Quand elle l'a lue, le 10, Eugénie est en effet entrée dans une colère terrible; elle n'a pu admettre sa brièveté<sup>152</sup>, le fait que «la moitié des mots» en soit «couverts de taches d'encre» et l'indifférence dont elle semble porteuse. De dépit, elle l'a jetée par terre avant de prendre fébrilement la plume et de composer une violente diatribe où elle accuse Charles d'indifférence à son égard et de négligence; où elle lui reproche de ne s'être pas enquis de sa santé qu'il sait pourtant chancelante et de ne pas lui avoir donné des nouvelles de la famille Tousard d'Olbec; et où enfin, guidée par un esprit de vengeance sournoise, elle ne manque pas de magnifier la ville et la région genevoises au détriment du Valais<sup>153</sup>. Elle décide de plus de différer l'expédition de cette lettre, voulant sans doute compléter son châtiment par le silence du mépris, au risque de passer pour une parjure envers la promesse – verbale et non solennelle il est vrai – qu'ils se sont faite de s'écrire à chaque courrier.

Les explications que Charles lui adresse le 12 lèvent le quiproquo et, le 17, elle lui écrit une nouvelle missive. Elle commence par le remercier de sa lettre et des détails qu'il lui a donnés sur sa course. Celle-ci, constate-t-elle, «m'explique la hâte inconcevable du billet qui l'a précédée sans l'annoncer. Encore, si vous m'aviez dit: *«J'arrive de Saint-Maurice et je pars pour Chamonix; je n'ai qu'un instant à te donner;*

<sup>151</sup> *Ibidem*, n° 163. – «Ce serait, y affirme-t-il, m'enlever, dans ce cas [si la vérité est funeste], la seule consolation, bien pénible il est vrai, de la revoir [Eugénie] encore une fois.»

<sup>152</sup> Charles confirmera la justesse de ce reproche. «Je t'ai adressé une lettre, écrira-t-il le 24 juillet, qui ne contenait que deux pages. Encore étaient-elles écrites en gros caractères.» (*Ibidem*, n° 167.)

<sup>153</sup> *Ibidem*, n° 159: Eug. à Ch., [Genève,] le 10 juillet 1813. La fin de la lettre est plus sereine, Eugénie commentant sa visite du 9 juillet au Muséum de Genève. (Voir ci-dessous, t. II, pp. 271 et 272.)

*à mon retour, je serai plus aimable*»<sup>154</sup>, vous m'auriez évité la peine de vous accuser et de m'affliger! J'aime à croire que cela tient à ma santé, car il est impossible d'expliquer autrement le mouvement d'impatience que votre feuille blanche m'a donné. Toujours la même, ne sachant point taire ce que j'éprouve, je cédai au besoin de vous dire tout ce que j'avais sur le cœur: j'écrivis une page de reproches que votre lettre annule.» Et, sur un ton aimable, elle poursuit notamment en déplorant ses ennuis de poitrine et d'estomac, que son médecin Louis Jurine met «sur le compte des nerfs»<sup>155</sup>, et en remerciant Charles de la croix qu'il lui a offerte et du soin qu'il a pris de placer Isabelle. Mais pourquoi lui faut-il signaler que l'abbé Bigex lui «ouvre les portes de son couvent», au risque de fortifier Charles dans l'idée qu'elle pense toujours à se retirer dans un monastère? Mais pourquoi s'attarder sur le délabrement de sa santé et, dans un billet daté du 18 juillet qui accompagne sa lettre, signaler qu'en ce jour elle est restée à l'église de 7 h. à midi? Mais surtout que gagne-t-elle à envoyer sa diatribe du 10 juillet, si c'est seulement, comme elle l'affirme, pour démontrer à Charles que «rien n'est indifférent dans ce qu'on aime»<sup>156</sup>? Si elle voulait pousser le Valaisan à rompre, elle n'agirait pas autrement...

C'est précisément la lettre du 10 juillet qui tombe d'abord sous les yeux de Charles le 21, alors qu'il s'est rendu au bureau de poste dans l'intention d'affranchir celle qu'il destine à Maria Willemin et que, finalement et pour cause, il n'expédiera pas. On peut imaginer sa surprise et sa colère. De retour chez lui, il compose une réponse fort sèche, dont la hargne finit par le déconcerter lui-même<sup>157</sup>: il

<sup>154</sup> Souligné par Eugénie.

<sup>155</sup> «C'est ce que l'on fait, écrit-elle, lorsqu'on ne sait que faire.» (Fonds d'Odette 3, P 76, n° 161.) – Louis Jurine (1751-1819) est connu à la fois comme chirurgien et naturaliste. De 1809 à 1819, il est notamment professeur honoraire de zoologie à l'Académie de Genève.

<sup>156</sup> *Ibidem*; *ibidem*, n° 79: billet d'Eug. à Ch., [Genève,] le 18 [juillet 1813].

<sup>157</sup> Après lui avoir notamment reproché ses silences durant «quatre courriers consécutifs», il écrit: «Ta lettre du 10 me tomba d'abord sous les yeux; elle fit une impression bien triste sur moi et dont j'aurai longtemps un souvenir amer. Comme que je fasse [*sic*], il faut qu'on me trouve des torts. Dès que tu n'avais pas daigné l'envoyer dans le temps, que ne l'as-tu jetée au feu comme tu as jeté la mienne dans l'eau ou par terre? Je n'ignore pas, et je te l'ai souvent répété, que je suis né

estime que ses paroles dépassent ses pensées, juge nécessaire de se laisser le temps de la réflexion et de la diplomatie, et ne se remet à l'ouvrage que le 24, après avoir décidé d'étendre ses remarques à l'ensemble des lettres qu'Eugénie a écrites depuis qu'il est revenu de Genève. «Le 3 juillet, à 6 h. du matin, rappelle-t-il, tu m'as de nouveau engagé ta foi et tu as fixé à deux mois le jour où elle se confondrait avec la mienne. Tu as désiré ce laps de temps, disais-tu, pour rétablir ta santé. Par ta lettre du 9, tu répètes la même chose. T'imagines-tu que, chaque courrier, tu allongeras la courroie pour renvoyer aux calendes grecques? Tu prends encore un autre moyen pour parvenir à ton but: comme c'est le rétablissement de ta santé qui doit fixer l'époque, tu as soin de prendre tous les moyens, non pour la rétablir, mais pour la délabrer davantage. Comment peut-on rester cinq heures à l'église sans désespérer? Véritablement, si tu t'en confessais, comme tu es obligée de le faire, ton confesseur te ferait avaler une belle pilule. M. le chanoine [Anne-Joseph] de Rivaz ainsi que moi en sommes scandalisés: *de la vertu il en faut, mais l'excès partout est un défaut.*»<sup>158</sup> Puis il lui reproche son «caractère opiniâtre», lui apprend son intention d'écrire à Maria Wuillemin et ne lui cache pas que la lecture de sa diatribe l'a fâché et qu'elle a provoqué une réponse fielleuse de quatre pages qu'il se refuse cependant à lui adresser<sup>159</sup>.

avec un esprit borné, mais je ne croyais pas t'avoir autorisée à me tourner en ridicule par cette naïve confiance.» Et d'ajouter un peu plus loin: «En un mot, j'aime mieux qu'on me reproche d'avoir été ton jouet que d'avoir à me reprocher des torts, quoique j'en aie un en me plaignant, puisque, le 2 juillet au soir, tu m'avais découvert ta pensée. Comme mon âme n'est pénétrée que de choses extrêmement pénibles et déchirantes, je crois que tu trouveras cette lettre assez longue telle qu'elle est, car les malheureux ennuient toujours, et c'est mon sort.» (*Ibidem*, n° 166.)

<sup>158</sup> Souligné par Charles.

<sup>159</sup> On y lit: «[...] Je suis entré dans une colère qu'il m'a été impossible de modérer pour le moment. Je t'écris une lettre de quatre pages [le 21 juillet], dans laquelle toute ma bile s'est épanchée, je le crois du moins, car, en la relisant le lendemain, je fus tout surpris de me retrouver dans une espèce de calme. Je relus tes lettres [...] et j'ai désapprouvé mon ouvrage de la nuit. Celle-là, tu ne la recevras pas. Tu voudras bien te contenter de celle-ci». (Fonds d'Odette 3, P 76, n° 166.)



L'animosité qui ressort des diverses remarques ci-dessus est fortement atténuée cependant par les dernières lignes du message, dans lesquelles il conseille à Eugénie de venir en Valais rétablir sa santé. «Je deviendrai, écrit-il, ton garde-malade et cette place me ferait plus de plaisir que celles qu'offre le monde qui laisse plus de vide que de réalité. Adieu. Je t'embrasse à tort et à travers.»<sup>160</sup>

En ce 24 juillet 1813, Charles d'Odet fait montre d'une diplomatie certaine, dont les résultats ne seront pourtant guère probants, car Eugénie retiendra plus les protestations de son amour que les manifestations évidentes de sa lassitude, de son impatience et de son courroux. Il n'empêche que, le 27, elle reconnaît que les reproches de son ami concernant sa lettre du 10 juillet «sont aussi justes que touchants». Elle explique la maladresse de son attitude par la précarité de son état de santé: une oppression qui l'étouffe, une toux qui la fatigue et un remède – les sangsues – qui a encore accentué sa maigreur et sa faiblesse, mais qui lui a bien convenu. Ces souffrances sont très réelles, et elle nie vouloir jouer comme Pénélope de son ouvrage et vouloir les allonger à plaisir pour éloigner leur union: c'est là une coupable pensée dont Charles, dit-elle, doit se défaire!

La majeure partie de sa lettre est fort plaintive et dénote une lassitude physique, un découragement moral émouvants. Ne va-t-elle pas jusqu'à souhaiter ardemment la présence à ses côtés de sa mère ou de l'une de ses sœurs? et n'affirme-t-elle pas avoir mis par écrit ses dernières volontés<sup>161</sup>? L'assurance qu'elle donne de faire tout ce qu'elle peut pour recouvrer sa santé pour lui et l'optimisme de son post-scriptum qui certifie: «*La faculté me promet la santé et, avec elle,*

<sup>160</sup> *Ibidem*, n° 167. – En faisant allusion à la dernière phrase de cette lettre, Eugénie écrira: «[...] Votre embrassade à tort et à travers m'a fait sourire. J'ai cru que j'allais être renversée par terre. Moi, je vous embrasse de tout mon cœur.» (*Ibidem*, n° 97: Eug. à Ch., [Genève,] le 27 [juillet 1813].)

<sup>161</sup> Elle dit avoir étiqueté ses effets et avoir laissé «une déclaration» de ses volontés à l'intention des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul afin qu'elles se chargent de leur exécution, si Dieu dispose de sa vie. «Je laisse, écrit-elle, ma liste attachée aux effets, parce que, si je meurs, j'imagine que le curé [Vuarin] et les sœurs s'empareront de moi et verront cela sans que j'en parle, parce qu'il est possible que j'aie le cœur plus malade que le corps.» (*Ibidem*.)



*Dieu bénira mon amour pour mon ami*», ne devraient donc pas suffire à effacer un contexte bien mélancolique et assez alarmiste<sup>162</sup>.

Pourtant c'est bien ces deux affirmations que semble d'abord retenir Charles. En effet, après avoir séjourné à Loèche-les-Bains du 25 au 30 juillet 1813, il lui écrit une longue lettre, datée du 2 août, dans laquelle il lui rapporte quelques péripéties de ses brèves vacances<sup>163</sup>, se réjouit que sa santé «se rétablisse», lui promet – un peu légèrement, nous le verrons – de ne plus renouveler ses coupables pensées<sup>164</sup> puisqu'elle veut bien dorénavant se ménager, et lui exprime un vif amour qui lui inspire cette formule quelque peu hardie: «[...] Je t'embrasse avec la langue, tu sais bien comment.»

Certains passages de sa lettre dénotent cependant des préoccupations susceptibles d'inquiéter sa correspondante. D'une part, il constate qu'Eugénie ne l'aime déjà pas trop, il rappelle que, de Chambéry, il recevait à peine «une ligne de vie tous les mois» et, par conséquent, il lui défend de retourner au couvent du Lémenc; et il se plaint de ne recevoir que trop rarement des nouvelles d'elle, si rarement même qu'il lui faut chercher «des moyens extraordinaires pour en obtenir»<sup>165</sup>. D'autre part, il s'inquiète de l'attitude qu'adoptera Samuel-Henry de Treytorrens à l'égard de sa fille et de son futur gendre. «[...] Mon frère [François d'Odet], écrit-il, a connu quelques personnes du Pays de Vaud aux bains [de Loèche], avec lesquelles il était lié. Ces personnes connaissaient notre projet d'union et lui dirent que ton père ne te donnerait que la légitime. J'aime à mieux penser de ton père, non sous le rapport pécuniaire, mais sous celui des sentiments.»<sup>166</sup>

<sup>162</sup> *Ibidem*. – La phrase du post-scriptum, soulignée par Eugénie, répond au désir exprimé par Charles, le 24 juillet 1813, de lire à chaque courrier qu'elle lui adressera les mots suivants soulignés: «*Ma santé se rétablit chaque jour et, avec elle, s'accroît mon amour pour mon ami.*» (*Ibidem*, n° 167.)

<sup>163</sup> Voir ci-dessous, t. II, pp. 245 et 246.

<sup>164</sup> Qu'elle n'a guère l'intention et l'envie de l'épouser, qu'elle fait tout pour retarder la date de leur mariage.

<sup>165</sup> Il est allé jusqu'à charger un cocher de diligence nommé Bruchon de rendre visite à Eugénie et de prendre de ses nouvelles!

<sup>166</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 169: Ch. à Eug., de Sion, le 2 août 1813, minute.

Charles s'inquiète d'autant plus de ce dernier point que les négociations en vue d'élaborer le contrat du mariage ont déjà commencé – elles sont menées par Charles-Emmanuel de Rivaz et par Samuel-Henry de Treytorrens – et qu'il ne saurait tolérer qu'Eugénie soit pénalisée pour avoir abjuré le protestantisme<sup>167</sup>.

Sa lassitude provoquée par les silences et les tergiversations de la Vaudoise augmente en ce mois d'août 1813 à un point tel qu'il la soupçonne à nouveau de jouer de ses ennuis physiques afin de prolonger à loisir le délai qu'ensemble ils ont fixé à leur union. Le 14 août, alors qu'il est sans nouvelles de son amie depuis le 27 juillet, il se confie à son oncle de Rivaz en ces termes: «Tout ce que j'en dis ici [des articles du contrat] n'est au reste qu'au provisoire, car Eugénie avait fixé au 1<sup>er</sup> septembre notre union, et voici dix-sept jours que je suis sans nouvelles, malgré la promesse formelle et mutuelle de nous écrire de deux courriers l'un, ce dont je l'avais priée encore instamment d'ici [de Sion]. Cela me fait conjecturer ou que sa santé s'est encore affaiblie ou, plutôt, ce qui est très possible, que ses sentiments, si chauds et si bouillants en quittant le Valais, se soient ralentis. Plusieurs indices me donnent quelques soupçons à cet égard. Dans ce dernier cas, je n'userai d'aucun moyen pour pousser la botte, et j'en prendrai mon parti.»<sup>168</sup>

Cette citation, importante, car tirée d'une lettre non destinée à Eugénie, est explicite d'un état d'esprit d'où l'enthousiasme et la confiance ont disparu. Le 16 août 1813, Eugénie a beau motiver à nouveau ses silences par le fait qu'elle a été «beaucoup plus souffrante» et déclarer être désolée de remettre en question leur avenir matrimonial puisque sa santé déficiente rend leur union incertaine, voire impossible dans la mesure où Charles est «dans l'âge où l'on n'aime pas à renvoyer»; elle a beau démentir les affirmations rapportées par François d'Odet et certifier que son père la traitera à l'égal de «ses autres enfants, sans aucune différence», comme pour bien prouver que seuls son état de faiblesse et

<sup>167</sup> Les négociations destinées à établir le contrat de mariage entre Charles et Eugénie seront étudiées dans le chapitre IX, t. II, pp. 195-226.

<sup>168</sup> Rz, cart. 50, fasc. 6, n° 107: lettre de Charles d'Odet à Ch.-Emm. de Rivaz, de Sion, le 14 août 1813.

l'impatience de son ami compromettent leur mariage<sup>169</sup>, Charles est loin d'être convaincu de sa bonne foi. Le 20 août, il lui exprime sans fard sa perplexité, ses doutes. Il se dit habitué à ne recevoir que peu de lettres d'elle et, vu les informations plutôt rassurantes qu'elle lui avait adressées le 27 juillet sur son état physique, il n'a pas imaginé que c'est à nouveau en raison d'une extrême faiblesse qu'elle ne lui écrivait pas.<sup>170</sup> Il a même attribué ce mutisme «à un sentiment qui n'est pas éloigné de l'indifférence, car, déclare-t-il, depuis longtemps tu m'habitues à cette pensée». Il laisse entendre que, selon lui, elle semble invoquer sa mauvaise santé dans l'intention de s'en servir comme prétexte pour ne pas tenir ses engagements ou pour fournir à son ami un motif de rupture. Aussi conclut-il sa lettre en ces termes: «[...] Eugénie, je te répète ce que je t'ai dit la veille de mon départ de Genève: si tu as le moindre repentir, le moindre regret de ta foi engagée, je te la rends et elle t'est rendue par la présente. Je préfère de cent fois rester célibataire que d'avoir une femme indifférente. Adieu, chère amie, je ne puis m'empêcher de te dire encore de m'aimer comme t'aime ton tendre ami Charles Odet.»<sup>171</sup>

Eugénie n'apprécie pas ce langage qu'elle juge d'incompréhension et, le 25 août 1813, elle dément les insinuations du Valaisan; elle rappelle qu'elle a été fort mal durant quinze jours, «au point de ne pouvoir plus parler, n'avalant rien, ne dormant jamais, souffrant sans cesse», et que, à cause de sa «faiblesse extrême occasionnée par le lit, la fièvre et le jeûne», ses idées sont confuses.

Puis elle passe à l'offensive; elle suppose que Charles est probablement déçu que la fortune de Samuel-Henry de Treytorrens consiste surtout en biens-fonds et qu'il ne puisse faire que très peu durant sa vie pour l'établissement de ses enfants; et elle dit voir en

<sup>169</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 101: Eug. à Ch., [Genève,] le 16 août [1813].

<sup>170</sup> Il lui reproche qu'elle ne lui adresse qu'une fois par mois de ses nouvelles et ne cache point combien cette façon d'agir a pu l'irriter. «J'avais pris à cet égard, écrit-il, un parti qui me réussit mieux que celui de me tourmenter inutilement chaque jour de courrier – ma santé d'ailleurs s'en ressentait d'une manière sensible –; j'ai pris le parti de me distraire autant que possible.»

<sup>171</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 37: Ch. à Eug., de Sion, le 20 août [1813], minute.

cet état de fait plutôt que dans son silence la source de l'alternative que lui impose son ami.

Enfin, elle l'assure de son amour, de la haute estime où on le tient à Guévaux et reconnaît que son père semble vouloir peu la gâter puisqu'il est décidé à ne lui allouer, une fois qu'elle sera mariée, qu'une pension annuelle de 20 louis – 320 francs –, alors qu'il lui en donne présentement une de 60. Et d'ajouter: «[...] Si mal et si incertaine sur ce que vous pensez, je me borne à vous assurer de mon constant attachement et de la liberté dont vous ferez l'usage qui vous semblera bon; mais ne poussez pas l'injustice jusqu'à m'accuser.»<sup>172</sup>

Sa démonstration est ainsi achevée: elle n'est nullement responsable de leur nouvelle querelle!

Même s'il n'accepte pas les accusations contenues dans cette sorte de réquisitoire, Charles va cependant adopter une attitude plus conciliante et plus aimable: Eugénie paraît bien l'avoir convaincu de sa bonne foi. Leurs relations vont à nouveau dès lors s'améliorer, retrouver une douce sérénité que les maladresses et les coups de griffe, devenus rares, sembleront, durant quelques semaines du moins, ne pas troubler. Ils rétablissent donc entre eux des liens de confiance et, avec une fraîcheur nouvelle, se préoccupent de leur union comme rarement auparavant. Tous deux se parlent à cœur ouvert, sans crainte de se fâcher mutuellement. Attentifs aux aspirations de l'autre et compréhensifs à ses refus, ils expriment très librement leurs désirs sans leur donner une apparence d'ordre: ils les livrent à discussion, non à exécution. Ils n'en mesureront pas moins leurs différences et, peu à peu, imperceptiblement, leur tentative de communion s'effritera, avant qu'ils retombent ouvertement dans leurs travers habituels.

Charles explique avec clarté les raisons de son comportement. La réception de «sept lettres» seulement en «l'espace de six mois»<sup>173</sup>,

<sup>172</sup> *Ibidem*, n° 176.

<sup>173</sup> Charles se trompe. Il existe une seule longue période où il n'a reçu que sept lettres, et elle a duré cinq mois. Du 15 mars 1813 au 15 août 1813, Eugénie ne lui a en effet adressé que sept lettres – encore faut-il ne pas tenir compte de la lettre du 10 juillet –, à savoir celles du 26 mars, 9 mai, 18 mai, 17 juin, 9 juillet, 17 juillet et 27 juillet.

l'aversion d'Eugénie pour le Valais et pour Sion en particulier, le peu de fortune et d'agrément que, selon lui, il possède, le scepticisme avec lequel il recevait les nouvelles concernant la mauvaise santé d'Eugénie, étant donné qu'on lui avait dit avoir souvent rencontré cette dernière en ville de Genève, «la tête enveloppée, il est vrai»<sup>174</sup>, «toutes ces raisons réunies, affirme-t-il, me faisaient conjecturer que le penchant favorable que tu manifestais en Valais pour moi devait disparaître et était à peu près disparu, dès que, placée sur un plus grand théâtre, tu pouvais rencontrer un ami à ta hauteur.» Mais, puisqu'elle a démenti avec vigueur ces «pressentiments sinistres», il la croit et veut bien entrer «avec une douce confiance dans les détails» que leur «union, depuis si longtemps désirée, et qui va se réaliser, semble exiger»<sup>175</sup>.

Eugénie, elle aussi, se confesse: sa santé se dégradant, elle s'est reproché de ne pouvoir fixer avec certitude le jour de leur union; elle s'est reproché l'incertitude où, à cause d'elle, vit Charles; elle a vu son corps de femme flétri et languissant; et, ayant craint de compromettre l'avenir matrimonial de son ami, elle a voulu le détacher d'elle. «Cependant, écrit-elle, si tu usais de cette liberté arrachée à mon devoir, je serais profondément affligée. Plus tu m'es cher, plus tu es libre et, si je ne dois point recouvrer assez de santé pour songer au mariage ou si cela lasse votre patience, je comprends que vous pouvez désirer d'être époux, d'être père, que c'est un devoir, et je ne me plaindrai point. Vous me serez toujours cher, oui, toujours.» Et d'affirmer avoir été profondément déçue de constater que son attitude a été mal comprise, que Charles a pu la soupçonner de feindre la maladie. Mais, du moment qu'il veut bien

<sup>174</sup> Eugénie affirmera: «Quand je vous dis que je suis malade, vous ne me croyez pas! [...] Si vous n'en rougissez pas, écrivez au curé [Vuarin] de Genève qui m'a visitée dans mes longues souffrances, et il vous les certifiera. Mais pourriez-vous croire à un prétexte? [On] a pu me rencontrer, mais non m'entendre parler pendant douze jours. J'écrivais ce qu'il fallait dire, je ne sortais du lit que pour aller aux bains me rafraîchir d'une fièvre ardente et, souvent, je ne pouvais aller à pied.» (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 179: Eug. à Ch., [Genève,] le 14 septembre 1813.)

<sup>175</sup> *Ibidem*, n° 178: Ch. à Eug., de Sion, le 4 septembre 1813, minute.

ne plus la presser de l'épouser au plus tôt, elle retrouve l'espoir et le courage de guérir.

Elle ne cache pas cependant que tout la rebute en Valais, notamment le climat, le gouvernement, la médiocrité matérielle, intellectuelle et sociale, les crétins et les goitreux<sup>176</sup>. Si elle pense malgré tout pouvoir y connaître le bonheur en compagnie d'un époux, elle aimerait néanmoins que lui soient données quelques certitudes rassurantes sur ce que sera sa vie de femme mariée: c'est ainsi qu'elle veut éviter à tout prix de se laisser cantonner dans la société valaisanne qui lui paraît fort terne. Aussi se permet-elle de suggérer qu'elle et Charles séjournent chaque été à Guévaux et que, le reste du temps, ils prennent en pension deux personnes de bon ton – deux fonctionnaires français par exemple, tout heureux d'aller manger chez des particuliers –, ce qui contribuerait à hausser leur train de vie<sup>177</sup>.

Charles n'ignore pas que, puisqu'il désire qu'un jour elle se retrouve en Valais près de lui, il lui faut l'apprivoiser et ne pas lui donner l'impression de vouloir l'isoler du monde extérieur et de la société étrangère. Aussi ne s'oppose-t-il pas à la première des propositions qu'elle lui a soumises, même s'il ne fait montre d'aucun enthousiasme à son égard. Quant à la seconde, elle ne le convainc guère non plus. Il n'empêche qu'il va jusqu'à envisager, le 4 octobre, la possibilité de procurer à ces éventuels pensionnaires des chambres proches, mais indépendantes de leur futur appartement de Sion<sup>178</sup>. Cependant, comme il a l'habileté de souhaiter que rien ne soit décidé à ce sujet tant qu'ils ne seront pas mariés et sur place, ses paroles perdent beaucoup de leur intérêt. Et Eugénie, même si elle abordera encore occasionnellement la question, n'insistera pas.

Le 13 octobre 1813, Charles rêve d'habiter une «petite maison» sur sa propriété de Molignon où ensemble ils couleraient des jours

<sup>176</sup> Voir à ce sujet le chapitre VIII, t. II, pp. 146-161.

<sup>177</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 179.

<sup>178</sup> *Ibidem*, n° 184.

paisibles, en pleine nature<sup>179</sup>. Quoiqu'il précise vouloir garder son logement à Sion, où ils passeraient l'hiver et qui serait à leur disposition tous les jours de l'année, Eugénie rejette sans appel, mais non sans diplomatie, son aspiration<sup>180</sup>, car, d'après elle, le terrain de Molignon est mauvais, son accès, difficile, et la vue qu'on y a, bornée. Elle souhaite plutôt qu'un jour ils achètent une belle campagne avec une «bonne maison» et s'enhardit même à lui proposer «un joli logement de maître» qui jouxte la ferme de son père, qui «domine tout le lac de Neuchâtel et la plaine d'Anet», et qu'ils pourraient habiter «avec l'intérêt et la jouissance d'une partie de la campagne». Elle pressent cependant le refus de Charles – la réponse de celui-ci sera effectivement négative – et revient à une idée plus réaliste que le Valaisan, vu son évidence probablement, ne commentera même pas<sup>181</sup>: il leur faudra s'occuper en priorité de leur logement à Sion, le rendre le plus accueillant possible «avant de faire un ménage à la campagne». Et d'ajouter avec bienveillance et docilité: «[...] Souviens-toi, mon ami, que c'est sans peine que je te sacrifie mes idées et, si j'ai parlé de Molignon, c'est que je te dirai toujours ce que je pense. Si tu n'étais pas de mon avis, tu me verrais t'y suivre sans murmure. Je n'y vois aucune jouissance, mais j'aurais celle de te voir heureux et satisfait de ton amie. Où serait le bien de l'amitié si elle ne rendait pas généreuse? La condescendance n'est plus qu'un plaisir lorsqu'elle oblige ceux qu'on aime. Ainsi, dis-moi, je t'en conjure, que je ne t'ai pas affligé en te parlant franchement.»<sup>182</sup>

Même les questions liées à leur futur contrat de mariage ne parviennent pas alors à les fâcher. Il est vrai que Charles, tout en

<sup>179</sup> *Ibidem*, n° 186: Ch. à Eug., de Sion, le 13 octobre 1813, minute. – Charles ne précise pas s'il parle de la maison qu'il possède déjà à Molignon ou s'il rêve d'en construire une autre.

<sup>180</sup> «Quoique, en y réfléchissant, écrit-elle, dégagé des illusions romanesques du sentiment, votre projet pour Molignon m'ait paru difficile à croire sérieux, cependant il m'a attristée parce que je suis résolue à ne point contrarier vos goûts, à vous sacrifier les miens lorsque je le pourrai raisonnablement, mais je ne vois pas la possibilité d'habiter en ménage votre petite maison.» (*Ibidem*, n° 187.)

<sup>181</sup> Il dira simplement préférer s'«arranger» à Sion, puisque Molignon ne plaît pas à son amie. (*Ibidem*, n° 188: Ch. à Eug., [Sion,] le 24 octobre 1813, minute.)

<sup>182</sup> *Ibidem*, n° 187.

jugeant insuffisants la pension et le trousseau que Samuel-Henry destine à sa fille, garde une prudente réserve à leur sujet, et pour cause: Charles-Emmanuel de Rivaz, échaudé par les tergiversations de la Vaudoise, conseille à son neveu la patience et l'attentisme: il faut suspendre toutes les négociations jusqu'au «moment où elle [Eugénie] s'apercevra de l'amélioration sensible de son état»<sup>183</sup>. Véritable mentor de Charles, il n'a aucune peine à l'en persuader.

La santé d'Eugénie est en effet au cœur du problème. Tant qu'elle sera déficiente, le mariage ne saurait être célébré. «Si vous pouviez savoir, écrit la Vaudoise à Charles le 14 septembre 1813, ce que j'ai souffert de cette inflammation de poitrine qui s'étendait partout! Pendant trois semaines, mourir de faim et de sommeil, et ne pouvoir jamais ni manger ni dormir, souffrir sans cesse d'angoisses, d'oppressions et de douleurs aiguës! Dernièrement encore, j'ai été très mal d'une esquinancie qui me suffoquait. Tout cela tient au délabrement de la nature.»<sup>184</sup> Et, durant les semaines qui suivent, l'état de sa santé varie beaucoup, des malaises divers, relatifs à sa poitrine et à son estomac, alternant sans cesse avec de nettes améliorations.

Devant cette convalescence qui n'en finit pas d'être compromise, Charles a de plus en plus de difficulté à contenir son impatience. Il en vient, le 17 septembre, à proposer à Eugénie de quitter Genève, dont l'air est sans doute trop vif pour les poitrinaires, et de se rendre, sur l'avis de Jean-Marie Achard-James notamment, à Lyon dont le climat ne pourrait que lui être profitable<sup>185</sup>. Mais la jeune femme refuse cette suggestion, car elle veut achever «le cours des remèdes» qu'elle prend à l'instigation du docteur Jurine<sup>186</sup>.

Charles n'insiste pas, mais ses doutes sur la volonté qu'a Eugénie de se marier l'ont repris, et il veut être fixé sur leur pertinence. C'est pourquoi, selon nous, il tente alors d'adresser à son amie quelques visiteurs – Jean-Marie Achard-James, François d'Odet et

<sup>183</sup> *Ibidem*, n° 182: lettre de Ch.-Emm. de Rivaz à Charles d'Odet, [Saint-Maurice,] le 20 septembre 1813.

<sup>184</sup> *Ibidem*, n° 179.

<sup>185</sup> *Ibidem*, n° 180: Ch. à Eug., de Sion, le 17 septembre 1813, minute.

<sup>186</sup> *Ibidem*, n° 183: Eug. à Ch., [Genève,] les 22-23 septembre 1813.



M<sup>me</sup> Cartier, sœur de Jean-Marie Achard-James – dans l'espoir qu'ils pourront sonder de vive voix ses intentions et qu'ils pourront se rendre compte de visu du délabrement ou non de sa santé. Il n'aura pas de chance cependant, car aucun des ambassadeurs choisis ne verra la jeune femme<sup>187</sup>.

Le premier, Jean-Marie Achard-James s'en vient à la pension Corboz le matin du 22 septembre 1813. Mais Eugénie lui faisant dire qu'elle se lève, qu'elle est encore à sa toilette, qu'elle ne veut pas qu'il perde son temps à l'attendre et qu'elle viendra le trouver à son hôtel, il s'en va. L'après-midi, en compagnie de Maria Willemin, la Vaudoise veut le voir, le cherche à l'Ecu de Genève où on lui dit qu'il est sorti, alors qu'il loge en fait à la Couronne! Le soir, une pluie battante retient Eugénie chez elle. Le lendemain, elle cherche en vain à le rencontrer à nouveau, et elle apprend finalement par le bureau des diligences qu'il a quitté Genève, à 6 h. du matin déjà, pour Lyon! Cette succession d'échecs que nous connaissons par le seul témoignage d'Eugénie paraît bizarre, et la Vaudoise le sent bien qui éprouve le besoin de revenir par deux fois – le 30 septembre et le 12 octobre 1813 – sur cet épisode, comme si elle craignait que Charles n'interprète cet événement à son désavantage<sup>188</sup>.

Le deuxième, François d'Odet, frère de Charles, se propose, au début du mois d'octobre, de faire à son tour le voyage de Genève

<sup>187</sup> Eugénie donne l'impression d'éviter les gens venant du Valais. Le 14 septembre 1813, elle raconte avec naïveté: «Un jour, en sortant des bains, j'ai vu M. [Charles-Emmanuel] de Rivaz devant les Balances. J'en ai eu de l'émotion. Il faisait une forte bise; je n'osais m'arrêter d'autant que c'était l'heure du dîner, et il ne me regardait pas. Le lendemain, après la messe, je voulus le voir et passai à son auberge. Sa chambre était fermée et je défendis qu'on lui dit que j'avais demandé à le voir: c'eût été mendier sa visite. Aujourd'hui, j'aurais encore fait une tentative, mais je suis beaucoup plus souffrante.» (*Ibidem*, n° 179.) – Dans cette même lettre, la Vaudoise parle du contrat de mariage, un contrat dont s'occupe Charles-Emmanuel de Rivaz. Il est pour le moins dommage qu'elle n'ait pu rencontrer ce dernier...

<sup>188</sup> *Ibidem*, n° 183; n° 106: Eug. à Ch., [Genève,] le 30 septembre [1813]; *ibidem*, n° 185.

et de rencontrer sa future belle-sœur<sup>189</sup>; mais, après avoir renvoyé son départ de jour en jour, il est contraint finalement de renoncer à son projet, les vendanges ayant commencé<sup>190</sup>.

Dans les derniers jours du mois d'octobre enfin, M<sup>me</sup> Cartier, annoncée par Charles et descendue à l'Ecu de Genève, ne réussit pas non plus à voir Eugénie. Celle-ci éprouve à nouveau le besoin de se disculper auprès de son ami et, le 1<sup>er</sup> novembre, s'engage dans des explications quelque peu embarrassées: «malgré un redoublement de toux», elle est allée le 27 octobre à 14 h. jusqu'à l'Ecu de Genève. Là, l'aubergiste et une autre personne lui certifièrent que M<sup>me</sup> Cartier n'était pas arrivée. Elle passa une seconde fois à l'hôtel, vers 16 h., où on lui fit la même réponse. Sur le chemin du retour, elle rencontra quelques connaissances qui vinrent passer la soirée chez elle, de sorte qu'elle ne put «songer à sortir». Le lendemain, elle s'apprêtait à envoyer Jeannette, sa domestique, voir si M<sup>me</sup> Cartier était arrivée, lorsque le portefaix de l'auberge lui remit un «petit envoi» de Charles accompagné d'une lettre fort aimable de M<sup>me</sup> Cartier<sup>191</sup>. «Elle était arrivée la veille, poursuit Eugénie, et, comme elle se disposait à venir ici [à la pension], on lui dit que je l'avais attendue et que je repasserais. Ayant été trompée dans cette attente, elle était partie [pour Lyon], le matin, sans me voir. J'en eus tous les regrets et l'ennui.»<sup>192</sup>

<sup>189</sup> *Ibidem*, n° 184. — Charles est très explicite quant à ce qu'il attend de ce voyage: «Je jouis du plaisir que me procurera mon frère lorsqu'il m'apportera directement de tes nouvelles. Il part dans le courant de cette semaine et ira te voir.» Et d'ajouter, caustique: «Mais je t'en conjure, ne le tiens pas en rigueur comme cela est arrivé vis-à-vis de M. Achard[-James].»

<sup>190</sup> *Ibidem*, n° 186.

<sup>191</sup> La lettre de Charles est datée du 24 octobre 1813. (*Ibidem*, n° 188.)

<sup>192</sup> Elle ajoute: «Je ne sais pourquoi, il me semble que je dois m'en justifier auprès de vous. En vérité, j'avais pour le moins autant d'envie de faire sa connaissance que vous de me la procurer.» (*Ibidem*, n° 84.) — Au cours du mois de septembre déjà, Charles a pu annoncer à Eugénie le prochain passage de M<sup>me</sup> Cartier à Genève. Le 30 de ce mois, Eugénie dit tout le plaisir qu'elle aurait de faire la connaissance de celle-ci, «mais, ajouta-t-elle, je ne veux point qu'elle prenne la peine de venir me voir à ma Solitude. J'exige absolument que vous

Charles n'est pas dupe. Le 4 octobre déjà, il s'est dit convaincu qu'Eugénie ne désire pas que l'on voie son modeste logement et que, par conséquent, son «amour-propre» est à la source de tous les quiproquos. Selon lui, cet «amour-propre» est cependant mal placé, car, écrit-il, «je ne t'adresse que des personnes avec lesquelles je suis très lié et auxquelles j'ai soin de dire que des raisons de santé et de régime t'ont fait chercher cette Solitude où, sous plusieurs autres rapports trop longs à détailler, tu te trouves mieux que tu ne le serais ailleurs»<sup>193</sup>.

Si Charles attribue les entrevues manquées au logement et non à une volonté délibérée d'éviter à tout prix ceux qui viennent du département du Simplon, c'est que divers indices lui permettent de penser que l'attitude d'Eugénie n'est nullement politique. Ainsi, le 30 septembre 1813, elle lui a fait part de la nécessité où elle était, en raison de sa mauvaise santé, de renoncer aux noces de sa sœur Elise, malgré les invitations pressantes de sa famille, et elle l'a prié d'aller se joindre à la fête sans elle, ce qu'il a refusé au grand regret des parents de Treytorrens<sup>194</sup>. Ainsi, le 22 octobre, quatre jours après la célébration du mariage, elle s'est dépeinte avec, semble-t-il, l'intransigeance de la vérité: «[...] C'est le dépérissement où je me vois qui m'étonne. Ma maigreur m'effraie et, te le dirai-je, mon ami? elle me fait plus de peine pour toi que pour moi. Pour toi, j'aurais voulu être belle. J'ai besoin de me répéter que tu es toujours libre et, si j'ai su t'inspirer une préférence flatteuse, indépendante de ma figure, si tu n'es ni amoureux ni glorieux de charmes qui n'existent plus, puisses-tu au moins trouver le bonheur dans mes sentiments et ma conduite!» Et elle lui signale, ce 22 octobre toujours, avoir eu, deux jours auparavant, une occasion de gagner en voiture Guévaux, où on la réclame, en compagnie de ses cousins Jacques

m'annonciez précisément le moment de son arrivée, la manière dont elle voyage, l'hôtel où elle descend, afin que j'aie le double plaisir de l'attendre et de la recevoir. N'y manquez pas, cela seul me consolera de n'avoir pas vu M. Achard [-James].» (*Ibidem*, n° 106.)

<sup>193</sup> *Ibidem*, n° 184.

<sup>194</sup> *Ibidem*, n° 106; n° 184.

et Laure Bovet-Borel<sup>195</sup>, et avoir refusé. «[...] Je ne l'ai pas voulu, écrit-elle; je ne suis pas encore assez bien et je manque de courage.»<sup>196</sup>

Il ne fait aucun doute que l'état valétudinaire d'Eugénie, en se prolongeant, contribue à amplifier sa lassitude morale. Mais, quoi qu'elle affirme, les causes de cette lassitude sont en réalité multiples et complexes, et il nous paraît donc nécessaire de les bien préciser, d'aller au-delà d'une explication sommairement esquissée et des silences observés, d'autant plus que nulle part, en cette période, Charles ne s'y est risqué et que, Chambéry quitté, l'horizon matrimonial plus proche, de nombreuses craintes – un temps apaisées – sont remontées du plus profond d'elle pour envahir son esprit.

En cette fin d'année 1813, perdue dans la périphérie genevoise, Eugénie fait figure de jeune vierge esseulée et malade, tourmentée par l'indécision et la neurasthénie. Et, si elle est incapable d'un choix engageant son avenir, si elle se conduit en velléitaire impénitente, c'est non seulement en raison de sa mauvaise santé, à la fois cause et conséquence de son état psychique, mais c'est surtout parce que ses aspirations et ses craintes s'entremêlent en elle en un imbroglio tumultueux. Encore fascinée par la vie conventuelle qu'elle a sacrifiée à la volonté de ses parents, et donc tentée par un parjure que son sens moral réprouve; constatant que le lumignon de sa foi nouvelle est attisé par le zèle des ecclésiastiques des départements du Mont-Blanc et du Léman qui ont suivi sa conversion et qui entourent son âme de leurs soins empressés; souhaitant demeurer dans ce contexte de ferveur et de soutien religieux, mais désireuse de s'éloigner de la société genevoise dans laquelle elle n'a pu s'intégrer en raison de son catholicisme et de son état de santé;

<sup>195</sup> En cet automne 1813, Jacques Bovet (1771-1852) et Laure Borel (1785-1864), qui se sont mariés le 3 août 1813, regagnent Neuchâtel, après être allés en voyage de noces à Venise. – Laure est la fille d'Erhard IV Borel (1757-1827), propriétaire d'une fabrique de papier et de moulins à Serrières, et de sa femme Adrienne (1763-1845), née Thuillier, respectivement frère et belle-sœur de François de Treytorrens, la mère d'Eugénie; elle est la sœur de Renée (1787-1849), d'Erhard V (1793-1861) et de Charles-Antoine (1800-1873).

<sup>196</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 187.

amoureuse de Charles, et donc écartelée entre l'amour humain et l'amour divin, entre le désir *obscur* et *impur* de la chair et le désir lumineux et immarcescible de Dieu; attirée par le mariage, mais n'ayant qu'une vague idée de la vie sexuelle d'un homme et d'une femme, qu'une certaine mentalité de l'époque tait comme une tare inévitable du couple, et alarmée par sa méconnaissance et par ce dédain mêmes; rebutée par le Valais où il lui faudra vivre si elle épouse Charles et par les parents de celui-ci qui ne se sont jamais empressés de l'accueillir; brûlant de revoir sa famille et ses amis, mais redoutant d'avoir élevé une barrière éternelle entre elle et eux par sa conversion et d'avoir à subir de leur part reproches, quolibets, voire injures et persécutions<sup>197</sup>; espérant recouvrer sa santé à Genève et n'y parvenant pas, elle sombre peu à peu dans un énervement continu, dans une irrésolution totale qui contribuent largement au délabrement de son état physique et à l'exacerbation de ses impulsions et de ses contradictions.

Il n'est donc pas étonnant qu'elle ne puisse conserver longtemps un ton serein et un fond cohérent à sa correspondance – ce d'autant plus qu'elle n'est pas femme à se contraindre à une discipline très stricte et à une logique implacable – et qu'elle y commette diverses maladroites, dont certaines, d'ailleurs, pourraient sembler calculées. Le 23 septembre 1813, elle revient, malgré tout ce qu'a pu dire Charles à ce propos, sur ce qu'elle appelle «l'incertitude des dispositions de vos parents à mon égard»<sup>198</sup>, et, le 30, elle affirme: «Tant que vos parents ne me disent rien, je ne puis et ne veux être à vous.» Le 30 encore, elle annonce que Caroline de Sieyès, percluse de rhumatismes, forme le projet d'aller aux bains de Loèche et, sans sourciller, dit lui avoir offert de l'y accompagner au mois de mai 1814 comme si elle avait décidé péremptoirement de n'être toujours

<sup>197</sup> Elle écrit notamment: «Mais chaque jour ma tristesse et mon ennui augmentent. Je me vois dépérir, souffrir sans mourir. Je voudrais être à Guévaux. Tout m'y rappelle. Il est vrai que ce temps de fêtes [les noces d'Elise] contraste avec ma santé si faible et cette longue habitude d'occupations sérieuses, de solitude et de tris tesse! Mais, ensuite, je voudrais aller et le silence de mes parents sur ma religion m'effraie: je vois de la tendresse et des peines.» (*Ibidem*, n° 185.) – Eugénie mettra d'ailleurs des conditions à son retour à Guévaux. (Voir ci-dessous, t. I, p. 147.)

<sup>198</sup> Fonds d'Odé 3, P 76, n° 183.

pas mariée à cette époque-là<sup>199</sup>! Et, le 22 octobre, elle termine une lettre agréable par ces quelques mots sibyllins: «Ils sont passés ces jours où je craignais ces absences de Sion, où j'attendais avec impatience votre retour. A présent, j'ignore tout, je ne crains, je n'espère plus rien. Tout m'est égal, excepté ton attachement. Adieu! Compte toujours sur le cœur de ton amie Eugénie.»<sup>200</sup> On ne saurait être plus confus!

En cette période d'incertitude, Charles fait tout d'abord preuve de patience et de bonne volonté. Il cherche surtout à tranquilliser la jeune femme: il ménage ses nerfs, désirant par-dessus tout qu'elle retrouve au plus tôt sa santé. C'est ainsi qu'il obtient de ses parents qu'ils lui écrivent une lettre fort aimable dans laquelle ils confirment avoir donné leur approbation au mariage projeté<sup>201</sup>; c'est ainsi qu'il la rassure quant à sa fraîcheur physique perdue et qu'il se déclare certain que Guévaux lui redonnera les forces que Genève lui arrache<sup>202</sup>.

Mais le contenu de ses lettres est loin de décrire toutes ses réactions et de refléter toutes ses pensées. Il y omet en effet de signaler combien il est irrité de constater les hésitations et les inconséquences de son amie, de l'entendre critiquer le Valais,

<sup>199</sup> *Ibidem*, n° 106. — Le 12 octobre, elle atténue un peu la mauvaise impression ainsi créée en écrivant: «J'ai dit à M<sup>me</sup> de Sieyès tout ce que je savais des bains et j'en savais assez pour la satisfaire. Elle accepte que je l'y accompagne et cela m'enchant. Mais qui sait si j'habiterai la terre [valaisanne] dans six mois!» (*Ibidem*, n° 185.)

<sup>200</sup> *Ibidem*, n° 187.

<sup>201</sup> Il ne le fait pas de gaieté de cœur. «Il paraît, écrit-il à Eugénie le 4 octobre 1813, que tu tiens à ce que mes parents t'écrivent. Si cela peut [t']être agréable, ils le feront dès que je les en prierai». (*Ibidem*, n° 184.) — Selon Charles, sa mère s'adresse à Eugénie le 13 octobre. (Voir *ibidem*, n° 186.) Le 20, Eugénie répond aux parents d'Odet. (Fonds d'Odet 2, P 365, n° 8/4: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Julie d'Odet, [Genève,] le 20 octobre 1813.) Et, le 22 octobre, elle écrit à Charles: «Je vous remercie, mon ami. C'est sans doute à vous que je dois les lignes approbatives de M. et de M<sup>me</sup> Odet; elles ont sanctifié mes sentiments pour vous. Voilà encore une barrière enlevée!» (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 187.)

<sup>202</sup> *Ibidem*, n° 188. Il y écrit notamment: «Eugénie, ne me parle plus de beauté et de fraîcheur. On a tout quand on a une belle âme, et les yeux s'habituent facilement à ce que chérit le cœur. Dût ta longue maladie avoir moissonné tout ce que tu avais d'agréable, tu seras toujours mon amie chérie.»

d'apprendre qu'elle n'a reçu ni Jean-Marie Achard-James ni M<sup>me</sup> Cartier et de devoir prolonger indéfiniment son état de célibataire. Il accumule donc les ressentiments et les silences jusqu'au risque du trop-plein, ce qui n'est jamais d'une sage politique.

Le 24 octobre 1813, il ne peut s'empêcher de laisser transparaître son mécontentement à l'encontre du paragraphe que la jeune femme a placé à la fin de sa lettre du 22. «Pourquoi, Eugénie, lui demande-t-il, finis-tu ta lettre en disant [qu']ils sont passés ces jours où tu craignais mes absences de Sion? A présent, tu ignores tout, dis-tu; tu ne crains, tu n'espères plus rien, tout t'est égal... Et, au nom de Dieu, dis-moi si c'est aussi de la franchise cela, *car* les derniers mots [*«compte toujours sur le cœur de ton amie»*] n'effacent pas ce que ceux-là ont de pénible.»<sup>203</sup>

Cette fois, la coupe est pleine et sa patience s'y noie. Eugénie pourrait s'en rendre compte grâce notamment à la dernière phrase que nous venons de citer. Or, curieusement, alors même qu'il se prépare à partir pour Genève afin de tenter de relancer leur union, il reçoit une lettre d'elle, écrite le 1<sup>er</sup> novembre, pleine de vague à l'âme où elle laisse glisser sa plume au gré de ses fantasmes et de ses contradictions, lettre qui est le reflet d'une personnalité fort romantique, digne des écrits littéraires de l'époque.

Il nous est apparu intéressant de reproduire de larges extraits de ce texte et de leur adjoindre une partie de la réponse de Charles, afin que le lecteur puisse juger sur pièces et savourer un exemple caractéristique de la correspondance de ces deux amoureux aux relations si étonnamment complexes. Il lui faudra tenir compte cependant des circonstances particulières dans lesquelles se trouve alors la jeune femme et qui, nous l'avons montré, influent fortement sur son psychisme et expliquent le ton paroxystique de sa lettre. «[...] Comment, écrit-elle, n'avez-vous pas compris dans quel sens je ne crains et n'espère plus rien? comment tout m'est égal? Toujours séparés, je ne crains plus vos absences, je n'espère plus votre retour. Il m'est indifférent que vous soyez à Sion ou à Saint-Maurice; nous sommes également perdus l'un pour l'autre... Et que m'importent

<sup>203</sup> *Ibidem.* – Souligné par Charles.

les distances?... Dès que je cesse d'entendre, de voir les personnes qui me sont chères, j'aime autant, j'aime mieux peut-être qu'un espace immense m'en sépare; du moins alors, très décidément, on n'attend plus rien. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de croire vous reconnaître dans tous les hommes gros et grands qui, souvent, se promènent dans la Plaine! Et, lorsque je viens à mieux distinguer, je m'en veux de mon erreur, je maudis ma sensibilité: elle mettra toujours une barrière entre le bonheur et moi. Vous voilà donc à Saint-Maurice, neuf lieues plus près de moi et neuf fois plus invisible, car je vous perds dans des vignes qui me sont inconnues<sup>204</sup>. Mais je ne sais ce que j'ai, tout m'ennuie, m'accable; je n'ai pas la force de former aucun projet; ma tristesse étend un voile sombre sur tout ce qui m'environne; la vie me fatigue. Il me semble que vous ne me dites rien, mille fois moins que rien, et je ne sais ce que je voudrais vous entendre dire... Quand j'attends vos lettres, j'espère, et je ne sais quoi. Et, dès que le cachet est brisé, le prestige est dissipé comme une vapeur trompeuse. Oui, je suis insupportable, haïssable. Il me faut de l'occupation ou bien les passions reprendront tout leur empire sur moi. Ce que je vous dis là n'est pas même compris par moi; mais je suis malheureuse, je le serai toujours si la raison ne vient à mon secours. Ma vie est trop désœuvrée, trop libre, trop indépendante. Il est vrai que je n'en profite pas, mais si je peux me priver du monde, régler mes actions et ma conduite, qui peut mettre un frein à mon imagination? Si je suis plus souffrante, la mort remplit l'avenir; mais, dès que je suis moins mal, je voudrais une santé parfaite et son incertitude m'impatiente. Je ne me reconnais plus: c'est en vain que, hier [le 31 octobre], à la messe, je demandai à Dieu de recueillir mon esprit; jusque dans l'instant de la présence de mon Créateur, des idées étrangères vinrent troubler mon cœur; et, ce matin, je sors pour aller célébrer avec l'Eglise tous les saints; j'arrive à la porte, je vois que je suis trop tard, que le sermon est commencé; je ne me sens pas la force de percer la foule; l'esprit distrait, le cœur glacé, sans dévotion, sans espoir d'en

<sup>204</sup> «Adresse-moi, a écrit Charles le 24 octobre 1813, ta première lettre à Saint-Maurice. Je pars vendredi [le 29 octobre] pour les vendanges». (*Ibidem*.)



obtenir, je reste un moment, ne pouvant me recueillir pour prier. Je reviens... sans être entrée, et je pleure; je me désespère. Ah! celui qui pourrait me dire ce qui m'afflige serait bien habile! Je ne puis le comprendre. Et qu'allez-vous penser de moi?

»Que m'importe! Vous ne serez pas plus sévère que je ne le suis. Après m'être raisonnée, accusée, perdue dans de vaines réflexions, j'ai pris la plume. C'est du moins un soulagement de vous parler de ma faiblesse; vous ne la partagerez point, vous la concevrez moins encore. Quelques lignes éparses, raccourcies, aussi sévères que froides, seront ma récompense. Vous serez juste et moi mécontente. Je ne veux point de raison, elle me met hors de moi, et mon ami ne peut partager ma folie! Au nom de Dieu, sois indulgent, mais ne sois pas toujours calme, indifférent, raisonnable: c'est pour me faire sauter en l'air d'impatience! Pourquoi dis-tu que tu préfères ma franchise sur Molignon au persiflage le mieux tourné<sup>205</sup>? J'espère que je n'en ai jamais fait. Si tu l'as cru, détrompe-toi, et prends à la lettre tout ce que j'ai dit. Partout dans tes lettres je trouve un caractère de reproche que, peut-être, tu n'y vois pas, mais je sens ta bonté dans ce que tu ajoutes pour Molignon. Ta condescendance est touchante; j'y suis très sensible.

»A 7 h. du soir. — Mon ami, je suis retournée à vêpres pour expier ma faute du matin, mais hélas! j'y ai retrouvé mille souvenirs pour me distraire, mille projets pour m'éloigner de la prière. Dieu a eu pitié de moi, j'ai trouvé à la poste une lettre de M. Bigex; elle a rappelé un peu la dissipation de mes idées et remis du calme dans mon âme. Le monde, ses vanités, ses plaisirs, ses désirs ont fait place à plus de sagesse que je n'en eus depuis huit jours. Oui, j'ai fait des sacrifices, mais, près de toi, je n'en connais point. Tu remplis ce vide immense de mon cœur qui, dans ma solitude, si peu habituée, me livre à toute l'impétuosité de mon caractère. Tu l'as vu ce

<sup>205</sup>Après qu'Eugénie lui a dit ne pas vouloir habiter Molignon, Charles lui a répondu aimablement: «Non, chère amie, je ne suis point contrarié par ta franchise; j'aime et je préfère même des choses dures (et ce n'est point ici le cas) qui sont dites sans détour au persiflage le mieux tourné. Ce que je t'ai dit de Molignon, je le pensais, mais, dès que cela ne t'est pas agréable, je préfère m'arranger ici, ainsi que tu me l'insinues, que de contrarier tes goûts.» (*Ibidem.*)

caractère indomptable, toujours vainement combattu par moi, que des peines et la religion [catholique] devraient avoir calmé et qui se retrouve avec toute sa violence à la plus légère contradiction; tu l'as vu lorsque tout m'éloignait de toi, lorsque toi-même tu désirais mon absence. Le dépit, l'amour-propre devaient vaincre ma tendresse, tout devait nous séparer et je ne pouvais m'arracher de ton pays... J'emportais ton image; je croyais qu'elle me tiendrait lieu de tout ce que je laissais à Sion car, sans l'articuler, je t'avais fait un éternel adieu<sup>206</sup> et ce portrait, seul bien qui me resta, il n'était plus un gage de ta tendresse: tes craintes l'avaient empoisonné. Je ne possède que lui et je ne puis le regarder sans un serrement de cœur affreux. Le sentiment le plus pénible, le plus humiliant, se place entre lui et moi... Ô mon ami, quand je te vois, tu effaces toutes ces impressions douloureuses; mais pourquoi ne peut-on rien oublier? Et pourquoi la peine se grave-t-elle sur l'airain lorsque le plaisir est tracé sur le sable? A peine je me souviens de ces jours où aucun orage n'avait encore flétri notre bonheur, où aucune vapeur n'avait troublé la glace des illusions enchantées. Tu m'as dit que tu m'aimais moins... c'était ne m'aimer plus du tout... Oui, l'amour est un prestige; sans l'estime, il est moins que rien: une fumée trompeuse!... Horrible pensée... Adieu! je pleure et pleure sans cesse. Je suis un enfant insensé... mais ce dernier souvenir!...

»J'ai écrit à mon père; j'ose lui proposer respectueusement les conditions de mon retour. Je ne sais ce qu'il en dira; je crains autant que je désire qu'il ne les accepte. M. Bigex me répète que je ne dois pas aller encore, je suis trop jeune...

»Quel contraste mes sentiments vont faire avec vos occupations!... Quoi! au milieu d'une rustique vendange pourrait-on tolérer tant de sottises?... Eh bien, blâmez-moi, mais ne me grondez pas. Ecrivez-moi, et longuement. Je n'admets point d'excuses; il n'est ni vigne ni vin ni danse qui tiennent. Si je te suis chère, mon ami, dis-le-moi un peu mieux, un peu plus. Tu me le laisses oublier; tu crois qu'il suffit de le dire une fois. Mon Dieu, non! Parce que chaque jour nous varions, il faut le redire chaque jour.

<sup>206</sup> Affirmation contestable.

» Adieu, mon Odet; va lire cette lettre sur ce rocher où il y a un an que tu en attendis une avec tant d'impatience<sup>207</sup>. Oublie la nature sauvage qui t'environne, transporte-toi à la jeunesse du printemps, place partout ma tendresse, cache-moi ton indifférence, lis avec indulgence, sens avec transport et jouis un instant, car bientôt tout disparaîtra. Tu verras le deuil de la nature dans l'automne; ses froids humides, glacés, engourdiront ton cœur. Je pâlerai dans ton souvenir; j'y mourrai peut-être; une autre y prendra ma place... Mais quelle triste folie est la mienne! Il faut finir mes pleurs et ma lettre. Adieu. Toute à son ami. Eugénie.»<sup>208</sup>

La réaction de Charles à ces propos ne nous est connue que par la lettre qu'il écrit le 20 novembre 1813. Autant dire que, passé les premiers moments de colère et de déception, le ton y est plus réfléchi, la forme plus édulcorée que s'il avait écrit sous le coup d'une émotion subite et violente. Et pourtant! «J'ai bien, en effet, reçu de vous, Eugénie, une lettre, lui écrit-il, que je crois être du 1<sup>er</sup> novembre, quoique sans date, au moment où je me disposais de partir pour Genève<sup>209</sup>: je n'y ai pas répondu parce que je n'ai pu l'envisager que comme un congé formel que vous me donniez et qu'il ne me convenait plus, dans cette circonstance, de vous importuner de mes lettres *qui, selon votre propre expression, ne signifient rien du tout, mille fois moins que rien du tout*. Je vous l'avais dit, répété bien souvent, Eugénie, je ne possède pas le talent d'écrire et, à mon âge, on ne change pas. Cependant, [...] trouvant le brouillon de la lettre [du 24 octobre 1813] que j'ai pris la liberté de vous adresser par M<sup>me</sup> Cartier, je l'ai montré à des personnes en état d'en juger si elle méritait une telle sortie<sup>210</sup>. Le résultat de leurs opinions m'a convaincu de ce que vous m'aviez fait pressentir par vos lettres précédentes, tantôt en m'annonçant que, peut-être, nous nous

<sup>207</sup> Au bord du Rhône. Voir ci-dessus, t. I, pp. 100 et 101.

<sup>208</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 84.

<sup>209</sup> Le mot *en effet* semble indiquer qu'il a reçu, entre le 1<sup>er</sup> et le 20 novembre, une nouvelle lettre d'Eugénie s'étonnant de n'avoir pas reçu de réponse à celle du 1<sup>er</sup> novembre, et se demandant si elle s'était perdue. Nous n'avons cependant pas retrouvé cette lettre.

<sup>210</sup> A Marguerite Tousard d'Olbec et à son entourage. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 191: Ch. à Eug., de Sion, le 27 novembre 1813, minute.)

reverrions au mois de mai [1814] lorsque vous passeriez pour aller aux bains [de Loèche], tantôt en faisant du Valais le pendant de la Sibérie, que j'étais à peine une ombre bien faible dans votre pensée<sup>211</sup>.

» Peut-être aurait-il été plus délicat de ne pas choisir précisément le jour de ma fête [le 4 novembre, fête de saint Charles Borromée] pour déchirer le bandeau, mais enfin, dès que le sort en est jeté, il n'est plus permis de murmurer. Veuillez la Providence vous rendre le bien pour le mal! Ce sera toujours l'expression des vœux et des sentiments de votre respectueux et dévoué ami. »<sup>212</sup>

Les voici donc à leur quatrième rupture, mais une rupture qui à nouveau fleurit trop l'artifice, le stratagème, Charles, dans sa lettre du 20 novembre, s'affublant de l'auréole du martyr comme pour mieux attendrir son amie.

En elle-même, la lettre d'Eugénie ne méritait pas une telle réplique. Mais le Valaisan qui n'attend que le moment d'être marié, qui s'impatiente depuis plusieurs mois et chez qui la rancœur s'est peu à peu installée, n'y a remarqué que paroles vides et dilatoires, que reproches ressassés et injustifiés. Il est ulcéré et ne veut plus avoir l'impression de servir de correspondant, de confident et de bouc émissaire perpétuels à son amie, femme illogique et hypersensible qui ne semble même plus envisager leur union et qui paraît se

<sup>211</sup> Il poursuit: « Longtemps je m'étais flatté de la douce pensée d'unir mon sort avec le vôtre. J'ai attendu avec impatience le 1<sup>er</sup> octobre 1812, les Pâques de 1813, le 1<sup>er</sup> septembre, les noces de M<sup>me</sup> votre sœur [Elise]. J'ai, dans ces intervalles, fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire pour parvenir à mon but si désiré et, si je n'ai pas donné à mes lettres une tournure plus brillante, j'ai du moins prouvé par des faits tout leur contenu. Le résultat n'a pas été à mon avantage. Je dois croire que la Providence dirige tout pour le mieux. Vivre et mourir dans ma patrie est la plus chère de mes pensées. De tous les pays que je connais, aucun n'en approche pour le bonheur de la vie. Le ciel, en rompant une union chère à mon cœur, me réserve, je le crois, l'avantage d'y parcourir ma carrière.

» Mais, ce qui me peine le plus de la part d'une amie, c'est que pour parvenir à son but, elle aille, au lieu de parler en Suisse, elle aille, dis-je, déterrer dans l'arrière des griefs [concernant le ton de ses lettres et leur relative brièveté] dont je m'étais pleinement justifié dans le temps. Plus de loyauté m'aurait coûté plus de larmes dans cette conjoncture, il est vrai, mais il est encore plus pénible de perdre de l'opinion qu'on avait d'une personne chérie. »

<sup>212</sup> Fonds d'Odette 3, P 76, n° 189: Ch. à Eug., de Sion, le 20 novembre 1813, minute. — Souligné par Charles.

satisfaire des rôles qu'elle lui impose de jouer. Une telle disjonction existe entre ses désirs et le comportement d'Eugénie que sa réaction, quoique excessive en un certain sens, peut se comprendre et se justifier, d'autant plus que, on ne peut guère en douter, il en attend un résultat positif. Il sait bien que la Vaudoise ne supporte pas l'idée de rompre et il espère qu'elle va se montrer désormais plus ardente, plus attentive à ses vœux. L'expérience de trois ruptures précédentes est là pour l'éclairer sans équivoque à ce sujet.

Tandis que Charles rédige sa lettre, Eugénie se prépare à quitter Genève. Son père, en effet, ayant été fort malade, a exprimé le désir de la voir au plus tôt et, comme sur les conseils du curé Vuarin et de François-Marie Bigex<sup>213</sup>, elle a mis certaines conditions à son retour, il a consenti à les accepter toutes, «dont la plus essentielle est la permission d'aller passer à Fribourg les fêtes» religieuses aussi longtemps qu'elle sera établie à Guévaux<sup>214</sup>. Elle ne peut alors douter que Charles soit satisfait de sa décision puisque lui-même, le 24 octobre, l'a encouragée à rejoindre ses parents et qu'ils ont envisagé d'être unis à Guévaux<sup>215</sup>.

Aussi prend-elle connaissance de la réaction du Valaisan avec stupéfaction. Selon elle, sa lettre du 1<sup>er</sup> novembre ne justifie nullement une rupture, preuve en soit sa volonté de la faire lire «par ceux qui ont jugé» celle que Charles lui a envoyée le 24 octobre. Il faut donc en déduire qu'elle sert de prétexte. «On n'est point aimable, ricane-t-elle, quand on est souffrante, quand on perd les charmes de la santé...» «J'ose croire que si mes juges avaient été M<sup>me</sup> votre mère ou M<sup>me</sup> d'Olbec... Cette dernière surtout connaît trop bien mon cœur pour interpréter comme on l'a fait le sens de mes lettres. J'écris selon la disposition du moment; j'écris comme je parle, sans y mettre plus d'importance.» Et, fidèle à une tactique qu'elle ne reniera jamais dans les moments difficiles, elle réclame,

<sup>213</sup> *Ibidem*, n° 185. Ils souhaitent d'ailleurs qu'elle ne reste pas trop longtemps à Genève.

<sup>214</sup> *Ibidem*, n° 190.

<sup>215</sup> Voir ci-dessus, t. I, pp. 103, 104 et 113.

malgré tout, qu'ils poursuivent leur correspondance, si ce n'est au nom de l'amour, du moins au nom de l'amitié<sup>216</sup>.

Le 27 novembre, Charles revient à la charge avec un petit air de triomphe, car il a soumis la lettre litigieuse à Marguerite Tousard d'Olbec et celle-ci y a vu, comme lui, «percer à travers quelques fleurs éparses, affirme-t-il, un sentiment bien prononcé qu'une barrière éternelle nous sépare». Encore plus sûr de son bon droit, il précise et développe les principaux griefs qu'il a peu à peu accumulés contre Eugénie. Il l'accuse d'être inconstante et la soupçonne de vouloir la rupture, mais d'en refuser la responsabilité. «[...] Cela te serait bien agréable, écrit-il, si cela partait de moi.» Il lui reproche encore ses lettres trop rares durant six mois, l'inutilité des démarches qu'il a faites en vue de leur union, l'incertitude et l'inquiétude qu'il connaît à cause d'elle et qui consomment ses «plus belles années»: ne risque-t-il pas en effet d'être engagé dans l'armée en raison d'«une conscription de 300 000 garçons sur l'arrière», que la situation politique et militaire du moment exige<sup>217</sup>?

Magnanime, il lui laisse néanmoins une ultime chance; il lui donne la possibilité de décider en dernier ressort de leur rupture ou de leur renouement, sans équivoque cependant: «Est-il jour? Est-il nuit? C'est ce qu'il m'importe de connaître très catégoriquement et sans aucun détour; c'est ce que je ne puis savoir que de toi. Quel que soit le résultat de ta décision, veuille conserver au moins de l'amitié pour celui qui était digne d'un plus tendre sentiment.»<sup>218</sup>

<sup>216</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 190. Voir encore *ibidem*, n° 83: Eug. à Ch., de Genève, le 23 [novembre 1813].

<sup>217</sup> Voir ci-dessous, t. II, p. 43.

<sup>218</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 191. L'avant-dernier paragraphe de sa lettre résume fort bien sa pensée: «Eugénie, quelle que soit la force des sentiments qui m'attachent à toi, quel que soit le vide affreux qui succéderait à mon amour pour toi, dût le Valais, ma patrie chérie, me paraître un désert sans toi, je conserve assez de fierté pour tout y sacrifier plutôt que de vouloir paraître plus longtemps le jouet de belles phrases qui ne sont jamais suivies d'aucun résultat. Au reste, j'ai prouvé mon amour et mes sentiments en sollicitant, depuis dix mois et sans cesse, soit par mes lettres, soit de vive voix, notre union. Toi, tu veux prouver, dis-tu, ton amour et ton attachement en prolongeant sans cesse notre éloignement. C'est pour faire rire un mourant, sans doute, que tu parles ainsi.» – Le 29 novembre 1813, il lui écrit encore une fois afin, notamment, de se réjouir avec elle de son retour à Guévaux.

Abasourdie par le jugement qu'a rendu Marguerite Tousard d'Olbec, agacée et outrée par les griefs qui lui sont formulés, humiliée par l'espèce d'ultimatum qui lui est dicté, persuadée de n'avoir aucun tort et d'être victime d'incompréhensions rares, énervée – à en être plus souffrante – par cette péripétie pénible de ses amours<sup>219</sup>, Eugénie n'hésite pas cependant, le 29 novembre, à répondre à Charles, sur un ton bougon il est vrai, qu'elle n'a jamais voulu rompre et que, preuve d'amour incontestable, elle lui abandonne à son tour son sort! Si la forme qu'elle utilise est alambiquée, le fond est clair: elle l'aime<sup>220</sup>!

Le lendemain, 30 novembre 1813, elle quitte Genève pour Guévaux, joignant ainsi l'action à la parole, encore incertaine des intentions de Charles, à un moment où les combats entre les troupes napoléoniennes et celles des Alliés se rapprochent dangereusement de nos régions et vont influencer quelque peu sur leurs relations.

Il est décidément fort long et semé d'embûches le chemin qui devrait les conduire au pied de l'autel! L'on ne saurait nier d'ailleurs que la personnalité d'Eugénie soit alors la cause principale de leurs difficultés. Le caractère de la Vaudoise, de type névrotique, se définit principalement par certains traits hystérico-obsessionnels: pensons à son hypersensibilité, à sa vive imagination, à sa mythomanie qui l'amène parfois à trahir la réalité; à sa soif d'absolu à laquelle seul

Il termine sa lettre par ces mots – il n'a pas encore de réponse à celle du 27 –: «[...] Crois-moi, pour la vie, ton sincère et tout dévoué ami, puisque je ne puis prétendre à une autre qualité.» (*Ibidem*, n° 192: Ch. à Eug., de Sion, le 29 novembre 1813, minute.)

<sup>219</sup> «Le jour où je vous écrivis, affirme-t-elle, je me sentais moins bien et l'oppression augmenta au point que, vendredi [26 novembre], on chercha le médecin à 11 h. de la nuit, et je fus veillée. Je me sens mieux aujourd'hui [lundi 29 novembre], quoiqu'on m'entende à peine parler.» (*Ibidem*, n° 88: Eug. à Ch., [Genève,] le 29 novembre [1813].)

<sup>220</sup> Elle écrit notamment: «Quant à rompre, vous vous trompez, je ne l'ai jamais désiré. Ainsi je n'ai pu ni vous provoquer volontairement à le faire ni me résoudre à briser moi-même un lien que je croyais sacré. Je ne le ferai pas moi-même; c'est assez de souscrire à votre volonté. N'en demandez pas davantage, si elle est notre séparation. Après vos dernières lettres, je ne puis rien dire; il ne m'est pas permis de chercher à parler à votre cœur; vous abandonner mon sort, c'est vous prouver que le vôtre m'est cher et que, s'il dépendait de moi de le rendre heureux, je ne négligerais rien pour y parvenir.» (*Ibidem*.)

le catholicisme qu'elle croit Vérité répond pleinement, ce qui explique que son adhésion à cette religion soit inébranlable<sup>221</sup>; pensons à sa nervosité, à sa tendance au scrupule ainsi qu'au doute et aux crises de conscience morale, aux remises en question incessantes ou presque de ses décisions, de ses engagements, et à sa suggestibilité qui l'empêche d'atteindre à une identité de soi fermement établie; pensons à ses réactions violentes, à ses colères et à ses larmes; pensons à ses bouderies, à ses états dépressifs et aux troubles fonctionnels de son corps enfin, troubles dans lesquels il lui est arrivé de se complaire pour différer et son retour à Guévaux et la date de son mariage.

Même si ces traits hystérico-obsessionnels ne se sont jusqu'ici que peu manifestés sous forme de troubles patents, la personnalité d'Eugénie, telle qu'elle vient d'être précisée, ne laisse guère espérer que les relations futures entre la Vaudoise et le Valaisan, dont on connaît le manque de souplesse, pourront s'améliorer durablement.

<sup>221</sup> Avant de se convertir et donc d'adhérer pleinement au catholicisme, Eugénie en a évidemment contesté certains aspects, avec véhémence parfois. (Voir notamment ci-dessous, t. II, pp. 99-102.)



## Chapitre IV

# Le temps des dérobades et des incertitudes (1813-1816)

### *1. Eugénie de Treytorrens à Guévaux : le début de laborieuses négociations*

Sur le chemin de Guévaux, Eugénie s'arrête notamment chez sa tante Elisabeth de Treytorrens, à Morat où l'attend, au bureau de poste, une lettre de Charles d'Odet, datée du 29 novembre 1813<sup>1</sup>.

Celui-ci, comme pour la fortifier dans sa foi au moment où elle s'en retourne chez elle, lui annonce qu'il a commandé un ex-voto afin de perpétuer le souvenir de sa conversion dans la chapelle des Agettes et qu'une « messe fondée » y attestera désormais tous les 27 mai cet événement « mémorable ». En fils plein de vénération pour tout ce qui est d'ordre familial, il se réjouit grandement à l'idée qu'elle va retrouver ses parents et vivre parmi les siens après « deux années de séparation pénible ». Seules deux fausses notes, d'ailleurs jouées en sourdine et fugacement, mais dont la seconde est capitale, troublent l'harmonie de sa lettre : il reproche implicitement à

<sup>1</sup>Fonds d'Odet 3, P 76, n° 193. — Elisabeth Marcuard, née en 1759, a épousé vers 1780 François de Treytorrens (1744-1811), frère de Samuel-Henry.

Eugénie d'avoir «délibéré» quant à leur mariage plus que «le moment nécessaire et prescrit par la sagesse», et il l'assure de demeurer son ami puisqu'il estime ne plus pouvoir prétendre «à une autre qualité»<sup>2</sup>.

Le 4 décembre 1813, après une séparation de plus de deux ans qui fut douloureuse pour tous les trois, Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens qui, au fil du temps, ont pu dominer leur courroux et leur chagrin, d'ailleurs déclinants, accueillent avec émotion leur fille prodigue qui leur revient amaigrie et valétudinaire. Elle et eux ont, durant les premiers jours de leurs retrouvailles, mille questions à se poser, mille nouvelles à s'apprendre. Ils parlent de Charles, examinent son portrait qu'Eugénie montre avec fébrilité et jugent son aspect fort aimable. Les parents de Treytorrens réitèrent leurs regrets qu'il ne soit pas venu pour les noces d'Elise; ils louent Charles-Emmanuel de Rivaz dont ils ont reçu plusieurs lettres, toutes révélatrices, selon eux, d'un homme fort «distingué», et ne cessent de manifester leur éternelle reconnaissance envers la famille Tousard d'Olbec.

Le 12 décembre, Eugénie décrit à Charles ces retrouvailles et les «vives» émotions dont elles furent cause, sans chercher aucunement à clarifier ses propres sentiments au regard de l'amour et de l'amitié, termes entre lesquels elle entretient une confusion sans doute voulue; et elle lui annonce qu'elle va probablement se rendre au couvent de la Visitation à Fribourg, son père désirant «aller à Neuchâtel passer quelques mois pour l'éducation» d'Henriette, sa benjamine<sup>3</sup>.

Dans sa réponse du 20 décembre, Charles se garde bien d'aborder directement quelques questions essentielles à leurs relations futures. Pourtant, il conseille à Eugénie de ne pas séjourner longtemps à Fribourg, sous prétexte que le climat de Neuchâtel est plus favorable à sa santé et afin qu'elle retourne au plus tôt auprès

<sup>2</sup> *Ibidem*, n° 192. — «Ta sœur Elise doit jouir, constate-t-il notamment, d'une paix intérieure bien profonde; elle n'a délibéré que le moment nécessaire et prescrit par la sagesse. Toujours ces mariages ont l'avantage sur ceux auxquels précèdent tant d'incombarras [*sic*].»

<sup>3</sup> *Ibidem*, n° 193.

des siens; et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il craint que Fribourg ne devienne une seconde Genève, qu'il espère qu'elle retrouvera équilibre et santé au sein de sa famille, et qu'il n'a donc pas renoncé à elle. D'ailleurs, s'il exprime son inquiétude d'être un jour enrôlé dans l'armée lors d'une conscription qui n'épargnerait évidemment point les célibataires «dans un pays où tout le monde se marie», il semble bien que ce reproche implicite soit destiné à tester la réaction de la jeune femme et, par conséquent, à faire le point sur les sentiments qu'elle éprouve à son égard et sur la persistance ou non de sa volonté matrimoniale dont dépend leur avenir. Mais, comme il parle d'amitié et non d'amour, comme il use d'un ton amical, plus poli qu'affectueux, il paraît s'ingénier pour le moins à entretenir l'équivoque sur ses intentions, et la Vaudoise s'en trouvera désemparée<sup>4</sup>.

Cependant, à la fin de décembre 1813 et au mois de janvier 1814, au plus fort du passage dans nos régions de troupes alliées à l'assaut de l'Empire napoléonien ébranlé par la défaite de Leipzig, les deux correspondants vont jeter bas leur masque et abandonner momentanément leurs calculs inavoués, leurs artifices plus ou moins maladroits: ils vont en effet renoncer à toute froideur pour échanger des nouvelles d'actualité, pour exprimer leurs préoccupations d'ordre politique et militaire, et surtout pour s'enquérir l'un de l'autre et des connaissances qui leur sont chères, tels les membres des familles Tousard d'Olbec et de Rivaz, tous sujets qui seront développés dans le chapitre VI<sup>5</sup>.

Eugénie, en particulier, éprouve de fortes inquiétudes sur le sort de Charles, en raison de l'occupation du Valais par des soldats autrichiens, inquiétudes que sa vive imagination nourrit sans cesse au point que, le 2 janvier 1814, elle s'exclame: «C'est lorsque je tremble pour vos jours que je sens combien vous m'êtes cher.»<sup>6</sup>

Touché par cet aveu qui sera répété sous des formes diverses dans d'autres lettres encore, Charles laisse apparaître, le 14 janvier,

<sup>4</sup> Voir, respectivement, *ibidem*, n° 194: Ch. à Eug., de Sion, le 20 décembre 1813, minute; *ibidem*, P 78, n° 59.

<sup>5</sup> Voir ci-dessous, t. II, pp. 22-70.

<sup>6</sup> Fonds d'Odet 3, P 78, n° 59.

le fond de sa pensée et de son cœur: il aime toujours la jeune femme et désire qu'ensemble ils bâtissent un avenir commun<sup>7</sup>.

Il semble donc que désormais plus rien ne s'oppose à leur mariage, d'autant plus que, le 22 janvier, le Valaisan annonce avec soulagement être entré au service du gouvernement provisoire de son pays, être chargé de rétablir partiellement le «système des finances» en cours sous l'ancienne République, ce qui le met à l'abri des futures conscriptions et lui assure des revenus supplémentaires<sup>8</sup>.

La Vaudoise cependant, tout en proclamant son amour, suscite de nouvelles discussions et de nouveaux obstacles. Le 31 janvier 1814, elle regrette que les fonctionnaires et les militaires français aient quitté le Valais en raison de l'arrivée des Autrichiens, et dit craindre par-dessus tout le départ définitif des Tousard d'Olbec qu'elle sait en effervescence: Louis et sa fille Anne-Louise sont en France, tandis que Marguerite est venue s'installer à Saint-Maurice. Sion ne pouvant être désormais qu'un désert d'une tristesse accablante», Eugénie encourage Charles à s'établir à Saint-Maurice où, espère-t-elle, Marguerite Tousard d'Olbec demeurera et où vivent notamment divers membres des familles de Charles-Emmanuel de Rivaz, de feu Antoine-Hyacinthe de Quartéry et de

<sup>7</sup> «Tout conspirant à me faire croire, écrit-il ce 14 janvier 1814, que tu ne tenais à moi que par une espèce de bienséance, je ne voulais pas te fatiguer par l'expression de sentiments qui devaient t'être pénibles dès lors que tu ne les partageais plus: le sentiment de l'amitié que j'espérais te faire agréer était la seule consolation qui restait à mon cœur ulcéré et, pour ne pas perdre ce faible espoir, j'étais obligé de mesurer mes termes afin que, ne le confondant pas avec celui que mon cœur ambitionnait, tu puisses te livrer avec plus de confiance et d'effusion à celui-là qui devenait ma dernière ressource. Eugénie, songe que c'est dans les moments d'affliction et de désastre (et nous ne sommes pas encore au bout) que l'amour et l'amitié deviennent des dons célestes; ils allègent les plus grands fardeaux et tout devient supportable quand ils sont partagés. Un sourire fait oublier des années de souffrances. Quand est-ce que la Providence me croira digne de rencontrer des fleurs sur la route de cette courte vie? C'est (j'en ai la confiance) quand elle t'inspirera cette volonté. Puisse ma constance en accélérer le moment pour le bonheur de ton bien tendre ami!» (*Ibidem*, P 77, n° 1: Ch. à Eug., de Sion, le 14 janvier 1814, minute partielle.)

<sup>8</sup> *Ibidem*, n° 2: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, les 22 et 26 janvier 1814, minute. Voir ci-dessous, t. II, pp. 26 et 27.

feu Etienne-Louis Macognin de la Pierre, membres qu'elle a eu l'occasion de rencontrer durant son séjour à Sion<sup>9</sup>.

Et, dès lors, elle se met à parler argent et confort avec une ténacité qui prouve combien elle craint d'habiter un pays pauvre qui ne peut soutenir la comparaison avec le riant Guévaux où les difficultés de vivre ne sont que passagères. Estimant que Charles n'a pas de ménage<sup>10</sup> et que ses besoins sont fort médiocres, elle exige d'en avoir un bien monté dès le début de leur vie commune, ce qui implique, selon elle, des achats de meubles, de vaisselle, de linge et autres pour 300 louis – 4800 francs –, à faire en Suisse, car Sion n'est pas une ville commerçante. Elle admet que c'est à son père à satisfaire ses exigences<sup>11</sup>; mais, comme il affirme ne pouvoir lui donner pour l'instant, vu une situation financière passagèrement difficile, que les meubles qu'elle a dans sa chambre, 50 louis destinés principalement à son trousseau et une rente sur sa dot de 12 000 louis, elle en conclut que leur mariage est à nouveau retardé<sup>12</sup>.

Charles a beau lui affirmer, le 9 février, qu'il possède un ménage de 200 louis environ auquel il suffit que chacun d'eux ajoute 25 louis pour qu'ils soient «montés aussi bien que les meilleures maisons de Sion» – «excepté, écrit-il, que nous aurons moins de réserves» – et pour qu'ils vivent dans «la propreté et l'élégance» qui «suppléeraient à la profusion»; il a beau lui promettre qu'ils compléteront peu à peu leur mobilier et lui offrir d'aménager pour elle un appartement dans la maison qu'il possède en copropriété à Saint-Maurice, où elle pourra loger toute l'année si elle le désire, ce qui, de sa part, est une concession de taille, puisque c'est à Sion qu'il exerce l'essentiel de ses activités<sup>13</sup>; il a beau envisager de se

<sup>9</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 3.

<sup>10</sup>Elle se réfère à l'époque où elle était à Sion et dit: «Je voyais que tu n'avais rien, puisque tu vivais chez tes parents.» (*Ibidem*.)

<sup>11</sup>Le 8 mars 1814, elle écrira toutefois que son père estime que c'est surtout «à l'époux à monter sa maison». *Ibidem*, P 76, n° 143: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 8 mars 1814 (et non 1813 comme indiqué).

<sup>12</sup>*Ibidem*, P 77, n° 3.

<sup>13</sup>L'appartement qu'il propose alors à Eugénie se situe actuellement au n° 46 de la Grand-Rue.

rendre bientôt à Guévaux pour la rencontrer et préparer leur mariage; il a beau la mettre en garde contre des goûts de luxe qui leur vaudraient en Valais «des ennemis et du ridicule» et contre l'attitude dilatoire dans laquelle elle semble se complaire<sup>14</sup>, elle ne paraît guère disposée à lui faire des concessions.

Le 24 février, en effet, elle dénonce ce qu'elle appelle l'imprévoyance de son ami, affirmant: «Autant j'aime à voir en toi cette sagesse qui, bien jeune, t'a mérité la confiance de ton pays lorsqu'il s'agit des affaires, autant, lorsque c'est de moi qu'il est question, j'aime à trouver dans mon ami l'irréflexion de 15 ans. Et moi aussi, mon Odet, si je ne consultais que mes sentiments pour toi, je me lierais sans songer au lendemain»; elle continue de considérer son ménage comme inexistant ou presque et parle à nouveau d'une mise de fonds initiale de 300 louis qu'elle réduit, l'espace d'une ligne, comme par inadvertance, à 200-300 louis, non compris les 50 que Samuel-Henry lui donne et qui sont obligatoirement destinés à son trousseau et à certains préparatifs de leurs noces. Elle répète que l'ajournement de leur union est dû à la gêne financière passagère de son père qui est encore incertain de ce qu'il pourra lui donner, et elle prend bien soin d'affirmer qu'elle n'est par conséquent pour rien dans ce renvoi dont il lui faut bien tenir compte pourtant: tout en souhaitant voir Charles à Guévaux durant la belle saison et tout en acceptant son offre concernant l'appartement de Saint-Maurice, elle dit projeter un voyage en Angleterre si «un sort imprévu» les séparait<sup>15</sup>.

Le 2 mars, Charles rétorque qu'il s'est mis en ménage il y a dix-huit mois et qu'elle paraît l'avoir oublié; il énumère longuement les principaux biens mobiliers qu'il possède et qui sont loin d'être

<sup>14</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 4: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, les 7 et 9 février 1814, minute. — Il lui écrit notamment: «[...] Je frémis quand je vois tant de jours s'écouler dans l'angoisse la plus pénible, tandis que tous ces jours pourraient être comptés, même durant la tourmente politique qui nous environne de toutes parts, pour les plus prospères. Un je ne sais quoi me chuchote malgré moi qu'Eugénie brûle d'un feu bien moins actif que celui qui ne connaît point d'obstacles que ceux que lui oppose l'objet de ses plus tendres amours.»

<sup>15</sup>*Ibidem*, P 76, n° 73.

négligeables<sup>16</sup>, et il s'en prend au projet de voyage en Angleterre, projet dont elle a pourtant souligné l'incertitude: il dit ne plus vouloir qu'elle lui parle «des bords de la Tamise, parce que cette idée, constate-t-il, me met en pleine insurrection». C'est là un avertissement on ne peut plus clair: agacé par les nouveaux atermoiements de son amie, il l'engage à se consacrer désormais tout entière et sans arrière-pensées à leur union qui ne saurait tarder si elle ne veut pas l'amener à perdre patience une fois encore<sup>17</sup>.

La réponse d'Eugénie à cet avertissement est en un sens effarante. La jeune femme, faisant fi de l'inventaire dressé par son ami, s'entête à soutenir qu'il ne possède quasiment rien, et montre une suffisance fort impertinente. «J'ai lu avec la plus vive reconnaissance, lui écrit-elle, le détail que tu me fais de tes petites propriétés. J'ai un peu ri, et j'avais bien l'envie de pleurer. Cher Odet, quelle simplicité! mais je crois que tu en as plus que les autres Valaisans [...]. Ne pouvant dire à mes parents ce qui forme ton ménage, parce que, dans le fond, ce n'est presque rien et, désirant obtenir d'eux ce qui nous était nécessaire, j'ai tout uniment dit que tu n'avais point de ménage, ni linge ni vaisselle, parce que c'est vrai, car ce que tu as ne peut se compter.»

Néanmoins, la lettre de Charles du 2 mars 1814, le fait que son père lui a offert 50 louis supplémentaires pour l'achat de vaisselle en argent et l'annonce que, lors des tractations concernant le contrat de mariage, Charles-Emmanuel de Rivaz a parlé d'une somme de 100 louis que son neveu était disposé à donner à son épouse en guise de bienvenue la rendent plus conciliante que le 24 février. Elle admet que 150 louis – soit les 50 louis destinés à l'achat de vaisselle et les 100 louis de bienvenue – pourront à l'extrême limite suffire à leur installation, sans compter les meubles de sa chambre qu'elle emportera et les 50 louis dont la plus grande part est destinée à son trousseau; elle prie Charles de lui fournir quelques précisions sur son nouvel emploi et de s'intéresser aux biens que les Rambuteau et les Quinque, deux familles françaises, ont abandonnés en Valais

<sup>16</sup> Voir ci-dessous, t. II, pp. 185-187.

<sup>17</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 5: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 2 mars [1814], minute.

à l'arrivée des troupes autrichiennes, et qui, peut-être, seront vendus aux enchères: il pourrait en effet y acheter «en bloc» et à meilleur marché<sup>18</sup>.

Ces préoccupations matrimoniales ne l'empêchent pas de glisser dans sa lettre un paragraphe qui insiste sur la fragilité de leurs espoirs présents et qui semble donc destiné à étouffer les velléités d'optimisme qui auraient pu naître dans l'esprit de Charles<sup>19</sup>.

Celui-ci, qui ne saurait être satisfait des exigences et des tergiversations de son amie, tente néanmoins de mater son impatience et son irritation afin de ne pas compromettre plus encore la réalisation d'un mariage qu'il souhaite ardemment, et il agit comme s'il voulait n'avoir absolument rien à se reprocher en cas d'échec. Plus qu'Eugénie, il veut croire leur mariage prochain, et il n'hésite pas à acheter un service de vingt-quatre couverts, des rideaux et une glace<sup>20</sup>. Sa lettre du 14 mars 1814 est fort enjouée: il semble heureux de la tournure que prennent les négociations, mais il est vrai que l'écriture est propice à la dissimulation, au calcul. Il parle de son nouvel emploi qui lui rapporte 32 francs par mois, non compris les frais de voyage et de bureau, et dit être l'un des fonctionnaires les mieux payés du Valais<sup>21</sup>. Il plaisante le mépris qu'Eugénie a montré envers son inventaire, alors qu'il estime «être

<sup>18</sup> La famille de Rambuteau à laquelle il est fait allusion est celle de Claude-Philibert, dernier préfet du département du Simplon. Quant au chef de la famille Quinque, il a été contrôleur à l'Enregistrement de ce même département.

<sup>19</sup> «Et quoi! mon ami, lui écrit-elle, tu te révolterais si j'allais en Angleterre? Mais si l'on ne veut pas nous mettre en ménage, il faut bien faire quelque chose pour prendre patience et pour attendre la fortune et de meilleures circonstances; et je te jure que je ne vois rien de mieux que d'aller courir le monde, voir, s'instruire, jouir des arts, si l'on ne peut obtenir des jouissances plus naturelles. Au surplus, il faut voir. J'espère toujours que les difficultés s'aplaniront, mais ces retards me paraissent coupables et douloureux. Plus j'y réfléchis, plus je m'affermis dans la pensée que nous devons nous marier ce printemps ou bien... Mais il faut s'en remettre à la volonté du ciel pour notre avenir. Seulement, il me semble que, si nous ne pouvions être unis au plus tard cet été, tu dois préférer ta liberté... et moi aller me distraire loin d'ici!» (Fonds d'Odé 3, P 76, n° 143.)

<sup>20</sup> *Ibidem*, n° 144: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 14 mars [1814], minute.

<sup>21</sup> Le salaire annuel de Charles d'Odé se monte donc à 384 francs. Selon PAPILLOU, en 1817, le concierge de la prison de Sion et les gardes aux frontières, travaillant 280 jours environ à 14 batz la journée, touchent quelque 370 francs par



le mieux monté» des célibataires valaisans, et il lui confie, magnanime, «le choix des meubles à acheter et l'empire sur l'intérieur du ménage». Il lui demande de lui faire parvenir le détail des meubles qu'elle projette de se procurer, afin qu'il puisse s'intéresser de près aux «montes» ou enchères, lui recommande de conserver auprès d'eux Madeleine, la domestique qui est alors à son service et, comme, selon l'usage valaisan, les 100 louis de bienvenue ne se donnent pas tout de suite au moment du mariage, il se déclare disposé à mettre de lui-même 100 louis sur les meubles, à condition cependant qu'elle ne le presse pas trop, car pour lui aussi les temps ont été durs. Si Eugénie veut bien solliciter de son père des sommes en avance de sa dot, tout pourrait s'arranger rapidement et ils auraient «bien de l'aisance dans l'intérieur de la maison».

La jeune femme retient surtout de cette lettre une phrase qu'elle isole d'un contexte fort aimable, une phrase écrite sans méchanceté aucune, mais lourde, il est vrai, de signification, à savoir: «[...] Il serait impossible que, plutôt que de renoncer à quelques demi-petites jouissances de meubles, elle [Eugénie] veuille se résoudre de sang-froid à abandonner celui qu'elle appelle son tendre et cher ami.»<sup>22</sup>

Elle le prend de haut, dit vouloir le punir en renonçant à le tutoyer et à le qualifier de «*tendre ami*»<sup>23</sup>, rappelle que, avant que sa famille subisse quelques revers de fortune, elle a vécu sa prime jeunesse «dans toutes les jouissances de la fortune», puis qu'elle a passé «du luxe et des plaisirs à la simplicité et à l'économie»<sup>24</sup> et

an, ce qui est «superbement» payé, quoique insuffisant pour faire vivre décentement une famille. A la même époque, un artisan moyen gagne quelque 10 batz par jour. (JEAN-HENRI PAPILLOU, *Les prix des marchés de Sion au XIX<sup>e</sup> siècle*, dans *Société et culture du Valais contemporain*, [Sion,] 1974, pp. 100 et 101.)

<sup>22</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 144.

<sup>23</sup> «J'ai résolu, écrit-elle, de vous punir et, pour cela, vous allez rire, mais peu m'importe! Je crois que vous me reprochez de vous dire à quel point je vous aime. Eh bien, je ne veux plus vous dire *toi*, plus vous dire *mon tendre ami*, et vous voilà bien puni, quoique je ne vous en aimerai pas moins...» (*Ibidem*, P 77, n° 12. – Souligné par Eugénie.) – Charles considérera cette sanction comme une plaisanterie. (*Ibidem*, n° 6 et n° 7 – fragments de la même lettre –: Ch. à Eug., de Sion, le 9 avril 1814, minute.)

<sup>24</sup> Affirmation exagérée.

que, malgré tout, ses habitudes sont encore différentes de celles de Charles; et de justifier son insistance à être convenablement établie, à ne pas se lancer dans le mariage sans assurances précises par «le peu de besoin, écrit-elle, que vous donnent vos usages [et] qui m'a fait comprendre que vous ne pouviez deviner les nôtres». Le désir qu'il a exprimé de garder Madeleine en est un exemple frappant. Cette domestique n'est, en effet, à son avis, guère convenable: elle est trop âgée; habituée aux gros travaux, elle ignore certains services à rendre à une maîtresse de maison; et elle se conduit trop familièrement avec Charles. Aussi Eugénie lui préfère-t-elle une jeune femme de la région de Neuchâtel, qu'elle compte amener avec elle en Valais, puisque Charles lui a laissé entendre naguère que Madeleine quitterait son service lorsqu'il se marierait.

Quant aux questions pécuniaires en suspens, son attitude n'a pas varié. Il ne leur reste donc qu'à patienter jusqu'à ce que la situation évolue. Cependant, elle prend soin de lui rappeler qu'elle préfère fixer leur ménage à Saint-Maurice plutôt qu'à Sion; elle le prie de s'occuper des ventes à l'encan et de lui trouver un clavecin que ses parents sont disposés à lui offrir, car ils souhaitent garder celui de Guévaux pour Henriette; et elle dit avoir préparé la «liste des choses et des prix» qu'il lui a demandée. Mais, curieusement, elle trouve inutile de la lui envoyer, à moins qu'il n'insiste, car, d'après elle, il se rendra fort bien compte, lors «des montes», de ce qui est nécessaire dans un ménage et dont il manque.

Et, tout en souhaitant qu'il ne tarde pas à venir la retrouver, elle lui annonce son départ pour Fribourg, départ qu'elle fixe au lendemain 30 mars 1814... sans préciser la date de son retour<sup>25</sup>!

## *2. Premier séjour d'Eugénie de Treytorrens au couvent de la Visitation de Fribourg*

Eugénie de Treytorrens, nous l'avons vu, a espéré pouvoir fêter Noël 1813 au couvent de la Visitation: elle en a exprimé le souhait

<sup>25</sup>Fonds d'Odé 3, P 77, n° 12.

à l'évêque de Lausanne, Mgr Joseph-Antoine Guisolan<sup>26</sup>, a écrit à la Visitation; mais, comme les réponses – positives – de l'un et de l'autre ne lui sont parvenues que le 24 décembre «fort tard», elle a remis son départ au 2 janvier 1814, désireuse qu'elle était de passer en famille le nouvel an<sup>27</sup> et de célébrer à Fribourg l'octave de Noël.

Le 2 janvier cependant, le brouillard a été si dense que, sur le conseil de sa mère soucieuse de la précarité de sa santé, elle a renvoyé son voyage «au premier moment de beau»<sup>28</sup>. L'hiver en a décidé autrement: le temps, le lac entièrement gelé et les routes recouvertes de neige à en être impraticables ont fait obstacle à ses intentions; trois fois encore, au cours du mois de janvier, elle s'est mise en route et trois fois elle a dû rebrousser chemin<sup>29</sup>. Dans les milieux qui se sont occupés de sa conversion, on s'est inquiété de ses attermoissements; Caroline de Sieyès et le curé Vuarin lui ont écrit leurs craintes de la savoir éloignée de toute pratique liturgique, et la Vaudoise a finalement décidé de se rendre à Fribourg une dizaine de jours avant le 10 avril, fête de Pâques<sup>30</sup>.

Le 30 mars 1814, elle quitte Guévaux et gagne le couvent de la Visitation<sup>31</sup>. Elle va y séjourner durant quinze jours, y jouir, «dans toute [leur] étendue, du calme et des consolations de la religion [catholique]»; y côtoyer notamment Catherine-Eugénie Tousard d'Olbec, une des filles de sa «seconde mère», pensionnaire du couvent; y rencontrer le père Herménégilde, ancien gardien du couvent des capucins de Sion et confident de Charles d'Odet, et y attendre en vain une lettre de ce dernier<sup>32</sup>.

Le 15 avril 1814, elle quitte Fribourg, animée d'une foi revivifiée et persuadée que des nouvelles de son ami l'attendent à Guévaux.

<sup>26</sup> Joseph-Antoine Guisolan (1735-1814) fut évêque de Lausanne de 1803 à sa mort.

<sup>27</sup> En raison du passage des troupes alliées dans notre pays, Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens, ainsi que leur fille Henriette, ne sont pas partis pour Neuchâtel.

<sup>28</sup> Fonds d'Odet 3, P 78, n° 59.

<sup>29</sup> *Ibidem*, P 77, n° 3.

<sup>30</sup> *Ibidem*, P 76, n° 73; n° 143.

<sup>31</sup> Il sera plus longuement question de ce couvent, ci-dessous, t. II, pp. 131-134.

<sup>32</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 8: Eug. à Ch., de Guévaux, le 16 avril 1814. – Sur le père Herménégilde, voir ci-dessous, t. II, pp. 135-141.

3. *Vers la venue de Charles d'Odet à Guévaux.  
Deuxième séjour d'Eugénie de Treytorrens  
au couvent de la Visitation de Fribourg*

De retour chez ses parents, ayant constaté qu'aucune lettre de Charles n'y est parvenue en son absence, elle lui écrit, le 16 avril, afin notamment de s'inquiéter des motifs de ce silence, de souhaiter que, la saison s'y prêtant, il s'empresse de venir la trouver et de lui dire son espoir qu'ils seront bientôt «réunis» pour ne plus se quitter<sup>33</sup>.

Charles n'est en rien responsable de l'émoi de son amie. Le 9 avril 1814, il lui a en effet écrit une lettre qu'il a expédiée au couvent de la Visitation et qui a dû y parvenir peu après que sa destinataire s'en est allée. Le 22 avril, il prend la peine de confirmer ce fait dans une nouvelle missive, l'une et l'autre atteignant Guévaux vers le 25 avril<sup>34</sup>.

Dans celle du 9 avril, Charles maintient son intention de garder Madeleine à leur service, tout en souhaitant qu'ils aient deux servantes et qu'Eugénie s'occupe d'engager la seconde; il insiste sur le fait qu'il lui faudra souvent séjourner à Sion malgré que son épouse soit installée à Saint-Maurice, exprime son désir d'examiner la liste des meubles qu'elle a préparée et sa volonté de s'intéresser aux différentes «montes», si elles ont lieu. Il a du mal à contenir son amertume, comme si son impatience n'en pouvait plus d'être domptée, et son ton se durcit, d'une part, quand il lui parle de l'invitation qu'elle lui a faite de se rendre dans sa famille – «Tu ne me dis point, écrit-il, quand tu retournes à Guévaux; comment veux-tu que j'y aille te rejoindre quand j'ignore le moment où je t'y trouverai?» – et, d'autre part, quand il constate leurs divergences sur les meubles à acheter: «[La] persévérance incroyable que tu mets dans tes trois dernières lettres [celles des 24 février, 8 mars et 29 mars 1814] à être aussi bien meublée le premier jour de ton mariage que le dernier est équivalente à une séparation, et je vois

<sup>33</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 8.

<sup>34</sup>*Ibidem*, n° 10: Eug. à Ch., de Guévaux, le 7 mai 1814.

avec amertume qu'Eugénie est perdue pour son tendre ami.» La voilà clairement avertie<sup>35</sup>.

Dans sa lettre du 22 avril 1814, sa lassitude et son irritation sont plus évidentes encore. Il attaque l'attitude adoptée par la Vaudoise depuis quelques courriers et explicite ses reproches. «Je n'avais cessé, écrit-il, de solliciter et de presser le moment de notre union. Lorsque, précipitamment (je puis le dire), je surmontais ou aplanissais tous les obstacles qui pouvaient t'éloigner, de ton côté tu en suscitais toujours de nouveaux. Tes lettres, qu'il fallait t'arracher à force de prier, devenaient de jour en jour moins expressives et plus tardives; et, ce qu'il y avait de plus humiliant pour moi, tout était différé parce que je n'avais pas d'assez jolis meubles. [Tantôt] tu me dis que tu pars pour l'Angleterre cet été<sup>36</sup>; tantôt tu formes d'autres projets<sup>37</sup>. Dernièrement encore, [le 29 mars 1814,] tu me dis d'acheter un clavecin pour toi et de le garder en réserve jusqu'à ce que, ayant *des meubles*<sup>38</sup>, nous puissions nous unir. Depuis trois mois, voilà la seule lettre [celle du 16 avril 1814] où tu n'en fasses pas mention et [où] tu me laisses respirer. En vérité, Eugénie, quelles conséquences voulais-tu que je tire de tout ça? Pouvais-je soupçonner que ce soit toi qui désires notre union, tandis que tout me forçait à croire que tu l'éloignais, que tu faisais peut-être plus encore? Comment pouvais-tu croire que j'aile à Guévaux, tandis que tu m'avais dit précédemment que tu passais quelques mois à Fribourg<sup>39</sup> et que, en m'annonçant [le 29 mars 1814] ton départ pour cette ville, tu ne me dis ni où tu vas loger ni combien de temps tu y resteras?»

<sup>35</sup> *Ibidem*, n° 6 et n° 7.

<sup>36</sup> Reproche non justifié. Eugénie a parlé de ce voyage dans l'hypothèse où ils seraient séparés. (Voir ci-dessus, t. I, p. 156.)

<sup>37</sup> Le 31 janvier 1814, elle a dit être invitée à passer «quelques jours» chez sa sœur Elise, mais ignorer si elle s'y rendrait. (Fonds d'Odet 3, P 77, n° 3.) Le 8 mars, elle s'est proposée d'aller la voir et de rester auprès d'elle «quelques jours» si elle continuait d'être fort éprouvée par sa grossesse, et de «courir le monde» si les circonstances devaient encore retarder leur mariage. (*Ibidem*, P 76, n° 143.)

<sup>38</sup> Souligné par Charles.

<sup>39</sup> Le 12 décembre 1813, elle a écrit: «[Papa] veut aller à Neuchâtel passer quelques mois pour l'éducation de ma petite sœur et, si je préfère, j'irai alors à Fribourg.» (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 193.)

Les impairs de la jeune femme dénoncés, il termine sa lettre en affirmant qu'il va prendre ses dispositions afin de pouvoir s'absenter du Valais «une dizaine de jours dans le courant du mois de mai» pour s'en venir à Guévaux<sup>40</sup>.

Eugénie, prétextant la faiblesse de sa santé – elle souffre d'un «catarrhe affreux avec [...] maux de poitrine et oppressions» – ne répond à Charles que le 7 mai 1814: il ne fait pas de doute qu'elle a été mortifiée par les accusations de son ami, et le silence qu'elle a observé ressemble fort à une bouderie. Elle paraît soucieuse néanmoins de ne pas envenimer leurs relations, déjà si difficiles, et affirme qu'ils s'entendront mieux de vive voix. C'est pourquoi elle renvoie aux jours de leur rencontre qu'elle estime proche toute discussion sur leurs divergences essentielles<sup>41</sup>. Ce en quoi Charles la rejoint parfaitement<sup>42</sup>.

Avec eux cependant rien n'est simple, témoin les péripéties extravagantes qui préludent à leur rencontre. Le 7 mai 1814 donc, Eugénie envisage la venue de Charles à Guévaux comme prochaine, espère en celle de Charles-Emmanuel de Rivaz, souhaite pouvoir les recevoir tous deux le plus longtemps possible et suggère que lui soit communiqué le jour de leur arrivée à Morat. Son empressement à les accueillir est néanmoins quelque peu tempéré par la fin de sa lettre, où elle élève un léger contretemps dont on ne peut d'ailleurs lui tenir rigueur: elle veut être à Fribourg pour la fête de la Pentecôte, le 29 mai, et elle préférerait qu'ils viennent à Guévaux après cette date<sup>43</sup>.

A la lecture de tous ces vœux, Charles se sent quelque peu désarmé: non seulement il ne pourra être accompagné de Charles-Emmanuel de Rivaz, car ce dernier est en France et ne reviendra, semble-t-il, pas de sitôt en Valais – en fait il sera de retour le 20 juin<sup>44</sup> –, mais surtout il avait prévu de gagner Guévaux

<sup>40</sup> *Ibidem*, P 77, n° 9: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 22 avril 1814, minute.

<sup>41</sup> *Ibidem*, n° 10.

<sup>42</sup> Il écrit en effet: «[...] Tu as bien fait et je fais bien de ne plus parler de ménage depuis si loin. De près, j'en ai la confiance, nous nous entendrons mieux.» (*Ibidem*, n° 11: Ch. à Eug., de Sion, le 15 mai 1814, minute.)

<sup>43</sup> *Ibidem*, n° 10.

<sup>44</sup> CH.-EMM. DE RIVAZ, *Mes souvenirs de Paris*, p. 250.

dès réception de la lettre d'Eugénie! Or il ne peut, c'est évident, que respecter sans murmurer le projet religieux de son amie et renvoyer de quelques jours son voyage. Encore faudrait-il, comme il le lui fait remarquer le 15 mai, qu'il sache combien de temps elle désire rester à Fribourg<sup>45</sup>!

Vers le 24 mai, Eugénie qui est à nouveau au couvent de la Visitation commence à lui répondre et demeure empêtrée dans ses contradictions. Elle lui dit «l'impatience qu'on a» de le voir à Guévaux, affirme que seule sa mauvaise santé l'empêche, à son grand regret, de «demeurer longtemps» à Fribourg et lui demande d'adresser son prochain envoi à Guévaux<sup>46</sup> où, précise-t-elle, «j'aurai l'espérance et le plaisir de vous voir». Elle interrompt alors la rédaction de sa lettre et ne la reprend que le 1<sup>er</sup> juin pour certifier qu'elle devait quitter Fribourg en ce jour, mais qu'elle a renoncé à ce projet, séduite par l'atmosphère de recueillement qui baigne le couvent et par les bontés qu'on y a pour elle. «J'ai renvoyé, écrit-elle, de partir, je crois de huit jours; au moins est-ce comme cela que je l'écris à ma mère. Adressez-moi votre réponse à Guévaux que je la trouve à mon arrivée, et je vous écrirai de suite. Cher ami, de cette enceinte sacrée je n'ose point vous parler de mon attachement: l'amour de la créature m'y semble un sacrilège; il répand le trouble dans l'asile de la paix. Mais bientôt nous nous reverrons. Le révérend père Herménégilde qui est encore venu me voir m'a dit que vous partageriez entre lui et nous la faveur de votre visite.»<sup>47</sup>

Tandis qu'Eugénie tergiverse, Charles brûle de se trouver auprès d'elle; et, certain qu'une lettre d'elle ne va pas tarder à l'engager à la rejoindre, persuadé qu'il pourra prendre la diligence de Lausanne le 10 juin afin d'être à Guévaux le 11, il descend à Saint-Maurice. C'est là que la lettre d'Eugénie – il la reçoit le 8<sup>48</sup> – l'arrête net

<sup>45</sup> «J'étais, écrit-il, en mesure pour partir aussitôt que j'aurais eu de tes nouvelles, mais, puisque tu désires toi-même que je retarde mon départ, je ne murmurerai plus. Comptes-tu rester longtemps après la Pentecôte à Fribourg?» (Fonds d'Odette 3, P 77, n° 11.)

<sup>46</sup> Elle n'envisage donc pas la venue de Charles à Guévaux comme imminente.

<sup>47</sup> Fonds d'Odette 3, P 77, n° 13: Eug. à Ch., de Fribourg, les [24 mai (?)] et 1<sup>er</sup> juin 1814.

<sup>48</sup> Elle ne l'a donc probablement pas expédiée sitôt achevée!

dans son élan! Le voilà de nouveau décontenancé, avec la désagréable sensation d'être le jouet d'une femme frivole, et incapable de fixer la date de son départ, car, écrit-il le 9 juin 1814, «ta lettre du 1<sup>er</sup> [...] dit bien que tu n'es encore à Fribourg que pour huit jours, mais tout le reste du contexte annonce que tu y prolongeras ton séjour aussi longtemps que tu pourras». Il ne veut croire cependant qu'à un retard de quelques jours et feint un optimisme relatif qui nous paraît fort politique. «Mon oncle de Rivaz, ajoute-t-il, ne m'accompagnera pas [...], mais je désire fortement qu'il y soit [à Guévaux] lorsque nous signerons notre traité d'union et [de] concorde. Si tu apportes autant de désir que moi à signer des préliminaires dans notre prochaine entrevue, la présence du vénérable père Herménégilde n'y serait peut-être pas inutile.» Et de terminer sur un ton péremptoire qui trahit son agacement: l'état d'incertitude dans lequel il languit «depuis si longtemps» doit définitivement cesser dans le courant de ce mois de juin 1814, sinon ils seront à jamais séparés<sup>49</sup>.

Eugénie connaît suffisamment Charles pour savoir qu'elle a trop abusé de sa patience et qu'il serait périlleux pour leurs relations de vouloir retarder encore sa venue. Aussi, le 15 juin, sans avoir pourtant connaissance de la lettre du 9 juin, elle lui écrit de Neuchâtel où elle est allée rendre visite à la famille Erhard IV Borel notamment, dont elle n'a plus revu la plupart des membres depuis la fin de 1811 pour le moins; elle fixe son retour à Guévaux au 20 juin et elle lui exprime son plaisir de le retrouver enfin. Cependant, au-delà de ces signes de bonne volonté, on remarque, d'une part, qu'elle a regagné Guévaux où elle a pris le temps d'écrire à des correspondants autres que Charles, puis qu'elle est allée à Neuchâtel et y a passé trois jours avant de prendre la plume pour s'adresser à lui<sup>50</sup>; et, d'autre part,

<sup>49</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 14: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 9 juin 1814, minute.

<sup>50</sup>De Fribourg, elle est venue à Guévaux, tombant «au milieu du train d'une lessive et des embarras de plusieurs ouvrières», ce qui, joint à des malaises, l'a empêchée d'écrire tout de suite à Charles. «J'avais, affirme-t-elle sans craindre de se contredire, des lettres pressantes à faire et ne savais par où commencer. Si je n'avais consulté que mon cœur, mon ami aurait eu le premier moment, mais il est



qu'elle n'a pu empêcher que sa lettre contienne, outre quelques bavardages anodins, une détermination farouche de tempérer toute ardeur matrimoniale. Ne renonce-t-elle pas à l'idée d'amener à Guévaux le père Herménégilde, sous le prétexte, vraisemblable d'ailleurs, que «sa robe heurterait» ses parents? Ne va-t-elle pas jusqu'à rappeler combien Sion est une ville peu attrayante? jusqu'à déclarer que Louis Jurine, son médecin de Genève, lui a écrit et lui a conseillé de ne pas se marier encore, car, vu l'état actuel de sa santé, elle ne pourrait guère supporter une grossesse? et jusqu'à écrire: «Mes parents voulaient que, si vous teniez à vous marier bientôt, j'y misse une condition qui, pour être remplie, exigerait de mettre une distance entre nous. Cela serait pire que la liberté. Je voudrais être plus jeune; je vous proposerais de nous engager à être unis, mais dans un ou deux ans, en supposant que le calme me rendra la santé nécessaire à être épouse et mère»<sup>51</sup>?

Il semble que jamais Eugénie ne parvienne à se débarrasser de ses doutes, de ses hésitations et de ses peurs. Attirée par des aspirations diverses, parfois contradictoires, déconcertée par leur caractère hybride – la réalisation de chacune d'entre elles comporte des avantages qui l'attirent et des sacrifices<sup>52</sup> qui l'effraient –, sans cesse valétudinaire, elle se refuse à faire un choix ou en est incapable, et elle tombe ainsi dans des inconséquences peu communes, donnant d'elle une image désagréable.

Charles d'Odet, habitué à ces inconséquences et espérant, malgré tout, être proche de se marier, n'hésite pas, peu après qu'il a reçu la lettre du 15 juin 1814 et quoiqu'il abandonne pour quelques jours ses activités lucratives à une époque où il n'est pas question de congés payés, de voler vers Guévaux. L'essentiel pour lui est qu'Eugénie s'y trouve et qu'elle l'y attende. Cependant, son attitude

des devoirs qui nous arrachent souvent à tout ce qui nous attire.» Puis, les ouvrières parties, elle s'est rendue, le 12 juin, en compagnie de ses parents et de sa sœur Henriette, à Neuchâtel d'où, le 15, elle trouve enfin un moment pour s'adresser à Charles.

<sup>51</sup> Fonds d'Odet 3, P 78, n° 42.

<sup>52</sup> Se marier, c'est pour elle, notamment, renoncer à Guévaux, à sa famille, à son mode de vie, à son indépendance et à sa virginité.

déterminée cache en fait une grande perplexité intérieure et c'est avec appréhension et amertume qu'il s'en va rejoindre celle qui n'en finit pas d'être le mirage de sa vie amoureuse. Prudent, il a d'ailleurs pris soin d'expliquer sa future absence à ses proches et à ses connaissances par un voyage d'affaires à Lausanne. Seuls quelques intimes dont, probablement, ses parents Julie et Louis d'Odet, Marie-Catherine de Rivaz, femme de Charles-Emmanuel, Marguerite et Louis Tousard d'Olbec, ont été mis dans la confidence<sup>53</sup>.

#### 4. Rencontre de Charles d'Odet et d'Eugénie de Treytorrens

Charles d'Odet se rend à Lausanne, fort probablement le 22 juin 1814, et, de là, prend la diligence de Berne qui passe par Morat d'où, le 23, il gagne Guévaux en bateau. Au fur et à mesure qu'il approche d'Eugénie, sa perplexité s'estompe et il finit même par se persuader que leur rencontre va dissiper tous leurs malentendus passés. Il aborde donc à Guévaux «le cœur plein de l'objet» qu'il aime et «dans la plus intime conviction que quelques jours» vont mettre le comble à son bonheur<sup>54</sup>.

La famille de Treytorrens l'accueille chaleureusement et le traite avec beaucoup d'égards. Durant les jours qui suivent, elle l'introduit dans la bonne société de la région et le mène chez sa parenté de Corcelles et de Neuchâtel. Partout, Charles qui fait la connaissance d'Elise et de Charles Lardy, de divers membres des familles Borel, Bovet et Leques notamment, est fort bien reçu, et il se souviendra toujours de ses divers hôtes avec gratitude<sup>55</sup>. Lui-même, par ses manières et par sa conversation, fait excellente impression sur

<sup>53</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 16: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 13 juillet 1814, minute. — Marie-Catherine de Nuce (1759-1834) a épousé Charles-Emmanuel de Rivaz en 1776. Elle est sœur de Marguerite Tousard d'Olbec et belle-sœur de Julie d'Odet.

<sup>54</sup>*Ibidem*, n° 14; n° 22.

<sup>55</sup>*Ibidem*, n° 18: Ch. à Eug., de Sion, le 30 juillet 1814, minute; n° 43: Ch. à Eug., de Sion, le 19 juin 1815, minute; n° 53: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 7 novembre 1815, minute.

l'entourage d'Eugénie<sup>56</sup>. Encore faut-il, bien entendu, que celle-ci, qui a éprouvé une grande joie et une intense émotion à le revoir, y mette du sien!

Chaque fois que ses obligations mondaines le lui permettent, chaque fois qu'il en a l'occasion, Charles s'isole avec elle et la presse de l'épouser. Durant certains de leurs premiers tête-à-tête, il leur arrive d'atteindre à l'harmonie et d'entrevoir leur mariage comme proche. Mais, dès qu'ils abordent des points précis dans leurs négociations matrimoniales, des désaccords surgissent. Quand le Valaisan signale que sa fortune se compose essentiellement de «biens-fonds», Eugénie s'inquiète de son manque d'argent liquide; quand il estime ses revenus annuels à 80-100 louis, elle trouve ces montants médiocres; quand il lui parle de ses dettes, elle les juge lourdes, elle qui dit haïr la seule idée de pouvoir être débitrice<sup>57</sup>. Ses craintes de connaître avec Charles une vie trop modeste s'accroissent fortement; aussi, afin de s'assurer une certaine aisance dès le début de leur vie commune, lui demande-t-elle de mettre immédiatement 100 louis – 1600 francs – sur leur ménage de Saint-Maurice pour le bien meubler, sans compter ce qu'elle-même recevra de son père. Charles, sans s'opposer à cette idée, la prie de patienter un peu: il a prêté une somme équivalente à quelque Français, et il préfère attendre son recouvrement qui ne saurait tarder, plutôt que de l'emprunter.

Eugénie, qui ne veut pas supporter le moindre délai sur ce point capital pour son bien-être d'épouse, adopte dès lors une attitude équivoque et dilatoire. Elle réveille ainsi la perplexité et l'inquiétude de Charles qui en vient même à supposer que la lecture qu'elle lui fait certains soirs de l'histoire d'Abélard et d'Héloïse est lourde d'une

<sup>56</sup> Le 9 juillet 1814, Eugénie écrira que l'opinion s'est occupée «avantageusement de l'époux d'Eugénie» et que «la curiosité» les «a suivis partout». (*Ibidem*, P 76, n° 102/1: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 9 juillet [1814].) Et, le 23 juillet 1814, elle affirmera: «On parla de vous [dans ma parenté] pour faire votre éloge, et l'intérêt que vous inspirez est général.» (*Ibidem*, P 77, n° 17: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 23 juillet 1814.

<sup>57</sup> *Ibidem*, n° 20 et P 76, n° 94 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., de Guévaux, les 11 et 12 août 1816; *ibidem*, P 77, n° 26: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 18 janvier 1815, minute.

signification précise: comme la nièce du chanoine Fulbert n'entrera-t-elle pas au couvent<sup>58</sup>? Leurs rapports se tendent et une morosité profonde finit par gagner le Valaisan qui parvient difficilement à la cacher à ceux qu'il côtoie, au point que, le 30 juillet 1814, il éprouvera le besoin de s'excuser. «Il faut être bien indulgent, écrira-t-il à Eugénie, passer l'éponge sur la maussaderie qui me caractérisait habituellement [durant la fin de mon séjour] et dont j'ai fait preuve particulière à Neuchâtel. Ils [tes proches] auront bien voulu en attribuer une portion à cet état d'anxiété et de profonde mélancolie dont, sans le vouloir peut-être, tu étais sans cesse la source.»<sup>59</sup>

Le 8 juillet, alors qu'il est en visite à Corcelles chez Elise afin de lui faire ses «adieux», il ne peut s'empêcher de lui confier avec amertume qu'il n'espère pas «à autant de bonheur que [Charles] Lardy», son mari, car il lui manque «et sa fortune et son art de plaire»<sup>60</sup>. La jeune femme, malgré sa gentillesse et sa bienveillance, ne parvient pas à le rassurer: il est à bout de patience et d'espérance.

Depuis son arrivée, il s'est aussi ouvert de l'état de sa fortune à Samuel-Henry de Treytorrens, à sa femme Françoise et à leur belle-sœur Adrienne Borel; il ne leur a caché ni l'état de ses revenus ni celui de ses dettes; et il a parlé à plusieurs reprises du contrat de mariage avec son futur beau-père qui lui a dit être disposé à donner notamment une pension de 20 louis – 320 francs – à sa fille «en avancement d'hoirie», somme que Charles, afin d'apaiser les craintes d'Eugénie et de la décider à l'épouser, a déclaré vouloir laisser entièrement à la disposition de celle-ci pour son «habillement» et ses «menus plaisirs». Samuel-Henry de Treytorrens a jugé cette résolution peu adéquate – c'est «beaucoup trop», a-t-il dit –, mais Charles est demeuré intraitable sur ce point, ayant simplement précisé que, si son futur beau-père «avait voulu faire davantage» par la suite, «l'excédent seulement serait entré dans le ménage»<sup>61</sup>. Rien de définitif n'a cependant été arrêté et les jours – dix-sept – se sont écoulés sans que, en raison des tergiversations d'Eugénie,

<sup>58</sup> *Ibidem*, n° 18; ci-dessous, t. II, p. 273, note 164.

<sup>59</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 18.

<sup>60</sup> *Ibidem*.

<sup>61</sup> *Ibidem*, n° 26.

Charles ait vu sa condition de prétendant éternel évoluer, et cela bien qu'il soit allé à Neuchâtel avec son amie choisir leur trousseau<sup>62</sup>.

Le 9 juillet, après avoir passé à Neuchâtel, chez Erhard IV et Adrienne Borel, une nuit blanchie par la réflexion, le Valaisan revient à Corcelles, chez Elise où il sait qu'Eugénie et son père se trouvent encore. Il est bien décidé à sortir au plus tôt du marasme sentimental où la jeune femme l'a entraîné. S'étant assuré, en fin d'après-midi, dans la chambre de Charles Lardy, de la présence de Samuel-Henry de Treytorrens et d'Eugénie, il incite celle-ci à lui faire part de ses intentions définitives quant à leur avenir et lui demande si elle désire ou non fonder un foyer en sa compagnie<sup>63</sup>. La jeune femme rappelle son désir qu'il consacre au plus tôt 100 louis pour meubler à neuf l'appartement de Saint-Maurice avant qu'elle ne s'y installe, ce que Charles refuse, vu le motif qu'il a déjà eu l'occasion d'alléguer... Alors, après un bref instant de silence, Eugénie répond négativement à la question qui lui a été posée<sup>64</sup>!

Son non marque leur cinquième rupture, l'une des plus évanescences sans aucun doute de toutes celles qui jalonnent leur histoire commune.

Samuel-Henry de Treytorrens et Charles sont à la fois abasourdis et furieux. Se contenant avec peine, Samuel-Henry de Treytorrens, après de longues, d'interminables secondes, dans une atmosphère devenue soudain très lourde, affirme que Charles n'a rien à se reprocher, qu'il regrette l'attitude curieuse et inconséquente de sa fille, mais qu'il ne peut ni ne veut la marier contre son gré. Et, sur ces mots, il s'en va, tandis que Charles, bien que mortifié, le conjure

<sup>62</sup> *Ibidem*, P 76, n° 103: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 29 septembre [1814]; *ibidem*, P 78, n° 12: Ch. à Eug., de Sion, le 27 février 1817, minute.

<sup>63</sup> Charles expliquera ainsi, à l'intention d'Eugénie, les raisons de sa conduite: «M. votre père [Samuel-Henry de Treytorrens] ne pouvait ignorer le but de mon voyage: je n'avais pu lui faire une ouverture dans aucun genre, puisque vous tergiversiez sans cesse. Enfin, je n'avais d'autre alternative que celle de lui manquer essentiellement en partant sans lui dire mot ou de provoquer une décision de votre part en sa présence.» (*Ibidem*, P 77, n° 22.)

<sup>64</sup> Le 18 décembre 1816, Eugénie prétendra que son incapacité d'alors à dévoiler son secret fut à l'origine de son refus. (*Ibidem*, n° 141: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 18 décembre 1816.) Ce que Charles aura beau jeu de réfuter. (*Ibidem*, n° 143: Ch. à Eug., de Sion, le 21 décembre 1816, minute.)

«les larmes aux yeux» de n'en point vouloir à sa fille pour le refus qu'elle vient de prononcer.

Ce 9 juillet 1814 lui rappelle des épisodes qu'il a déjà vécus en juillet 1812 et en juillet 1813, et prouve à l'évidence qu'aucun progrès n'a marqué ses relations avec la jeune femme. «Quand je pense [...], écrira-t-il le 30 juillet 1814, à l'heure qui précéda mon départ de Corcelles, mon sang s'arrête, immobile dans mes veines!»<sup>65</sup>

Mais, dès qu'elle se retrouve seule avec lui, Eugénie, fort émue de la détresse qui marque son visage, revient sur sa réponse et la nuance. «On aurait dit, commentera Charles le 22 septembre 1814, que [devant votre père] vous aviez honte de vos sentiments pour moi.» Et, finalement, après que, dans un ultime effort de conciliation qui va lui paraître une faiblesse, il a consenti à emprunter sur le chemin de son retour les 100 louis souhaités par Eugénie, celle-ci accepte de l'épouser. On devine dans quelle atmosphère!

Charles se lève bientôt et, sans mot dire, quitte la jeune femme avec la désagréable impression d'avoir été joué une fois de plus, impression qui s'est insinuée dans son esprit à peine son accord donné. Il va prendre congé d'Elise Lardy, puis de Samuel-Henry de Treytorrens. Celui-ci, informé de la situation nouvelle, s'en montre fort surpris et, encore tout ébahi, raccompagne le Valaisan jusque dans la rue. A peine se sont-ils séparés qu'Eugénie rejoint son ami, chemine avec lui jusqu'au village de Peseux et lui confirme clairement et fermement sa volonté de se marier! Charles reste cependant sur ses gardes. «J'ai été sensible à ce nouveau procédé, rappellera-t-il le 22 septembre 1814, mais je ne pouvais ni ne devais donner plein essor à ma joie: elle avait été si souvent trompée! Je vous dis donc: «Eugénie, pas trop de précipitation. Vous n'avez pas encore bien éprouvé votre cœur. Votre nouvelle résolution ne date que d'une heure. Et qu'est-ce qu'une heure de résolution contre vingt-huit mois d'irrésolution? Je vous donne six semaines pour confirmer ou annuler votre dernière détermination»<sup>66</sup>.

<sup>65</sup> *Ibidem*, n° 18. Voir également *ibidem*, n° 136: lettre de Charles d'Odet à Françoise de Treytorrens, de Sion, le 9 décembre 1816, minute.

<sup>66</sup> Le 11 août 1814, Eugénie écrira: «Que dites-vous de six semaines! Il m'était resté confusément que vous m'aviez offert *trois mois*, le samedi 9 juillet 1814. Me

» Mais ces six semaines doivent apporter une résolution décidée, » ferme, constante et à toute épreuve; mais ces six semaines décideront pour toujours de notre sort. »<sup>67</sup> Par droiture et afin de lui prouver une fois encore son amour, il lui confirme qu'elle pourra s'installer, si elle le désire, dans l'appartement qu'il lui a offert d'habiter à Saint-Maurice et il lui réitère, quoique à contrecœur, sa volonté d'emprunter 100 louis<sup>68</sup>.

Après quelques discussions, après à nouveau, dont nous ignorons tout, ils se quittent sèchement. Charles ne daigne même pas souffler mot de son intention de s'en retourner chez lui. Son silence s'explique selon nous et par une certaine hésitation, à ce moment précis, sur la conduite à suivre, et par une forte rancœur dont il est une des manifestations. Mais son hésitation, si elle a existé, ne dure en tout cas pas. Le 9 juillet encore, il précipite son départ: il regagne Neuchâtel afin de faire ses adieux aux maisons Borel et Bovet et, comme leurs membres sont en promenade et qu'il ne veut pas s'attarder, il se contente de laisser un message verbal aux domestiques<sup>69</sup>; puis il se rend à Guévaux où il prend congé de Françoise de Treytorrens avant de s'en aller passer la nuit à Faoug.

Tandis qu'il a déjà quitté Guévaux, Eugénie se rend à Neuchâtel dans l'intention de l'y rencontrer. Et c'est avec surprise qu'elle constate son absence. Supposant qu'il s'en est allé passer la nuit à Guévaux, elle décide, aux alentours de 23 h., de lui écrire quelques mots – qu'elle lui adressera le lendemain matin 10 juillet 1814 à la première heure – pour l'engager à revenir: il ne faut pas qu'il manque la visite imminente du roi de Prusse Frédéric-Guillaume III à

suis-je trompée?» (*Ibidem*, n° 20. – Souligné par Eugénie.) – On constate qu'elle n'apparaît pas sûre du tout de ce qu'elle avance, et il est fort probable que c'est Charles qui a raison en l'occurrence. Il ne prendra d'ailleurs même pas le soin de répondre directement à cette objection à laquelle son amie ne semble guère croire elle-même.

<sup>67</sup> *Ibidem*, n° 22.

<sup>68</sup> *Ibidem*, P 76, n° 51 et P 77, n° 24 – fragments de la même lettre –: Ch. à Eug., de Sion, le 6 décembre 1814, minute.

<sup>69</sup> Il va réitérer ce message à Guévaux. «J'ai d'ailleurs prié, écrit-il le 13 juillet 1814, ta tant bonne et respectable mère d'être l'interprète de mes sentiments de gratitude vis-à-vis de ces deux maisons.» (*Ibidem*, n° 16.)

Neuchâtel et les fêtes qui y seront données en son honneur<sup>70</sup>! Elle ne cache pas qu'elle lui écrit à l'instigation de sa tante Adrienne Borel et de sa cousine Henriette Leques<sup>71</sup>, et que, dans son entourage, on est soucieux. «On craint, avoue-t-elle, que vous ne vous soyez ennuyé. On accuse la foire et les trains du moment qui ont empêché de s'occuper de vous; on blâme mon père qui devait vous promener et vous accompagner partout et vous retenir malgré vous.» Et de faire son autocritique, ce à quoi elle s'abaisse rarement: «Quant à moi, ajoute-t-elle, je n'en veux qu'à mes emplettes qui m'ont absorbée trop souvent; et puis, je me reproche tous les moments où, m'abandonnant à mon caractère sensible et violent, j'ai affligé celui que j'aime, celui dont les sentiments doivent suffire à mon bonheur, en lui parlant de torts étrangers à lui-même lorsque tout en lui est généreux et touchant. Pardonnez-moi des fautes liées à mon attachement; revenez me le dire. Amenez-nous maman [Françoise de Treytorrens] et venez.»<sup>72</sup> L'humilité de cette attitude peut surprendre. Elle s'explique cependant par le fait que l'entourage d'Eugénie la tient pour la principale responsable du départ hâtif de Charles, qu'elle-même regrette<sup>73</sup>, embarrassée qu'elle est notamment par la publicité donnée à ses difficultés sentimentales qu'un retour du Valaisan à Neuchâtel ne manquerait pas de démentir ou, tout au moins, d'atténuer.

Mais il est trop tard. Le 10 juillet 1814, après avoir quitté Faoug tôt le matin, Charles arrive à Lausanne où il emprunte 100 louis comme convenu. Le 11, il est à Saint-Maurice.

<sup>70</sup> Voir ci-dessous, t. II, pp. 246-249.

<sup>71</sup> Henriette Roulet, née en 1788, a épousé en 1810 Edouard-Georges-Jean Leques; elle est la sœur de François dont il a été question ci-dessus, t. I, p. 107, note 96.

<sup>72</sup> Fonds d'Odette 3, P 76, n° 102/1. — Cette lettre nous est connue, car Eugénie, afin d'éclaircir sa conduite, l'adresse à Sion en même temps que celle du 23 juillet 1814.

<sup>73</sup> Le 23 juillet 1814, la Vaudoise avouera: «Quoi qu'il en soit, j'ai reçu des reproches et d'Elise [Lardy] et d'Henriette Leques. On ne voulait pas croire que je n'eusse pas eu l'emprise de vous retenir. Il semblait que je vous avais chassé quand tout en moi pleurait votre éloignement. Mais voilà les erreurs humaines! [...] On poussa l'injustice jusqu'à m'accuser de l'impitoyable silence qu'il vous plaît de garder.» (*Ibidem*, P 77, n° 17.)



En Valais, personne parmi ses connaissances n'a été dupe de ses fausses explications. Vu la longueur de son absence, on a supposé en effet qu'il s'en était allé à Guévaux et, de tous côtés, à la nouvelle de son retour, on se demande s'il est arrivé seul<sup>74</sup>. Charles, devant cette curiosité bienveillante, ne doit ressentir que plus amèrement son infortune qu'il veut croire passagère une fois encore. L'amour est aveugle nous rappelle un adage populaire...

### 5. *Nouvelles négociations épistolaires*

Le 15 juillet 1814, Eugénie, après avoir assisté avec les siens à l'arrivée de Frédéric-Guillaume III à Neuchâtel et aux fêtes données en son honneur, regagne Guévaux où, bientôt, de nombreux visiteurs d'un ou de plusieurs jours vont se succéder presque sans discontinuer<sup>75</sup>.

Au contact de cette réalité distrayante et dorée, son imagination s'emballe et, par contraste, amplifie la monotonie, la morosité et la médiocrité, déjà si craintes, de la vie quotidienne en Valais: elle s'oppose ainsi violemment – peut-être encore plus fortement que d'habitude – aux aspirations de son cœur dont Charles est l'objet. Les lettres que la jeune femme écrit le 23 juillet et le 3 août laissent transparaître son indécision, son désarroi: dans un contexte badin et chaleureux, elle ne peut s'empêcher en effet de glisser quelques regrets ou reproches amers, quelques constatations explosives. C'est ainsi qu'elle déplore le caractère opiniâtre de son ami<sup>76</sup>. C'est ainsi qu'elle souligne une fois encore, au travers d'un exemple particulier en l'occurrence, le manque de goût, d'harmonie et d'aisance qui est observable en Valais, même dans les familles nobles: il y a dix-huit

<sup>74</sup> *Ibidem*, n° 16.

<sup>75</sup> *Ibidem*, n° 17; *ibidem*, P 76, n° 102/2: Eug. à Ch., de Guévaux, le 23 [juillet 1814]; ci-dessous, t. II, pp. 167 et 168.

<sup>76</sup> «[A Guévaux,] votre amie vous a trouvé inébranlable, écrit-elle, comme les rochers qui vous ont vu naître. Il semble que vous les preniez pour modèles et que, aux bords même de nos jolis lacs dont la flexibilité cède au moindre zéphyr, vous conserviez l'inébranlable caractère de vos montagnes.» (Fonds d'Odet 3, P 77, n° 17.)

ans, sa tante Elisabeth de Treytorrens, invitée à Sierre chez la maréchale Antoine de Courten, en fut choquée, elle à qui fut servi, écrit Eugénie, «un très beau et très bon déjeuner [repas de midi] où la vaisselle et la porcelaine contrastaient avec la mise des dames, les meubles de l'appartement et un sale plancher arrosé à la paysanne»<sup>77</sup>. C'est ainsi qu'elle constate que «Guévaux est plus vivant» que Sion, que, «chaque jour, depuis longtemps, on vient nous y voir»<sup>78</sup>.

Tandis que la lettre que Charles adresse à Guévaux le 13 juillet, afin de remercier ses hôtes de l'accueil reçu et de les assurer de son retour sans encombre en Valais, ne contient aucune allusion propre à envenimer ses rapports avec Eugénie, celles qu'il écrit les 30 juillet et 10 août 1814 sont moins amènes. L'attitude de la jeune femme n'est pas étrangère à cette évolution. Le temps passe, et il voit avec inquiétude se rapprocher l'échéance de son ultimatum, alors qu'Eugénie semble n'en tenir aucun compte<sup>79</sup>. En soulignant son impatience et sa rancœur, il veut l'empêcher de tergiverser plus longtemps: elle doit comprendre que sa seule chance de conserver l'amour de son ami est de répondre pleinement et rapidement à ses vœux, à ses exigences! Mais, sur ce point, peut-il être encore crédible lui qui n'en finit pas de capituler?

Et de lui rappeler certains des griefs accumulés lors de sa visite. Et de lui reprocher d'avoir depuis longtemps banni de ses lettres le tutoiement, ce «style de la vraie amitié», de ne les lui adresser le plus souvent qu'au rythme d'une par mois et de susciter sans cesse

<sup>77</sup> *Ibidem*. Cette anecdote, racontée à Eugénie peu après le départ de Charles de Guévaux, semble traduire une certaine amertume d'Elisabeth de Treytorrens envers le Valaisan: durant son assez long séjour sur les rives des lacs de Morat et de Neuchâtel, celui-ci n'a en effet pas trouvé le temps de lui rendre visite. (*Ibidem*; *ibidem*, n° 18.) – Marie-Madeleine de Courten (1725-1799) avait épousé en 1757 Antoine de Courten (1725-1803).

<sup>78</sup> *Ibidem*, n° 19: Eug. à Ch., de Guévaux, le 3 août 1814.

<sup>79</sup> Le 3 août, n'affirme-t-elle pas avoir eu l'intention d'être à Fribourg pour le 15 et, de là, d'aller faire des emplettes à Genève? et n'annonce-t-elle pas que ce projet subira quelque retard, vu qu'elle veut avant tout soigner sa santé toujours déficiente? (*Ibidem*.)

des «nuages»<sup>80</sup>. Ce comportement s'explique aisément selon lui: d'une part, elle n'a pas renoncé à l'idée d'entrer un jour en religion et, d'autre part, elle s'est créé une image fausse, peu attrayante de la vie en Valais, aveuglée qu'elle est par «un genre d'orgueil, peut-être d'amour-propre» dont il dit connaître fort peu d'exemples. Et il en conclut que les sentiments qu'elle éprouve envers lui se sont affadés avec le temps<sup>81</sup>. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, tout en invitant Eugénie à venir voir son appartement de Saint-Maurice au cas où elle s'en irait faire quelques achats à Genève, il ajoute: «[...] Je n'[y] ai encore rien fait et n'y ferai rien jusqu'à ce que j'aie ton oui définitif.»<sup>82</sup>

Le 11 août, Eugénie, sans attendre la réponse à son envoi du 3, lui écrit à nouveau et se montre fort peu diplomate. Elle esquisse en effet un parallèle entre Guévaux et le Valais, oppose l'enchantement qui naît du premier et la désillusion, du second. L'un est source de sérénité, de bonheur; l'autre, de sacrifice et de regret<sup>83</sup>. Aussi, avoue-t-elle, «je n'ose franchir le pas [...]. Ah! plains-moi, car je t'aime, car je veux être à toi et je ne puis te cacher les combats de mon esprit incertain»; aussi va-t-elle jusqu'à déclarer que sa mère qui voit ses combats n'ose pas se «prononcer» elle non plus; et insinue-t-elle que Charles, lui aussi, est probablement indécis: «[...] Est-il bien vrai que vous désiriez notre union? Les mêmes raisons qui me font hésiter doivent vous faire préférer une Valaisanne.» La réalité de cette supposition expliquerait, selon elle, l'«indifférence»

<sup>80</sup> *Ibidem*, n° 18; *ibidem*, P 76, n° 55: Ch. à Eug., de Loèche-les-Bains, le 10 août [1814], minute.

<sup>81</sup> «Les mouvements vacillants de ton cœur [lors de notre dernière rencontre] étaient, écrit-il le 10 août 1814, en plein contraste avec la tendresse dont tu voulais bien m'honorer en Valais: ce pays que tu disais quitter avec tant de regret à cause de moi devient maintenant un pays d'horreur pour toi, quoique je le partage avec toi. Tes premières lettres de Genève n'ont que l'amour le plus violent pour essence. Jamais, dès lors, je n'ai reçu quelque chose qui en approche. Dès lors, je n'ai rien fait pour mériter de toi, j'ose me flatter du contraire.»

<sup>82</sup> Fonds d'Odette 3, P 76, n° 55. — Il écrit notamment: «Si tu y vas [à Genève], dis-moi le jour où tu comptes en repartir; j'irai t'y trouver pour t'engager à venir voir le nid de l'oiseau à Saint-Maurice [...]. Cela ne te retardera que de deux jours, car Saint-Maurice est aussi près de Lausanne que Genève, et la diligence part cinq fois par semaine pour la capitale du Pays de Vaud.»

<sup>83</sup> Voir ci-dessous, t. II, p. 149.

qu'il montre à son égard et son peu d'empressement à faire préparer son appartement de Saint-Maurice et à lui procurer un clavecin. Quant au tutoiement, elle lui consacre un paragraphe entier, parfois fort sibyllin, qui semble laisser entendre qu'elle est proche d'entrer au couvent et qui reflète bien l'ambiguïté dans laquelle elle tend trop souvent à se cantonner<sup>84</sup>.

Le 12 août, probablement après moult hésitations, elle lui demande en post-scriptum de préciser l'état de ses dettes, dont ils ont parlé quand il était à Guévaux, afin de pouvoir éclairer sa mère sur ces points: doit-il «20 000 livres de France [13 333.33 francs suisses] ou 20 000 francs de Suisse»? et l'intérêt de cette somme est-il à déduire de son revenu annuel de 100 louis? Elle ne peut s'empêcher d'exprimer toute son horreur des dettes et ses exigences matérielles: elle se rend compte de ce que coûtera leur ménage et elle s'inquiète<sup>85</sup>. «Ah! sans cela, s'exclame-t-elle, je vous dirai: *«Fixez le jour de notre union.»*»<sup>86</sup>

Charles, écœuré, ne prend même pas la peine d'accuser réception de l'envoi! Le 12 septembre 1814, Eugénie, feignant de mal comprendre ce comportement, souligne son incapacité à l'interpréter clairement: elle dit avoir besoin d'une certitude, désirer connaître la vérité, vouloir qu'il s'explique sans détour afin qu'elle soit fixée

<sup>84</sup> «Non, mon ami, écrit-elle, le *toi* ne me déplaît pas. Je me le suis interdit parce que le langage familier ne me convient pas; il est choquant, il est coupable dans ma bouche avec les sentiments et les projets qui devraient remplir mon âme. Il m'échappe encore et ne me déplaît jamais. Employez-le tant qu'une lettre d'Eugénie sera en votre possession. N'y renoncez que si nous en faisons un jour le triste échange. Vous m'entendez? Ce *toi* peut être plus coupable que le crime même, lorsqu'il porte l'ivresse dans les sens et que le crime les laisse glacés... Oui, j'ai dû avoir tort si je voulais être à vous, mais un seul tort suffisait... Comprenez-vous ce que j'ignore moi-même? Je ne sais ce que je dis. Ce qu'on m'a ordonné de taire peut-être, parce qu'il n'y a pas de faute là où la volonté n'a point de part. Mais, quoiqu'il arrive, ne sommes-nous pas l'un à l'autre pour le temps et l'éternité?» (Fonds d'Odette 3, P 77, n° 20. — Souligné par Eugénie.)

<sup>85</sup> «Quelquefois, affirme-t-elle, je calcule en moi-même à quoi peut monter la dépense d'un petit ménage de deux maîtres et deux servantes, seulement les choses de première nécessité: le bois, le pain, la viande, le lait, le beurre, le sucre, le café, sans compter le vin, les fruits, les légumes que nous aurions, sans compter mille misères, mille détails incalculables, et je m'inquiète.»

<sup>86</sup> Fonds d'Odette 3, P 76, n° 94. — Souligné par Eugénie.

sur ses intentions. Et, dans le but manifeste de le piquer et de provoquer une réaction de sa part, elle se demande si, devenu volage, il n'aurait pas cessé de l'aimer, affirme que ses parents eux-mêmes s'étonnent de l'attitude de son ami, et ajoute, perfide: «Quant à moi, j'ai appris à ne m'étonner de rien avec vous.»<sup>87</sup>

Le 29 septembre, elle lui peint à nouveau sa perplexité, ses inquiétudes. A-t-il reçu les lettres qu'elle lui a envoyées? Boude-t-il? Est-elle remplacée dans son cœur? Elle le prie de lui expliquer son «cruel silence» et elle dit craindre non seulement pour ses sentiments, mais pour sa santé, pour sa vie même. «Rien, constate-t-elle, n'est pire que l'attente et l'incertitude.» Et de lui rappeler que le mariage est annoncé, le trousseau prêt, «un public mis dans la confidence et [que] des arrangements [ont été] pris avec les familles»<sup>88</sup>.

A l'évidence, elle feint la cécité intellectuelle dans le but de contraindre son ami à ne pas interrompre leur correspondance. Mais son stratagème est grossier et son application peu convaincante. Ne laisse-t-elle pas en effet échapper de sa plume cette phrase qui dénote sa mauvaise conscience: «Venez revoir votre amie, elle ne vous affligera plus»? N'y a-t-il pas là une forme d'aveu qu'elle seule est fautive? Et ne reconnaît-elle pas qu'elle n'osait lui écrire et qu'elle s'y est décidée sous la pression de son entourage<sup>89</sup>?

Charles, dès réception de la lettre des 11 et 12 août, a décidé de rompre toute relation épistolaire avec Eugénie. Le 22 septembre 1814 pourtant, il revient sur sa décision, vu les propos que la Vaudoise a tenus le 12 septembre, et il rédige à son intention une longue lettre qui marque un retour de sa part au vouvoiement. Son

<sup>87</sup> *Ibidem*, P 77, n° 21.

<sup>88</sup> Le 9 septembre 1816, Samuel-Henry de Treytorrens, en écrivant à Charles-Emmanuel de Rivaz, affirmera qu'en 1814 Eugénie a utilisé 50 louis pour son trousseau «lorsqu'on avait envisagé son mariage certain avec M. d'Odet», et que «le trousseau de 1814 n'a pas été dépaqueté!» (Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 23: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Ch.-Emm. de Rivaz, de Guévaux, le 9 septembre 1816.)

<sup>89</sup> Le contexte laisse supposer que cette pression est exercée par sa sœur Elise Lardy, ses cousines Renée Borel, Laure Bovet et Henriette Leques. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 103.)

orgueil ne peut en effet laisser sans réponse les insinuations malveillantes qu'elle s'est permise. «Si je le romps maintenant, ce silence, lui écrit-il notamment, c'est pour relever deux perfidies contenues dans votre lettre du 12 septembre<sup>90</sup>. «[Mes parents] » s'obstinent, me dites-vous, à croire que, si nos campagnes ne vous »[re]voient pas, c'est ma faute. On ne peut se persuader un Suisse »volage. Et pourquoi pas?» Vos parents avaient raison; il est de toute évidence que cela a dépendu de vous et n'a dépendu que de vous. Mais vous, pourquoi me croire et me donner le vernis d'une girouette près de vos parents que j'estime et révère au-dessus de toute expression? Pour sauver votre propre conduite. Cela n'est guère loyal. Vous avez encore bonne grâce en disant: «Mes parents » s'étonnent. Quant à moi, j'ai appris à ne m'étonner de rien avec vous.» Vous voulez m'humilier, mais ma conviction – et M. [Samuel-Henry] de Treytorrens [à Corcelles] m'en a donné l'assurance en votre présence – que je n'ai aucun reproche à me faire me tranquillise parfaitement.

»[...] Il était pénible pour moi de renouveler ces détails, mais il l'est encore davantage d'y avoir été forcé par son amie, près de laquelle on ne supporterait pas l'idée d'avoir eu un seul tort. La vie de l'homme est sujette à bien des vicissitudes; elle est traversée par bien des contrariétés. Quelquefois même, elle est à charge au corps qu'elle anime, mais, dans toutes ces différentes situations, l'homme n'est jamais positivement à plaindre lorsqu'il a droit de posséder son âme en paix. Ce sera toujours l'ambition chérie de celui qui, par ce motif, espère toujours un petit coin dans votre estime et amitié.»<sup>91</sup>

<sup>90</sup> Le terme *perfidie* va fortement blesser l'orgueil d'Eugénie. Le 22 novembre 1814, elle écrira: «Vingt fois [...], le mot de *perfidie* s'est présenté à mon esprit et a fait tressaillir mon cœur... C'est la première fois qu'il me fut adressé. Dieu veuille que ce soit la dernière! Je ne le méritai jamais, Odet, et, pour se le permettre vis-à-vis d'une femme, il faut que la cause en soit bien grave...» (*Ibidem*, P 77, n° 23. – Souligné par Eugénie.) – Le 6 décembre, Charles reconnaîtra qu'il a pu, «dans l'exaspération où a réduit [la] lettre des 11 [et 12 août] un amant qui se croyait outragé, employer des expressions trop fortes». (*Ibidem*, P 76, n° 51.)

<sup>91</sup> *Ibidem*, P 77, n° 22.

Eugénie, profondément fâchée de ces reproches et de cette nouvelle rupture, la sixième de leurs tribulations amoureuses, décide de garder le silence en souhaitant que, après avoir épuisé son fiel contre elle, le Valaisan regrette sa dureté et s'adresse à elle sur un ton plus amical; et elle s'accroche à cet espoir durant de longues semaines. En vain. Le temps passe en effet sans que Charles sorte de son mutisme.

La tristesse succède alors à la colère, l'orgueil perd de son intransigeance et, le 22 novembre 1814, elle tente de renouer leurs relations épistolaires: elle refuse d'endosser la responsabilité de cette nouvelle rupture et proteste de son amour, tout en affirmant qu'elle s'efforcera de respecter la volonté du Valaisan; cependant, elle réclame l'amitié de celui-ci et la poursuite de leur correspondance au nom de leur intimité prolongée: ils ne sauraient en effet devenir étrangers l'un à l'autre<sup>92</sup>.

Relancé par Eugénie, Charles s'autorise, sans montrer trop d'empressement toutefois, à rétablir des relations de confiance avec elle. Le fait qu'il suffise d'une lettre – celle du 22 novembre 1814 – pour le retourner trahit la faiblesse de sa volonté et la force de ses sentiments. Gageons que, depuis la mi-août 1814 environ, il a dû endurer des tourments intérieurs incessants, ce que son orgueil l'empêche d'avouer.

Le 6 décembre, il envisage à nouveau leur mariage comme réalisable, sans se montrer prêt à toutes les concessions cependant, et définit clairement sa position: il a suffisamment parlé de son état de fortune à Guévaux pour qu'il ne lui soit plus nécessaire d'y revenir. Eugénie sait fort bien que, s'ils sont capables de modérer leurs besoins, s'ils se contentent de ce qu'il possède «dans ce moment» et de ce que Samuel-Henry de Treytorrens veut bien leur donner annuellement, ils pourront mener en Valais une vie agréable, équivalente à celle des meilleures maisons du pays, et que leur sort pourra s'améliorer au fil des ans, sans jamais confiner au luxe néanmoins. Il ne cache pas qu'il préférerait qu'ensemble ils habitassent Sion où ses affaires l'obligent à demeurer le plus

<sup>92</sup> *Ibidem*, n° 23.

souvent<sup>93</sup>, et il lui demande de bannir désormais de ses propos l'indécision et la dissimulation, de peser chacun de ses mots, chacune de ses expressions, et d'éviter absolument de lever de nouveaux obstacles sur leur chemin matrimonial, si elle désire l'épouser. Il est en effet à bout de patience: elle a suffisamment abusé de sa bonté, en s'ingéniant sans cesse à reculer, voire à compromettre leur mariage. «Depuis votre abdication [*sic*] qui paraissait le seul obstacle à notre union, écrit-il, j'ai dû me soumettre à ignorer le secret qui, précédemment et dans la supposition de votre catholicité, devait également empêcher notre union<sup>94</sup>. J'ai dû consentir à établir un autre ménage à Saint-Maurice; j'ai dû consentir à emprunter une somme de 100 louis pour les meubles, nonobstant que je vous aie dit que, en ayant prêté une pareille [...], avec un peu de patience, on la ferait rentrer, etc. Et, cependant, les années s'écoulaient.»<sup>95</sup>

On le constate, c'est sans enthousiasme que Charles accepte de relancer les négociations en vue de leur mariage. En se peignant hostile à de nouvelles concessions, il souligne combien sa démarche est problématique et combien la réussite de celle-ci dépend du bon vouloir d'Eugénie, qu'il met sans trop d'espoir à l'épreuve.

<sup>93</sup> Il écrit: «Sion est le chef-lieu du Valais. Le gouvernement y fait sa résidence et, par ce motif, les personnes qui en sont ont beaucoup d'avantages sur les autres pour obtenir des emplois. C'est à cette considération que j'ai dû ma nomination d'inspecteur des postes et celle de régisseur ou directeur de la partie la plus conséquente des finances du pays [...]. La majeure partie de mes propriétés s'y trouve. Il est difficile de les louer, quoique à bas prix. On risque de les voir déperir sensiblement, tandis que, y demeurant, j'en augmente la valeur et en double le revenu. Il n'en est pas ainsi des biens situés dans le Bas-Valais. On les loue bien, on en est payé et, pour peu qu'on les surveille, ils ne se détériorent pas.» (*Ibidem*, n° 24.)

<sup>94</sup> Le 27 décembre 1814, Eugénie prétendra lui avoir dit son secret «de mille manières». Et d'ajouter: «J'ai besoin de vous le dire et je l'aurais fait plus clairement si mon directeur [François-Marie Bigex] ne m'avait pas dit que c'était une folie dont il ne fallait pas parler. Je suis sûre que vous l'avez deviné et compris [...]. Pourquoi en affliger encore votre amie?» — Dans cette même lettre, elle parle d'elle-même «qui n'a presque point de santé, presque plus de jeunesse et plus aucun charme dans sa personne». (*Ibidem*, n° 25: Eug. à Ch., de Guévaux, le 27 décembre 1814.)

<sup>95</sup> *Ibidem*, P 76, n° 51 et P 77, n° 24.



La reprise de leur correspondance n'apporte en effet aucun fruit, la Vaudoise n'étant pas prête elle non plus à céder sur certains points litigieux. Il semble que, au fond d'eux-mêmes, l'un et l'autre soient persuadés de l'inutilité de leurs tentatives, qu'ils doutent de leurs sentiments respectifs: leurs lettres ont un ton maussade, froid et résigné, par instant réprobateur même, qui ne trompe pas. Charles a de la peine à contenir un agacement certain et la jeune femme, ignorant si le retour du Valaisan est dû aux convenances ou à son cœur et fidèle à elle-même, refuse de se prononcer clairement et de trop s'avancer.

Le train de vie de leur futur ménage apparaît alors comme la principale source de leur désaccord. Eugénie persiste à vouloir connaître très exactement la situation financière de son ami. Elle se demande – et sa mère aussi affirme-t-elle – si le revenu annuel de Charles, qui se monte, rappelons-le, à 80-100 louis, est libre des intérêts de toutes dettes et s'il pourra rembourser celles-ci sans puiser dans l'argent qu'un jour elle lui apportera. Elle ne cache pas à nouveau combien l'idée de devoir un sou lui est pénible et combien il lui pèse de quitter les rivages de la richesse et du luxe pour sombrer dans la médiocrité matérielle. «Il ne nous manquerait, constate-t-elle désabusée, le 27 décembre 1814, que 40 000 livres de rentes», et elle ajoute avec condescendance: «Mais on peut être heureux sans cela.»<sup>96</sup>

Charles est vexé par les demandes qu'on lui fait. Non seulement il a parlé à plusieurs reprises de l'état de sa fortune constituée en biens-fonds à Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens, à leur belle-sœur Adrienne Borel et à Eugénie, durant son séjour sur les rives des lacs de Morat et de Neuchâtel, et leur a communiqué son revenu évidemment «net et calculé après tout intérêt payé», mais encore on ose lui supposer des intentions machiavéliques! «Je m'étais flatté, écrit-il le 18 janvier 1815, que vous m'auriez cru incapable de vous en imposer d'une manière si malhonnête»; et de certifier avec force: «Il ne m'est jamais entré dans l'idée d'employer un sol de vos

<sup>96</sup> *Ibidem*, n° 25. Voir encore *ibidem*, n° 27: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 23 janvier 1815, et de Corcelles, le 30.

fonds à l'acquittement de mes dettes, dans la supposition que nos sorts aient été confondus.»<sup>97</sup>

Ces affirmations péremptoires ne peuvent cependant calmer les appréhensions d'Eugénie, car il les accompagne de nouvelles inquiétantes: il pense, d'une part, perdre près de 2000 écus bons – soit près de 5000 francs! – en raison d'un cautionnement malheureux en faveur d'Emmanuel Du Fay<sup>98</sup> et, d'autre part, avoir peu de chance de récupérer les 100 louis qu'il a naguère prêtés<sup>99</sup>; le revenu dont il s'est targué – 80 à 100 louis selon les années – ne manquera donc pas d'être quelque peu réduit<sup>100</sup>.

Son honnêteté, sa franchise seraient fort louables si l'on n'avait pas l'impression qu'elles servent trop bien sa cause. En effet, il se prépare ainsi à revenir sur l'offre qu'il a faite naguère à son amie de la loger à Saint-Maurice, et il n'aura pas, en l'occurrence, un comportement irréprochable envers elle.

Eugénie, elle, tient fermement, une fois mariée, à pouvoir vivre à Saint-Maurice, malgré l'augmentation des dépenses qui en résultera pour eux. Le 27 décembre 1814, tout en admettant ne pas connaître cette ville, elle critique violemment Sion, son climat dont elle dit avoir souffert, sa pauvreté, sa saleté, le manque de goût de ses habitants, le logement que Charles y possède, logement difficile d'accès, et elle juge la société de Saint-Maurice supérieure à celle de Sion<sup>101</sup>.

<sup>97</sup> *Ibidem*, n° 26.

<sup>98</sup> Le 12 février 1815, Charles apportera quelques précisions à ce sujet: «Ce M. Du Fay dont je t'ai parlé reste le même que tu connais. [...] Il est à plaindre, car il sent bien vivement sa position. Mais le mal est si grand que toute la fortune de sa femme [Judith, née Du Fay de Lavallaz], qui est une des plus considérables de ce pays, suffirait à peine pour couvrir. Il a longtemps manié les deniers de l'Etat, et l'on suppose qu'il a été successivement et adroitement volé par ses sous-secrétaires, se confiant trop à la bonne foi et laissant très souvent ses coffres ouverts.» (*Ibidem*, n° 28; Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 12 février 1815, minute.) – Emmanuel Du Fay (1770-1839) a été trésorier du Conseil d'Etat.

<sup>99</sup> Nous ignorons s'il a pu les récupérer un jour.

<sup>100</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 26.

<sup>101</sup> Elle affirme qu'aucune Sédunoise ne lui a paru valoir Pauline de Quartéry, Marie-Françoise Macognin de la Pierre – ou sa belle-fille Louise-Augusta? –, Marguerite Tousard d'Olbec et Marie-Catherine de Rivaz, toutes installées à Saint-Maurice à l'époque.

Mais, curieusement, au lieu de bien préciser ses intentions, elle laisse planer l'incertitude sur le temps qu'elle désire y passer annuellement. Ce 27 décembre 1814, en effet, tantôt elle affirme ne point vouloir y demeurer quand Charles n'y sera pas, tantôt elle envisage, lors de leurs séparations momentanées, de prendre pension chez Louise-Augusta Macognin de la Pierre, fille d'Etienne-Louis et nièce de Charles-Emmanuel de Rivaz et de Julie d'Odet, tandis qu'elle suppose qu'à Sion Charles s'en ira manger chez ses parents<sup>102</sup>, et ces contradictions ne sauraient rassurer le Valaisan qui ne peut douter, au vu de ce qu'elle écrit sur Sion notamment, qu'elle cherche à le familiariser avec l'idée qu'elle a l'intention de vivre constamment à Saint-Maurice.

Or il ne désire plus lui installer un ménage dans cette ville. Déjà, au moment où il lui a communiqué son offre, il n'admettait guère l'idée d'être souvent séparé de sa femme. Il est de plus persuadé que le climat de Saint-Maurice est moins propice que celui de Sion à une «poitrinaire». Mais, comme il a espéré par son offre tranquilliser la jeune femme sur les conditions de sa vie future en Valais et la décider par conséquent à l'épouser au plus tôt, il n'a guère insisté sur ses réticences, ayant souhaité plus ou moins consciemment que, rassurée sur la délicatesse d'un homme prêt à d'importantes concessions par amour pour elle, elle eût l'élégance d'y renoncer ou, tout au moins, qu'elle n'affirmât sa volonté de vivre à Saint-Maurice qu'en sa compagnie. Le temps passant, il a perdu ses illusions, et il regrette amèrement sa proposition; il estime avoir été acculé à la faire par les circonstances, il constate qu'Eugénie se réserve la possibilité de demeurer à Saint-Maurice toute l'année. Et, à la réflexion, il en vient même à craindre que, si elle accepte de vivre à Sion, l'appartement de Saint-Maurice aménagé devienne pour elle un refuge à la moindre querelle et serve ses désirs d'indépendance. Il entrevoit donc, quelle que soit la solution choisie, de multiples frictions entre elle et lui. A ces inquiétudes s'ajoutent bientôt plusieurs circonstances qui l'amèneront finalement à retirer son offre. D'une part, ses pertes financières ne l'engagent nullement

<sup>102</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 25.

à entretenir deux ménages et, d'autre part, le renouvellement, le 28 décembre 1814, de son mandat de conseiller de la ville de Sion l'attache désormais plus étroitement encore à la capitale valaisanne.

Le 18 janvier 1815, prudent, il n'insiste guère sur les pertes financières qu'il a subies et qui sont susceptibles d'effaroucher Eugénie qui, on l'a vu, craint beaucoup la médiocrité matérielle; il constate que le climat de Saint-Maurice est moins bon que celui de Sion pour elle et il affirme que, depuis les dernières élections municipales, il ne peut plus guère quitter la capitale valaisanne «sans donner un coup de pied» à sa fortune et à son avancement. Aussi considère-t-il l'exigence de son amie d'habiter Saint-Maurice, de même que ses attaques fréquentes contre Sion, comme «la plus grande entrave» à leur union. Il continue cependant de laisser à sa «pleine disposition» l'appartement de Saint-Maurice, espérant l'avoir persuadée de renoncer par elle-même à cet avantage, sans qu'il lui soit nécessaire de se dédire<sup>103</sup>.

Les 23 et 30 janvier, Eugénie réagit à la lettre du 18, dans laquelle Charles lui annonçait ses revers de fortune. Elle s'empresse de suggérer le renvoi de leur mariage, vu les pertes financières subies par son futur époux<sup>104</sup>; elle ne veut pas lui être trop à charge. Son comportement est habile puisqu'il se pare, en l'occurrence, des vertus de la compréhension, de la générosité et de la bienveillance, alors que, n'en doutons pas, la peur d'un train de vie trop modeste est sa motivation profonde. D'ailleurs, pourquoi lui faut-il parler de la richesse prodigieuse de Neuchâtel où elle séjourne alors et des distractions innombrables, souvent somptueuses, qu'on y trouve, si ce n'est pour faire ressortir indirectement toute la médiocrité

<sup>103</sup> *Ibidem*, n° 26. – Sur le climat de Saint-Maurice, voir ci-dessous, t. II, pp. 158, 189-191.

<sup>104</sup> Elle lui propose d'attendre «des circonstances plus heureuses», soit à Guévaux, soit «dans un couvent». (Fonds d'Odet 3, P 77, n° 27.) – A quoi Charles répondra ironiquement: «Qu'il me soit permis (et c'est un devoir bien doux pour mon cœur) de t'exprimer toute l'étendue de ma reconnaissance pour le généreux dévouement que tu me proposais en voulant t'ensevelir dans un couvent pour y attendre le moment où la fortune, plus favorable, pourrait nous permettre plus d'aisance dans notre ménage. Ce moment, je ne puis te le dissimuler, en suivant le cours ordinaire des choses, nous conduirait aux cheveux blancs.» (*Ibidem*, n° 28.)

attachée à la vie en Valais<sup>105</sup> ? Il n'est donc pas étonnant qu'elle refuse les explications de Charles concernant son désir d'habiter Sion avec elle. Elle dit entrevoir derrière les arguments nouvellement exprimés quelques arrière-pensées peu avouables qui l'effraient et qu'elle n'hésite pas à mettre en lumière. « Vous tenez plus à Sion qu'à Eugénie, constate-t-elle, et vous avez raison. Vous craignez des contradictions, des peines, des dégoûts avec une femme qui n'aime guère votre ville et pour laquelle vous prévoyez que l'air de Saint-Maurice sera tuant. Je lis dans votre âme : vous prévoyez des discussions, des sacrifices, des regrets. Ô mon ami, je ne les aurais jamais prévus, mais vous m'inspirez de la crainte. Que puis-je dire ? Jamais je n'oserai prendre sur moi de vouloir. C'est aux autres à me décider, et je vois vos appréhensions, et mon attachement doit surtout vouloir votre bonheur. Si je ne puis le faire, restons amis et, si je dois vous rendre heureux, soyons davantage l'un pour l'autre. [...] Croyez cependant que rien ne me distrait de vous. Vous êtes digne d'un sort heureux. Je crains de n'y pas suffire. Le bonheur d'un être me paraît sacré. Vous m'êtes cher. Peut-être plus que moi-même. Ma timidité, mes craintes seules peuvent vous en faire douter. Prononcez sur nos sorts. Ne me laissez pas cette responsabilité qui m'effraie. Vous avez plus de raison, plus de fermeté que moi. Je vous laisse décider. »<sup>106</sup>

Cependant, après quelques jours de réflexion, elle se met à regretter ces mots. Elle a peur que Charles n'interprète mal son attitude et c'est pourquoi, le 14 février 1815, elle reprend la plume. Elle veut dissiper « l'inquiétude, l'incertitude » qu'elle a pu éveiller en lui. « Oui, je le crois, écrit-elle maladroitement, je serai plus heureuse dans la médiocrité près de toi, mon ami, que dans le monde le plus éclatant. »<sup>107</sup> Mais, comme elle se garde bien d'atténuer ses exigences et qu'elle se cantonne dans des généralités, ses paroles manquent de force, perdent de leur impact.

De toute façon, il est trop tard. La réponse de Charles à sa lettre des 23 et 30 janvier, réponse datée du 12 février 1815, est déjà en

<sup>105</sup> Voir ci-dessous, t. II, pp. 164 et 165.

<sup>106</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 27.

<sup>107</sup> *Ibidem*, n° 29: Eug. à Ch., de Guévaux, le 14 février 1815.

route vers Guévaux: constatant – sans animosité aucune – qu'elle se dérobe à ses responsabilités, qu'elle esquivé les problèmes et que sa «répugnance» et son «antipathie» à l'égard de Sion, «loin de diminuer, ne paraissent qu'augmenter», que, pour des raisons climatiques, Saint-Maurice serait un «tombeau anticipé» pour elle et que sa «petite fortune» doit lui paraître une misère, à elle qui est «habituee au luxe et dans une maison opulente entourée de parents qui le sont encore davantage», il décide qu'il ne leur reste plus qu'à cultiver l'amitié et, en guise de consolation, il lui promet de l'entretenir de ses affaires domestiques aussi longtemps qu'elle le désirera<sup>108</sup>!

La réaction d'Eugénie à l'énoncé de leur septième rupture ne se fait pas attendre. Le 17 février, elle adresse à Charles une longue lettre où elle épanche sa tristesse et sa révolte, sans se soucier de structurer son texte et d'éviter de nombreuses répétitions<sup>109</sup>. Elle se déclare «trompée, trahie» par «celui qui devait être un époux fidèle», et dénonce son «indifférence» et la «bizarrerie» de sa conduite. Elle cherche à rejeter l'entière responsabilité de la rupture sur le Valaisan, la surprise et la peine qu'elle éprouve, de même que sa lettre du 14 février où elle se livrait à la «tendresse», à l'«espoir», devant être gages de sa bonne foi! Elle reconnaît que, durant trois ans, tout en n'ayant jamais cessé d'aimer, elle a hésité à s'engager dans le mariage; mais il lui paraît inadmissible que, maintenant qu'elle a plié ses goûts et ses habitudes aux usages valaisans et aux volontés de Charles, que le mariage est «annoncé», le «trousseau fait», qu'elle se donne à lui avec l'approbation de ses parents et de sa tante Adrienne Borel, qu'elle lui écrit pour lui abandonner son sort et qu'elle s'attend «à des témoignages de joie, d'amour, d'empressement, de reconnaissance», il renonce à elle, la plongeant ainsi dans l'affliction et dans l'embarras, notamment vis-à-vis de

<sup>108</sup> *Ibidem*, n° 28. – Ce 12 février 1815, curieusement, Charles tutoie à nouveau Eugénie. Le 24 février 1815, il mêlera le tu et le vous; puis il vouvoiera la jeune femme jusqu'en octobre 1815; le 7 novembre, tantôt il la vouvoiera, tantôt il la tutoiera.

<sup>109</sup> Eugénie en est parfaitement consciente, qui affirme: «Je ne fais que me répéter et, sous toutes les formes, je vous présente l'idée qui m'a frappée.»

son père. Celui-ci, qui a consenti à leur union, va en effet être profondément déçu par la tournure des événements, et elle veut le ménager: il faut que Charles lui fournisse une explication de son attitude, qui ne puisse le blesser, car, dit-elle, «il m'a toujours laissée libre, mais tant de variations lui paraîtraient des conséquences que son caractère franc et droit ne comprendrait pas»<sup>110</sup>.

Elle ne croit pas que Saint-Maurice soit la véritable raison de la rupture, alors qu'elle n'y a tenu que pour se rassurer pleinement, ce dont Charles aurait dû se rendre compte, et alors qu'elle n'a pas eu l'intention d'y habiter en l'absence prolongée de son mari<sup>111</sup>. «[...] Je trouvais, affirme-t-elle, que c'était avant le mariage que je devais me réserver le droit d'y être quelquefois, surtout si je me trouvais mal à Sion où je ne voulais pas être enchaînée.» Cette explication – on comprend mal qu'elle soit donnée si tard – anéantit, selon la jeune femme, l'argumentation de Charles. Il faut par conséquent qu'il avoue la vraie raison qui le pousse à rompre et qu'elle tente d'imaginer: ou il n'aime plus ou il aime ailleurs ou ses parents font obstacle au mariage. Et d'insister sur le manque de franchise du Valaisan et sur le rôle possible que Louis et Julie d'Odet ont pu jouer dans cette nouvelle rupture, ce qui est une manière de blesser l'orgueil de Charles et de pousser celui-ci à réagir.

Elle lui laisse cependant, le temps d'une réponse, la possibilité de briser la barrière qu'il a élevée entre eux et que, «après tout ce qui s'est passé», elle ne peut franchir elle-même. Si, pourtant, il devait demeurer inébranlable dans son aveuglement, il lui faudrait renvoyer les lettres qu'elle lui a écrites<sup>112</sup> et espérer que l'amitié pût naître sur les cendres de l'amour, ce qui ne saurait être certain.

Eugénie cherche à tout prix à éveiller la mauvaise conscience de Charles, à le culpabiliser. Aux reproches directs et aux plaintes

<sup>110</sup> Une autre idée la tourmente, sur laquelle elle passe rapidement: «Croira-t-il [mon père] que c'est vous qui reculez après nous avoir entendus tous deux à Corcelles?» – Voilà corroboré le témoignage de Charles au sujet de cette entrevue dramatique!

<sup>111</sup> Ce qu'elle aurait toujours affirmé à sa tante Adrienne Borel.

<sup>112</sup> Ce 17 février 1815, elle lui demande à six reprises qu'il lui restitue les lettres qu'elle lui a écrites, si leur rupture est définitive! Et elle réitérera cette demande les 19 et 28 février et le 11 mars 1815.

qu'elle formule ci-dessus, elle ajoute perfidement un rappel de son abjuration qu'elle a pourtant toujours déclarée indépendante de ses projets matrimoniaux. « Vous vous réjouirez, écrit-elle comme pour le rassurer, en pensant que vous avez travaillé à ma foi. Malgré les exemples, le blâme et les désapprobations, si jamais je m'établis, ce ne sera qu'avec *un catholique romain*. »<sup>113</sup> Aussi désire-t-elle aller quelque temps en pension chez Marguerite Tousard d'Olbec, installée à Saint-Maurice, afin de la rencontrer et de se rapprocher de l'Eglise. « Mais je dois, constate-t-elle, me méfier de ce désir. Il pourrait être blâmé: quoique à dix lieues, ce serait habiter votre patrie. Peut-être serait-ce un attrait que je ne m'avoue pas. » Et d'exprimer l'espoir de pouvoir un jour pardonner à Charles sa manière d'agir<sup>114</sup>...

Celui-ci, il va sans dire, réfute – les 21 et 22 février – l'analyse de la jeune femme. Selon lui, c'est elle qui a cherché la rupture en critiquant très sévèrement, le 27 décembre 1814, Sion et le logement qu'il y habite, en persistant à vouloir s'établir à Saint-Maurice, alors que cette exigence gâte « tout le charme du mariage » et ne peut que compromettre davantage sa santé, et par sa lettre des 23 et 30 janvier dont il relève les expressions sur lesquelles il fonde son jugement<sup>115</sup>. Au milieu de reproches multiples et sévères<sup>116</sup>, il renouvelle cependant sa promesse qu'elle pourra tenir ménage à Saint-Maurice, tout en affirmant que, si le climat de cette cité ne lui convenait pas, elle devrait se résoudre à venir habiter Sion. De plus, il ne manque pas de lui faire remarquer que son attitude butée la dessert aux yeux de Louis et de Julie d'Odet qui, écrit-il, « ont bien de la peine à se persuader que, ayant plus d'usage du monde que moi, tu aies vraiment de l'attachement pour ton ami. Ce ne sont point les paroles qui influent sur eux, c'est la manière d'agir. Et je ne puis leur persuader que la répugnance d'habiter Sion balance

<sup>113</sup> Souligné par Eugénie.

<sup>114</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 31.

<sup>115</sup> Il relève les passages où Eugénie affirme, d'une part, sa crainte de ne pas pouvoir rendre Charles pleinement heureux et, d'autre part, son incapacité à décider de leur sort et sa volonté de laisser à Charles cette responsabilité.

<sup>116</sup> Il l'accuse notamment de vouloir le forcer à se retirer « pour, dit-il, t'en éviter la tâche pénible puisqu'en effet les torts auraient été tous de ton côté ».



seule tes sentiments à mon égard.» Cependant, Eugénie peut être rassurée, ils ne dissuaderont pas leur fils de se marier selon son cœur.

Elle sait donc parfaitement à quoi s'en tenir. Une fois encore, il lui laisse une chance de sauver leur union: il lui abandonne le soin de décider de leur avenir, mais sans tarder. «Ta première lettre, affirme-t-il péremptoirement, sera l'arrêt suprême.»<sup>117</sup>

Eugénie, mécontente de sa lettre du 17 février 1815, a commencé à en rédiger une autre dès le 18. Elle y avoue regretter son dernier envoi qui lui «est resté sur l'âme comme le poids d'une mauvaise action, d'une action précipitée, irréfléchie, passionnée, orgueilleuse et tout à fait condamnable», et elle lui demande de le lui pardonner. Elle semble s'être raisonnée, apparaît triste, mais résignée: elle est décidée à se plier à la volonté de Charles et se console en pensant que, si elle perd «un époux», il lui «reste un ami». Le 19 cependant, elle dénonce ce qu'elle appelle la «bizarrerie» du comportement de Charles qui a décidé de rompre, selon elle, au moment où elle acceptait sa main<sup>118</sup>. Le 20, elle écrit quelques lignes encore<sup>119</sup>, avant

<sup>117</sup>Fonds d'Odette 3, P 77, n° 33: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, les 21 et 22 février 1815, minute.

<sup>118</sup>«Cependant, écrit-elle, quelle bizarrerie! Que me demandiez-vous si ce n'était ma main? Mes deux dernières lettres vous l'accordent et deux fois votre réponse est *qu'elles vous ont fait faire de bien tristes réflexions!* Cela est pénible à lire et, comme si je pouvais en ôtant vos lettres de devant mes yeux oublier leur contenu, je les ai cachées bien loin de moi. Mais, avant cela, j'en ai repassé plusieurs et j'ai vu que, depuis le moment où vous avez souscrit à ce que j'habitasse Saint-Maurice, cela n'a plus offert de difficultés. Loin de revenir en arrière, tantôt vous m'invitez à aller y diriger les réparations nécessaires, tantôt vous me faisiez valoir la condescendance de ce séjour comme un reproche de ce que j'hésitais encore... Si les pertes que vous venez d'essuyer vous forçaient à changer de projet, c'était le moment de m'en prévenir en me les annonçant, mais, au contraire, à la fin de cette lettre, vous ajoutez *que cela n'empêche pas que le logement de Saint-Maurice ne soit toujours à ma pleine disposition*. Partout, je retrouve ce consentement et, lorsque, touchée de votre généreuse complaisance que je crois devoir à vos sentiments, j'accepte votre main, vous ne pensez plus de même!... Est-ce bien vous mon ami? Puis-je ne pas me méfier de cette contradiction de votre caractère jusqu'ici si franc? Au nom de Dieu, ne m'en voulez pas d'avoir été cause que trois ans de votre vie sont perdus à courir après une chimère. N'en puis-je pas dire autant?... J'en reviens toujours à mes moutons... Comment Saint-Maurice que vous habitez une partie de l'année nous eût-il séparés? Jamais, je n'ai dit d'ailleurs que je ne voulais point aller à Sion.» — Souligné par Eugénie.

<sup>119</sup>Il y est notamment question de Saint-Maurice et de l'estime que Samuel-Henry de Treytorrens porte à Charles.

de laisser sa lettre en suspens dans l'attente de la réponse du Valaisan à celle du 17.

Cette réponse reçue, elle reprend la plume le 28 février, sa sérénité relative déjà envolée, pour repousser l'ultimatum qui lui est lancé. Selon elle, et bien qu'elle l'aime, Charles doit décider seul de leur sort, car, d'une part, il serait contraire à la bienséance de son sexe, qui exige de la retenue, qu'elle le fit; et, d'autre part, elle en serait bien incapable, vu qu'elle n'est plus sûre des sentiments de son «ami» qui a l'air de consentir au mariage «d'un ton à n'être point accepté» afin de la pousser à rompre. Or, elle ne veut pas entrer dans ce jeu, elle ne veut pas endosser une quelconque responsabilité à ce sujet, car, lorsque, écrit-elle, «je vous abandonnai la décision de nos sorts, c'était consentir, puisque j'étais persuadée que tous vos désirs étaient bornés à notre union». Toutefois, afin de manifester sa bonne volonté, elle fait une concession d'importance: si elle peut rester six mois par année à Saint-Maurice, elle sera satisfaite<sup>120</sup>.

### *6. Troisième séjour d'Eugénie de Treytorrens au couvent de la Visitation de Fribourg*

Comme elle l'avait prévu depuis plusieurs semaines, Eugénie de Treytorrens quitte Guévaux le 1<sup>er</sup> mars 1815 pour le couvent de la Visitation à Fribourg, où elle demeurera jusque vers le 20 avril<sup>121</sup>. De cet îlot de sérénité, dans un premier temps, elle écrit à Charles d'Odet trois lettres, les 11, 19 et 24 mars, sans chercher à faire avancer les choses et dans un style plus serein que d'habitude, gênée qu'elle serait de trop céder à des mouvements d'humeur, à des réactions violentes dans un établissement entièrement voué à Dieu. Elle se contente notamment de se peindre dans l'expectative des

<sup>120</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 32: Eug. à Ch., de Guévaux, du 18 au 28 février 1815.

<sup>121</sup> *Ibidem*, n° 34: Eug. à Ch., [Fribourg,] le 11 mars 1815; n° 40: Eug. à Ch., de Fribourg, le 16 avril 1815.

décisions qu'il prendra, de s'étonner du silence qu'il garde, suppose qu'une autre occupe son cœur, s'inquiète de la guerre que le retour de Napoléon de l'île d'Elbe rallume et du sort qui est réservé à son ami en cette période politique à nouveau fort troublée<sup>122</sup>.

En fait, et elle ne peut l'ignorer, Charles par son mutisme – passager – veut souligner une fois de plus sa désapprobation à l'égard de l'attitude dilatoire qu'elle ne cesse d'avoir et qu'il juge inacceptable. Bien décidé à garder le contrôle des négociations et à mettre au pied du mur la Vaudoise, il lui écrit, le 22 mars, dans l'intention évidente de l'obliger, soit à prendre l'initiative de la rupture, soit, tout au moins, à renoncer à la plupart de ses exigences. Non seulement il lui apprend que, piqué au vif par la lettre des 23 et 30 janvier 1815, il a loué au début de février son appartement de Saint-Maurice – à l'exception de sa chambre –, appartement « vacant depuis plus d'un an », et qu'il a disposé de la moitié des 100 louis « qui étaient là, morts depuis six à sept mois »<sup>123</sup>; mais encore il insiste sur les « grosses pertes » qu'il a subies et qui surviennent « à la suite de plusieurs mauvaises années ». Aussi désire-t-il qu'elle lui répète une des phrases qu'elle a écrites le 28 février 1815, à savoir : « Si je vous suis chère, je serai assez riche »<sup>124</sup>.

Eugénie tombe des nues et sa relative sérénité en est tout ébranlée. Elle ne peut concevoir qu'il ait disposé, sans la consulter, de son logement de Saint-Maurice et d'une partie des 100 louis empruntés à Lausanne, et, sûre de son bon droit, elle lui propose, le 3 avril, de soumettre leur correspondance à un juge impartial qui établira qui, d'elle ou de lui, a tort en l'occurrence.

Malgré sa colère et sa peine, elle se montre conciliante, ne désespérant pas de le ramener. Elle veut croire qu'il y a des circonstances qu'elle ignore et qui expliquent ce revirement; elle dit continuer de l'associer à l'image de la vertu, de le considérer comme

<sup>122</sup> *Ibidem*, n° 35: Eug. à Ch., de Fribourg, le 19 mars 1815; n° 37: Eug. à Ch., de Fribourg, le 24 mars [1815].

<sup>123</sup> Il ajoute, il est vrai, que « quelques mois suffiront peut-être pour rectifier ces fausses mesures ».

<sup>124</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 36: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 22 mars 1815, minute. – La phrase d'Eugénie qu'il cite se trouve dans *ibidem*, n° 32.

«un guide salutaire» et «une ancre ferme», et elle conclut par ces mots notamment: «Je ne sais quel sera notre sort, mais je crois que je puis et que je dois vous répéter que, si le ciel nous unit une fois et si je vous suis *chère, je serai assez riche*. Tout alors devient commun, il n'y a qu'un intérêt.»<sup>125</sup> Ces paroles sont séduisantes, mais ambiguës; elles n'engagent en effet à rien en raison de leur forme hypothétique. Il est vrai que la situation politique rendue explosive par le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et les menaces de guerre qui s'ensuivent ne permettent guère d'envisager sereinement l'avenir, d'autant plus que Charles risque d'être appelé sous les drapeaux<sup>126</sup>.

Mais, cette fois, le Valaisan est bien décidé à vaincre l'ambition d'Eugénie. Le 8 avril 1815, il continue de la harceler et redouble ses exigences: les pertes financières qu'il a subies réduisent de quelque 15 louis ses revenus annuels; il lui est donc désormais impossible de monter à Saint-Maurice un ménage dont il évalue le coût à 60 louis; il ne lui resterait en effet plus qu'à vivre de pain et d'eau quand il serait à Sion, ce à quoi il ne saurait se résoudre; c'est pourquoi ils sont acculés à demeurer ensemble dans la capitale valaisanne, ce qui ne les empêchera nullement, prend-il soin de préciser, de séjourner chaque année quelques semaines à Loècheles-Bains et aux Mayens-de-Sion, et quelques mois à Saint-Maurice<sup>127</sup>.

Il ne lui cache pas cependant que, si elle ne comprend pas et n'approuve pas sa répugnance à être «un homme marié sans femme» et son désir de vivre aux côtés de l'être aimé, ils ne peuvent que rompre. «Très peu de jeunes personnes de ce pays, menace-t-il avec hauteur, se feraient tirer l'oreille pour partager mon sort. Pourquoi hésiterais-je tandis que mon amie exige de moi que je me plonge dans l'abîme du malheur pour lui plaire?» Aussi réclame-t-il une

<sup>125</sup> *Ibidem*, n° 38: Eug. à Ch., de Fribourg, le 3 avril 1815. — Souligné par Eugénie.

<sup>126</sup> *Ibidem*, n° 36.

<sup>127</sup> «Tu y auras, écrit-il, un appartement; tu pourras manger chez toi quand le cœur ne te dira pas de sortir, car dans la même maison habite une jeune femme qui fera ta chambre, t'aidera à t'habiller et fera au besoin ton déjeuner, car elle est bonne cuisinière. Il n'y a sorte d'attentions qu'elle n'ait pour moi.»

fois encore une réponse nette et précise à sa manière de sommation, «c'est-à-dire un oui ou un non».

Conciliant, il dit accepter la proposition qu'elle lui a faite le 3 avril de soumettre leurs lettres à un juge impartial afin qu'il examine l'exactitude des reproches mutuels qu'ils s'adressent. Magnanime, il lui laisse le soin de choisir un arbitre parmi des gens qui ont quelque parenté avec elle. Prévoyant, il devance déjà l'accusation – la seule selon lui – qu'on pourrait lui porter: «La dernière heure de mon séjour chez toi, écrit-il, je t'ai promis, il est vrai, les 100 louis et un ménage monté à Saint-Maurice, espérant te décider. Avant que d'arriver chez moi, je la tenais déjà. Je t'ai renouvelé cette promesse dès lors, promesse au-dessus de mes forces et qui, cependant, n'a pu obtenir aucun effet, puisque même ta lettre du 23 janvier [et du 30 janvier 1815] dit en termes formels: «*Jamais je n'oserais prendre sur moi de vouloir, etc.*» Mon seul tort est d'avoir promis au-delà de mes forces. Mes propositions n'ayant été acceptées, mes torts cessent dès lors.»<sup>128</sup>

Cette argutie est rejetée catégoriquement par Eugénie: elle n'a point, comme il le prétend, refusé ses propositions; au contraire même, elle a demandé, puis accepté le logement de Saint-Maurice et 100 louis pour les meubles; elle a placé sur du linge 50 des 100 louis que lui a remis son père et a réservé les 50 autres pour l'achat de vaisselle. «Je n'ai, poursuit-elle, jamais varié. Vous avez pu m'offrir plus qu'il ne vous convient de faire; vous êtes revenu en arrière, moi je n'y suis pour rien. Il n'est pas bien à vous d'user de tant de détours et de prétextes, et je ne veux pas que vous m'en croyiez la dupe. [...] Je suis fâchée, horriblement fâchée de trouver un tort à celui que j'aime et que j'estime.» Et de s'offusquer qu'il ait pu penser que, une fois mariée, elle ne s'inquiéterait pas du bonheur de son mari<sup>129</sup>.

<sup>128</sup> Fonds d'Odette 3, P 77, n° 39: Ch. à Eug., de Sion, le 8 avril 1815, minute. – Souligné par Charles.

<sup>129</sup> La phrase qu'il lui reproche [*jamais je n'oserais prendre sur moi de vouloir*] exprime précisément sa volonté qu'il soit heureux, il est impossible qu'il ne l'ait pas compris!

Comme à son habitude, au fil des paragraphes, elle glisse à peine quelques mots sur ce que Charles juge essentiel, et ils n'ont rien d'absolu, d'irrévocable. «Je puis consentir [à être à vous], dit-elle, et je le veux aussi, si, en effet, c'est votre cœur entier qui est à moi.»<sup>130</sup>

Aussi Charles ne peut-il que constater, le 24 avril, qu'elle ne répond jamais catégoriquement aux questions précises qu'il pose et qu'ils ne sont pas plus – et peut-être moins – avancés qu'au premier jour de leur amour. Il affirme qu'il n'a rien à se reprocher, qu'il a réfuté d'avance les «invectives» qu'elle formule en acceptant un arbitre de sa famille et de son choix, ce qui nous paraît un argument faible, révélateur d'un embarras certain causé par ses décisions concernant le logement de Saint-Maurice et les 100 louis, décisions qu'il sait contestables, même si elles sont compréhensibles. Et de chercher une fois encore à la presser de se prononcer enfin clairement: elle connaît ses exigences, elle sait qu'il complétera son ménage de Sion au fur et à mesure qu'il en aura les moyens; elle ne doit donc plus tergiverser. «Je suis las de végéter, gronde-t-il, et personne ne pourra me blâmer de chercher une union de raison lorsque celle que mon cœur avait projetée ne peut s'effectuer malgré trois ans de pourparlers.» Il attend une réponse, la dernière, à sa lettre du 8 avril et, l'ayant reçue, il se déterminera. Mais qu'elle ne s'abuse point sur la patience peu habituelle dont il fait preuve en l'occurrence, elle est purement politique: il veut s'«éviter même une ombre de reproche à l'avenir»<sup>131</sup>.

## *7. Vers la venue d'Eugénie de Treytorrens à Saint-Maurice. Son quatrième séjour au couvent de la Visitation de Fribourg*

Eugénie de Treytorrens, revenue à Guévaux vers le 20 avril 1815, ne répond à Charles d'Odet que le 23 mai, expliquant le silence qu'elle a observé durant plus d'un mois par ses problèmes de santé,

<sup>130</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 40.

<sup>131</sup> *Ibidem*, n° 47: Ch. à Eug., de Sion, le 24 avril 1815, minute.

par son manque de vigueur morale<sup>132</sup> et par la présence de troupes suisses qu'il a fallu loger<sup>133</sup>. Elle paraît résignée à la rupture, la huitième! Craignant de mal interpréter les propos que son ami a tenus dans ses trois dernières lettres et vu qu'il le lui avait permis, elle les a soumises à ses parents, tout en résumant le contenu des réponses qu'elle leur a faites. Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens en ont conclu que Charles cherchait à rompre «honnêtement»; et Eugénie semble s'incliner sans protester devant ce dessein, comme si elle le trouvait judicieux. Elle insiste cependant sur son désir de recevoir encore et toujours des lettres du Valais, qui seront sa consolation, et elle fournit à Charles matière à sa prochaine réponse: elle lui demande divers renseignements sur les bains de Loèche afin de pouvoir éclairer à ce sujet son cousin Rodolphe de Treytorrens qui a l'intention de s'y rendre. Elle lui laisse toutefois la possibilité de s'adresser directement à son parent, persuadée – nous allons le constater – qu'il ne le fera pas, étant donné qu'il ne le connaît que peu<sup>134</sup>.

Fâché qu'Eugénie ait considéré ses parents comme des juges impartiaux, outré de la façon dont elle a procédé<sup>135</sup>, vexé de constater que, forte de leur verdict, elle le rend responsable de l'échec de leur projet matrimonial, Charles écrit directement à

<sup>132</sup> Elle a pris froid en revenant de Fribourg et un rhume violent lui a fatigué la poitrine et «laissé des oppressions fort pénibles». De plus, écrit-elle, «un vigneron [...], qui s'est tué de la manière la plus affreuse sous nos yeux, n'a pas peu contribué à altérer ma santé».

<sup>133</sup> Eugénie a dû s'occuper de ces troupes, semble-t-il. «Ma sœur Elise, affirme-t-elle, a été plus mal. Maman a dû aller la voir et nous a laissé la maison pleine de troupes.»

<sup>134</sup> Elle écrit notamment: «Il [Rodolphe de Treytorrens] demande si les bains sont ouverts [...]. Ayez la bonté de me le faire savoir ou à lui au plus tôt.» (Fonds d'Odé 3, P 77, n° 41: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 23 mai 1815.) – Charles d'Odé et Rodolphe de Treytorrens se sont rencontrés en tout cas à Loèche-les-Bains en été 1813. (*Ibidem*, P 76, n° 169.) A propos de Rodolphe de Treytorrens, voir ci-dessus, t. I, p. 75, note 45.

<sup>135</sup> Comment admettre que les parents de Treytorrens aient pu étudier l'exact contenu de ses lettres et se soient contentés des résumés oraux qu'Eugénie, de mémoire, leur a faits des siennes? Surtout lorsque l'on connaît le manque de rigueur intellectuelle de la jeune femme...

Rodolphe de Treytorrens, ce dont la jeune femme s'offense, à tort, puisqu'elle lui en avait expressément donné la possibilité.

Le 12 juin, revenue de Fribourg où elle s'en est allée les 4 et 5 juin « assister à la réunion d'une prise d'habit et d'une profession », elle lui adresse de Guévaux une nouvelle lettre afin de lui exprimer sa profonde déception à l'égard de sa façon d'agir. Elle se demande s'il ne lui fait pas un « crime » de lui avoir communiqué le jugement de ses parents, et elle l'exhorte à lui donner de ses nouvelles: elle n'oublie pas en effet ses « promesses, vingt fois répétées, de rester *toujours amis* » et veut qu'il respecte ses engagements, qu'il rompe son « silence de brouillerie »<sup>136</sup>.

Du 12 juin 1815 inclus au 16 mai 1816, date de la dernière lettre que Charles écrit avant le retour d'Eugénie en Valais, ils s'adressent vingt-deux envois – douze provenant de la jeune femme et dix de Charles<sup>137</sup> – sans plus parler positivement de leur mariage. Mais leurs attitudes respectives vont, dans ce laps de temps, sensiblement évoluer. D'abord assez sec et bougon, le ton de leur correspondance devient peu à peu plus courtois, même s'ils parsèment encore çà et là leurs textes de quelques reproches précis et de quelques rares pointes plus ou moins acérées. Ils parviennent en effet – ou feignent de parvenir – à prendre un certain recul par rapport à leur dernière rupture, en arrivent même à plaisanter quelquefois sur leur propre compte et se montrent ainsi sous un jour séduisant. Ne nous trompons pas cependant: presque toutes leurs lettres apparaissent comme des jeux subtils où l'expression ambiguë de leurs sentiments,

<sup>136</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 42: Eug. à Ch., de Guévaux, le 12 juin 1815. Souligné par Eugénie. – La Vaudoise a raison de réclamer l'amitié de Charles, car celui-ci a écrit, le 12 février 1815: « Je compterai toujours invariablement sur les sentiments de ta bienveillante amitié et aucun événement n'effacera le précieux souvenir que tu gravas dans le cœur de ton tendre ami »; car il a déclaré, le 22 mars, que pour le moins il sera toujours lié à la jeune femme « par les sentiments de la plus vive amitié »; car, le 8 avril, après avoir mis en demeure Eugénie de se décider quant à leur avenir commun, il a signé sa lettre de cette façon: « Ton ami ou ton époux Charles »; etc. (Voir, respectivement, *ibidem*, n° 28; n° 36; n° 39.)

<sup>137</sup>Au début, Charles semble écrire à contrecœur: Eugénie lui adresse des lettres les 23 mai, 12 juin, 11 juillet, 29 ou 30 juillet, 28 août, 27 septembre 1815 et lui ne répond que les 19 juin, 6 août et 30 septembre 1815.



de leurs espoirs, de leurs désirs règne en maîtresse et où l'amour, la plupart du temps muselé, apparaît sous des formes allusives que l'on serait rarement sûr de bien saisir et de bien interpréter, si l'on ignorait les épisodes futurs de leurs relations.

L'un et l'autre refusent d'endosser la responsabilité de la rupture. Charles explique que, sa demande du 24 avril 1815 étant restée sans réponse, il s'est considéré libre à nouveau, soutenu en cette attitude par sa mère<sup>138</sup>. L'ultimatum qu'il y avait fixé était en effet destiné à le conforter dans l'opinion qu'Eugénie ne tenait pas à se marier. «Dès longtemps, avoue-t-il le 6 août 1815, plusieurs personnes qui voient clair et qui me veulent du bien me disaient que je n'étais point payé de retour. Je m'offensais presque de cet avis, quoique, dans vingt circonstances que je me remémore, j'aurais dû m'en convaincre. Mais ce n'est pas pour rien qu'on peint l'amour aveugle: je l'étais aussi. Et, depuis mon départ de Corcelles, j'ai commencé à entrevoir de la lumière et, lorsque, par ma lettre [du 24 avril 1815] à laquelle vous avez répondu par celle du 23 mai, je mettais tout en usage pour vous engager à une détermination positive [et que] je ne reçus que des crocs-en-jambe pour toute réponse, je vis la lumière tout entière et, dès ce moment, ne l'ayant pas fait plus tôt, j'ai dû prendre mon parti et je l'ai pris.»<sup>139</sup>

Le 30 septembre, il revient sur le sujet et rappelle l'insistance avec laquelle il a tenté de réunir leur destinée: s'il n'avait tenu qu'à lui, ils seraient mariés depuis deux ans. Hélas! elle s'est sans cesse ingéniée à dresser des obstacles, et «mes amis, plus que ma raison, écrit-il, m'ont fait entrevoir qu'une union si marchandée, au cas qu'elle ait lieu, était un présage très douteux du bonheur, puisque l'amour-propre blessé ne pardonne, dit-on, jamais». Il ne veut pas cependant continuer à égrener ses reproches – si mérités soient-ils – dans leur correspondance: c'est la dernière fois, affirme-t-il, qu'il parle «sur ce chapitre», car il veut désormais cultiver l'amitié sans la parsemer d'«épines».

<sup>138</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 43; n° 48/a: Ch. à Eug., du mayen des Agettes, le 6 août 1815, minute.

<sup>139</sup> *Ibidem*.

Cependant, à la suite de ces propos, il affirme avoir conversé récemment avec un jeune Anglais qui considère le Valais comme «le plus beau pays du monde», et il ajoute: «Il nous faut bien parler et parler de rencontres semblables pour nous consoler de la calomnie de tant d'autres voyageurs.»<sup>140</sup> Dans cette lettre encore, de même que dans d'autres, postérieures à elle, il ne manque pas de rapporter diverses anecdotes à la gloire et en l'honneur du Valais et de ses habitants, et de les prolonger par quelques commentaires acides qui sont autant de reproches implicites contre Eugénie<sup>141</sup>. C'est bien la preuve que, quoi qu'il en dise, son esprit et son cœur sont incapables d'atteindre à la sérénité.

Eugénie, quant à elle, refuse également de se considérer comme l'auteur de la rupture; elle proteste de la «pureté» de ses «intentions» et de sa «bonne foi»<sup>142</sup>: elle a cru leurs engagements définitifs, elle aurait tenu «sans regrets» à sa parole, elle aimait Charles, elle lui doit son changement de religion, et le fait qu'elle a consenti à l'épouser prouve qu'elle avait plus d'attachement pour lui que d'éloignement pour le Valais, «pays qui inspirera, écrit-elle, de la répugnance et montrera des privations à toutes les étrangères»<sup>143</sup>. Elle rappelle l'opposition de la famille d'Odet à son égard, reproche à Charles d'avoir préféré croire ses amis plutôt que son amie, et l'accuse d'avoir varié, alors qu'elle prétend être demeurée toujours la même<sup>144</sup>. Elle souhaiterait pouvoir ne pas le mal juger — «[...] J'aime à penser, s'exclame-t-elle le 23 juin 1815, que vos circonstances ont plus changé que vos sentiments»<sup>145</sup> —, mais elle est persuadée que c'est surtout «l'inconstance, le caprice et l'aveuglement» du Valaisan qui les ont séparés.

<sup>140</sup> *Ibidem*, n° 48/b: Ch. à Eug., de Sion, le 30 septembre 1815, minute.

<sup>141</sup> Sur ces anecdotes, voir ci-dessous, t. II, pp. 188 et 189.

<sup>142</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 49: Eug. à Ch., de Guévaux, le 28 août 1815; n° 59: Eug. à Ch., de Guévaux, le 22 janvier 1816.

<sup>143</sup> *Ibidem*, n° 42; n° 49; n° 44: Eug. à Ch., de Guévaux, les 23 juin et 11 juillet 1815.

<sup>144</sup> *Ibidem*, n° 52: Eug. à Ch., de Guévaux, le 24 octobre 1815; n° 42; n° 44.

<sup>145</sup> *Ibidem*.

Il n'empêche que, les mois passant, après que son orgueil s'est un peu apaisé, elle tente de se montrer plus objective et esquisse quelques traits d'une autocritique qu'elle est incapable de parachever: le 28 août et le 11 novembre 1815, elle reconnaît que ses hésitations expliquent le fait que ses paroles et ses sentiments ont été mal interprétés par son ami<sup>146</sup>; le 11 novembre, elle exprime ses regrets pour «la conduite bizarre» qu'elle a eue envers lui, lors de leur entrevue à Corcelles, le 9 juillet 1814; le 22 janvier 1816, elle admet que «les apparences» sont toutes contre elle<sup>147</sup> et, le 1<sup>er</sup> mars, elle écrit: «[...] Les véritables raisons [de notre rupture] sont, je crois, d'un côté, mon éloignement pour Sion et le peu d'empressement de vos parents, que je comprends fort bien [...]; du vôtre, un grain d'inconstance, triste effet de l'humanité, et surtout le peu que mon père faisait pour l'augmentation de dépense que je vous causais.»<sup>148</sup>

Cette attitude nouvelle d'Eugénie est à rapprocher de l'évolution de leurs relations, devenues apparemment plus sereines depuis qu'ils ont convenu de ne plus sacrifier au dieu Cupidon. Le 6 août 1815 déjà, Charles peut constater que l'amitié se «prête beaucoup plus à un entretien riant que la fougue de la passion», et que les lettres de la jeune femme ressemblent désormais «à un beau jour sans nuage»<sup>149</sup>.

Mais ne nous trompons pas: s'ils ne parlent plus d'amour et de mariage, ils ne sont pas guéris de leur passion et le voyage qu'Eugénie projette d'entreprendre va le démontrer clairement.

Au lendemain de sa huitième rupture d'avec Charles d'Odet, c'est de Chambéry que l'on a encouragé la jeune femme à partir pour Turin dans l'espoir qu'elle pourrait devenir dame d'honneur à la cour piémontaise<sup>150</sup>. Ne pouvant s'habituer à l'idée d'avoir perdu définitivement l'amour de sa vie, Eugénie a tôt fait d'entrevoir, dans

<sup>146</sup> *Ibidem*, n° 49; n° 57.

<sup>147</sup> *Ibidem*, n° 59.

<sup>148</sup> *Ibidem*, n° 61: Eug. à Ch., de Guévaux, le 1<sup>er</sup> mars 1816. – Souligné par Eugénie.

<sup>149</sup> *Ibidem*, n° 48/a.

<sup>150</sup> *Ibidem*, n° 112 et P 78, n° 56 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 3 novembre 1816; *ibidem*, P 77, n° 147 où elle indique que ce voyage était destiné à la «rapprocher de l'Eglise».

le projet qui lui est proposé et que ses parents approuvent, un prétexte pour rencontrer Charles et pour sonder les arcanes de son cœur. C'est pourquoi, alors que Caroline de Sieyès lui conseille de gagner Turin par le Mont-Cenis, elle décide de passer par le Valais<sup>151</sup>: si Charles l'aime toujours, hypothèse qui, à la lumière de l'expérience, est fort plausible, elle pense écourter son voyage à Turin afin de s'occuper au plus tôt d'un mariage qu'elle trouve maintenant d'autant plus séduisant qu'il paraît éloigné dans le temps.

Ce projet de voyage occupe une place importante – dès juin 1815 – dans la correspondance qu'elle et Charles continuent d'échanger et, par l'enchaînement des questions et des réponses, il assure la permanence de leurs relations épistolaires, même si, à certains moments, les lettres de Charles se feront beaucoup attendre; et il va donner naissance à un véritable jeu de patience, de calcul et d'habileté dont la solution finira par s'imposer à nous: les cendres de l'amour couvent encore sous les tisons de l'amitié.

C'est le 12 juin 1815 qu'Eugénie annonce au Valaisan un «charmant projet» que les circonstances, affirme-t-elle, l'ont décidée à échafauder: elle désire aller à Turin via le Simplon, s'arrêter en Valais afin d'y revoir ses «bons amis» au premier rang desquels est placé Charles et revenir par Chambéry où elle a «un autre genre d'attrait». «Dites-moi, lui écrit-elle, ce que vous pensez d'un projet encore incertain et qui attendra que les affaires [politiques] soient un peu débrouillées. Quelle route me conseilleriez-vous particulièrement? Quelle distance pensez-vous qu'il y a d'ici à Turin? Quelle serait la manière de la franchir qui fût la moins coûteuse, la plus convenable et la plus agréable?»<sup>152</sup>

Le 19 juin, Charles répond brièvement à cette lettre du 12 et s'y exprime avec froideur, si l'on excepte l'avant-dernier paragraphe du texte, où il déclare notamment: «[...] Je me ferai une fête de vous accompagner au Saint-Bernard<sup>153</sup> et de vous rendre tous les services

<sup>151</sup> *Ibidem*, P 76, n° 71.

<sup>152</sup> *Ibidem*, P 77, n° 42.

<sup>153</sup> Il semble que Charles considère que, le 12 juin, en mentionnant le Simplon, Eugénie a commis un lapsus calami. Il ne fait en tout cas aucune allusion à ce col dans sa lettre du 19.

dont j'aurais été susceptible dans nos temps heureux. Plus que par des paroles, je vous prouverai l'inviolable attachement avec lequel je suis et serai toujours votre respectueux serviteur et ami.»<sup>154</sup> Or, rappelons-le, ils viennent de rompre pour la huitième fois!

Ce paragraphe redonne quelque peu confiance et courage à Eugénie, Charles ne paraissant pas disposé à l'abandonner tout à fait et semblant répondre à ses sollicitations par une motivation autre et plus profonde que la seule serviabilité. Prudemment néanmoins, elle se complaît dans une relative ambiguïté qui, pourtant, ne devrait guère tromper le Valaisan sur son état d'esprit et qui est une manière de lui abandonner l'initiative dans l'évolution de leurs rapports et d'éviter ses possibles foudres. Le 23 juin, elle laisse transparaître ses sentiments, tout en prenant bien soin d'en minimiser l'intensité: elle se dit prête, en ces temps troublés où l'armée du feld-maréchal autrichien Johann Maria Frimont traverse le Valais, à l'épouser si la Providence épargnait plus ses biens que ceux de son ami, s'il ne restait plus rien à celui-ci et, surtout, s'il acceptait d'abandonner ses «stériles montagnes». Les trop nombreuses conditions qu'elle met à son offre et dont la dernière n'est guère réaliste lui enlèvent beaucoup de sa crédibilité, mais il n'empêche que, désormais, Charles ne peut ignorer que l'idée de l'épouser séduit toujours la jeune femme, d'autant plus que, annonçant ensuite le renvoi de son voyage en raison de l'instabilité politique du moment, elle écrit: «Je ne sais si j'oserai accepter l'offre séduisante de votre compagnie jusqu'au Saint-Bernard, cela me serait trop agréable pour que le monde n'y trouve pas à redire, et puis, peut-être que de cette façon je ne pourrai me résoudre à aller plus loin!...» Et, aussitôt, afin de minimiser la portée de cet aveu, elle s'empresse d'ajouter: «N'est-ce pas, Odet, vous me permettez de plaisanter avec mon ami? Je le puis mieux qu'avec un époux. Cela était trop sérieux...»

Elle attend, pour expédier sa lettre, que la tourmente politique se calme un peu et, le 11 juillet, elle la complète avant de la lui adresser: elle s'étonne du silence qu'il garde, alors qu'il ne peut ignorer «le vif intérêt» et la grande inquiétude qu'elle éprouve pour

<sup>154</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 43.

sa personne et pour son sort; et elle va jusqu'à signaler qu'elle ne peut ouvrir son bureau sans voir le portrait de son ami. «[...] La ressemblance [avec vous] en est si vraie, affirme-t-elle, qu'il me semble vous avoir vu hier et vous voir vous-même à chaque instant. C'est ainsi que cette année d'absence ne vous a pas plus effacé de mon souvenir que si j'étais au lendemain du jour où vous nous avez quittés.» Et, après l'avoir invité à venir à Guévaux «comme l'ami de la maison» puisqu'«un titre plus près ne [l']a pas satisfait», elle conclut, désireuse de sonder ses dispositions: «Mais tout ce que je vous dis là est peut-être fort loin des sentiments dominants de votre âme aujourd'hui!... Cette idée m'afflige et m'impose silence.»<sup>155</sup>

Le 29 ou le 30 juillet 1815, toujours sans nouvelles de Charles, elle lui récrit et, ignorant les raisons de son mutisme, craignant de s'être trop bien fait comprendre, elle garde une relative réserve: elle lui redit son inquiétude, lui réitère l'invitation qu'elle lui a faite de se rendre à Guévaux, lui promet d'être «aussi aimable qu'elle pourrait pour [le] dédommager des ennuis de l'année passée», tout en prenant soin d'ajouter: «On verrait bien que c'est moins moi que mes parents et notre pays que vous visiteriez.» Et elle termine sa lettre par le souhait, fort révélateur, de pouvoir lire dans son cœur et de connaître ses pensées<sup>156</sup>.

Charles ne lui répond que le 6 août, soit après quelque sept semaines de silence. Il célèbre l'amitié, «le soleil couchant de l'hyménée», qui désormais sera leur lien, décline l'invitation qu'elle lui a faite de venir à Guévaux, invitation qu'il qualifie d'«aussi séduisante qu'impossible»<sup>157</sup>, et lui avoue son impatience d'avoir de

<sup>155</sup> *Ibidem*, n° 44. — Le 12 juin 1815, après avoir signalé qu'un bataillon de Valaisans a gagné les zones frontalières, Eugénie a écrit: «Dans tout cela, je ne désire qu'une chose, c'est que les affaires vous amènent ici, pour visiter ces frontières et votre bataillon. Alors, souvenez-vous que vous serez toujours reçu ici comme un fils et un ami par toute la famille réunie aujourd'hui. Le ménage de Corcelles [Charles Lardy, sa femme Elise et leur fille Elise-Anne-Reine] y est, mais votre chambre est libre.» (*Ibidem*, n° 42.)

<sup>156</sup> *Ibidem*, n° 46: Eug. à Ch., de Guévaux, le 29 ou 30 juillet 1815.

<sup>157</sup> Il écrit notamment: «Je ne puis quitter mon poste, vous le savez, sans autorisation spéciale de mon gouvernement. Je n'ai rien à mettre en avant pour le solliciter; et je ne m'exposerai pas une seconde fois à prendre mon congé sous mon bonnet.»

ses nouvelles, d'autant plus qu'il les espère de sa bouche. Aucune équivoque ne semble exister dans sa lettre: seule l'amitié l'anime<sup>158</sup>.

On verra bientôt cependant qu'en réalité il n'en est rien et que sa plume ne traduit nullement ses véritables sentiments. Mais, pour l'instant, il a conservé trop fortement le souvenir des luttes et des déceptions passées pour ne pas faire preuve de prudence, et il cherche à gagner du temps afin de pouvoir mieux jauger de la pérennité des sentiments d'Eugénie à son égard et de sa capacité à s'amender vraiment, avant de décider du comportement qu'il adoptera.

Le 28 août, la jeune femme réaffirme sa volonté de gagner bientôt Turin et de revenir par Chambéry où Caroline de Sieyès l'attend; et elle commence par broser d'elle-même un portrait séduisant dont les traits se compléteront d'une lettre à l'autre, par touches successives, et approchant de l'idéal féminin que Charles cherchait en elle et qu'il n'a pu trouver. C'est ainsi que, ce 28 août, elle déclare que le monde la fatigue et qu'elle se passe fort bien de la vie agitée que l'on mène autour d'elle. «Si vous saviez, écrit-elle, les réflexions que la religion et la mort de tant de nos parents et amis me font faire, vous ne me feriez pas le reproche de tenir tant aux vanités du monde.»<sup>159</sup>

Le 27 septembre, elle s'étonne du nouveau silence de Charles qui n'a pas répondu à sa dernière lettre; et elle lui annonce le renvoi de son voyage en raison de la venue de son frère Henry à Guévaux<sup>160</sup>.

Le 30 septembre 1815 enfin, dans l'ignorance de cette lettre du 27, Charles répond à celle du 28 août et n'hésite pas à peindre la fièvre de son attente. «Qu'il me tarde, constate-t-il, de vous voir en voyage! Chaque voiture qui arrive, et il en circule beaucoup, me cause une espèce de frémissement que je ne puis vous rendre. Il me semble toujours que je dois en voir sortir mon amie. Cet espoir qui me séduit se renouvelle bien souvent. Il me trompe sans cesse et

<sup>158</sup> Fonds d'Odier 3, P 77, n° 48/a.

<sup>159</sup> *Ibidem*, n° 49. — Le 27 septembre, elle redira combien le monde la fatigue. (*Ibidem*, n° 50: Eug. à Ch., de Guévaux, le 27 septembre 1815.)

<sup>160</sup> *Ibidem*.

ne me décourage point. Tardez seulement, car l'espoir me reste toujours, au lieu qu'une fois que vous aurez passé, Dieu sait quand j'aurai de nouveau le bonheur de vous revoir.» Comme il avoue, de plus, appréhender le séjour de son amie à Chambéry d'où, constate-t-il, vos «lettres se font cruellement attendre»<sup>161</sup>, Eugénie est désormais persuadée qu'il l'aime encore.

Mais, comme, le 12 octobre, il lui écrit à nouveau, que le ton de sa lettre est cette fois fort neutre, mis à part la constatation que tous ses «maux» disparaissent quand il était auprès de son amie<sup>162</sup>, elle se demande s'il n'a pas regretté ses aveux ou tout au moins leur trop grande transparence. Elle n'en décide pas moins de lui exprimer clairement ses propres sentiments tout en évitant, il est vrai, de lui donner trop nettement l'impression de vouloir se servir de sa lettre du 30 septembre 1815 comme d'une sorte d'invitation à renouer.

Le 24 octobre, après avoir exalté la simplicité valaisanne, après avoir reconnu qu'elle oublie «si facilement» qu'il n'appartient à la famille de Treytorrens que par l'attachement qu'il y fera «toujours vivre», elle lui annonce qu'en raison du froid et de la neige elle a repoussé la réalisation de son projet au printemps 1816 et qu'elle souhaite passer l'hiver à Fribourg. «En prenant cette résolution, écrit-elle, j'ai senti si vivement le regret de renvoyer le plaisir de vous voir que je ne sais si c'est avoir de la raison de me l'accorder [ce grand sacrifice].» Elle fait ensuite référence à la dernière phrase que Charles a écrite le 12 octobre, phrase lourde de souvenirs heureux et de regrets à demi avoués, et elle constate: «Ô mon ami, quelle phrase charmante termine votre lettre [...]! C'est une nouvelle pour mon cœur, mais moi je ne vous apprendrai rien en vous disant que j'oubliais bien plus que des peines, bien plus que des souffrances près de mon ami. Même loin de lui, souvent les maux de l'absence m'ont empêchée de sentir d'autres douleurs.» Puis elle ajoute, feignant de douter encore des dispositions de Charles à son égard: «Vous ne le croirez pas, et j'en suis bien aise. S'il en était autrement, je n'oserais me livrer au plaisir de vous dire ce que j'éprouve.» Et,

<sup>161</sup> *Ibidem*, n° 48/b.

<sup>162</sup> *Ibidem*, n° 51: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 12 octobre 1815, minute.



ayant parlé des prix de certaines denrées, elle conclut sa lettre par cette phrase: «Le commerce qui me plairait à moi serait celui qui me ferait gagner le cent pour cent dans le cœur de mon ami.»<sup>163</sup>

Le 7 novembre, Charles poursuit l'escalade. Il rédige une lettre fort aimable où il tutoie à plusieurs reprises Eugénie, ce qu'il ne s'était plus guère permis depuis le 10 août 1814, affirme qu'il n'oubliera jamais «ni les liaisons intimes qui [les] unissaient et qui ont embelli plusieurs années de [sa] vie ni la bonté avec laquelle [il a] été accueilli dans le Vully et à Neuchâtel sous [les] auspices» d'Eugénie, et approuve le renvoi de son voyage. «Malgré toute la jouissance que me promettait l'avantage de vous posséder quelques instants dans notre Valais, écrit-il, je préfère infiniment vous savoir tranquille à Fribourg que d'être agité sans cesse de la crainte et de l'incertitude sur l'état de ta santé. Et l'espoir qui me reste que ce qui est différé n'est pas pour cela toujours perdu me dédommage bien un peu d'un charme auquel j'attachai tant de prix.»<sup>164</sup>

Il n'en faut pas plus pour qu'Eugénie, le 11 novembre 1815, laisse éclater son trouble et s'embraser son amour, et se mette à tutoyer Charles à plusieurs reprises. «Pourquoi, écrit-elle, cette lettre si aimable vient-elle reporter le trouble dans mon cœur?... Lui seul n'a-t-il donc point la faculté de vieillir?... Devait-il tressaillir comme la première fois à ce *toi* si doux et si dangereux qui semble faire disparaître la salutaire distance que la nature et, bien plus encore, l'opinion [ont] placé entre les sexes? Ah! sans doute que ce fut un art séducteur qui inventa de dire *vous* au vulgaire! Ce *toi*, interdit par une raison cruelle et peut-être insensée, désiré par la tendresse, devait-il encore faire palpiter mon cœur, suspendre mon sommeil, agiter tous mes sens?... Mais quel est ce langage?... Est-ce bien moi qui écris?... Et à qui est-ce que je parle? A Odet calme et satisfait... Oui, ces souvenirs sont coupables... le remords même est un crime; il me rappelle des jours qui ne sont pas assez détestés; mais s'il avait empoisonné un seul de vos jours innocents... si j'avais paru un instant dans votre patrie pour troubler ton repos... Eloigne-toi de moi, pensée funeste: Odet est heureux, il le sera toujours!...

<sup>163</sup> *Ibidem*, n° 52.

<sup>164</sup> *Ibidem*, n° 53.

»Que dites-vous, cher ami, des traces et des ravages de l'amour malheureux? Oh! non, je ne m'en attribue rien, rien je vous le jure; cela n'aurait pas le sens commun. Mais rassure-moi sur ta santé; dis-moi que ce portrait plein de vie qui est sous mes yeux est toujours l'image de tes traits. Et pourquoi vous arrêter? Pourquoi vous reprocher *de toucher une corde hors de saison*? Pourquoi vous quitter vous-même pour m'entretenir d'objets étrangers? Ah! crois que je ne cherche que toi dans tes lettres; c'est toi seul que je désire y trouver<sup>165</sup>.

»Tu es heureux, mon ami: tout, autour de toi, te rappelle ma tendresse et tout ici me retrace une conduite bizarre opposée à mes sentiments. Cet accueil dont il vous plaît d'être reconnaissant, je pouvais le rendre mille fois plus flatteur. Mais qu'importe le monde! Mes regrets ne reposent pas sur lui... Je n'en dirai pas autant de moi, cette fois, cette dernière fois [en été 1814] où je voyais mon Odet; je devais ne penser qu'à lui, ne m'occuper que de lui... Je le reverrai peut-être, mais ce ne sera plus lui; ce ne sera plus moi; nous ne serons plus l'un à l'autre... Cependant, Odet sera toujours mon ami; je serai toujours son amie... Je n'ai donc pas tout perdu...

»Une nuit, je rêvais que je reposais dans vos bras. Vous dormiez et je croyais veiller pour jouir de ce repos délicieux. Je n'existais plus alors ni dans le passé ni dans l'avenir. Le temps semblait arrêté pour rendre le présent infini comme l'éternité. Cette sensation m'a frappée. Pourquoi ce rêve a-t-il fini?...»<sup>166</sup>

Elle n'ose cependant lui expédier cette véritable déclaration d'amour telle quelle. Les 3 et 6 décembre 1815, elle se décide à y joindre d'autres pages écrites «avec plus de sang-froid» et en exclut

<sup>165</sup> Le 7 novembre 1815, Charles a notamment écrit, parlant de la pauvreté des Valaisans: «Il faut si peu à l'homme qui sait se modérer. Si ses champs lui rapportent le trois à quatre pour un, il oublie les sillons que la sueur creuse sur ses joues, car ils se remplissent de nouveau pendant l'hiver. Ceux que cause l'amour sont de tout autre nature: ils vont plus loin et font flétrir souvent sans retour la plante qui en est atteinte... Je touche une corde hors de saison. Il sera plus agréable pour vous que je vous entretienne des personnages marquants que nous voyons circuler dans nos sites agrestes.» (*Ibidem.*)

<sup>166</sup> *Ibidem*, n° 57. — Souligné par Eugénie.

tout tutoiement, car elle dit craindre la réaction de son ami<sup>167</sup>. En fait, si la forme change, le fond demeure: elle laisse entendre à nouveau, sans aucune équivoque en l'occurrence, qu'une fois en Valais il lui sera difficile de poursuivre sa route; elle loue Charles en raison de la sobriété de ses désirs et de ses besoins; elle affirme qu'elle désire absolument fixer son sort «sous un ciel catholique», «vivre au sein de la foi et de l'exemple», souhaite qui ne saurait tromper le Valaisan sur son véritable objet<sup>168</sup>.

Charles choisit de répondre à de telles avances avec retenue. Son texte, écrit les 20 et 24 décembre 1815, n'est pas suffisamment équivoque cependant pour laisser planer le doute sur ses sentiments. Lorsqu'il écrit: «Tu t'en plaindras à toi-même si, par les charmes des sentiments qui coulent de la plume, mon âme enivrée te parle un langage que réprouve la grille<sup>169</sup>. L'amitié indulgente, en réclamant ses droits, repoussera tout ce qui pourrait s'approcher des feux mal éteints. Vaines craintes! L'âpreté de nos montagnes, plus encore que celle de nos usages et de nos mœurs que tu sais encore rembrunir, doit pour toujours me tranquilliser», c'est avouer clairement son amour; lorsqu'il ajoute: «Puissent les faveurs éclatantes qu'elle [sainte Eugénie] a déjà fait jaillir sur sa cliente n'être que des avant-coureurs de celles qu'elle lui réserve! Puisse-t-elle les régler sur mes vœux!», c'est laisser entrevoir son désir de l'épouser; lorsqu'il conclut sa lettre en affirmant qu'«elle fera toujours le bonheur d'un mari et suffira encore à contribuer à celui de son tendre ami», c'est une invitation au mariage qu'il formule<sup>170</sup>.

Comme, le 6 décembre, Eugénie lui a écrit avoir ardemment souhaité passer l'hiver à Saint-Maurice chez Louise-Augusta Macognin de la Pierre et près de Marguerite Tousard d'Olbec, mais y

<sup>167</sup> Dans les lettres qui suivront jusqu'à la fin du mois de juin 1816, Eugénie vouvoiera presque toujours Charles.

<sup>168</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 57 et P 76, n° 96.

<sup>169</sup> Charles croit Eugénie à Fribourg, car, le 6 décembre 1815, elle a exprimé son intention de s'y rendre le 10 afin de «voir, écrit-elle, si l'arrangement que Mgr l'évêque [Pierre-Tobie Jenni] me propose pour cet hiver me convient». (*Ibidem.*) Et comme, depuis, elle ne lui a plus écrit — elle ne le fera que le 26 décembre —, il suppose qu'elle s'y trouve encore.

<sup>170</sup> *Ibidem*, P 77, n° 54: Ch. à Eug., de Sion, les 20 et 24 décembre 1815, minute.

avoir renoncé par crainte de la rumeur publique, toujours prête à tirer quelques conclusions hâtives, et qu'elle s'est laissée aller à cet aveu: «Dans le fond, j'ai bien plus calculé votre opinion que celle du monde»<sup>171</sup>, elle s'attire cette remarque désabusée, rédigée le 20 décembre: «Le fait est qu'Eugénie, quoique Suisse de naissance, mais Athénienne par ses goûts, préférera toujours tout autre séjour à celui du Valais.»<sup>172</sup> Charles ne paraît donc pas croire à la raison invoquée par elle et, le 10 janvier 1816, il n'hésite pas à dire que Louise-Augusta Macognin de la Pierre aurait reçu son amie «à bras ouverts», qu'il aurait été satisfait qu'elle vienne passer l'hiver à Saint-Maurice et qu'il n'aurait pas manqué d'accourir auprès d'elle<sup>173</sup>.

Certaines circonstances, auxquelles Eugénie s'empresse de céder, vont exaucer ses vœux. N'ayant pu obtenir une chambre particulière «ni à la Visitation ni aux ursulines», elle cherche un logement en ville de Fribourg, le trouve, mais y renonce presque aussitôt, parce que ses amies du couvent de la Visitation et ses parents se sont étonnés et inquiétés de la trop grande liberté qu'elle osait prendre à un âge non canonique, et qu'ils l'ont persuadée que cet «air d'indépendance» pouvait lui nuire, car «à Fribourg les fables ne coûtent pas plus qu'ailleurs»<sup>174</sup>.

Ayant donc abandonné, avec un empressement que l'on s'explique facilement, l'idée de séjourner à Fribourg, Eugénie souhaite, le 26 décembre 1815, s'arrêter quelque huit semaines chez Louise-Augusta Macognin de la Pierre, ce qui lui permettra de pratiquer à nouveau régulièrement sa religion et de revoir ses amis du Valais.

Les contacts pris, son dessein subit quelques modifications. C'est finalement chez les Rivaz qu'elle se rendra: Marguerite Tousard d'Olbec, à l'instigation de Charles d'Odet, a en effet demandé à sa

<sup>171</sup> *Ibidem*, P 76, n° 96: billet d'Eug. à Ch., [Guévaux, le 6 décembre 1815].

<sup>172</sup> *Ibidem*, P 77, n° 54. — Eugénie répondra: «C'est bien, si vous voyiez la vie que je mène, que vous m'accuseriez d'être digne d'Athènes. J'écris et je lis sans cesse, par goût et par désœuvrement.» (*Ibidem*, n° 59.)

<sup>173</sup> *Ibidem*, n° 54. Voir également *ibidem*, n° 55: Ch. à Eug., de Sion, le 10 janvier 1816, minute.

<sup>174</sup> *Ibidem*, n° 58: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 26 décembre 1815. Voir également *ibidem*, n° 59.

sœur Marie-Catherine, épouse de Charles-Emmanuel de Rivaz, d'héberger Eugénie, ce que celle-là n'a pas osé refuser. Et la Vaudoise, ne voulant pas abuser de son hospitalité, projette de ne demeurer que deux ou trois semaines à Saint-Maurice, au lieu des deux mois – ou presque – escomptés<sup>175</sup>.

Le 22 janvier 1816, déçue – nous nous demandons bien pourquoi – de la lettre que Charles lui a écrite les 20 et 24 décembre 1815, Eugénie la qualifie de légère, estime – à tort – qu'il y a exprimé la volonté de faire succéder l'amitié à l'amour dans leurs relations, et paraît s'incliner devant cette résolution, mais de mauvais gré puisqu'elle laisse entendre qu'elle évite de s'adresser à lui avec «abandon» et que, par conséquent, sa réponse ne peut refléter la réalité de ses sentiments. Son dépit – incompréhensible – l'entraîne même à répéter qu'elle préfère Saint-Maurice à Sion qui lui paraît être «triste et malsain»<sup>176</sup>.

Le 5 février, Charles se montre étonné du sens que la jeune femme a donné à son dernier envoi, sans cependant chercher à la rassurer vraiment<sup>177</sup>. Le 12 mars, supposant l'arrivée d'Eugénie en Valais imminente, il définit avec ambiguïté ses sentiments: il parle d'amitié, il lui reproche de ne pas aimer Sion, se plaint des «diatribes» que ses lettres contiennent contre cette ville à laquelle il restera cependant toujours attaché<sup>178</sup>, prend soin de préciser que son cœur est toujours libre et, parlant des mercenaires valaisans, il écrit: «C'est

<sup>175</sup> *Ibidem*, n° 58; n° 147.

<sup>176</sup> *Ibidem*, n° 59.

<sup>177</sup> *Ibidem*, n° 60. – Dans ses lettres des 1<sup>er</sup> et 5 mars 1816, Eugénie demeure également sur la réserve. (*Ibidem*, n° 61; n° 62: Eug. à Ch., de Guévaux, le 5 mars 1816.)

<sup>178</sup> Le 6 avril, Eugénie écrira à ce propos: «Quelles diatribes ai-je donc faites sur votre ville natale [*sic*]? Odet croira-t-il toujours que j'ai l'intention de blesser un ami? En vérité, je vais toujours avoir un dictionnaire à la main pour bien peser le sens des mots, car c'est la confusion de la tour de Babylone que nos lettres. Si, dans le temps où je m'appropriais toutes vos circonstances, cher ami, j'osai les raisonner selon ma manière de voir, aux dépens même de la politesse, est-ce aujourd'hui, [alors] que rien ne me lie plus à vous que l'attachement sincère qui me fait désirer à tout prix votre bonheur, que je me permettrais de ne pas le respecter dans les objets, quels qu'ils soient, où vous l'aurez placé? Défaites-vous, je vous prie, de l'esprit de prévention qui vous trompe sur les intentions de votre amie.» (*Ibidem*, n° 65: Eug. à Ch., de Guévaux, les 6 avril et 7 mai 1816.)

un genre [celui des armes] bien différent de celui de l'amour où les plus passionnés sont les plus timides. Par la constance plutôt que par l'impétuosité ils se ménagent leur triomphe. Plus heureux que tous ceux-là sont ceux qui, dans le calme, cultivent ce penchant doux, toujours égal à lui-même, au-dessus des bizarreries des hommes; c'est celui que te voue ton tendre ami.»<sup>179</sup>

Eugénie décide alors de jouer franc jeu afin d'amener Charles à définir clairement ses sentiments. Le 6 avril 1816, elle écrit: «Votre comparaison sur l'indomptable courage que produit la victoire du guerrier avec l'humble soumission qui assure le triomphe de l'amant est fort juste. Mais est-il bien vrai que vous préféreriez le calme de l'amitié à ce sentiment plus vif et plus tendre, plein d'inquiétudes et de troubles, mais aussi d'espérances?... Depuis longtemps j'en doute et une phrase de votre lettre<sup>180</sup> m'a persuadée que je ne me trompais pas.» Elle attend, pour envoyer sa lettre, de connaître avec certitude la date de son départ, ce qu'elle ne saura que le 7 mai<sup>181</sup>. Elle n'est plus alors aussi sûre des sentiments de son ami. Charles, en effet, ne lui a plus écrit depuis le 12 mars 1816: certes, elle a trop différé de lui répondre, mais elle aurait imaginé qu'il se serait enquis des raisons de son silence, lui qui, à plusieurs reprises, lui a fait l'aveu qu'il attendait avec impatience sa venue. Et ce que l'amitié aurait pu inspirer, l'amour l'exigeait! Si ce manque d'empressement refroidit l'enthousiasme de la jeune femme et tempère ses espérances, il ne saurait cependant effacer toutes les phrases qui ont laissé entrevoir des «feux mal éteints»; d'autant plus que, le 16 mai, il affirme ne pas avoir été inquiet de son sort, car il a obtenu des nouvelles la concernant par «des voyageurs», et il l'assure qu'il travaille jour et nuit afin d'accélérer le moment où il aura le «plaisir» de la revoir<sup>182</sup>.

<sup>179</sup> *Ibidem*, n° 63: Ch. à Eug., de Sion, le 12 mars 1816, minute.

<sup>180</sup> Il s'agit en fait des trois dernières phrases de la lettre que Charles a écrite le 12 mars 1816, phrases reproduites ci-dessus, t. I, pp. 211-212.

<sup>181</sup> Ce 7 mai, elle indique que son départ de Guévaux est fixé au 24 mai, «si le temps est beau». (Fonds d'Odette 3, P 77, n° 65.)

<sup>182</sup> *Ibidem*, n° 66: Ch. à Eug., de Sion, le 16 mai 1816, minute.

L'ambiguïté continue d'être la compagne fidèle de Charles et d'Eugénie qui n'en finissent pas de se perdre et de se retrouver. Mais la Vaudoise, en ce mois de mai 1816, ne peut douter, au vu des lettres que Charles lui a expédiées depuis le mois de juin 1815, qu'elle a des chances de renouer avec lui, ce qui ne peut que combler ses vœux. Nous dirons plus: il nous paraît évident que l'un et l'autre, après avoir accepté un temps l'idée de rompre, se sont rendu compte combien leur dépendance mutuelle était grande et qu'ils attendent de leur imminente rencontre en Valais, sans pouvoir en être certains toutefois, la reprise définitive de leurs projets matrimoniaux: ils ont pu se persuader que leur réalisation, indispensable à leur bien-être psychique, devait les conduire au bonheur.

Les intentions d'Eugénie en tout cas sont claires si l'on en croit Marie-Catherine de Rivaz qui écrit à son mari, le 14 mai 1816: «Je suis dans la persuasion que c'est pour renouer qu'elle [Eugénie] vient ici [à Saint-Maurice]»; et Marguerite Tousard d'Olbec qui affirmera, le 2 juin 1816, s'adressant elle aussi à Charles-Emmanuel de Rivaz: «Notre demoiselle est bien venue, je crois, avec des projets de renouer avec votre neveu. Je ne sais s'ils lui réussiront.»<sup>183</sup>

Les parents de Treytorrens eux-mêmes semblent beaucoup espérer des retrouvailles de Charles et d'Eugénie. Le 26 décembre 1815, celle-ci a avoué que son projet d'être à Pâques dans la cité aigaunoise lui a été suggéré par sa mère<sup>184</sup> et, le 22 janvier 1816, elle a dit avoir aussi l'approbation de son père<sup>185</sup>. Le 5 mars, elle a même annoncé que celui-ci désirait l'y accompagner «pour, a-t-elle

<sup>183</sup> Voir, respectivement, Rz, cart. 46, fasc. 17, n° 21: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari Ch.-Emm., de Saint-Maurice, le 14 mai 1816; *ibidem*, cart. 50, fasc. 6, n° 171: lettre de Marguerite Tousard d'Olbec à Ch.-Emm. de Rivaz, de Saint-Maurice, le 2 juin 1816.

<sup>184</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 58. — Eugénie y écrit notamment: «En voyant les obstacles qui s'offrent à Fribourg, ma mère m'a proposé ce projet qui remplit également mon but quant à la religion.»

<sup>185</sup> *Ibidem*, n° 59. — Si Eugénie n'a pu séjourner au couvent de la Visitation durant l'hiver 1815-1816, la faute en incombe partiellement au moins à son père: n'ayant point de chambre libre pour Eugénie depuis des mois, les religieuses lui offrirent de lui «en faire faire une», ce à quoi Samuel-Henry de Treytorrens s'est opposé. D'où le projet de voyage en Italie qu'il a fini par accepter. (*Ibidem*, P 76, n° 71.)



écrit, *vous voir, vous qu'il aime beaucoup* – ce sont ses mots propres –, et pour faire connaissance avec l'aimable famille [Tousard d'Olbec] qui m'a si bien accueillie»<sup>186</sup>.

Quoique la réaction de Charles à l'égard de cette visite de Samuel-Henry de Treytorrens ait été positive, chaleureuse même<sup>187</sup>, elle ne se réalisera pas. Une grande muraille de sa propriété qui s'est écroulée durant l'hiver et qu'il a tenu à faire relever avant son départ<sup>188</sup>, puis l'arrivée de visiteurs venant d'Angleterre le retiennent à Guévaux. Aussi, ne voulant pas compromettre le voyage d'Eugénie – qui a dû s'en aller faire ses pâques dans le canton de Fribourg –, il l'encourage, au début mai, à partir seule<sup>189</sup>.

Et c'est le 24 mai 1816, fort probablement, qu'Eugénie de Treytorrens quitte Guévaux pour le Valais où, il y a un peu plus de quatre ans déjà, Charles d'Odet lui a déclaré son amour.

<sup>186</sup> *Ibidem*, P 77, n° 62. – Souligné par Eugénie.

<sup>187</sup> «[Ta lettre du 5 mars], écrit Charles le 12 mars 1816, qui m'annonce que j'aurai le bonheur de revoir M. de Treytorrens avec mon amie à Saint-Maurice me pénètre de joie.» (*Ibidem*, n° 63.) Et, comme Eugénie, le 5 mars, a déclaré: «Cependant, si quelque chose là-dedans vous déplaisait, si venir voir votre amie et son père vous semblait une démarche qu'on pût interpréter dans un sens hors de saison, je ne voudrais pas vous faire agir contre vos sentiments» (*ibidem*, n° 62), il répond: «Mais quelle idée vous êtes-vous forgée en imaginant possible que votre arrivée avec M. votre père puisse me déplaire? En dussé-je avoir une liaison décidée, ce qui n'est pas, qui pourrait m'en vouloir de voler au-devant d'un homme dont je n'ai qu'à me louer sous tous les rapports? Cette personne, par là même, ne serait plus digne de mon amour. Il est bien vrai de dire que, vous vous y trouvant aussi, bien des personnes voudront en tirer des conséquences, car, dans ce pays surtout, on ne parle pas deux fois d'une demoiselle qu'on ne la marie. Mais il faut les laisser dire; faute d'éléments, la fumée se dissipera d'elle-même. Il n'en restera pas moins agréable pour moi d'avoir savouré le vrai plaisir en passant quelques jours avec mon amie, plaisir qui ne pourra pas être envenimé comme ceux de notre dernière entrevue.» (*Ibidem*, n° 63.)

<sup>188</sup> Le froid a, selon Eugénie, beaucoup retardé ce travail. (*Ibidem*, n° 65.)

<sup>189</sup> Charles déplore cette renonciation à un projet dont la réalisation lui tenait à cœur. «Je regrette, écrit-il le 16 mai 1816, [...] bien vivement la présence de votre vénérable père et, malgré la satisfaction que me fait présager votre présence, je ne puis vous dissimuler le chagrin que me causent les obstacles qui l'empêchent de venir voir un peuple simple, mais loyal, de s'unir à des amis anticipés qui, moins heureux que moi, le regretteront moins, puisqu'ils n'ont pas le bonheur de le connaître. Je suis habitué à faire des sacrifices, mais celui-ci est difficile. Enfin, il faudra en prendre son parti.» (*Ibidem*, n° 66.)



Bien que leurs relations n'aient jamais été aussi longtemps proches de l'harmonie que depuis l'été 1815, il faut se garder cependant d'attendre leurs prochaines entrevues avec trop d'optimisme. Est-il nécessaire de préciser que ni la personnalité de la Vaudoise ni celle du Valaisan n'ont paru évoluer depuis leurs premières rencontres à Sion? de rappeler que, à chaque fois ou presque que son mariage avec Charles a semblé compromis, la jeune femme a cherché à regagner le cœur et l'estime de celui qu'elle aime, lui a donné d'elle une image séduisante et a réussi pour un temps à enfouir au plus profond d'elle toutes les inquiétudes qui la tourmentaient et que la proximité de leur union de nouveau envisagée fait resurgir avec force? Est-il nécessaire de rappeler combien, à chaque fois, ont été laborieuses et vaines leurs négociations matrimoniales? Est-il nécessaire de rappeler enfin que ni le long séjour d'Eugénie à Sion ni la présence de Charles auprès d'elle à Genève au début de l'été 1813, à Guévaux, Neuchâtel et Corcelles en été 1814 ne les ont conduits au pied de l'autel?...

## Chapitre V

# Paroxysme et fin d'un amour tumultueux (1816-1817)

### *1. Le séjour d'Eugénie de Treytorrens à Saint-Maurice*

Le 28 mai 1816, Charles d'Odet arrive à Saint-Maurice où Eugénie se trouve déjà. Leur joie de se revoir est grande, mais elle ne dépasse pas, dans sa manifestation, la cordialité de l'amitié. Les jours suivants, ils se rencontrent à nouveau, sans quitter une civilité de bon aloi et sans tenter de faire le point sur les sentiments qui les animent. Ils s'observent mutuellement, cherchent à deviner leurs intentions respectives et attendent le moment propice pour parler du sujet qui les préoccupe.

C'est Eugénie qui, la première, l'aborde enfin, vers le 8 juin, dans des circonstances que nous ignorons, après avoir préparé ce moment en laissant entendre à plusieurs reprises qu'elle a su rectifier «l'incertitude de son caractère»<sup>1</sup>. Et chacun de constater bientôt la persistance de ses sentiments amoureux et de son désir de se marier.

<sup>1</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 67: lettre de Charles d'Odet à Marguerite Tousard d'Olbec, de Sion, le 29 juin 1816, minute; *ibidem*, n° 15/a: Ch. à Eug., de Sion, le 21 juin 1816, minute qui n'a pas donné naissance à une lettre et qui a été remplacée par *ibidem*, n° 15/b, minute datée de Sion, le 24 juin 1816. — Il ressort du premier

Dès lors, maintes fois, ils tâchent d'arrêter leur avenir commun et négocient sans parvenir à s'entendre. Eugénie, si elle va jusqu'à renoncer à l'idée de monter un ménage à Saint-Maurice, et donc accepte de l'installer à Sion, dit vouloir cependant poursuivre son voyage jusqu'à Turin et revenir par Chambéry où elle souhaite rencontrer Caroline de Sieyès et l'informer de son mariage prochain. Mais Charles s'oppose à ce projet: il craint l'influence que Caroline de Sieyès semble exercer sur son amie, il suppose qu'elle désire la voir entrer dans un couvent et il a de la peine à comprendre que la jeune femme tienne tant à ce voyage, alors que, de nouveau, elle souhaite se marier. Il en vient même à se demander si elle n'est pas liée à sa protectrice par quelque promesse imprudente et si elle ne va pas tenter de s'en dégager<sup>2</sup>. Aussi, afin de clarifier la situation, exige-t-il qu'elle annule son voyage, sans quoi ils ne se reverront plus<sup>3</sup>. Son attitude ne tarde pas à produire quelque effet: le 11 juin, Eugénie dit renoncer à son projet. Mais cette douloureuse décision, prise sous le coup d'une vive émotion, n'a guère de solidité: le lendemain déjà, la Vaudoise revient sur elle au grand dam du Valaisan qui se résigne à rompre... pour la neuvième fois.

Charles aurait voulu s'éloigner immédiatement de Saint-Maurice, mais une « affaire » dont sa tante Marie-Françoise Macognin de la Pierre l'a chargé l'oblige à y demeurer quelques jours encore. Le 17 juin au soir, Eugénie qui n'ignore pas qu'il va regagner Sion le lendemain lui fait savoir qu'elle renonce définitivement à son voyage. Il se persuade alors que, par cette décision, elle lui donne la preuve irréfutable de sa volonté d'être à lui et qu'il n'y a plus d'obstacle à leur mariage. Pas un instant sa longue expérience du caractère hésitant de la jeune femme ne semble tempérer son enthousiasme retrouvé: ce 17 juin encore, il va informer – ce qui n'est guère dans ses habitudes d'amoureux si souvent échaudé – sa cousine Margue-

document indiqué ici que Marguerite Tousard d'Olbec elle-même parle alors «très avantageusement» à Charles des «progrès» qu'Eugénie a «faits sur son caractère».

<sup>2</sup>Ce ne sont en tout cas pas les propos ambigus que la jeune femme lui écrit le 10 (?) juin 1816 qui le rassurent. «Je suis libre, affirme-t-elle alors, je vous le répète. Cependant, je ne crois pas l'être de disposer de mon sort à présent.» (*Ibidem*, P 76, n° 72: Eug. à Ch., [Saint-Maurice, le 10 (?) juin 1816].)

<sup>3</sup>*Ibidem*, P 77, n° 122.

rite Tousard d'Olbec et sa tante Marie-Catherine de Rivaz que son amie renonce à se rendre à Turin et à Chambéry, et qu'elle souhaite à nouveau l'épouser.

Le 18, encore tout heureux de la tournure prise par les événements, il s'en vient prendre congé d'Eugénie et, ensemble, ils évoquent leurs «arrangements futurs». Au moment où Charles exprime sa crainte de ne pouvoir être accompagné par Charles-Emmanuel de Rivaz quand il s'agira de régler à Guévaux les articles du contrat, elle lui demande sur «un ton à moitié mystérieux» de ne parler ni à son oncle ni à ses parents de l'union qu'ils projettent à nouveau. «Il est certain, précise-t-elle, que j'ai des engagements pour la vie avec M<sup>me</sup> de Sieyès [et] je doute qu'elle veuille m'en dégager.»<sup>4</sup> Charles tombe des nues; il est atterré, mais il parvient à contenir son écœurement, et il la quitte sans esclandre, après avoir même échangé avec elle un baiser, alors qu'il est bien décidé à l'oublier définitivement, car il en a assez de ses «fluctuations continuelles», de ses «déterminations opposées et contradictoires»<sup>5</sup>. Il justifiera plus tard son attitude en ces termes: «Trop outré pour pouvoir éclater, j'ai pensé que le plus grand calme était le parti que j'avais à prendre.»<sup>6</sup> Et cette explication donne la mesure de son découragement, de son fatalisme.

Charles parti, Eugénie, comme il en avait été convenu entre eux, écrit à Guévaux, à Neuchâtel, à Corcelles et à Chambéry afin d'annoncer et de préparer son prochain mariage<sup>7</sup>. Et c'est avec

<sup>4</sup> *Ibidem*, n° 67. Le 21 juin, Charles affirmera qu'Eugénie, en ce 18 juin 1816, a prononcé les paroles suivantes: «Il est certain que j'ai des engagements formels avec M<sup>me</sup> de Sieyès, que je ne puis rompre sans son consentement. Il est donc prudent de ne rien faire en attendant.» (*Ibidem*, n° 15/a.) — Il est manifeste que, dans un cas comme dans l'autre, le Valaisan se contente de rapporter exactement le fond de la pensée d'Eugénie et non la forme.

<sup>5</sup> *Ibidem*. Voir également *ibidem*, P 76, n° 71.

<sup>6</sup> *Ibidem*, P 77, n° 15/a. — Le 24 juin, il précisera: «Si je ne vous ai point manifesté en parlant toutes les sensations pénibles que m'a occasionnées votre défaite [*sic*], c'est que vous m'avez aguerri et que, d'un autre côté, je ne voulais point envenimer inutilement les derniers moments que nous avions à passer ensemble.» (*Ibidem*, n° 15/b.)

<sup>7</sup> Elle écrit à ses parents à Guévaux, à sa tante Adrienne Borel à Neuchâtel, à sa sœur Elise et à son beau-frère Charles Lardy à Corcelles, à Caroline de Sieyès à Chambéry. (*Ibidem*, P 76, n° 71. Voir également *ibidem*, P 77, n° 68: Eug. à Ch.,

stupéfaction qu'elle apprend que, après l'avoir quittée, le Valaisan l'a dénigrée auprès de Marguerite Tousard d'Olbec et de Marie-Catherine de Rivaz, qu'il leur a fait part de son amertume et des raisons de celle-ci<sup>8</sup>; ce qu'il lui confirme dans une lettre datée du 24 juin 1816 où il prétend avoir abandonné tout espoir de l'épouser puisqu'elle est, à n'en pas douter, promise «à un état plus relevé que celui du mariage»<sup>9</sup>.

Eugénie reçoit cette lettre le 26 juin, quelques heures seulement après qu'elle a «renvoyé la voiture» qui devait la conduire en Italie et dans laquelle sa place était réservée. Elle est si décontenancée par cette nouvelle péripétie de leurs amours, par cette dixième rupture; elle est si malheureuse que, à sa demande, Marguerite Tousard d'Olbec décide, le 27 juin, d'intercéder en sa faveur auprès de Charles, afin qu'il revienne de ses préventions, de ce qu'elle appelle une mauvaise «interprétation» des paroles de la jeune femme<sup>10</sup>.

[Saint-Maurice,] le 21 juin 1816; *ibidem*, P 76, n° 104 et n° 107 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., [Saint-Maurice, les 30 juin et 2 juillet 1816].) – Le 3 juillet, Eugénie donnera quelques précisions sur le contenu de ces diverses lettres: «[...] J'ai écrit à mon père; sûre de son approbation, je lui demandai ce que je croyais qu'il me fallait pour suffire à mes habitudes; je lui soumettai tes idées sur notre union formée à Guévaux ou ici [à Saint-Maurice]; dans ce cas, je le priai d'y assister, etc. J'écrivis à mon beau-frère [Charles Lardy], qui m'avait offert de l'argent dans un autre temps, et enfin à ma tante [Adrienne] Borel qui m'aime en mère. Je demandai Renée [Borel] pour amie de noces et Anne-Louise [Tousard d'Olbec] pour l'autre.» (*Ibidem*, n° 71.) – Quant à Charles, le 29 juin 1816, il s'adressera à Marguerite Tousard d'Olbec en ces termes: «Pourquoi, pendant les dix derniers jours que [*sic*] je l'ai sollicitée d'écrire à M<sup>me</sup> de Sieyès et à ses parents, et de m'en montrer le contenu, s'y est-elle constamment refusée? Que dois-je penser de cette légion de lettres après mon départ et notre dernier entretien?» (*Ibidem*, P 77, n° 67.)

<sup>8</sup> Il leur a dit notamment: «M<sup>lle</sup> de Treytorrens a de nouveau varié; il est impossible de rien faire avec un caractère de cette trempe.» (*Ibidem*, n° 15/a.)

<sup>9</sup> *Ibidem*, n° 15/b.

<sup>10</sup> Ce 27 juin 1816, tout en veillant à ménager la susceptibilité de Charles, Marguerite Tousard d'Olbec lui adresse une courte apologie de sa protégée: celle-ci n'a pu envisager d'entrer dans un couvent, vu l'opposition de ses parents, et elle n'est nullement liée à Caroline de Sieyès par un engagement qui soit en contradiction avec ceux qu'elle a pris envers son ami; elle a simplement éprouvé le désir d'être la première à informer Caroline de Sieyès de son prochain mariage, désir qu'il faut considérer uniquement comme une «marque d'égard et de reconnaissance» envers une personne qui, effectivement, avait fait depuis longtemps quelques projets – non péremptoires cependant – quant à son avenir.

Dans une lettre datée du 30, Eugénie renchérit sur Marguerite Tousard d'Olbec, jure que jamais elle ne sera religieuse, affirme qu'elle a cru son amour-propre engagé à faire le voyage de Turin, étant donné qu'il était «entrepris et annoncé», rappelle les lettres expédiées le 18 juin encore, et ajoute: «La réflexion qui vous a fait prendre le change et par laquelle je croyais convenable de ne publier notre mariage que lorsqu'il serait fixé regardait autant la réponse de mes parents qui devaient me dire si je pouvais compter sur ce que je demandais et en marquer l'époque que la déférence que je croyais devoir à M<sup>me</sup> de Sieyès en lui annonçant la première mon mariage<sup>11</sup>. Mais, répugnant à parler d'intérêt, je ne mis qu'elle en avant. Je m'expliquai mal et, fatigué de mes délais, vous crûtes en voir encore lorsque j'agissais avec l'abandon le plus complet.»

Afin de prouver ses bonnes dispositions, elle autorise Charles à informer de leur prochain mariage Charles-Emmanuel de Rivaz<sup>12</sup>, se remet à le tutoyer à plusieurs reprises et lui révèle enfin le secret qu'elle a si bien gardé depuis le mois de juillet 1812 et qui touche l'intimité de sa personne: elle n'a presque pas de poitrine – «Sans réfléchir à la conséquence, afin de paraître moins défaite, écrit-elle, ma toilette y suppléa. Combien de fois, lorsque ta main croyait presser mon sein, j'ai rougi de cette fausseté. Cher ami, si tu veux des charmes dans ta femme, ce n'est pas moi qui te conviens»<sup>13</sup> –

Les lettres qu'elle a écrites le 18 juin déjà, dans lesquelles elle annonçait la proximité de son union, sont une preuve tangible de la rectitude de sa conduite, de «la sincérité de sa volonté» matrimoniale. Il n'y a donc qu'un simple malentendu entre eux, qui ne peut que se dissiper. (*Ibidem*, n° 69: lettre de Marguerite Tousard d'Olbec à Charles d'Odet, de Saint-Maurice, le 27 juin 1816.)

<sup>11</sup> Elle déclare notamment: «Libre de tout devoir, j'ai pu quelquefois désirer de donner de l'utilité et de l'occupation à ma vie, et trouver de la satisfaction à aider de loin la femme pieuse [Caroline de Sieyès] qui daignait me confier les secrets de ses saintes entreprises, mais je ne me liais pas plus que vous et, avec elle aussi, je n'avais d'embarras que l'amour-propre: elle est contre le mariage et il fallait lui dire que je me mariais dans le temps où elle m'en croyait si peu occupée.»

<sup>12</sup> Le 2 juillet, elle autorisera Charles à parler de leur projet à Julie et à Louis d'Odet.

<sup>13</sup> Elle écrit notamment: «Mes longs tourments d'esprit, mes éternelles écritures et le peu de santé qui en fut le résultat, en me dépouillant de mon embonpoint, de ma fraîcheur, m'ont absolument ôté le charme auquel nous croyons que les hommes attachent tant de prix.»

et elle va même jusqu'à prétendre que cette réalité, peut-être plus que le climat de Sion et les nouvelles habitudes qu'elle devait y prendre, a causé son irrésolution<sup>14</sup>!

Le 2 juillet 1816, Marguerite Tousard d'Olbec reçoit la réponse de Charles à son envoi du 27 juin. Il y donne la mesure de son indignation en affirmant que le caractère d'Eugénie le «glace d'effroi» et que, à la suite de leur entrevue du 18 juin, il l'a prise «en guignon». Aussi renonce-t-il formellement, à moins que sa cousine ne considère que son honneur l'y engage, à une union dans laquelle il n'entrevoit plus désormais de bonheur possible<sup>15</sup>.

La Vaudoise prend connaissance de cette réponse en même temps que Marguerite Tousard d'Olbec. En effet, à peine celle-ci l'a-t-elle dans les mains que la jeune femme, à l'affût, approche d'elle, toute fébrile, déchire involontairement la lettre en tentant de la lui arracher et, finalement, la raison l'emportant et Marguerite Tousard d'Olbec le proposant, elles la lisent de conserve. Son contenu bouleverse Eugénie. «Ses mains et son corps, écrit Marguerite Tousard d'Olbec le 4 juillet, tremblaient horriblement; son émotion était extrême.»<sup>16</sup> N'en achevant même pas la lecture, la jeune femme regagne sa chambre et adresse à Charles quelques lignes propitiatoires qu'elle ajoute à sa lettre du 30 juin, non encore expédiée<sup>17</sup>.

Le 4 juillet 1816, Marguerite Tousard d'Olbec – cette fois à l'insu d'Eugénie – adresse une nouvelle lettre à son cousin, où elle tente de soutenir habilement la cause de la jeune femme, tout en évitant

<sup>14</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 104.

<sup>15</sup> *Ibidem*, P 77, n° 67. – «C'est, constate-t-il notamment, exactement le troisième volume: le même résultat de mes voyages de Genève et de Guévaux. C'est la troisième récompense de mon empressement à tout quitter, tout négliger pour aller la rejoindre. Mais celle-ci est la dernière. Je n'ai plus aucun espoir qu'elle change de tactique, et la sienne est faite pour blesser au vif un homme qui n'aime que la franchise et qui ne souffrira jamais d'être bridé.»

<sup>16</sup> *Ibidem*, n° 70: lettre de Marguerite Tousard d'Olbec à Charles d'Odet, de Saint-Maurice, le 4 juillet 1816. Voir également *ibidem*, P 76, n° 71.

<sup>17</sup> Ces lignes commencent par ces mots: «Odet, quelle lettre! Non, impossible, vous n'avez pas pris en guignon votre amie. Ah! rétractez ce mot affreux, revenez à celle qui vous était chère, qui vous aime. N'en croyez pas un instant de pique qui vous abuse. Nous ne nous sommes pas entendus, mais vous m'aimiez, vous me l'avez dit. N'affligez pas l'être qui vous est le plus attaché sur cette terre; rétractez cette lettre fatale.» (*Ibidem*, n° 104.)

d'accabler Charles qu'elle n'a d'ailleurs, affirme-t-elle, nullement l'intention d'influencer. Elle dit vouloir l'informer «de ce qui se passe» afin qu'il puisse agir en «connaissance de cause». Elle ne nie pas que l'attitude de la jeune femme ait pu susciter des reproches, mais elle les minimise, les relativise, allant jusqu'à déclarer qu'elle-même s'est de temps à autre trompée sur le compte de sa protégée; et, tout en reconnaissant que celle-ci s'est parfois montrée irrésolue, qu'«on ne peut pas toujours prendre son langage à la lettre» et qu'elle «a conservé cette manière de s'exprimer qui semble toujours indiquer une arrière-pensée», elle rappelle que la jeune femme a su lever bien des obstacles pour assumer un amour qu'on ne saurait mettre en doute. Puis elle s'attarde sur la peine qu'éprouve Eugénie; sur le fait qu'elle a effectivement écrit, le 18 juin, les lettres prévues; sur la réponse des parents de Treytorrens qui paraissent bien disposés envers le mariage de leur fille; et, après avoir insinué que Louis et Julie d'Odet ont peut-être influencé leur fils dans sa volonté de rompre, elle demande à Charles que, quelle que soit sa décision, sa réponse ménage la Vaudoise, car elle le mérite. «Je vous plains sincèrement tous les deux, conclut-elle. Avec tant de motifs de vous entendre, il est bien pénible de penser que vos beaux jours se passent en des discussions nuisibles au bonheur.»<sup>18</sup>

Quand il reçoit ces mots, Charles a déjà – le 5 juillet – rédigé sa réponse à la lettre d'Eugénie, et il ne semble pas l'avoir modifiée après coup. Il s'y présente à nouveau le marché à la main. S'il veut bien revenir une fois encore sur une résolution prise sous l'empire de la colère, quitte à paraître «lâche», ce n'est pas à n'importe quel prix toutefois. Et d'exprimer ses exigences sèchement, avec précision et clarté:

1. Eugénie doit abandonner au profit du chapeau valaisan la «coiffure» qu'elle porte habituellement, car il ne l'aime pas et elle ne peut que déplaire «souverainement ici»<sup>19</sup>;

<sup>18</sup> *Ibidem*, P 77, n° 70.

<sup>19</sup> Le chapeau valaisan est «fait de paille recouverte de velours» et enrubanné. Voir LOUISE WITZIG, *Les costumes suisses* (trad. de l'allemand par HÉLÈNE NAEF), [Zurich, 1954,] p. 231.



2. il veut un mariage «sans appareil quelconque», ce qui leur permettra d'économiser au profit de leur ménage et, par conséquent, elle doit renoncer à son désir de faire venir en Valais sa cousine Renée Borel, sœur de Laure Bovet, afin d'être couronnée par elle<sup>20</sup>;

3. elle doit lui jurer que jamais, «quels que soient les nuages qui pourraient s'élever dans la suite», elle n'insistera pour quitter Sion.

Elle sait donc maintenant très exactement à quoi s'en tenir si elle désire toujours l'épouser, et il attend d'elle «un oui sans restriction». Et, pour la rassurer quelque peu, il la tutoie à nouveau et prend soin d'indiquer, d'une part, qu'il n'attache guère d'importance à l'absence d'«avantages» corporels<sup>21</sup>, d'autre part, que Madeleine, sa «cuisinière», craignant de ne pas être à la hauteur des exigences de sa future maîtresse, «veut être sous servante»: il confirme ainsi qu'ils auront deux domestiques et donc un train de vie moins modeste qu'elle aurait pu le craindre<sup>22</sup>.

Et, afin qu'à Saint-Maurice on ne se méprenne pas sur ses intentions et qu'on fasse pression sur la Vaudoise, il adresse à Marguerite Tousard d'Olbec, par des voies détournées, ces quelques mots notamment: «Si elle [Eugénie] m'est véritablement attachée, mes conditions ne sont rien. Si ce n'est que du superficiel, je me console très facilement de la rupture qui serait, en cas qu'elle ne s'annonce pas très catégoriquement, à coup sûr la dernière.»<sup>23</sup>

<sup>20</sup> En février 1813, il était question d'Henriette Leques comme amie de noces d'Eugénie. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 137.) – C'est lors de leur renouvellement, en juin 1816, qu'Eugénie choisit Renée Borel. (*Ibidem*, n° 71.)

<sup>21</sup> «[...] Nous en serons quittes [*sic*], constate-t-il, pour nous procurer une nourrice.» – En fait, il est fort déçu par cette nouvelle. Le 3 décembre 1816, il écrira: «Il [votre secret] n'était pas de nature à réjouir. Cependant, par égard, je ne vous ai fait sentir en aucune manière combien il m'avait pétrifié. J'étais pourtant décidé à passer outre dans la conviction que ma manière d'agir me vaudrait des procédés d'autant plus délicats de votre part.» (*Ibidem*, P 77, n° 132.) Et, le 9 décembre, s'adressant à Françoise de Treytorrens, il parlera de ce secret qu'Eugénie «aurait dû chercher à racheter par d'autant plus de condescendance». (*Ibidem*, n° 136.)

<sup>22</sup> *Ibidem*, n° 71: Ch. à Eug., de Sion, le 5 juillet 1816, minute.

<sup>23</sup> *Ibidem*, n° 72: lettre de Charles d'Odet à Marguerite Tousard d'Olbec, de Sion, le 5 juillet 1816, minute. – Voulant éviter que sa lettre tombe entre les mains d'Eugénie, puisque Marguerite Tousard d'Olbec lui a écrit le 4 juillet, à l'insu de la jeune femme, il l'adresse à Benjamin de Rivaz (1783-1830), fils de Charles-Emmanuel de Rivaz, en le priant de la remettre «à son adresse; et ce, sans témoin».

Quand la jeune femme prend connaissance de la position arrêtée par Charles, elle en est surprise et plutôt heureuse. Elle ne pensait pas en effet que son ami reviendrait si rapidement sur sa décision de rupture et, après lui avoir écrit les 30 juin et 2 juillet 1816, comme nous l'avons vu, sous le coup de vives émotions, elle a ressenti le besoin de prendre la plume à tête reposée. Aussi, le 3 juillet, a-t-elle rédigé avec soin sa version des faits, une sorte d'apologie de sa conduite: elle est remontée au temps de sa conversion, a reconnu qu'elle était devenue catholique par conviction, mais a précisé que jamais son père ne l'y aurait autorisée s'il n'avait vu en Charles «un établissement qui pourrait encore faire le bonheur de son enfant». Elle n'a pas caché qu'à Chambéry elle s'était tournée totalement vers Dieu et qu'alors «aucune créature n'était plus nécessaire» à son «bonheur». Mais, parce que le cloître lui avait été interdit par ses parents, elle était revenue dans le monde et y avait retrouvé le besoin de l'amour humain, le désir d'épouser Charles. «Mon ami me semblait choisi de Dieu, a-t-elle écrit, pour me fixer sous un ciel catholique, pour y servir de guide et d'appui à la foi que j'avais embrassée; mais, dès lors, voyez-moi obsédée, d'un côté, par l'opinion de ceux qui voulaient qu'en me mariant cela fit croire au monde que c'était pour un homme que j'avais abjuré la religion de mes pères, ce qui me révoltait; de l'autre, par le tableau effrayant que mon oncle [Alexandre-Maximilien] Du Terreux surtout me faisait de mes sacrifices et des vices du climat du pays où je voulais me fixer. Cependant, je vous aimais, j'étais déchirée de mille peines, je n'avais pas la force de renoncer à toi ni le courage de fixer notre union: tes lettres, les miennes faisaient tout mon bonheur. Un parti s'offrit, et il fut la pierre de touche qui me fit sentir combien tu m'étais cher. Ainsi, Odet, se passèrent ces longues années que tu me reproches.» Elle a rappelé ensuite Saint-Maurice désiré, promis, retiré, ses propres hésitations, la lassitude de Charles dont elles furent cause et leur rupture de la fin du printemps 1815; son désir de pouvoir pratiquer sa religion, sa volonté d'aller séjourner au couvent de la Visitation, l'impossibilité où elle s'était trouvée de la réaliser, son projet de voyager vers Turin et Chambéry, son espoir de pouvoir rencontrer son ami, leurs retrouvailles en Valais et leur

dernière entrevue, le 18 juin 1816. Enfin, elle a réfuté à nouveau, aux moyens d'arguments identiques à ceux utilisés le 30 juin, les accusations que Charles avait portées sur sa conduite lors de cette entrevue, et elle a terminé fièrement sa lettre en refusant tout retour du Valaisan qui serait dû aux convenances: il est libre et doit savoir que l'honneur ne le lie à elle en aucune façon; son cœur seul doit prononcer et, si l'amour en est absent, ils n'ont plus qu'à «rompre convenablement»<sup>24</sup>.

Eugénie garde cette lettre sur son bureau et la complète les jours suivants. Le 5 juillet, elle signale qu'elle a reçu la veille une réponse de Guévaux qui, dit-elle, «vous ferait regretter votre injustice»<sup>25</sup>. Le 8, elle réagit aux conditions que Charles a posées le 5, conditions dont elle vient de prendre connaissance. Elle refuse de s'y soumettre entièrement: si elle accepte que Renée Borel puisse être son amie de noces sans venir en Valais, si elle est disposée à garder Madeleine qui s'occupera de la cuisine et du jardin, elle ne semble condescendre à porter «le chapeau valaisan» que lors des fêtes<sup>26</sup> et n'admet pas de devoir prêter un serment qui la lierait à Sion. «C'est me faire injure, écrit-elle, d'y avoir songé. Estime-moi assez pour ne point l'exiger et te confier en ton amie.»<sup>27</sup>

<sup>24</sup> *Ibidem*, P 76, n° 71.

<sup>25</sup> C'est ce que s'est d'ailleurs empressée de signaler Marguerite Tousard d'Olbec, le 4 juillet 1816: «Aujourd'hui, elle [Eugénie] a reçu une lettre de sa mère qui écrit au nom de son père et qui est la réponse à celle qu'elle a effectivement écrite. Elle est très obligeante pour vous. [...] On parle du contrat, on lui demande à suivre les usages du pays. On approuve que vous ne fassiez pas de dépenses, mais on fera cependant avec plaisir celles qu'on a faites pour Elise, etc.» (*Ibidem*, P 77, n° 70.)

<sup>26</sup> «Porter ou non le chapeau valaisan, écrit-elle, semble une frivolité que la seule pensée de te plaire doive me faire adopter; mais, si je te demandais de prendre nos modes, avoue qu'il t'en coûterait de changer de costume. Pourquoi m'imposer d'inutiles sacrifices? Je n'ai point l'habitude de rien porter sur la tête, si ce n'est de grands chapeaux contre le soleil, ou des coiffures qui couvrent les oreilles contre les maux de dents. Le chapeau du Valais ne remplit aucun de ces buts, et j'espère qu'il te suffira de me le voir porter quelquefois aux fêtes, etc., et seulement pour ne pas me distinguer et te faire plaisir.»

<sup>27</sup> Elle rappelle que Charles lui a déclaré qu'elle pourrait chaque année passer «quelque temps» à Guévaux, ce à quoi elle dit tenir fortement, «surtout, écrit-elle, si l'air du Valais me donnait de la disposition au goitre». (Fonds d'Odette 3, P 76, n° 69.)

Mais Marguerite Tousard d'Olbec veille! Eugénie lui ayant lu la lettre de Charles, datée du 5 juillet, et ce qu'elle y a répondu, Marguerite Tousard d'Olbec constate avec inquiétude que sa protégée n'a pas obtempéré clairement et totalement aux volontés de son ami. Elle l'exhorte à le faire et parvient ainsi à rétablir un semblant d'harmonie dans les relations des deux amoureux. Eugénie promet en effet, le 9, de ne jamais contrarier Charles dans le choix de leur domicile qui sera Sion tant qu'il le voudra<sup>28</sup> et lâche du lest quant au port du chapeau valaisan. « Pour te faire plaisir, lui écrit-elle, je le porterai pour les visites de cérémonie et affaires où je devrai paraître valaisanne. » Jugeant avoir ainsi répondu favorablement à ses désirs, elle exprime le souhait de le voir venir le dimanche 14 juillet à Saint-Maurice et le supplie « de ne plus faire de conditions, de ne pas chercher à [la] lier. Laisse-moi la liberté, écrit-elle, de te sacrifier quelque chose. Crois que je désire ton bonheur. Imite la confiance que j'ai en toi. Je t'embrasse. »<sup>29</sup>

En ce 9 juillet 1816, jour où elle adresse à Charles tout ce qu'elle lui a écrit depuis le 3 juillet, elle nous apparaît plus détendue, plus sereine, plus optimiste qu'auparavant, et nous ne doutons pas que Marguerite Tousard d'Olbec est pour beaucoup dans cette évolution.

L'intervention de sa cousine, les explications données par Eugénie et ses évidentes bonnes dispositions convainquent Charles de ne pas prolonger plus longtemps le malentendu qui les a séparés. Il se rend donc à Saint-Maurice le 16, désireux de se réconcilier et d'accélérer leur union, et semble parvenir à ses fins, puisque la jeune

<sup>28</sup> « Elle [Marguerite Tousard d'Olbec] m'explique, écrit Eugénie, que ce que tu me demandes de te promettre de ne point insister pour quitter Sion regarde de ne point insister pour te faire transporter ailleurs ton ménage, et non les absences que nous pourrions faire pour Guévaux, Saint-Maurice ou ailleurs, selon nos circonstances. Dans ce cas, cher ami, si tu n'entends pas m'enchaîner à Sion, comme M<sup>me</sup> d'Olbec ne croit pas que tu puisses l'entendre et comme elle-même me répète qu'elle ne voudrait pas s'y engager, dans ce cas, je te promets bien de ne point te contrarier pour t'établir jamais ailleurs; Sion sera ton domicile tant que tu le préféreras. J'y ai consenti et j'espère ne jamais m'en repentir, bien sûre que, si l'air en était contraire à ma santé, tu serais le premier à y pourvoir. — Est-ce [ce] que tu demandes? »

<sup>29</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 105: Eug. à Ch., [Saint-Maurice, le 9 juillet 1816].

femme s'empresse d'écrire à ses parents qu'elle interrompt définitivement son voyage pour se marier<sup>30</sup>.

Mais le scénario de leurs rencontres paraît être devenu immuable: plus ils discutent de leur avenir et moins ils s'entendent. Eugénie veut pouvoir disposer à son gré de tout ce que son père leur donnera, soit les 150 louis pour monter leur ménage et la pension annuelle de 20 louis; elle va jusqu'à réclamer d'avoir, une fois mariée, une grande indépendance financière envers son mari, et elle désire que Charles accepte ces revendications par écrit, ce qu'il refuse malgré qu'elle insiste<sup>31</sup>. Quant au Valaisan, il exige qu'elle se refonde «entièrement pour adopter de cœur et d'âme, de volonté et de fait», la «manière d'être» valaisanne, ce à quoi elle ne saurait se résoudre<sup>32</sup>.

Eugénie se plaint de l'autoritarisme de Charles et s'émeut de ses exigences. Il prend ombrage de son attitude et de ses prétentions, il finit par lui demander, en présence de Marguerite Tousard d'Olbec et de Marie-Catherine de Rivaz, à quoi il doit s'en tenir, et elle lui répond: «*Je suis contente d'être à toi.*»<sup>33</sup> Mais, malgré cette marque de confiance, malgré que Charles ait finalement accepté qu'elle puisse disposer de sa pension annuelle de 20 louis<sup>34</sup> et malgré qu'elle ait promis d'adopter la «manière d'être» valaisanne, ils se quittent, le 19 juillet, très froidement une fois de plus.

La jeune femme, qui a conscience d'avoir déçu son ami, en éprouve du regret – comme d'habitude serions-nous tenté d'ajouter – et elle lui écrit, le 20 juillet, une longue lettre où elle le prie de l'excuser, explique son attitude par sa santé déficiente notamment,

<sup>30</sup> *Ibidem*, n° 65 et n° 64 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., [Saint-Maurice], le 20 juillet [1816].

<sup>31</sup> A ce propos, il affirmera, le 3 décembre 1816: «Le même quart d'heure a été témoin d'une scène où j'ai été obligé de vous refuser cinq fois consécutivement la signature d'une déclaration que vous exigiez impérieusement.» (*Ibidem*, P 77, n° 132; *ibidem*, P 76, n° 49: Ch. à Eug., de Sion, le 5 juillet [1817], minute.)

<sup>32</sup> *Ibidem*, P 77, n° 146: Ch. à Eug., de Sion, les 27 et 30 décembre 1816, copie.

<sup>33</sup> *Ibidem*, P 76, n° 65. – Souligné par Eugénie.

<sup>34</sup> Il faut dire qu'Eugénie n'a cessé de réclamer cette faveur. Faisant allusion à ces 20 louis, Charles écrira, le 5 juillet 1817: «Tu en avais demandé à Saint-Maurice l'emploi exclusif avec humeur plus de vingt fois consécutivement, et vingt fois je les ai refusés». (*Ibidem*, n° 49.)

l'assure qu'elle ne disputera plus jamais ses droits, confirme son désir de l'épouser et de le rendre heureux en s'efforçant de s'habituer à lui et à son pays, et affirme qu'il est devenu indispensable à son propre bonheur<sup>35</sup>. Le 21 enfin, elle s'empresse de lui apprendre que Caroline de Sieyès lui a répondu qu'elle approuve leur union et qu'elle fait les vœux les plus pieux pour leur avenir commun. Eugénie tente ainsi d'établir aux yeux de Charles sa bonne foi: elle n'était aucunement liée à sa protectrice par serment et, après le départ de son ami de Saint-Maurice le 18 juin, elle a effectivement communiqué à celle-ci le nouveau rebondissement qui s'est produit dans sa vie sentimentale<sup>36</sup>.

La Vaudoise se montre fort persuasive puisque, le 28 juillet 1816, Charles s'adresse à ses futurs beaux-parents, les priant de consentir à nouveau à une union déjà projetée et acceptée «il y a plusieurs années»<sup>37</sup>. Samuel-Henry de Treytorrens qui, par une lettre du 25 juillet anticipant sur la démarche du Valaisan, lui a déjà donné son accord, renouvellera celui-ci le 4 août<sup>38</sup>.

Il est à noter que nous ne possédons aucune minute des lettres – onze pour le moins – écrites par Charles d'Odet à Eugénie de Treytorrens du 9 juillet au 8 septembre 1816, que nous n'avons malheureusement trouvé aucune trace d'elles, si l'on excepte les réponses que la Vaudoise leur fait et qui permettent d'entrevoir leur contenu; et que, par conséquent, l'attitude de la jeune femme durant ce laps de temps nous est plus familière que celle de son prétendant.

Du 20 juillet au 6 août 1816, date du départ d'Eugénie pour Guévaux, l'un et l'autre semblent se préoccuper essentiellement de préparer leur vie commune dans la capitale valaisanne et, plus

<sup>35</sup> *Ibidem*, n° 65 et n° 64.

<sup>36</sup> *Ibidem*, P 77, n° 74: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] les 21 et 23 juillet 1816.

<sup>37</sup> *Ibidem*, n° 78: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Loèche-les-Bains, le 28 juillet 1816, minute; *ibidem*, n° 79: lettre de Charles d'Odet à François de Treytorrens, de Loèche-les-Bains (et non de Sion comme indiqué), le 28 juillet 1816, minute.

<sup>38</sup> *Ibidem*, n° 75: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 25 juillet 1816; *ibidem*, n° 83/a: lettre du même au même, de Guévaux, le 4 août 1816.

particulièrement, à l'instigation pressante de la Vaudoise, de monter leur ménage.

Eugénie confirme qu'elle recevra une rente de 20 louis, payable à la fin de chaque année pour ses besoins personnels, ainsi que 150 louis en avance d'hoirie, et elle souligne qu'une partie de ceux-ci est destinée à les aider dans leur installation<sup>39</sup>. Charles, s'il est satisfait de ces apports pécuniaires, continue à vouloir en surveiller l'utilisation, à l'exception des 20 louis, ce que la jeune femme ne saurait accepter<sup>40</sup>. Mais, comme les articles du contrat doivent être de toute manière discutés et arrêtés à Guévaux entre les deux familles, ils décident de laisser ce point de désaccord en suspens.

Si l'achat de leurs alliances, les cadeaux que l'usage leur commande d'offrir à certains membres de leur parenté et de leur entourage ne leur posent pas de problème, presque tout ce qui concerne le ménage fait entre eux l'objet de controverses plus ou moins vives, en raison des fortes prétentions avancées par Eugénie et du ton péremptoire sur lequel elle les énonce.

Comme elle craint les punaises et déteste le vétuste, elle désire que Charles se défasse de tous ses «vieux meubles» et qu'il en achète de nouveaux pour les remplacer. De plus, elle prévoit d'acquérir divers ustensiles et objets, du linge et un clavecin, instrument dont il fut déjà question en mars 1814<sup>41</sup>; elle exige que des réparations soient entreprises dans son futur appartement: elle veut que la chambre que Charles lui destine soit tapissée et blanchie, que les boiseries et certains meubles en soient vernis et que, par la même occasion, une autre chambre au moins soit refaite<sup>42</sup>. Enfin, elle engage une servante supplémentaire, une Valaisanne nommée Zabeth, et, quand Charles veut se mêler de répartir clairement les

<sup>39</sup> *Ibidem*, P 76, n° 65; *ibidem*, P 77, n° 75. Voir également *ibidem*, n° 73: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] le 11 juillet 1816.

<sup>40</sup> *Ibidem*, n° 82.

<sup>41</sup> *Ibidem*, n° 132; *ibidem*, P 76, n° 53: liste d'achats proposés par Eugénie, probablement insérée dans sa lettre du 28 juillet 1816; *ibidem*, P 77, n° 82; *ibidem*, P 76, n° 65; *ibidem*, P 77, n° 74; ci-dessus, t. I, p. 160.

<sup>42</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 76: Eug. à Ch., de Saint-Maurice, le 23 [juillet 1816]; *ibidem*, P 76, n° 76: Eug. à Ch., [Saint-Maurice, le 1<sup>er</sup> août 1816]; *ibidem*, n° 77; *ibidem*, P 77, n° 84: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] le 6 août 1816.



tâches ménagères entre celle-ci et Madeleine, elle le prend de haut : «[...] Ces détails de domestiques, constate-t-elle, regardent ta femme; tu ne me disputeras pas cet empire si tu veux que je respecte le tien.»<sup>43</sup> Et elle ne doute pas qu'avec deux servantes ils pourront prendre deux pensionnaires, ce qui les oblige, selon elle, à «monter le ménage avec plus de soin» et, notamment, à se procurer, mais plus tard, deux beaux lits<sup>44</sup>.

Tous ces besoins exprimés d'une manière plus ou moins tranchante sont révélateurs d'une Eugénie inquiète de son avenir et qui cherche à se rassurer. Et Charles, bien qu'il ait entrepris quelques démarches pour acheter un clavecin, commander une armoire et s'enquérir des coûts des réparations, et Charles, disions-nous, en refusant certaines de celles-ci, en contestant l'utilité de divers achats de meubles et d'objets, en ne manifestant aucun enthousiasme à l'idée d'avoir des pensionnaires, en voulant avoir un droit de regard sur l'argent qu'elle apporte – il exprime à nouveau le souhait de pouvoir contrôler l'utilisation des 20 louis! – en renvoyant toutes les réparations et tous les achats qu'il considère comme justifiés à son retour de Loèche-les-Bains où il séjourne du 23 juillet à la mi-août 1816, ne fait qu'augmenter le trouble de son amie. Le 31 juillet, elle lui avoue qu'elle a été un peu frappée de l'économie qu'il met «à certaines choses» et affirme: «Tu sais que je ne suis plus jeune, que j'ai une longue habitude de mon indépendance. Promets-moi de ne pas l'entraver plus qu'il n'appartient aux devoirs du mariage. Promets-moi de ne pas chercher à me faire renoncer à plus de mes habitudes qu'il ne sera véritablement nécessaire, de ne pas me demander d'adopter plus d'usages et d'occupations étrangères à ma situation chez mes parents qu'il ne le faudra pour ton bonheur personnel. Tu céderas aussi quelquefois sur quelques points, seulement pour me paraître plus aimable.»<sup>45</sup> Et, le 1<sup>er</sup> août, elle se contente de ne faire réparer que sa future chambre à coucher, mais insiste pour qu'elle le soit, car sinon, lui

<sup>43</sup> *Ibidem*, n° 81: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] le 30 juillet [1816].

<sup>44</sup> *Ibidem*, n° 74; n° 82.

<sup>45</sup> *Ibidem*.



écrit-elle, «laisse ta femme à Guévaux jusqu'à ce que tu puisses la recevoir commodément»<sup>46</sup>.

Très révélatrices des tourments de la Vaudoise nous paraissent être aussi les péripéties liées au choix d'un lieu où célébrer le mariage. Ce choix n'est guère facile, car il leur faut tenir compte que Guévaux est un fief protestant et que leurs parents respectifs ne se déplacent pas volontiers, vu notamment l'état valétudinaire des époux. Mais Marguerite Tousard d'Olbec s'empresse de venir à leur secours: alors qu'ils hésitent entre Guévaux et le Valais, elle suggère qu'ils soient unis à Bulle, petite ville catholique, proche du lieu de résidence de la jeune femme, où il serait de tradition de célébrer le mariage; elle pense que les parents de Treytorrens s'y déplaceraient et qu'on peut y espérer la présence de Louis et de Julie d'Odet<sup>47</sup>. Les deux amoureux en acceptent l'augure et font leur l'idée de Marguerite Tousard d'Olbec. Ils décident qu'Eugénie quittera Saint-Maurice le 7 août au plus tard, qu'elle gagnera Guévaux d'où elle enverra les meubles de sa chambre à Sion et d'où elle s'occupera des emplettes à faire, et que, une fois le contrat réglé, Charles viendra l'y rejoindre pour la conduire à Bulle. L'un et l'autre semblent fort satisfaits de ces décisions<sup>48</sup>.

Mais, le 25 juillet, les parents de Treytorrens, pensant que «les articles du contrat peuvent s'écrire en Valais» après qu'on les leur aura communiqués, insistent pour que leur fille se marie à

<sup>46</sup> *Ibidem*, P 76, n° 76. — Ce 1<sup>er</sup> août encore, elle n'hésite pas à exprimer son amertume et son inquiétude: «Dis, mon ami, s'écrit-elle, manques-tu d'argent? [...] Toi qui passes pour riche dans ton pays, toi que je crois généreux et qui l'es dans l'opinion, il faut qu'il y ait une raison bien absolue pour t'avoir fait hésiter à me laisser les 20 louis que tu avais accordés pour ma personne, pour te faire calculer les frais d'usage pour ton épouse, toi qui n'as pas moins d'amour-propre qu'elle, pour fixer ce que tu lui abandonneras pour tenir le ménage, au lieu de le laisser sans calcul, et, dans ce moment, pour hésiter sur des réparations qui me faisaient plaisir et, qu'il y a deux courriers, tu étais décidé à finir.» Et d'ajouter: «Veux-tu que, lorsque nous serons mariés, je reste en pension près de toi jusqu'à ce que tu puisses, sans te gêner, préparer ton logement?»

<sup>47</sup> *Ibidem*, P 77, n° 75. C'est durant leur entrevue à Saint-Maurice, vers la mi-juillet 1816, qu'ils adoptent l'idée de Marguerite Tousard d'Olbec. — A noter que, le 8 juillet 1816 déjà, Eugénie affirmait: «[...] M<sup>me</sup> d'Olbec propose de se rendre à Bulle.» (*Ibidem*, P 76, n° 69.)

<sup>48</sup> *Ibidem*, n° 76; n° 77.

Saint-Maurice le plus rapidement possible et qu'ensuite seulement elle les rejoigne pour préparer et effectuer les achats nécessaires à l'installation de son ménage<sup>49</sup>. Gageons qu'ils craignent qu'un nouveau rebondissement ne mette en péril un mariage tant de fois désiré, tant de fois compromis, et qui leur paraît pourtant être devenu inévitable maintenant<sup>50</sup>.

Charles est ravi de la proposition que lui font ses futurs beaux-parents, car elle ne peut qu'accélérer la réalisation de ses vœux. Aussi s'empresse-t-il de la communiquer à Eugénie, la considérant comme impérative. Mais la jeune femme, qui, à la suite des arrangements pris avec son ami, a écrit à Guévaux qu'on vienne la chercher, réagit vivement: elle proteste auprès de lui et de ses parents qu'on ne lui a pas demandé son avis, qu'une solution a été arrêtée et acceptée, et que c'est à celle-là qu'elle s'en tient: elle veut être mariée au milieu de sa famille et pourvoir auparavant à son installation. Elle va même jusqu'à déclarer que, si l'on ne vient pas la chercher au plus tôt, elle prendra la diligence pour s'en retourner à Guévaux<sup>51</sup>.

Ses parents s'inclinent sans murmurer et lui envoient un cabriolet d'autant plus facilement qu'elle leur a fait remarquer que le contrat de mariage est loin d'être prêt, que certaines difficultés

<sup>49</sup> *Ibidem*, P 77, n° 75.

<sup>50</sup> Françoise de Treytorrens prévient toutefois ce reproche en prenant soin de donner le seul motif de leur attitude, selon elle: «[...] Il n'y a eu de raison, affirme-t-elle à sa fille le 3 août 1816, pour désirer que vous vous mariassiez avant de venir ici [à Guévaux] que celle de notre santé qui fait que nous ne nous déplaçons pas.» (*Ibidem*, P 76, n° 48: lettre de Françoise de Treytorrens à sa fille Eugénie, de Guévaux, le 3 août [1816].) Mais que penser de cette explication quand on sait que Samuel-Henry de Treytorrens a, le 25 juillet, écrit à Charles: «Nous trouverions ici [à Guévaux] trop d'inconvénients à cette cérémonie [de mariage] par la différence de religion», et que, le 4 août, il assure que la cérémonie peut avoir lieu facilement dans le voisinage de Guévaux et que c'est dans ce cas seulement que lui et sa femme pourront y assister? (Voir, respectivement, *ibidem*, P 77, n° 75; n° 83/a.)

<sup>51</sup> *Ibidem*, P 76, n° 76; n° 77; *ibidem*, P 77, n° 84. — On a de la peine à croire Eugénie lorsque, le 28 décembre 1816, elle écrit: «Je quittai Saint-Maurice pour hâter notre union et parce que M<sup>me</sup> d'Olbec ne me cacha point qu'il y avait de l'inconvenance à me marier hors de ma famille, de l'indiscrétion à donner cet embarras à M<sup>me</sup> de Rivaz!» (*Ibidem*, n° 147.)

demeurent et qu'ils n'ont pas manqué d'en être échaudés. Et, si l'on considère les péripéties qui ont marqué jusque-là les relations d'Eugénie et de Charles, on ne saurait s'étonner que, le 3 août 1816, Françoise de Treytorrens écrive à sa fille ces phrases lourdes de souvenirs amers et non explicites: «[...] Il faut que M. Odet vienne, que l'on dresse le contrat avant de faire aucune emplette»; et: «Je te conseille de ne pas parler de ton mariage pour éviter tous les frais que cela entraînerait pour M. d'Odet. Cela me paraît des dépenses inutiles.»<sup>52</sup>

Eugénie cependant, après avoir réagi à fleur de sensibilité, craint d'avoir quelque peu peiné Charles et s'emploie – maladroitement comme à son habitude – à effacer la mauvaise impression qu'elle a pu lui faire. Le 3 août notamment, elle affirme: «Jeudi [1<sup>er</sup> août], je fus désolée à l'idée de me marier hors de ma famille. Aujourd'hui, je m'étonne d'avoir mis tant de passion dans cette affaire. Quoique j'aie écrit de suite à Guévaux comme à toi, si mon père te donne des raisons qui, à tes yeux, l'emportent sur les miennes, je céderai. Soyons mariés sans bruit et, de suite après, laisse-moi aller à Guévaux d'où je t'enverrai mes effets et les emplettes que je dois faire, et tu viendras me chercher, quand je serai prête, pour me conduire à Sion. Tu auras cette lettre lundi [5]. Réponds-y de suite que je sache mardi [6] ton opinion.» Dans cette même lettre qu'elle compose du 2 au 4 août, elle écrit encore: «Mais comment aurai-je ta réponse à cela, moi qui dois partir mercredi [7] ou jeudi [8]?»<sup>53</sup> Or elle n'expédie sa lettre que le 5 août, alors que, le 2 déjà, il lui est venu à l'idée de proposer à son ami que, s'il le désire, ils se marient au plus vite en Valais. Il est donc évident – d'autant plus qu'elle s'en ira le 6 août – qu'elle agit de telle sorte que la réponse de Charles à sa proposition, réponse qu'elle redoute positive, ne puisse parvenir à Saint-Maurice qu'après qu'elle sera partie: il sera placé ainsi devant le fait accompli et elle pourra, malgré tout, témoigner de ses bonnes dispositions!

Le 6 août, la voiture envoyée par son père vient la chercher. Eugénie écrit alors une nouvelle lettre au Valaisan, tente d'apaiser

<sup>52</sup> *Ibidem*, P 76, n° 48.

<sup>53</sup> *Ibidem*, n° 77.

les inquiétudes que ses exigences ont pu éveiller en lui et d'atténuer l'exaspération que son départ précipité ne manquera pas de lui causer, et souhaite qu'il la rejoigne le plus tôt possible à Guévaux <sup>54</sup>!

Ce 6 août 1816 encore, à 18 h., après avoir pris congé notamment de la famille de Rivaz, qui l'a hébergée gracieusement, et de Marguerite Tousard d'Olbec, elle quitte Saint-Maurice. Sans attendre une réponse à sa lettre du 2 au 4 août et en emportant sa malle que, le 20 juillet, elle avait décidé de laisser en Valais puisqu'elle était, disait-elle alors, certaine d'y revenir définitivement après un bref séjour à Guévaux!

## *2. Les sentiments de Marie-Catherine de Rivaz envers Eugénie de Treytorrens*

Eugénie s'en va, pleine de reconnaissance envers ceux qui l'ont accueillie à Saint-Maurice et qui lui ont permis d'y passer un agréable séjour, malgré les tensions qui ont existé entre elle et son ami. Sa gratitude s'adresse particulièrement à Marie-Catherine de Rivaz: le 14 août 1816, elle lui écrira une lettre de remerciements et exprimera le vœu qu'elle puisse assister à son futur mariage <sup>55</sup>. Elle ne se doute pas que sa chère hôtesse ne l'apprécie guère...

<sup>54</sup> *Ibidem*, P 77, n° 84. — Dans cette lettre, Eugénie adopte une attitude conciliante et quelque peu servile, qui pourrait surprendre si l'on n'en connaissait pas les causes. «Termine à ta satisfaction les articles du contrat, écrit-elle; crois que jamais je n'insisterai pour que tu places ma fortune d'une manière dont tu ne jouirais pas. Point de séparation, jamais d'intérêts contraires. Nous n'aurons certainement que deux domestiques. Nous verrons comment il faudra les employer. Ne fais pas plus de dépenses avec les réparations de la maison que tu ne désires. Ne fais point refaire la boiserie de ma chambre; fais-la vernir et tapisser».

<sup>55</sup> «Admise chez vous par la plus aimable faveur, affirme-t-elle notamment, j'en suis partie comme un débiteur insolvable. En effet, mon cœur seul peut acquitter ma reconnaissance. Il est des choses qui sont sans prix, et je conçois que l'on refuse d'y mettre une valeur. Mais ma plume aura-t-elle plus que moi le talent de vous persuader que j'étais heureuse chez vous, que j'aurais pu m'y oublier toute ma vie, si je n'avais pas été forcée de fixer un terme à ces jours de paix et de bonheur?» (Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 22: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Marie-Catherine de Rivaz, de Guévaux, le 14 août 1816.)

La quinquagénaire Marie-Catherine de Rivaz a probablement très tôt approuvé l'opposition de sa belle-sœur Julie d'Odet et de son mari Louis envers les projets matrimoniaux de Charles et d'Eugénie. Elle aussi se méfie des étrangères, surtout lorsqu'elles ont été élevées dans le protestantisme et habituées à une existence fort aisée. Elle a de plus – et en l'occurrence ceci explique grandement cela – l'humeur chagrine jusqu'à la mesquinerie<sup>56</sup>.

C'est au début du mois de mai 1816 qu'elle a été avisée de l'arrivée prochaine de la jeune femme chez elle. Le fait que Charles-Emmanuel de Rivaz se trouve alors à Sion, où la Diète valaisanne est réunie, et que Marie-Catherine va lui adresser plusieurs lettres nous permet de connaître l'état d'esprit dans lequel celle-ci va donner l'hospitalité à Eugénie, à un moment où, il faut le souligner, elle a la charge de plusieurs membres de la famille Tousard d'Olbec<sup>57</sup>. Le 14 mai, elle écrit: «Charles [d'Odet] t'aura dit que je suis dans le cas de recevoir M<sup>lle</sup> de Treytorrens. Je n'ai pu m'y refuser, Charles Odet m'en ayant fait prier par ma sœur [Marguerite Tousard d'Olbec]. Cela me contrarie bien. Elle propose bien de payer sa pension, mais elle ne me payera pas la gêne et même ce qu'elle me coûtera par la dépense d'extra qui ne sera pas payée par tous.»<sup>58</sup> Et le 26 mai: «Cette visite me contrarie infiniment et je crains bien qu'elle ne soit bien longue.»<sup>59</sup>

Et de redouter, ce 26 mai encore, la fatigue et les «extra» que cette venue va leur causer; et de se plaindre, le 29 mai, de devoir acheter des pâtes et du café, «tout chers qu'ils sont», parce qu'il lui

<sup>56</sup> SALAMIN qualifie Marie-Catherine de Rivaz de «rabat-joie». (CH.-EMM. DE RIVAZ, *Mes souvenirs de Paris*, p. 27.) – Quant à BIOLLAY, p. 135, il affirme que cette femme «adopte [...] volontiers le style pleurnichard des préromantiques».

<sup>57</sup> Rz, cart. 46, fasc. 17, n° 29. Elle y écrit: «Ma sœur [Marguerite Tousard d'Olbec] croit que son mari [Louis] pourra venir la chercher et cela ne peut que prolonger son séjour et celui de sa famille qui va être de cinq personnes; et, au prix où sont à présent les denrées, le pain surtout, tu vois que cela nous coûtera beaucoup.» – Catherine-Eugénie Tousard d'Olbec n'est en tout cas pas chez les Rivaz quand Eugénie y est. (*Ibidem*, cart. 47, fasc. 40, n° 22.)

<sup>58</sup> *Ibidem*, cart. 46, fasc. 17, n° 21. – Charles-Emmanuel de Rivaz décidera sa femme à recevoir gratuitement Eugénie. (*Ibidem*, n° 29.)

<sup>59</sup> *Ibidem*, n° 16: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari Ch.-Emm., [Saint-Maurice,] le 26 mai 1816.

«faut bien faire quelques extra» pour son invitée<sup>60</sup>; et d'affirmer, le 25 juillet: «Je crois que notre demoiselle [de Treytorrens] va partir, à mon grand contentement. Je ne puis concilier tout ce qu'elle dit du pays avec son désir de s'y établir; et je crains bien que le pauvre neveu [Charles d'Odet] n'ait bien des ennuis avec elle»<sup>61</sup>; et le 30 juillet: «Notre hôtesse [Eugénie] n'est point encore partie. Elle me devient tous les jours plus à charge. Je ne sais plus que lui donner à manger. Si j'avais su qu'elle eût demandé tant de soins, je ne m'en serais pas chargée. Elle me fait faire bien de la dépense, dont elle ne profite que pour sa part, mais il n'en est pas moins vrai que tous en profitent.»<sup>62</sup>

Marie-Catherine de Rivaz laisse cependant Eugénie dans l'ignorance totale de ses réelles pensées, et son attitude n'a rien de surprenant. La politesse, fleuron de ce qu'on appelle la bonne éducation, n'est-elle pas souvent dans nos rapports avec autrui, quand nous y réfléchissons, l'alibi de l'hypocrisie? Il ne faut donc s'étonner ni de l'attitude de Marie-Catherine de Rivaz ni de l'aveuglement de la jeune femme qui ne saurait imaginer que son hôtesse ne se prive pas de la critiquer et que, bientôt, elle se permette même de la discréditer auprès de Charles d'Odet.

### 3. Vers une rupture capitale

Eugénie passe la nuit du 6 au 7 août à Aigle chez sa cousine Caroline Frossard<sup>63</sup>. Le 7, elle dîne à Vevey et, le soir, elle est à Bulle. Le 8, à 10 h. du matin, elle atteint Fribourg, s'arrête au

<sup>60</sup> *Ibidem*, n° 17: lettre de la même au même, de Saint-Maurice, le 29 mai 1816. — Le 3 août, elle se plaindra à nouveau des frais que la présence d'Eugénie leur cause. (*Ibidem*, n° 29.)

<sup>61</sup> *Ibidem*, n° 27: lettre de la même au même, de Saint-Maurice, le 25 juillet 1816.

<sup>62</sup> *Ibidem*, n° 28: lettre de la même au même, [Saint-Maurice,] le 30 juillet 1816. — Elle y ajoute notamment: «Enfin, je ne vois point de repos pour moi qui soupire depuis si longtemps après ce calme et cet isolement des affaires et du monde dont je suis si lasse. Je t'avoue que je suis dans une disposition bien pénible et que je souffre.»

<sup>63</sup> Caroline de Treytorrens (1777-1830) a épousé en 1801 Jean-Maurice Frossard (1750-1820), pasteur à Oron, puis à Aigle.

couvent de la Visitation où un chanoine vient la trouver et l'assure que «les dispenses et la permission de se marier où il [leur] plaira s'obtiendront sans difficulté». L'après-midi, elle assiste à un concert, puis elle gagne Faoug pour y passer la nuit. Le lendemain matin, elle est de retour à Guévaux où ses parents se montrent fort réjouis qu'elle et Charles aient renoué<sup>64</sup>.

Au bord du lac de Morat, dans ce site qu'elle considère comme édénique, elle retrouve avec plaisir un mode de vie plein de charmes et de distractions. Elle prend soin cependant, vers la mi-août 1816, de donner une image rassurante d'elle-même à Charles: elle dit s'ennuyer de lui, affirme qu'il lui manque et se peint toute préoccupée de son amour et de sa prochaine installation en Valais: elle s'affaire notamment à préparer ses futures emplettes, s'intéresse à une possible vente aux enchères à Grandcour, entre en contact avec des commerçants de Berne, d'Yverdon, de Fribourg et de Neuchâtel, et, après avoir reçu divers renseignements d'eux, elle estime qu'il lui faudra se rendre à Genève pour y acheter tout ce dont ils ont besoin, à l'exception du linge qu'elle se procurera en ville de Berne<sup>65</sup>. Mais, quelles que soient les démarches qu'elle entreprend, elle affirme ne rien pouvoir conclure de définitif, car ses parents veulent qu'on s'entende d'abord sur les articles du contrat. «Il [mon père] prétend, écrit-elle, qu'il peut y avoir des difficultés.»<sup>66</sup>

Il est clair que, en s'attardant sur des occupations qui doivent hâter l'installation de leur ménage et en se peignant désireuse de se marier au plus tôt, Eugénie cherche à se faire pardonner son départ précipité du Valais. C'est qu'elle ne peut ignorer l'effet déplaisant qu'a dû provoquer sur Charles son retour à Guévaux, même si, dans sa lettre du 15 août, elle s'étonne ingénument qu'il ne lui ait pas encore écrit, alors qu'elle a quitté le Valais depuis neuf jours<sup>67</sup>! Il s'agit pour elle d'éviter les foudres d'une sainte colère que Charles, d'ailleurs, ne laisse pas éclater.

<sup>64</sup> Fonds d'Odét 3, P 77, n° 85: Eug. à Ch., de Guévaux, le 15 août 1816; Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 22.

<sup>65</sup> Fonds d'Odét 3, P 77, n° 85; n° 86: Eug. à Ch., de Guévaux, le 20 août 1816; *ibidem*, n° 88: Eug. à Ch., [Guévaux, les 29 et] 30 août 1816.

<sup>66</sup> *Ibidem*, n° 86.

<sup>67</sup> *Ibidem*, n° 85.

Peu avant le 20 août 1816, elle reçoit une lettre de lui dont le ton, d'après ce qu'elle en dit, paraît modéré, mi-figue, mi-raisin: après avoir émis quelques reproches sur son départ précipité et après avoir constaté que, chez elle, selon l'expression de Marguerite Tousard d'Olbec, «le cœur est bon et la tête ne vaut rien», il aborde le sujet des réparations qui se feront au moins en partie et ne remet nullement en question leur mariage. La fin de sa lettre est même, selon Eugénie, «des plus aimables»<sup>68</sup>. Cette attitude quelque peu ambiguë se retrouve dans sa réponse, datée du 18 août, aux envois de Samuel-Henry de Treytorrens des 25 juillet et 4 août: sous des apparences courtoises semble couvrir une sourde désapprobation dont il est difficile de mesurer le degré. «Je m'étais fait un devoir, écrit-il, de me conformer à votre premier désir relatif au lieu de notre union, et j'en avais fait part à M<sup>lle</sup> Eugénie; mais elle a préféré le voisinage de Guévaux. J'en sens les motifs et, malgré que cette circonstance retarde le moment que j'ambitionne depuis si longtemps en ce que M. le chevalier de Rivaz est subordonné à bien des choses pour pouvoir prendre des congés de plusieurs jours, je ne puis que m'y rendre.»<sup>69</sup>

A quoi Eugénie répond, le 20 août, qu'elle lui a offert d'être mariée en Valais de bonne foi, ayant déjà oublié «la violente impatience» qui l'avait poussée «à donner une sorte d'ordre» de venir la chercher au plus tôt, lorsqu'elle avait craint de devoir l'épouser «dans une maison étrangère», «contre toutes convenances»<sup>70</sup>.

Charles ne commente pas cette explication peu convaincante: il garde ses rancœurs et ses arrière-pensées pour lui. Et Eugénie en fait de même. Mais il suffit d'un concours de circonstances pour que le feu de la vérité, enfoui sous la cendre, s'embrace avec vigueur. Et, alors, on s'aperçoit combien la patience de Charles est à bout et combien Eugénie craint de vivre en Valais sous la coupe d'un mari.

<sup>68</sup> *Ibidem*, n° 86.

<sup>69</sup> *Ibidem*, n° 83/b: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 18 août 1816, minute.

<sup>70</sup> *Ibidem*, n° 86.



Tandis qu'elle apparaît, dans ses lettres des 15 et 20 août 1816, soucieuse de s'établir au plus vite à Sion, elle est la proie de tourments incessants sur son avenir. Elle compare l'aisance matérielle de ses parents avec la médiocrité pécuniaire de Charles; la vie mondaine à laquelle elle est habituée à Guévaux où elle côtoie des hommes et des femmes riches et raffinés, des voyageurs impénitents qui parcourent l'Europe et qu'elle envie, avec l'existence plutôt monotone qu'elle mènera en Valais; la douceur des formes du plateau suisse avec l'âpreté du relief valaisan. Et elle a peur. Sa peur n'est pas nouvelle, mais elle est décuplée du fait qu'elle a passé cette fois du Valais à Guévaux sans transition, ce qui a sans conteste accentué l'effet de contraste. Son sentiment de culpabilité à l'égard de Charles l'a empêchée de mettre en évidence ses véritables états d'âme. Mais, dès qu'elle croit son départ intempestif pardonné, elle montre moins de vigilance à voiler ses appréhensions. Enfin, il suffit de quelques contrariétés propres à les accroître encore pour qu'elle les crie d'autant plus fortement qu'elles ont été plus longuement réprimées.

Quand Charles lui communique le devis des réparations et qu'il le trouve trop élevé, Eugénie n'ose guère le contrarier<sup>71</sup>. Mais, quand, le 29 août 1816, elle a rencontré de riches Anglais, alors qu'elle s'impatiente à l'idée que son ami ne lui a envoyé qu'une lettre en «vingt-sept jours», elle avoue: «La vue de ces heureux étrangers me fait trouver notre sort bien misérable, bien rétréci. Elle réveille en nous l'ambition de courir, de briller, de jouir, car, en vérité, cela n'est pas notre partage.»<sup>72</sup> Mais, quand elle prend connaissance, dans la soirée de ce 29 août, d'une lettre de Charles, datée du 22, où il dit refuser qu'elle consacre la totalité des 150 louis à l'installation de leur ménage — il lui demande de n'acheter que ce qui lui est personnellement nécessaire, de «renvoyer à quelques années d'ici les emplettes du ménage» et de placer à intérêt la somme qu'elle y destine<sup>73</sup> —,

<sup>71</sup> *Ibidem*.

<sup>72</sup> *Ibidem*, n° 88.

<sup>73</sup> *Ibidem*, P 76, n° 68 — souligné par Eugénie —; *ibidem*, P 77, n° 93: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 22 septembre 1816, copie.

c'en est trop; elle perd son sang-froid. Quoi? Il lui faudrait renoncer à une maison bien montée? tomber de Charybde en Scylla? Impensable! Quitter ses parents, sa famille et Guévaux passe encore! Mais se retrouver dans une situation matérielle plus que médiocre, alors qu'on peut y remédier, jamais! Elle explose, et sa réponse cingle sans aucun ménagement. «Ainsi toi, mon ami, s'écrit-elle, tu n'as vu chez tes parents que ce que tu trouves chez toi. Cela remplit tes désirs et tu as l'injustice de ne pas apercevoir mes besoins, mes habitudes. Je serais pauvre, malheureuse là-dedans. Faut-il encore te le répéter? 150 louis ne fourniront pas le demi-quart de ce que j'ai accoutumé [*sic*]. Il est incroyable que tu ne le voies pas et [je] trouve que c'est assez de me soumettre à la nécessité de ne pouvoir faire plus. Ainsi guéris-toi du projet de placer à intérêt l'argent que je destine aux premières nécessités de notre ménage»<sup>74</sup>. Le 1<sup>er</sup> septembre, elle répète son refus de placer ce que son père lui remet «pour les premières nécessités du ménage» et constate que, malgré cela, elle ne pourra pas acheter tous les meubles qu'elle souhaiterait avoir<sup>75</sup>.

A ces motifs de crainte et de colère viennent s'ajouter encore les dettes de Charles. Dans la soirée du 2 septembre 1816, Samuel-Henry de Treytorrens en parle à Eugénie, et il réveille en elle une inquiétude qu'elle a déjà manifestée à leur sujet en 1814<sup>76</sup>. Le 3 septembre, soucieuse de sa situation matérielle future dont dépend notamment la possibilité d'avoir ou non des pensionnaires, elle reprend la plume pour communiquer à son ami quelques souhaits qu'elle prétend formulés par ses parents, mais dont elle est fort probablement à l'origine selon nous: ils désirent que leur fille puisse jouir pleinement de sa rente annuelle de 20 louis et disposer de tous ses revenus «pour l'entretien du ménage»; que son bien n'acquitte jamais les dettes de son mari et, si celui-ci répugne à posséder des

<sup>74</sup> *Ibidem*, n° 88.

<sup>75</sup> *Ibidem*, P 76, n° 68.

<sup>76</sup> Voir ci-dessus, t. I, pp. 169 et 170.

fonds dans le Pays de Vaud, qu'il ne soit «point placé sur des terres en Valais, mais en rentes»<sup>77</sup>.

Ces désirs peuvent paraître excessifs, mais leur démesure même manifeste une profonde anxiété dont Charles – depuis le temps! – connaît parfaitement les causes. Aussi est-il peu compréhensible qu'Eugénie ne s'abstienne pas de la justifier à nouveau par une description quasi misérabiliste du mode de vie de son ami, description qui ne peut être source que de cruelles vexations, même si elle l'atténue par un ton aimable, par quelques protestations d'amour et par l'expression de son impatience à venir le rejoindre. D'autant plus qu'elle ne semble pas douter un instant que le Valaisan acquiescera à ses demandes, puisqu'elle continue de l'entretenir d'emptyettes à faire! «Si tu avais mes habitudes, mes besoins, gémit-elle, si ton ménage ressemblait aux nôtres, je ne me tracasserais sur rien; mais, quand je te vois dans un lit sans rideaux, dans une petite maison sans meubles, sans provisions et sans soucis comme sans besoins, déjeunant d'une soupe, jeûnant souvent, faisant maigre la moitié de l'année, content avec des légumes et de la viande salée, du vin en tonneau, du fromage maigre, n'achetant peut-être pas deux pains de sucre par an, peut-être pas 12 livres de café et pour 12 francs d'épicerie, je crains, mon Odet, que tu ne te fasses pas d'idée d'un ménage»<sup>78</sup>.

Ce 3 septembre encore, Charles réagit violemment à la lettre d'Eugénie des 29 et 30 août 1816 qu'il vient de recevoir. Hélas! nous ne connaissons le contenu de la missive qu'il lui envoie que par la réponse que lui fait la Vaudoise le 8 septembre. Elle s'y étonne qu'il prenne «pour des reproches de simples réflexions» et qu'elle ne puisse lui «parler à cœur ouvert» sans qu'il lui réplique «de la manière la plus offensante, la plus déchirante pour un cœur sensible»: si elle lui avoue ses inquiétudes, c'est pour qu'il les détruise et non pour qu'il la réprimande. A son habitude, elle refuse toute

<sup>77</sup>Fonds d'Odet 3, P 76, n° 68 et n° 108. – La lettre que Samuel-Henry de Treytorrens adresse à Charles-Emmanuel de Rivaz le 9 septembre 1816 confirme ces revendications. (Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 23.)

<sup>78</sup>Fonds d'Odet 3, P 76, n° 68 et n° 108. On trouvera d'autres extraits de cette lettre ci-dessous, t. II, p. 210, note 50; pp. 211 et 212.

responsabilité personnelle dans leur nouvelle fâcherie. Elle reconnaît cependant que les retards qui concernent les négociations sur leur contrat de mariage et qui impatientent le Valaisan sont dus à son père «tour à tour contrarié par le temps qui l'empêche de voir [le notaire Samuel] Chaillet, par son rhumatisme qui l'absorbe souvent et par la société qui le distrait». Et elle ajoute que, bien qu'il eût préféré remettre leur union à l'année prochaine en raison des mauvaises vendanges de 1816, elle a réussi à le convaincre de ne plus tergiverser<sup>79</sup>.

Après avoir reçu la lettre d'Eugénie des 1<sup>er</sup> et 3 septembre 1816, Charles a pensé qu'il devait renoncer à tout jamais à épouser la jeune femme. Mais, ne voulant pas agir à la légère, il s'est décidé à gagner Saint-Maurice pour y rencontrer Marguerite Tousard d'Olbec et Marie-Catherine de Rivaz qui ont été témoins des engagements que la Vaudoise avait pris lors de son dernier séjour en Valais. Il leur a soumis les plus récentes lettres qu'il a reçues de Guévaux et elles se sont montrées étonnées et déçues de l'attitude d'Eugénie. Mais, prudentes, elles ont conseillé à Charles une ultime tentative avant qu'il en vienne à l'irréparable, et Marguerite Tousard d'Olbec s'est même proposé de faire pression sur sa protégée. Le 9 septembre, elle s'adresse à elle, lui reproche sa conduite dilatoire qui irrite de plus en plus son cousin et l'avertit que, si elle revient ne serait-ce que sur une seule des promesses faites à Saint-Maurice, la rupture sera cette fois définitive<sup>80</sup>.

<sup>79</sup> Fonds d'Odé 3, P 77, n° 89: Eug. à Ch., de Guévaux, le 8 septembre 1816. – Le 10 septembre 1816, Samuel-Henry de Treytorrens s'adresse lui-même à Charles pour le remercier de son envoi du 18 août, pour excuser son retard qu'il justifie par «un rhumatisme violent et opiniâtre» aux mains, et pour lui annoncer qu'il a écrit à Charles-Emmanuel de Rivaz le 9 septembre. (Voir Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 23.) Il se permet de plus de faire allusion au dernier envoi du Valaisan, daté du 3: «Eugénie s'est un peu plainte de votre dernière lettre contenant quelques reproches sur sa temporisation et autres choses de ce genre, pendant que, de son côté, elle témoigne toujours quelque crainte sur son avenir, mais seulement relativement à la fortune, à la manière de vivre, au pays, etc., tant de choses qui m'impatientaient déjà l'an 1814, comme vous avez pu l'apercevoir. Enfin, il paraît que votre dernière lettre [celle du 3 septembre] l'a un peu piquée.» (Fonds d'Odé 3, P 77, n° 91: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odé, de Guévaux, le 10 septembre 1816.)

<sup>80</sup> *Ibidem*, n° 132.

Ce 9 septembre encore, Charles écrit très durement à Eugénie. Et, dans l'histoire de leurs relations, sa lettre, dont nous allons citer quelques extraits, marque un nouveau point charnière. « Mon peu de fortune, chère amie, y affirme-t-il, t'effraie. Cette frayeur arrive encore dans un moment propice: rien n'est encore conclu, tout peut donc se dissoudre sans le moindre inconvénient, et c'est sans des regrets bien vifs que j'y souscrirai, car je suis las, fatigué, rendu de toutes tes jérémiades inutiles qui durent depuis cinq années consécutivement sur le même sujet. J'ai plus que le nécessaire pour entretenir une femme de mon pays, quoiqu'elle n'eût rien. Si j'avais davantage, je me garderais bien d'augmenter mon train et de vouloir éclabousser mes égaux. Je te confirme donc le contenu de ma dernière lettre [...].

»[...] Mon oncle qui est l'Aristide du Valais et qui est très versé dans le droit les a proposés [les articles] d'une manière simple, claire et, je peux dire, désintéressée. Et pourtant tout se passe avec une lenteur, des si et des mais que je ne conçois pas. Les 20 louis te sont réservés et doivent suffire pour ton ajustement et tes fantaisies. Le reste de tes revenus est à la disposition pleine et entière du mari. Tes fonds sont inamovibles de plein droit sans ton consentement; encore faut-il que celui-ci soit approuvé par tes proches. Je te donne 100 louis pour somme de bienvenue, qui appartiendront et passeront aux tiens à défaut d'enfant; les bijoux selon l'usage de ce pays [...]. La première demoiselle de ce pays serait plus que satisfaite de ce genre de contrat. Si cela ne te contente pas, il ne me reste plus qu'à te conseiller de choisir parmi les nombreux et riches milords qui circulent dans ce moment<sup>81</sup>, car pour moi je m'en tiens *irrévocablement* à ce que tu m'as promis lorsque je t'ai réengagé ma foi en dernier lieu, savoir que tu me promettais formellement, autant que tes forces te le permettraient, de vivre à la valaisanne. [...] Je te confirme que nos sorts ne peuvent être unis qu'autant que tu respecteras ta promesse de vivre à la valaisanne. Un mois suffit pour nous unir et nous voir installés en ménage. Tout délai qui se prolongera au-delà

<sup>81</sup> Dans sa correspondance de l'époque, Eugénie n'a cessé de signaler la présence d'Anglais à Guévaux et dans les régions avoisinantes. (Voir ci-dessous, t. II, pp. 168-170.)

de ce temps sera regardé par moi, à juste titre, comme une renonciation réciproque et qui nous désunira pour jamais, car je te jure que tu ne renverras plus aux calendes grecques.»<sup>82</sup>

Les deux lettres du 9 septembre mettent en émoi la famille de Treytorrens qui semble, dès lors, inaugurer une stratégie nouvelle où les parents vont notoirement jouer un rôle important. Le 17, Samuel-Henry écrit à son futur beau-fils. Il l'engage à rejoindre Guévaux rapidement, en compagnie de Charles-Emmanuel de Rivaz, car ils pourront faire connaissance de son fils Henry qui va demeurer en Suisse jusqu'au 24 septembre 1816 avant de regagner Londres; il signale qu'Eugénie croit son ami fâché et profite de rappeler, mais sans insister, comme si l'explication était d'évidence et qu'elle ne souffrait aucune contestation, que les retards concernant le mariage ne sont dus «absolument» qu'à sa maladie, que sa fille n'y est pour rien et qu'elle s'en impatientie même<sup>83</sup>.

Le 22 septembre, Charles, tout en déclinant l'invitation, précise que «les reproches peut-être amers» qu'il a formulés contre Eugénie «ne portent pas autant sur le retard dans la partie qui lui est personnelle que sur des retours constants sur [son] peu de fortune et sur les habitudes de [son] pays. Je l'avais priée et conjurée, poursuit-il, de n'acheter pour le moment que les meubles dont elle avait personnellement de besoin pour son appartement et de renvoyer l'achat du reste pour une autre année, car je redoutais que

<sup>82</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 90: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 9 septembre 1816, minute. Souligné par Charles. – Eugénie répondra à Marguerite Tousard d'Olbec le 29 septembre 1816. Elle se dira affligée par la lettre que Charles lui a écrite le 9, elle refusera d'endosser la responsabilité des retards qui, selon elle, incombe au Valaisan: il n'a pas répondu aux invitations de venir terminer le contrat à Guévaux. «Tout en se plaignant des longueurs, affirmera-t-elle, il préféra une correspondance qui les entraîne nécessairement, puisque nous sommes loin de la poste et que mon père aime peu écrire. Il peut, lorsqu'il voudra venir, conclure; mon cœur n'a pas cessé de lui répéter que les articles seront sans difficultés si son estime et son attachement sont de la partie.» Et de se montrer persuadée que, si sa correspondante avait pris soin d'entendre les deux parties, elle aurait dû modifier son opinion. (*Ibidem*, n° 94: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Marguerite Tousard d'Olbec, [Guévaux,] le 29 septembre 1816.)

<sup>83</sup>*Ibidem*, n° 92: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 17 septembre 1816.

ses emplettes ne nous amenassent à l'hiver. Elle est restée imperturbable.» Il constate ensuite que son «peu de fortune» est suffisant pour entretenir une femme «à l'égal des premières dames du pays», mais «non pour les éclabousser», et reproche donc à Eugénie sa volonté de chercher à dominer par son train de vie futur toutes les maisons valaisannes. Cette accusation, il est vrai, est tempérée par la constatation qui suit: «Tel est le faible que je lui prêtais et sur lequel j'aurais peut-être moins dû m'appesantir en considération des autres belles qualités qui la distinguent.» Il en vient ensuite au contrat dont il refuse un article que Samuel-Henry de Treytorrens a soumis à Charles-Emmanuel de Rivaz et qui permettrait à sa fille de toucher et de disposer personnellement de tous ses revenus. Il n'en veut pas, car ce n'est pas là l'usage de son pays – «cela équivaldrait dans l'opinion publique à un curateur» qu'il recevrait – et il craint que cette clause puisse permettre un jour à son amie dont le caractère «n'est point encore assis» à le quitter sur «un coup de tête» et à s'en aller habiter ailleurs, ce à quoi il ne peut s'exposer<sup>84</sup>.

A Guévaux, on sent bien qu'il est temps de tout achever, qu'un renvoi, un retard même peut désormais tout compromettre. Eugénie, vexée, ulcérée – elle n'a notamment pas apprécié qu'il ait imaginé un moyen de l'obliger, quoi qu'il arrive, à rester auprès de lui et qu'il ait montré sa lettre des 1<sup>er</sup> et 3 septembre à des tiers<sup>85</sup> –, et son père, impassible, répondent à Charles, respectivement les 29 septembre et 3 octobre 1816. Sans vraiment céder au désir du Valaisan, ils disent consentir à ce que les biens de l'épouse, à l'exception des 20 louis de pension annuelle, soient «jouis [*sic*] en communauté de mariage, tout comme ceux de l'époux»<sup>86</sup>. Eugénie,

<sup>84</sup> *Ibidem*, n° 93. On trouvera encore un extrait de cette lettre ci-dessous, t. II, pp. 217 et 218. – Charles termine sa lettre par ces mots notamment: «Vous voudrez bien, Monsieur, me pardonner ces expressions peut-être trop franches pour être adressées à un homme ordinaire, mais c'est dans votre sein que je les place, c'est à un second père que je les confie...»

<sup>85</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 95: Eug. à Ch., [Guévaux, le 29 septembre] 1816; n° 94.

<sup>86</sup> *Ibidem*, n° 97: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 3 octobre 1816. Voir également *ibidem*, n° 95.

toujours prolix, insiste cependant sur son aspiration d'indépendance, d'égalité vis-à-vis de son futur mari; elle dit accepter que ses revenus soient confondus avec ceux de Charles, seulement dans la mesure où il y aura bourse commune dans laquelle l'un et l'autre pourront puiser comme il leur plaira; et elle lui rappelle qu'il ne doit pas compter sur les 150 louis qu'elle recevra. «Mon père, écrit-elle, ne me remet les 150 louis que pour les placer sur un ménage où il désire que je sois bien; maman me l'a répété hier. Si tu avais terminé le contrat, j'ai eu plusieurs occasions pour Genève. A présent, je n'en connais plus.» Et elle conclut sa lettre par ces mots: «Mon cœur n'a point varié. Viens, termine le contrat. Mes emplettes seront bientôt faites et nous serons unis et heureux, je l'espère [...]. Vois comme le temps s'écoule. Viens, si tu veux terminer plus vite.»<sup>87</sup>

Charles est furieux: le 9 septembre, il a donné un mois à Eugénie pour qu'elle l'épouse et elle trouve, écrira-t-il le 21 novembre 1816, «à propos d'en passer au-delà de la moitié sans répondre et le reste du temps à renouveler ses anciennes prétentions et à en combiner de nouvelles. [...] Cette lettre [celle du 29 septembre 1816], ajoutera-t-il, me rendait de fait et de droit, devant Dieu et devant les hommes, libre de tout engagement vis-à-vis de M<sup>lle</sup> de Treytorrens et elle n'était plus susceptible d'aucune réponse.» Il décide néanmoins, vu «le respect et l'estime» que la famille de Treytorrens lui inspire, de «faire encore une tentative surérogatoire»<sup>88</sup>.

Le 5 octobre, alors qu'il n'a pas encore reçu la lettre de Samuel-Henry du 3, il réagit violemment à celle d'Eugénie du 29 septembre: «tout avait été», selon lui, «péniblement discuté et arrêté à Saint-Maurice en présence de M<sup>mes</sup> de Rivaz et d'Olbec»; aussi ne comprend-il pas pourquoi elle ne cesse d'ergoter. Son impatience est d'ailleurs partagée par «ces dames» à qui il a montré la lettre des 1<sup>er</sup> et 3 septembre 1816, geste que la jeune femme n'a

<sup>87</sup> *Ibidem*. On trouvera encore un extrait de cette lettre ci-dessous, t. II, pp. 218 et 219.

<sup>88</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 123: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 21 novembre 1816, minute.



pas à lui reprocher puisqu'elles étaient les témoins de leurs accords et que, «sans elles, précise-t-il, mon parti était pris». Il est en effet lassé par les atermoiements et les prétentions d'Eugénie et, sûr de la probité de sa propre conduite, il ne doute pas de pouvoir faire un sort à tous les reproches qu'on pourrait lui adresser<sup>89</sup>. Cependant, il tente encore une dernière fois d'assurer leur union: il envoie la formule du contrat, «résultat de l'échange de lettres qui a eu lieu à ce sujet», contrat dont nous retiendrons ici qu'il donne à la jeune femme la pleine jouissance des 20 louis et qu'il accepte la communauté des biens telle qu'elle a été proposée par les Treytorrens<sup>90</sup>; et, si le contrat est agréé, lui et son oncle ne tarderont pas à gagner Guévaux, Charles-Emmanuel de Rivaz ayant en effet trois semaines de vacances et leur appartement de Sion étant «prêt depuis longtemps»<sup>91</sup>.

Sa lettre se termine par un post-scriptum qui en dit long sur son état d'esprit d'alors: «Toi, moins que personne, y affirme-t-il, dois être surprise que nous n'allions pas à Guévaux avant que l'on ne soit parfaitement d'accord sur le contrat et sur le jour où l'on pourra t'emmener. Tu sais que, déjà une fois, j'y ai été en spectacle<sup>92</sup>. Je redoute extraordinairement le second acte, et mon oncle, crois-tu qu'il soit fait pour ce genre?»<sup>93</sup>

<sup>89</sup> «C'est ainsi, affirme-t-il, que j'ai commencé avec ton père qui a eu la bonté de m'insinuer son mécontentement sur mes dernières lettres.»

<sup>90</sup> Fonds d'Odét 3, P 77, n° 96: double du contrat proposé, s.d.; ci-dessous, t. II, pp. 219-221.

<sup>91</sup> À ce propos, il précise: «Si j'avais su dans le temps que tu eusses emporté ta malle de Saint-Maurice, je me serais moins pressé pour toutes les réparations»; et il ajoute entre parenthèses, comme s'il s'adressait aux parents d'Eugénie: «Elle m'avait écrit itérativement et répété verbalement qu'elle me l'enverrait [à Sion] à son départ de Saint-Maurice.»

<sup>92</sup> Voir ci-dessus, t. I, pp. 168-174.

<sup>93</sup> Fonds d'Odét 3, P 77, n° 98: Ch. à Eug., de Sion, le 5 octobre 1816, copie. On trouvera encore un extrait de cette lettre ci-dessous, t. II, p. 222. — «Défais-toi, lui répond Eugénie le 15 octobre, de l'absurde idée que tu te sois donné en spectacle ici: on ne l'est point pour une visite. M. de Rivaz n'est point fait pour aucun genre d'abus de son respectable caractère, mais ni moi, mon ami, pour tant de reproches peu mérités.» (Fonds d'Odét 3, P 77, n° 110/b: Eug. à Ch., de Guévaux, le 15 octobre 1816, copie de la main de Charles.)

Le 7 octobre, dans sa réponse destinée à Samuel-Henry de Treytorrens, il souhaite que le mariage soit conclu rapidement, car, écrit-il, «tous les moments de retard seront vivement regrettés, d'autant plus que mon oncle qui a enfin, à dater du 5, trois semaines de congé, ne pourra de longtemps nous accorder ses moments si nous laissons écouler celui-ci»<sup>94</sup>.

On ne saurait être plus clair!

Tous les atouts ont été joués et le but semble proche désormais. Eugénie pourtant refuse de mettre fin à la partie. Sa réponse, datée du 15 octobre 1816 – que Charles reçoit le 21 – est en effet dilatoire et même, à certains égards, une fin de non-recevoir. Certes, elle ne repousse pas l'idée du mariage puisqu'elle affirme: «Ne consulte donc que ton cœur. S'il t'amène, le mien le recevra», et on ne peut guère lui reprocher cette attitude passive si l'on se souvient que Charles lui a exprimé de nouvelles velléités de rupture. Mais pourquoi alors donne-t-elle l'impression de vouloir le dissuader de venir à Guévaux? Pourquoi dire les chemins «affreux», «les jours bien courts pour t'envoyer mes effets»? Pourquoi répéter son intention d'aller faire ses emplettes à Genève avec les 150 louis que son père ne lui remettra qu'après la signature du contrat et de ne rejoindre Sion qu'une fois ce voyage – estimé à dix jours – entrepris? Pourquoi exprimer le désir de renvoyer à nouveau le mariage? Pourquoi rappeler qu'elle souhaite que ses revenus lui appartiennent comme les fonds de sa fortune, qu'ils ne pourront être utilisés sans son consentement à d'autres usages qu'à l'entretien du ménage et que, confondus avec ceux de Charles, «ils formeront une bourse commune à la disposition usuelle de tous deux»? Pourquoi cette orgueilleuse tirade enfin: «Non, je ne veux point dominer. Il me suffit de ne l'être pas. Je veux être ton amie, ton égale, partager les biens et les soucis avec toi, disposer comme toi, avec ton aveu, de nos moyens. Est-ce donc là me révolter contre l'institution du mariage? J'abandonne l'esclavage et le bonheur aux sottes. Oui, je

<sup>94</sup> *Ibidem*, n° 99: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 7 octobre 1816, minute. On trouvera encore un extrait de cette lettre ci-dessous, t. II, pp. 222 et 223.

les crois plus heureuses. Quant à moi, je dois partager les résultats de la raison dont je me sens pourvue»<sup>95</sup>?

Charles est d'autant plus surpris de cette attitude que, ce 21 octobre 1816, il peut lire la réponse du père, datée du 17, qui est fort aimable: Samuel-Henry de Treytorrens y dit son espoir de voir bientôt à Guévaux le Valaisan en compagnie de son oncle, car il ne doute pas que la réponse de sa fille «soit favorable, écrit-il, à nos désirs, en déterminant une union qui lui promet le bonheur et qui flatte sa famille, non seulement du côté de la naissance, mais par vos vertus personnelles»<sup>96</sup>. On observera qu'il n'y fait allusion à aucune clause précise du contrat: assurément il ne souhaite pas continuer par correspondance des négociations qui s'enlisent et il espère que, de vive voix, on se mettra plus facilement d'accord; et, probablement, ignore-t-il que sa fille est loin d'avoir eu la même circonspection et la même habileté que lui.

Bizarrement, Charles, lui, estime que Samuel-Henry de Treytorrens, dans sa lettre du 17 octobre, a renoncé à demander que les biens de sa fille soient «jouis [*sic*] en communauté de mariage», vu le silence qu'il a gardé sur ce point, et il est par conséquent d'autant plus écœuré par l'envoi d'Eugénie du 15: il est convaincu qu'il lui faudra confondre la Vaudoise et se disculper d'une rupture – la onzième – qu'il considère comme inévitable maintenant. Déjà, nous l'avons vu, il s'est permis de communiquer sèchement certains de ses griefs à Samuel-Henry de Treytorrens; déjà il prépare un acte d'accusation contre la jeune femme: il mentionne parfois sur les lettres qu'elle lui adresse la date à laquelle il les reçoit comme pour mieux établir les faits et pouvoir les utiliser avec rigueur et précision; et il recense les charges contre elle. Ainsi, alors que, dans sa lettre du 15 octobre, elle justifiait le transport de sa malle de Saint-Maurice à Guévaux par le fait «qu'elle était pleine de linge à faire blanchir», note-t-il soigneusement en marge: «Elle ne contenait qu'une petite partie de linge à laver, et on lui avait proposé plusieurs fois de le

<sup>95</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 110/b.

<sup>96</sup> *Ibidem*, n° 101: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 17 octobre 1816.

faire blanchir ici [en Valais].»<sup>97</sup> Il fait plus: le 22 octobre, il écrit à Marguerite Tousard d'Olbec, lui envoie les lettres d'Eugénie du 15 octobre et de Samuel-Henry du 17, lui demande de les communiquer à Charles-Emmanuel de Rivaz et à sa femme, et il est manifeste qu'il ne doute pas que sa décision de rompre sera ratifiée par eux tous et qu'elle n'en deviendra que plus ferme encore<sup>98</sup>.

Il est cependant déçu de leur réponse, une réponse de Normand inspirée par Charles-Emmanuel de Rivaz et rédigée par Marguerite Tousard d'Olbec: on se contente en effet de lui indiquer deux façons d'agir, selon qu'il décide de rompre ou non, sans chercher en quoi que ce soit à influencer sur sa décision. Nul doute que cette attitude révèle certaines réserves à l'égard de sa volonté de rompre, ce d'autant plus que Marguerite Tousard d'Olbec, quant à elle, se dit persuadée qu'il peut encore, s'il le veut, raisonner Eugénie et la mener, soumise, au mariage.

Charles, qui a souhaité qu'on le soutînt et qu'on l'approuvât, se satisfait toutefois de n'être pas explicitement désavoué et, le 24 octobre 1816, il annonce à Samuel-Henry de Treytorrens, sur un ton fort poli, sa décision de rompre. Il prend soin de la justifier pleinement en lui fournissant certaines preuves, à savoir une copie de la lettre qu'il a envoyée à Eugénie le 5 octobre, une copie de la réponse du 15 qui s'est ensuivie et le rappel des reproches qu'il a déjà eu tant de fois l'occasion de formuler contre les exigences matérielles de la jeune femme, contre son esprit d'indépendance et «ses indécisions périodiques»; et en affirmant qu'à Saint-Maurice,

<sup>97</sup> *Ibidem*, n° 110/b.

<sup>98</sup> «Je viens enfin, lui dit-il notamment, de recevoir des réponses, soit de M. de Treytorrens, soit de sa fille. Elles ne se ressemblent guère. Il paraît que cette dernière persiste fortement dans son projet de conduire son mari par la lisière, mais, moyennant que ce ne soit pas moi, je lui souhaite beaucoup de bonheur. Il sera heureux le mari auquel on préfère quelques meubles! Il manquerait, ce me semble, quelque chose à ma résolution si elle n'était pas approuvée par vous, très chère cousine, et par la très chère tante [Marie-Catherine de Rivaz], ainsi que par mon mentor, son époux. Je vous les envoie toutes deux, vous priant de vouloir bien me les renvoyer avec vos pensées.» (*Ibidem*, n° 104: lettre de Charles d'Odet à Marguerite Tousard d'Olbec, de Sion, le 22 octobre 1816, minute.)

à la suite de «conférences fréquentes», «tout avait été réglé jusqu'au moindre détail»<sup>99</sup>.

Le 27 octobre, il va même jusqu'à renvoyer à Samuel-Henry de Treytorrens – sans l'avoir ouverte – une lettre qu'Eugénie lui a écrite le 21 afin de dissiper quelque peu la pénible impression que celle du 15 a produite<sup>100</sup>.

Dans le même temps, Eugénie, qui n'est pas à une inconséquence près, ne doute pas de l'arrivée imminente de Charles et de son oncle

<sup>99</sup> *Ibidem*, n° 109: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 24 octobre 1816, copie; *ibidem*, n° 103: lettre de Marguerite Tousard d'Olbec à Charles d'Odet, de Saint-Maurice, le 22 octobre 1816. Voir le texte de ces deux lettres dans annexes 4 et 5, t. II, pp. 317-320. – En cette occasion, le Valaisan ne fait que suivre fort servilement les conseils de «l'aréopage» agaunois et va jusqu'à recopier presque textuellement une partie de la lettre de sa cousine. Son attitude n'a rien d'étonnant pour nous qui connaissons sa déférence envers Marguerite Tousard d'Olbec, Charles-Emmanuel et Marie-Catherine de Rivaz.

<sup>100</sup> Il justifie son geste en ces termes très durs: «Par le courrier qui a suivi le départ de la lettre du 24 [octobre 1816] que j'ai eu l'honneur de vous adresser, j'en reçois une de M<sup>lle</sup> Eugénie que je n'ai point cru devoir ni pouvoir ouvrir, parce que, si elle continue à être sur son beau dire, je n'en ai déjà que trop et si, contre toute vraisemblance, en si peu de temps, elle eut changé d'encre, elle n'effacera jamais les impressions sinistres qu'ont gravées en moi presque toutes les phrases de ses dernières lettres. Celles du 15 [octobre 1816] qui, ce me semble, auraient dû être, pour peu qu'elle eût tenu à moi, rassurantes et concluantes, prouvent qu'elle s'est étudiée à vouloir faire de moi un grand cousin. Elle convient que les femmes, depuis Eve jusqu'à nos jours, qui ont voulu suivre l'ordre que le Créateur universel a irrévocablement établi, sont heureuses, mais que, pour elle, elle ne peut les envisager que comme des sottes et elle renonce au bonheur à ce prix, non seulement pour elle, mais encore pour son mari, puisque c'est un corollaire nécessaire. [...] Non! il n'est pas permis de vouloir se jouer ainsi d'un homme auquel elle ne peut rien reprocher que d'avoir eu trop de condescendance pour une femme dont il espérait jadis tout son bonheur.» (Fonds d'Odet 3, P 77, n° 106: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 27 octobre 1816, minute.) – Dans sa lettre du 21 octobre, Eugénie expliquait ainsi le contenu de celle du 15: «Il importait trop à mon bonheur de ne te tenir que de toi-même pour que je me sois permise rien, dans ma dernière lettre, qui pût t'entraîner. J'ai bridé mon cœur et ma plume pour que ta décision fût parfaitement libre.» Elle se plaît à supposer qu'il a décidé de l'épouser; elle s'inquiète de la mauvaise saison qui approche et, par conséquent, écrit-elle, de «la façon dont j'empletterai et expédierai mes effets, si tu tiens à ce que je le fasse tout de suite pour te rejoindre plus vite»; et elle dit attendre sa venue à Guévaux où, désormais, il doit se considérer comme chez lui. (*Ibidem*, n° 102: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 21 octobre 1816.) Si l'on connaît le contenu de cette dernière lettre, c'est qu'Eugénie l'a renvoyée à Charles.

à Guévaux, et ses parents sont convaincus, vers le 23 octobre 1816, que les deux Valaisans vont y débarquer d'un instant à l'autre<sup>101</sup>.

Mais ils ne paraissent point et, se voyant dans l'impossibilité, tant que le contrat ne sera pas réglé, de profiter du beau temps pour faire ses courses, Eugénie s'impatiente, guette chaque courrier, peste contre le retard de son ami. Et, au fur et à mesure que les jours s'écoulent, elle est gagnée par une anxiété toujours plus grande: le silence de Charles ne présage rien de bon.

Le matin du 29 octobre, en compagnie de sa sœur Henriette, elle se rend à Morat, espérant y trouver une lettre de son ami. Son impatience et celle de ses parents sont telles qu'elle a convenu avec sa mère – c'est du moins là sa version – d'y ouvrir tout envoi du Valais afin, s'il le fallait, d'y répondre immédiatement pour éviter tout retard qui pourrait compromettre la venue de Charles et de son oncle<sup>102</sup>. Aussi, lorsqu'elle tombe sur le «paquet» que le Valaisan adresse à son père, l'ouvre-t-elle sans hésiter. Peut-être a-t-elle déjà pressenti un malheur? Alors qu'elle parcourt la lettre de Charles datée du 24, l'inquiétude, le chagrin, l'incrédulité même l'étreignent. Toute tremblante, elle lui écrit à la hâte quelques lignes pour lui dire qu'il n'a pas compris la lettre du 15 octobre, destinée à le laisser libre de ne consulter que son cœur et qu'elle l'a éclairé sur ce sujet dans sa lettre du 21 qui a dû dissiper tout malentendu. Et, comme d'habitude, lorsqu'elle constate que leur avenir commun est gravement compromis, elle proclame son amour et sa bonne

<sup>101</sup> Eugénie écrit, du 24 au 28 octobre, une nouvelle lettre à Charles et c'est elle qui nous renseigne sur son état d'âme et sur celui de ses parents. Elle affirme notamment, le 24: «Hier [23], nous étions à déjeuner lorsque mon père vit avec la lunette un bateau portant deux messieurs, qui cinglait droit sur Guévaux. A l'instant, mon ami fut annoncé et le déjeuner abandonné [...]. Mes parents ont l'air si convaincu de ton arrivée, je désire si sincèrement te voir que je ne puis m'empêcher de t'attendre.» (*Ibidem*, n° 107: Eug. à Ch., [Guévaux,] les 24 et 28 octobre 1816.)

<sup>102</sup> *Ibidem*, P 76, n° 31: Eug. à Ch., de Morat, le 29 octobre [1816]; *ibidem*, P 77, n° 108: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 29 octobre 1816. – Françoise de Treytorrens, quant à elle, sera plus évasive à ce sujet: «Ma fille arrive de Morat où, sachant bien que cela la concernait, elle a ouvert le paquet adressé à son père.» Ce qui ne signifie nullement qu'Eugénie mente sur ce point. (*Ibidem*, P 76, n° 43: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 29 octobre [1816].)

volonté: il doit venir au plus vite, «le contrat ne souffrira point de difficulté», et elle pourra être établie auprès de lui dans un mois au plus<sup>103</sup>. Elle ose l'espérer, car elle juge leur engagement sacré, car elle ne peut concevoir une rupture à un moment où les préparatifs de mariage sont si avancés et l'événement connu. Et c'est pourquoi elle refuse de remettre le «paquet» à son père<sup>104</sup>.

De retour à Guévaux, elle se précipite vers sa mère et lui confie son profond désarroi. Elle trouve auprès d'elle – ce dont elle ne pouvait douter – un précieux réconfort et une nette approbation de sa conduite. Les deux femmes vont même jusqu'à décider de laisser Samuel-Henry de Treytorrens à l'écart du drame qui se joue, persuadées de pouvoir fléchir Charles et, par conséquent, d'épargner à leur père et mari d'inutiles tourments.

Ce 29 octobre encore, l'une et l'autre s'adressent au Valaisan. Françoise de Treytorrens, d'un ton digne, poli, mais ferme, lui fait remarquer qu'il commet une erreur en voulant rompre présentement puisque Eugénie consent au contrat «tel qu'il a été accordé entre les deux familles» et que le mariage est annoncé «de tous côtés». «Vous pouvez venir, ajoute-t-elle, sûr d'être bien reçu, de n'avoir pas de difficultés. Si elles sont le prétexte que vous choisissez pour rompre, je n'ai rien à dire. Je me bornerai à regretter qu'Eugénie vous ait connu.» Et elle prie son correspondant de lui répondre promptement, car, s'il persiste dans son attitude, elle désire que sa fille aille passer l'hiver en Italie et reprenne le projet auquel elle a renoncé par amour<sup>105</sup>.

Quant à la jeune femme, encore toute secouée par ces nouvelles tribulations amoureuses, elle a l'audace de renvoyer à Charles ce qu'il a expédié le 24 octobre 1816 à Samuel-Henry de Treytorrens, et elle s'attache à le persuader qu'il se trompe, qu'elle l'aime, qu'elle veut l'épouser et qu'elle n'a jamais varié sur ce point depuis qu'ils se sont promis l'un à l'autre. En effet, la lettre qu'elle lui a écrite le 15 octobre ne lui accordait la liberté de se prononcer sur leur avenir que «parce que, écrit-elle, te jugeant par moi, je ne doutais pas que

<sup>103</sup> Un mois, car elle ne renonce pas à se rendre à Genève.

<sup>104</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 31.

<sup>105</sup> *Ibidem*, n° 43.



ton cœur ne prononçât en ma faveur, et le mien désirait passionnément en avoir la certitude»; elle lui a d'ailleurs envoyé peu après – le 21 – quelques lignes qui lui exprimaient cet espoir et qui auraient dû l'éclairer<sup>106</sup>. C'est pourquoi il ne peut douter qu'elle attende avec impatience sa venue à Guévaux.

Cependant, si elle affirme que le contrat sera dressé tel qu'il l'a envoyé, elle persiste dans son intention de faire quelques emplettes avant de gagner Sion, de placer immédiatement et à son gré les 150 louis sur le ménage, et elle va jusqu'à refuser toute responsabilité personnelle dans les difficultés présentes<sup>107</sup>.

Le 2 novembre, Eugénie affirme que, depuis son retour de Saint-Maurice, elle n'a cessé de prier son père de conclure; et, toujours obnubilée par les achats auxquels elle veut se livrer, elle presse Charles de la rejoindre au plus vite et, s'il ne le peut, de lui envoyer sans tarder un double du contrat, signé de sa main, afin qu'elle puisse disposer de l'argent nécessaire aux emplettes.

Peu avant midi, Samuel-Henry de Treytorrens reçoit la lettre que Charles lui a expédiée le 27 octobre et dans laquelle il a inclus celle qu'Eugénie lui a écrite le 21 et qu'il n'a même pas daigné ouvrir. La jeune femme, alertée par sa mère, tremble à l'idée que son père lui parle de la lettre du 24 octobre qu'elle ne lui a point transmise – et que le Valaisan mentionne – et saisit en un instant combien la démarche de son ami, par sa singularité et son insolence, présage d'une fureur sans pareille. Aussi abandonne-t-elle d'un coup sa

<sup>106</sup> Tout au plus reconnaît-elle que le mauvais temps l'«effrayait» et que son père, vu «la mauvaise année», aurait souhaité un renvoi du mariage.

<sup>107</sup> Elle parvient à cette conclusion par un raisonnement curieux qui privilégie l'effet au détriment des causes, puisqu'elle constate que les tergiversations viennent de Charles et non d'elle, et qu'elle omet de rechercher les raisons de ces tergiversations, qui ne pourraient que la mettre en accusation. Et cette démarche intellectuellement peu honnête lui permet de sermonner son ami avec une bonne conscience ahurissante! S'il avait signé le contrat de mariage à Sion, elle aurait pu faire de même à Guévaux, et son père lui aurait remis l'argent promis: les emplettes seraient achevées et le mariage célébré. Il faut donc qu'il s'empresse de venir à Guévaux pour pallier rapidement ce retard, d'autant plus que l'automne avance, que le beau temps risque de ne pas durer et que les foires où elle projetait de se rendre passent les unes après les autres, sans qu'elle puisse rien entreprendre! (Fonds d'Odette 3, P 77, n° 108.)



superbe et, encore fort secouée par l'émotion, ajoute-t-elle quelques lignes à celles rédigées le matin même. Elle y laisse apparaître une profonde détresse, proteste de son amour et de sa bonne foi, et semble abandonner toute revendication en écrivant ces mots: «Si ce sont nos arrangements de fortune [qui m'enlèvent ton affection], tu sais que je puis toujours les changer selon nos convenances.»<sup>108</sup>

Elle ne peut et ne veut pas croire à la rupture. Et son père lui-même la conforte dans cette idée, qui, ce 2 novembre 1816 encore, dicte à sa femme une brève missive à l'intention de Charles, dans laquelle il avoue et sa peine et son incrédulité. Il affirme qu'Eugénie lui assure avoir accepté «toutes les conditions contenues dans le modèle de contrat» que Charles a envoyé à Guévaux, et se dit par conséquent persuadé qu'il n'a existé entre sa fille et le Valaisan qu'un malentendu que la lettre qu'il a écrite le 17 octobre ne peut que dissiper<sup>109</sup>.

Le lendemain, Eugénie revient à la charge. Elle justifie à nouveau sa conduite, dit ne point se trouver de tort, mais, cette fois, reconnaît néanmoins qu'elle a pu être, malgré elle, à l'origine de leurs malentendus. «[...] Entourée de parents et de voisins prodigieusement riches et dans un pays où le luxe a fait de malheureux progrès, affirme-t-elle, accoutumée dès mon enfance à tout dire, à tout écrire, à laisser aller ma plume au gré de mon imagination, si je t'ai souvent affligé, c'est sans en avoir l'intention. Je ne le comprenais que par tes réponses et pour le regretter amèrement, car, dans le fond, ton Eugénie, ton amie était fermement résolue à régler son existence sur notre situation, sur tes goûts et les usages de ton pays, à faire son bonheur de ses devoirs et de te rendre heureux. Telles étaient ses intentions, telles elles sont encore».

«Tout peut se finir en peu de jours», car elle renonce à l'article qui obligeait Charles à laisser la fortune de sa future femme dans le Pays de Vaud et les 150 louis sont à leur disposition, ce qu'elle

<sup>108</sup> *Ibidem*, n° 111: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 2 novembre 1816.

<sup>109</sup> *Ibidem*, P 76, n° 44: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 2 novembre [1816]. – Samuel-Henry de Treytorrens affirme sans autre explication: «[...] Ne pouvant pas écrire moi-même, ma femme veut bien s'en charger.»

ignorait lorsqu'elle proposa de renvoyer le mariage au printemps<sup>110</sup>. Elle souscrit donc à tout ce que le Valaisan a désiré... à l'exception des emplettes auxquelles elle continue de tenir.

Pour bien persuader Charles de revenir vers elle au plus vite, elle ne recule pas devant les plus affreux chantages: elle ne craint pas en effet de rappeler qu'elle n'a pu embrasser la religion catholique qu'en raison des sentiments qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre et qu'il a donc des responsabilités d'ordre religieux envers elle<sup>111</sup>; d'affirmer que, depuis la réception de la lettre du 24 octobre, elle, dont la santé n'avait jamais été si florissante, n'a pas cessé d'être souffrante et, ô suprême ignominie, de révéler que l'équilibre physique et psychique de Samuel-Henry de Treytorrens vacille par la faute du Valaisan. «Mon père, écrit-elle notamment, ne sait rien du tout de ta lettre du 24 [octobre 1816]. Juge de ce qu'elle aurait produit puisque celle qu'il reçut hier [celle du 27 octobre] et que, en conséquence du défaut de la première [celle du 24], il ne pouvait guère comprendre, l'a mis dans un état de tremblement tel qu'il a voulu que ma mère y répondît, dans l'impossibilité où il fut de tenir la plume [...]. Mon père fut malade tout le jour.»

Et, parachevant sa lâche stratégie, elle charge sa mère d'écrire l'adresse de Charles afin d'être certaine qu'il ouvrira la lettre<sup>112</sup>!

Celui-ci répond aux parents de Treytorrens le 5 novembre et leur donne sa version des faits<sup>113</sup>: il a renoué avec Eugénie à Saint-Maurice après qu'elle eut renoncé à poursuivre son voyage jusqu'à Turin et à la condition expresse qu'elle se conformerait entièrement aux usages et à la manière de vivre du Valais; elle le lui avait promis, mais, une fois de retour à Guévaux, elle a oublié

<sup>110</sup> Affirmation étonnante...

<sup>111</sup> Le 29 octobre 1816, Eugénie avait déjà mentionné cet argument, en utilisant alors la préterition. «Mais non, affirmait-elle, ce n'est pas parce que tu as fait consentir mon père à ma foi [...] que je crois que tu m'appartiens.» (Fonds d'Odé 3, P 77, n° 108.)

<sup>112</sup> *Ibidem*, n° 112 et P 78, n° 56.

<sup>113</sup> Il écrit à chacun d'eux une lettre, mais, comme le contenu de ces deux lettres est voisin, nous ne les dissociérons pas. (*Ibidem*, P 77, n° 113: lettre de Charles d'Odé à Françoise de Treytorrens, de Saint-Maurice, le 5 novembre 1816, copie; *ibidem*, n° 114: lettre de Charles d'Odé à Samuel-Henry de Treytorrens, de Saint-Maurice, le 5 novembre 1816, minute.)

ses serments et, lorsqu'il a dénoncé son revirement, elle n'a pas tenu compte de ses remarques et a donné dans la raillerie; il rappelle les circonstances dans lesquelles Marguerite Tousard d'Olbec et lui-même lui ont écrit, le 9 septembre 1816, leurs mises en garde contre toute nouvelle tergiversation et contre ses prétentions malvenues; et l'ultimatum du 5 octobre, qui se révéla inutile, comme le témoigne la réponse qu'elle y fit dix jours plus tard<sup>114</sup>. Il dit ne pas vouloir d'une femme dont les fluctuations sont continuelles, qui cherche à introduire le luxe en Valais et qui fait primer sur tout l'achat de meubles, alors qu'il en a déjà suffisamment «pour la tenue honorable d'un ménage de ce pays [le Valais]»<sup>115</sup>.

C'est bien, selon lui et ses proches, Eugénie qui a rompu et, afin de prouver sa bonne foi, il envoie à Samuel-Henry de Treytorrens et à sa femme – à chacun d'eux – des copies des lettres du 5 et du 15 octobre: ils pourront ainsi juger sur pièces. Et, menace-t-il, dans un post-scriptum destiné à Samuel-Henry, «si vous ne deviez pas avoir la conviction entière de la loyauté avec laquelle j'ai agi dans cette circonstance, j'ai une quantité suffisante de lettres pour la compléter, et que je me ferai un devoir de vous remettre»<sup>116</sup>.

<sup>114</sup> Elle y exige, constate Charles, «que je convienne avec elle qu'en tout temps ses revenus lui appartiendraient comme les fonds» (*ibidem*, n° 113); «elle insiste à ne pas revenir avec nous; elle fait de ses meubles, qui me seront à charge, l'affaire première; du mariage, une affaire secondaire; pour arranger son appartement à son gré, elle n'a pas cru vous devoir le sacrifice de différer de quelques mois l'emplette de meubles, au moins superflus; elle propose de renvoyer notre union sous prétexte de mauvais chemins; elle forme des prétentions toutes nouvelles et inouïes dans l'état du mariage; elle finit par montrer beaucoup d'indifférence sur le parti que je prendrai. [...] De mon côté, je n'avais plus de sacrifice à lui faire, puisque je lui avais abandonné, sur sa demande, tous ses revenus actuels et que toute la charge du ménage pesait sur moi, puisque, dans une année si calamiteuse où l'on tremble pour sa propre subsistance, j'ai fait de grandes dépenses pour son appartement [...]. Ses paroles ne peuvent plus m'inspirer la moindre confiance; sa dernière lettre encore moins, où, en m'exposant combien cela vous gênait de lui livrer les 150 louis cette année, elle ne renonce rien moins qu'à ses emplettes.» (*Ibidem*, n° 114.)

<sup>115</sup> *Ibidem*, n° 113.

<sup>116</sup> *Ibidem*, n° 114.

#### 4. *Charles d'Odet acculé au renouement*

Malgré que l'attitude de Charles soit donc fort claire, bien motivée et, semble-t-il, inébranlable, à Guévaux on refuse d'abdiquer et l'on va développer quelques offensives de grande envergure, destinées à ramener le Valaisan à de meilleurs sentiments. Pour y parvenir, Eugénie, son père et sa mère vont conjuguer leurs efforts avec une ténacité peu commune qui s'explique aisément: jamais les préparatifs du mariage n'ont été si avancés; jamais la famille de Treytorrens, ses proches et même l'opinion publique des régions de Guévaux et de Neuchâtel n'ont cru l'union des deux amoureux aussi imminente qu'en cet automne de 1816, d'où le danger d'une séparation définitive qui, survenant avec éclat après plus de quatre ans d'intimité, ne pourrait que nuire à la réputation de la jeune femme et à son avenir; et, surtout, Charles a permis par sa conduite lourde de conséquences que les sentiments violents qu'Eugénie éprouve pour lui apparaissent avec une intensité toute particulière et qu'elle connaisse une décompensation névrotique dépressive, soit, pour parler plus simplement, une rupture de son équilibre psychique, équilibre déjà précaire auparavant.

Elle, qui n'a plus de nouvelles directes de son ami depuis le début du mois d'octobre et qui n'en aura pas jusque vers le 10 décembre 1816, ressent de plus en plus ce silence comme une sentence de rupture irrévocable – et donc intolérable – d'autant plus qu'elle prend connaissance de toute la correspondance que ses parents échangent avec Charles et qu'elle n'ignore rien de ce que celui-ci lui reproche. Mais elle ne veut ni ne peut se soumettre à l'évidence, elle refuse de toutes ses forces une rupture qu'elle craint définitive cette fois et qui, pour cette raison même, lui fait prendre pleinement conscience de l'ampleur de son amour.

Dès lors, Charles devient sa préoccupation de tous les instants et elle éprouve un frénétique et morbide besoin de s'accrocher à lui: elle remplit des pages et des pages qu'elle lui destine et qu'elle n'ose pas toujours lui adresser; elle écrit à Marie-Catherine et à Charles-Emmanuel de Rivaz, à Julie d'Odet et à Pauline de Quartéry, et c'est de Charles, d'elle et d'amour qu'elle les entretient; quand

elle prie, c'est le retour de Charles qu'elle réclame du ciel<sup>117</sup>; si elle compose quelque dessin, celui-ci est destiné à Charles et témoigne de leurs relations difficiles<sup>118</sup>. Et son entourage ne contribue pas peu à augmenter sa fébrilité: on s'inquiète à Neuchâtel et ailleurs des retards sans fin dont son mariage est l'objet; on lui parle, on lui écrit, on la questionne, on la presse de conclure, on veut la vérité<sup>119</sup>. Mais que peut-elle répondre, elle qui est ballottée entre l'espoir et le désespoir, elle qui, malgré ses désirs, n'a aucune certitude de pouvoir regagner la confiance du Valaisan? elle qui, parfois, va jusqu'à le supposer étalant leur correspondance devant ses familiers afin de justifier sa conduite ou jusqu'à l'imaginer dans les bras d'une autre déjà<sup>120</sup>?

Se rendant compte du danger psychique qu'elle court, elle tente, peu avant la mi-novembre, de combattre sa fixation: elle délaisse sa chambre où naguère Charles a dormi et où il lui semble plus présent que jamais; elle fuit, quand elle le peut, les invités aux questions indiscretes et sans cesse identiques, renonce, pour les mêmes raisons, à rendre visite à diverses personnes et envisage de partir à l'étranger<sup>121</sup>. Mais ses tentatives d'écarter le Valaisan de son esprit la ramènent encore vers lui. Vouloir oublier quelqu'un, c'est encore et toujours s'occuper de lui. Il n'y a pas d'échappatoire.

Le temps passe et Eugénie demeure le jouet de ses sentiments toujours plus exacerbés. Accablée, languissante, elle erre dans la propriété familiale de Guévaux sans autre préoccupation que celle

<sup>117</sup> *Ibidem*, n° 129: Eug. à Ch., de Guévaux, le 25 novembre 1816.

<sup>118</sup> «Je joins ici, écrit-elle le 29 novembre 1816, le petit ouvrage de dessin dont je vous parlai; tracé dans ma peine, il est son emblème. Vous reconnaîtrez-vous dans ce chêne puissant, et moi dans ce faible lierre qui l'embrasse, ce cœur brisé sur la pierre du vôtre et ce même cœur se retirant au pied de la croix qui s'élève aux pieds des Alpes? Odet, si vous vous rappelez les premiers jours de notre tendresse, cette image ne vous sera pas étrangère.» (*Ibidem*, n° 122.)

<sup>119</sup> *Ibidem*, n° 118: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 10 novembre 1816; n° 121: Eug. à Ch., [Guévaux,] les 18-22 novembre 1816; *ibidem*, n° 127: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 25 novembre 1816; *ibidem*, P 76, n° 98: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 29 [novembre 1816]; *ibidem*, P 77, n° 139.

<sup>120</sup> *Ibidem*, n° 112; n° 117: Eug. à Ch., de Guévaux, les 4 et 7 novembre 1816; n° 129.

<sup>121</sup> *Ibidem*, n° 121; n° 127; *ibidem*, P 78, n° 14: Eug. à Ch., de Guévaux, le 18 mars 1817; *ibidem*, P 77, n° 121.

de Charles, sans autre souhait que de le reconquérir. Seule et abandonnée, en proie à un pessimisme et à un chagrin grandissants, elle devient de plus en plus nerveuse, elle perd le sommeil et l'appétit, elle pleure fréquemment, et sa santé se délabre à nouveau. Déjà, à la fin du mois d'octobre, des accès de fièvre l'ont assaillie, qui se sont manifestés sporadiquement tout au long des semaines suivantes. Le 24 novembre, lors d'une rémission passagère, elle se prend à espérer une lettre du Valaisan et, bravant le froid et la neige, elle se rend deux fois en vain au bureau de poste de Môtier, et elle va payer fort cher cette imprudence: à la nuit tombée, elle se met à tousser et la fièvre revient avec plus d'acuité encore; une pointe dans la poitrine la «suffoque» et bientôt elle a des regorgements de sang et, à plusieurs reprises, perd connaissance. Le lendemain, croyant sa dernière heure arrivée, elle écrit une lettre à Charles et lui adresse tout ce qu'elle a rédigé entre le 18 et le 22 novembre, désirant lui expédier «ces dernières preuves d'un attachement qui ne finira qu'avec [sa] vie»<sup>122</sup>. Cet envoi s'ajoute à celui du 10 novembre – comprenant les lettres écrites du 4 au 10 novembre – et précède notamment celui du 10 décembre qui marque un mieux dans sa santé.

Ces diverses lettres, écrites au fil des jours par une Eugénie tourmentée, peu soucieuse d'éviter les redites, sont évidemment destinées à provoquer le retour du Valaisan que tantôt elle ménage, que tantôt elle agresse, selon l'inspiration et les états d'âme du moment. De ces bavardages émouvants, mais sans fin<sup>123</sup>, il vaut la peine de faire ressortir les diverses manœuvres qui y sont apparentes:

<sup>122</sup> *Ibidem*, n° 127. Voir aussi fonds d'Odet 2, P 365, n° 8/3: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Julie d'Odet, [Guévaux,] le 26 novembre 1816; fonds d'Odet 3, P 77, n° 138: Eug. à Ch., de Guévaux, les 11 et 14 décembre 1816.

<sup>123</sup> Le 11 décembre, elle écrira, parlant des lettres qu'elle a adressées à Charles à l'extrême fin du mois de novembre et au début du mois de décembre 1816 – avant le 10 –, à un moment où de forts accès de fièvre l'ont fait délirer: «Je sais bien que je recommençais dix fois la même lettre, que, moi qui ne fis de ma vie un brouillon ni une copie, j'en ai retrouvé des tas. Je me rappelle aussi que je sentais avec effroi le délire d'où je sortais et que je craignais qu'on ne s'en aperçût dans ce que j'écrivais. Ainsi se passèrent de longs jours de maladie qui fut la cause de tant d'exaltation et qui est l'excuse de tout ce que j'ai pu vous dire dans ces

— Eugénie admet que sa lettre du 15 octobre 1816 a pu induire Charles en erreur, mais elle affirme n'avoir pas eu conscience de cette réalité sur le moment. Elle considère n'avoir plus varié depuis qu'à Saint-Maurice elle lui avoua son secret et se promit à lui<sup>124</sup> : sa bonne foi ne saurait donc être mise en doute. Preuves en soient les demandes en mariage qu'elle a repoussées par amour de Charles<sup>125</sup> ; son union «annoncée aux familles et publiée dans le pays», les «compliments reçus de toutes les villes du voisinage [de Guévaux]»<sup>126</sup> ; son voyage en Italie interrompu et une «place brillante» à la cour de Turin dédaignée ; ses effets rassemblés pour être envoyés à Sion, le voiturier réservé et le prix du transport déjà convenu ; sa robe de mariée et sa couronne prêtes ; son trousseau presque terminé, 30 louis de linge conditionnellement assurés ; des contacts pris pour d'autres emplettes ; des avocats consultés et les clauses du contrat pratiquement réglées ; l'argent que son père met enfin à sa disposition ; une servante engagée ; les démarches faites auprès de l'évêque en vue de la célébration de leur mariage ; les préparatifs qu'elle et sa famille ont entrepris pour les bien recevoir, lui et Charles-Emmanuel de Rivaz ; enfin, le fait que Renée Borel, choisie comme amie de nocces, attend avec impatience sa venue à Guévaux. Et de rappeler également les lettres et les promesses échangées, les projets bâtis en commun, les «soins» qu'ils ont reçus l'un de l'autre, leur amour, et le chagrin qu'elle éprouve à l'idée de perdre celui qu'elle aime<sup>127</sup>.

feuilles dérobées à tous les yeux. En revenant à moi et me trouvant mieux, je me suis rappelé avec inquiétude et mortification tout cela. Je sais bien que je n'écrivais que dans les moments où je me croyais parfaitement ; mais, si j'avais été parfaitement, je n'aurais pas tant écrit.» (*Ibidem.*)

<sup>124</sup> *Ibidem*, n° 118 ; n° 121.

<sup>125</sup> Alors qu'elle se trouvait à Sion, Eugénie a refusé la main d'un général et, en séjour à Genève, «deux partis» dont «un négociant de Paris». (*Ibidem*, P 76, n° 140.)

<sup>126</sup> *Ibidem*, P 77, n° 117. — Eugénie craint les commentaires des gens : «Que diront, écrit-elle, le monde, nos parents, nos amis ? Que dira-t-on à la Visitation de Fribourg où j'ai dû faire des démarches pour les dispenses?»

<sup>127</sup> *Ibidem*, P 76, n° 92 : Eug. à Ch., [Guévaux, le 18 décembre 1816] ; *ibidem*, P 77, n° 117 ; n° 118 ; n° 121 ; n° 122. — Voir également *ibidem*, n° 108 ; n° 111.

De plus, elle explique son «verbiage» du 15 octobre par une «mince circonstance» de famille, «une simple conversation sur le pouvoir de faire le bien que donne l'argent à une mère, [conversation qui] a causé ces lignes tracées rapidement et non relues»<sup>128</sup>; par les «lenteurs» de son père qui lui ont fait croire, à tort, qu'il aurait aimé renvoyer leur mariage de quelques mois<sup>129</sup> et par l'influence néfaste qu'ont exercée sur elle certains membres de son entourage, qu'elle se garde bien de nommer et qu'elle dénonce avec vigueur. «Depuis longtemps, écrit-elle le 29 novembre 1816, j'ai été malmenée par ceux à qui il importait que je restasse maîtresse de ma fortune.»<sup>130</sup>

Ne pouvant donc comprendre l'entêtement de Charles à vouloir rompre, elle le suppose fatigué d'elle, imagine qu'on l'a monté contre elle et va jusqu'à prétendre que sa conduite dénote un manque de franchise, de probité, d'honneur et de religion<sup>131</sup>.

— Elle ne s'en tient cependant pas sans cesse à ces arguments, dans l'ensemble insuffisants; parfois, elle laisse échapper de sa plume quelques phrases qui sont loin d'imputer leur rupture à Charles seul et désavoue alors sa lettre du 15 octobre. Le 4 novembre 1816, elle écrit: «Je reconnais que j'ai mis beaucoup trop d'importance à des choses de nulle valeur, et suis persuadée que Dieu a permis l'épreuve qui m'afflige pour m'ouvrir les yeux»; le 10 novembre, elle demande à Charles de lui pardonner les torts de sa tête et non de son cœur et, le 22 novembre, avoue: «Il me semble que j'ai tenu comme un enfant à des choses de néant quand je les compare au regret de t'avoir laissé douter de mes sentiments, de mes dispositions et au chagrin de te perdre.»<sup>132</sup>

<sup>128</sup> *Ibidem*, n° 117.

<sup>129</sup> *Ibidem*, n° 118; n° 121; n° 122; n° 141, P 76, n° 92 et P 77, n° 142. — Le 18 mars 1817, Eugénie affirmera que sa mère se considère elle aussi un peu responsable de ces retards par son désir de conserver sa fille plus longtemps auprès d'elle. (*Ibidem*, P 78, n° 14.)

<sup>130</sup> *Ibidem*, P 76, n° 98.

<sup>131</sup> *Ibidem*, P 77, n° 121; n° 118; n° 127. — Le 9 mars 1817, Eugénie écrira notamment: «Il est évident pour moi que ceux qui me témoignaient de la bienveillance à Saint-Maurice se font un plaisir de me nuire». (*Ibidem*, P 78, n° 15: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 9 mars 1817.)

<sup>132</sup> Voir, respectivement, *ibidem*, P 77, n° 117; n° 118; n° 121.



– Elle dit être devenue meilleure, la crainte de perdre Charles lui ayant «fait faire de solides réflexions» sur ses devoirs<sup>133</sup>; elle se montre prête à expier de «frivoles apparences», des «torts involontaires» et multiplie les propositions et les promesses alléchantes et précises qui ne peuvent témoigner que d'une bonne volonté sans égal. «Je rétracte, je désavoue, écrit-elle, tout ce qui est contraire à l'intention de faire mon bonheur de mes devoirs en partageant ton sort quel qu'il soit»; elle accepte que sa fortune soit dirigée par Charles et réclame par conséquent la modification de l'article du contrat qui oblige le Valaisan à laisser les fonds apportés par sa femme dans le Pays de Vaud; elle désire, selon les lois de son pays, qu'il se réserve le droit de disposer librement d'un quart de son bien; elle modère sa soif de dépenses, dit vouloir se conformer aux usages valaisans et propose – non pour payer son affection, précise-t-elle, mais pour qu'il la connaisse telle qu'elle est vraiment – qu'ils mettent de côté la somme de 150 louis que Samuel-Henry leur destine, jusqu'au jour où ils pourront faire leurs achats ensemble, et elle la lui offre même «en tout ou partie» si elle peut lui être utile<sup>134</sup>.

Afin de le convaincre de ses excellentes intentions, elle va jusqu'à lui envoyer, le 22 novembre, une lettre fort réfléchie, au ton solennel, lettre qui doit témoigner de sa bonne foi et qu'il pourra montrer à ceux qui ont connaissance de «ses sujets de plaintes» afin que son retour paraisse pleinement justifié à leurs yeux. On y lit notamment: «Permettez-moi de les expier [mes torts] par la confiance la plus absolue sur l'usage que vous ferez de ma fortune à venir. Je vous remets tous les droits qui appartiennent aux maris. Les 20 louis de rente, que je me réserve seuls, ne seront jamais tous employés à mon usage particulier; je souffrirais trop de vous gêner; je ne veux point de jouissance qui pourrait vous coûter une inquiétude: partager votre sort, mettre tout en commun, voilà mon ambition. Nous n'achèterons les meubles que lorsque la saison le permettra et, si la petite somme qui leur est destinée peut être utile à vos affaires, j'attendrai volontiers un temps plus heureux pour

<sup>133</sup> *Ibidem*, n° 117.

<sup>134</sup> *Ibidem*; *ibidem*, n° 118.

nos emplettes et j'aurai plus de plaisir à vous la voir accepter que vous ne l'imaginez.»<sup>135</sup>

— Elle cherche aussi à l'influencer en lui faisant miroiter la notoriété attachée au nom de Treytorrens<sup>136</sup>; en lui rappelant son changement de religion et en affirmant que, s'il l'abandonne maintenant, elle se trouvera dans l'impossibilité de pratiquer sa nouvelle foi<sup>137</sup>; en le menaçant de Dieu «qui lit dans le fond de nos âmes» et qui ne saurait excuser la conduite de celui qu'elle aime<sup>138</sup>; et en ne lui cachant rien de la détresse morale et des maux physiques dont il est cause et qu'il pourrait atténuer en rompant le mutisme qu'il garde envers elle depuis le 5 octobre 1816<sup>139</sup>. Après l'envoi de sa lettre du 22 novembre, ne voyant toujours aucun signe de retour, elle lie plus expressément encore qu'auparavant son désarroi psychologique et son mauvais état physique à l'attitude du Valaisan: de lui seul il dépend qu'elle recouvre la santé, de lui seul dépend son bonheur ou son malheur. Elle ne peut concevoir que, vu tout ce qu'elle lui écrit, il puisse conserver si longtemps un silence qui la tue lentement. Aussi feint-elle de croire qu'il ne peut que revenir à elle, à moins que son orgueil ne soit incommensurable. «Serez-vous, lui demande-t-elle, plus inexorable que Dieu qui pardonne à ceux qui reviennent de tout leur cœur et à qui nous demandons chaque jour que notre indulgence soit [à] la mesure de

<sup>135</sup> *Ibidem*, n° 125: Eug. à Ch., de Guévaux, le 22 novembre 1816.

<sup>136</sup> Le 4 novembre 1816, elle écrit: «En pensant à mon nom, dis, cher Odet, ne serais-tu pas bien aise de figurer dans cette généalogie qui remonte à des siècles si reculés?» (*Ibidem*, n° 117.) Le 10 novembre 1816, elle constate: «Je tiens à une des plus anciennes familles de la Suisse.» (*Ibidem*, n° 118.) Le 29 novembre, elle qualifie sa famille de «la plus respectable et la plus considérée du canton [de Vaud]». (*Ibidem*, n° 122.)

<sup>137</sup> *Ibidem*; *ibidem*, n° 117. — Notons cependant que, le 18 novembre 1816, elle écrit: «[...] J'ai les meilleurs parents du monde et, si tu persévères malgré les explications, ils veulent que j'aie au moins les consolations de ma religion et m'engagent, contre l'intérêt de leur tendresse, à voir mes amis de Turin.» (*Ibidem*, n° 121.)

<sup>138</sup> Elle va jusqu'à s'écrier: «Et si je suis remplacée, peut-être croirez-vous voir dans tous les nuages de votre ménage [futur] la justice céleste, car je ne mérite pas votre procédé.» (*Ibidem*, n° 127. — Voir également *ibidem*, n° 121; n° 122.)

<sup>139</sup> *Ibidem*, n° 117.

ses miséricordes?» Et d'ajouter: «Songez, Odet, que, si j'apprenais qu'une autre a pris ma place, ma vie ébranlée par ce long chagrin n'y résisterait peut-être pas, et ma mort serait plus éloquente que moi pour vous peindre mon attachement et vous faire sentir votre inflexibilité. Ce que je dis là ne sont point des mots; questionnez nos gens, le voisinage, et vous apprendrez combien je suis changée et languissante.»<sup>140</sup>

Non contente de harceler Charles directement, elle s'adresse à divers membres de son entourage. Le 15 novembre 1816, elle écrit à Marie-Catherine de Rivaz<sup>141</sup>; les 23 novembre et 9 décembre, à Charles-Emmanuel de Rivaz<sup>142</sup>; les 26 novembre et 5 décembre, à Julie d'Odé<sup>143</sup>; le 28 novembre, à Caroline de Quartéry<sup>144</sup>. Elle tente d'expliquer et de justifier sa conduite à leurs yeux, car elle ne veut pas perdre leur estime, et elle n'hésite pas à leur faire part des critiques souvent acerbes dont elle accable Charles. Elle espère qu'ils lui diront qu'elle a encore quelque chance de retrouver l'affection

<sup>140</sup> *Ibidem*, n° 129. — Le 10 décembre, elle dira: «Si je retrouvais mon ami, les forces reviendraient.» (*Ibidem*, n° 137: Eug. à Ch., de Guévaux, le 10 décembre 1816.)

<sup>141</sup> Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 24: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Marie-Catherine de Rivaz, de Guévaux, le 15 novembre 1816. — Marie-Catherine de Rivaz lui répondra autour du 7 décembre. (*Ibidem*, cart. 46, fasc. 18, n° 26: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari Ch.-Emm., [Saint-Maurice,] le 6 décembre 1816; *ibidem*, n° 27: lettre de la même au même, de Saint-Maurice, le 8 décembre 1816.)

<sup>142</sup> *Ibidem*, cart. 47, fasc. 40, n° 25: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Ch.-Emm. de Rivaz, de Guévaux, le 23 novembre 1816; *ibidem*, n° 27: lettre de la même au même, de Guévaux, le 9 décembre 1816. — Charles-Emmanuel de Rivaz lui répondra le 17 décembre 1816. (*Ibidem*, cart. 45, fasc. 30, n° 19: lettre de Ch.-Emm. de Rivaz à sa femme Marie-Catherine, de Sion, le 17 décembre 1816.)

<sup>143</sup> Fonds d'Odé 2, P 365, n° 8/3; n° 8/2 et 1. — Julie d'Odé lui répondra le 6 décembre et encore quelque quinze jours plus tard. (Fonds d'Odé 3, P 77, n° 141; *ibidem*, n° 144: Eug. à Ch., de Guévaux, le 23 décembre 1816.)

<sup>144</sup> Eugénie adresse sa lettre du 28 novembre 1816 à Caroline de Quartéry, la priant de la remettre à Charles d'Odé et de s'enquérir s'il a reçu une petite «bourse» qu'elle lui a envoyée vers le 10 novembre et dont il n'a pas daigné accuser réception. (*Ibidem*, n° 117.) Caroline de Quartéry s'acquitte de sa tâche le 1<sup>er</sup> décembre. (*Ibidem*, n° 135: lettre de Caroline de Quartéry à Charles d'Odé, de Saint-Maurice, le 1<sup>er</sup> décembre [1816].) — Elle répond à Eugénie avant le 18 décembre 1816. (*Ibidem*, n° 141.)

de celui-ci, et qu'ils l'aideront à le ramener à de meilleurs sentiments<sup>145</sup>.

Durant ces semaines douloureuses, Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens ne cessent de soutenir avec fermeté leur fille, et Eugénie leur doit beaucoup. Dans une lettre datée du 13 novembre, Samuel-Henry juge insuffisantes les raisons qui, selon Charles, ont amené la rupture, alors que le mariage est «annoncé publiquement» et «qu'une pareille mesure n'est jamais favorable à une femme»<sup>146</sup>. Françoise de Treytorrens, quant à elle, écrit au Valaisan le 17 novembre – avant de s'adresser le 25 à Marie-Catherine de Rivaz<sup>147</sup> – et se montre plus diplomate que son mari. Elle convient en effet qu'Eugénie, par sa lettre du 15 octobre, s'est mise dans ses torts, bien que telle ne fût pas son intention, et répond des bonnes dispositions de sa fille envers le Valaisan: «[...] Dans la supposition où cette année fâcheuse vous obligeait à plus d'économie, lui rappelle-t-elle, loin de vouloir augmenter votre dépense, elle

<sup>145</sup> Pour mieux engager Julie d'Odet à l'aider, Eugénie va jusqu'à lui parler de sa fortune future qu'elle évalue à 50 000 livres de France, soit 33 333.33 francs suisses! (Fonds d'Odet 2, P 365, n° 8/3.)

<sup>146</sup> «Quant à la lenteur de notre négociation, écrit-il notamment, je puis vous assurer qu'il n'y a point eu de sa faute; au contraire, elle s'en est souvent plainte; elle est venue entièrement de ma mauvaise santé et de la difficulté de voir un parent [Samuel Chaillet] que je voulais consulter, ce qui a mis du retard à mes réponses à vos lettres et m'a plusieurs fois attiré des reproches de ma fille. Votre reproche sur cet article n'est donc pas juste. Lorsqu'elle vous a parlé d'un renvoi au printemps, ce n'était que par égard pour moi et par suite d'une conversation où j'avais parlé de la dureté de l'année. Elle ignorait que la somme promise à la signature du contrat était toute prête. Je la trouve donc justifiée sur l'accusation des renvois. Quant à celle de vouloir disposer seule de son avoir, elle m'assure s'être soumise à l'usage général, comme vous l'entendiez. Il reste le reproche sur le goût du luxe, mais elle connaît les usages et la simplicité du Valais; elle s'y soumettait en consentant à s'y fixer.» (Fonds d'Odet 3, P 77, n° 119: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 13 novembre 1816.)

<sup>147</sup> Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 26: lettre de Françoise de Treytorrens à Marie-Catherine de Rivaz, de Guévaux, le 25 novembre [1816]. – Le 28 novembre, Marie-Catherine écrira qu'elle a «pitié de cette pauvre mère qui souffre des peines de sa fille». (*Ibidem*, cart. 46, fasc. 18, n° 23: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari, de Saint-Maurice, le 28 novembre 1816.) – Signalons que Françoise de Treytorrens a aussi écrit à Marguerite Tousard d'Olbec, mais nous ignorons quand. (Fonds d'Odet 3, P 76, n° 32: lettre de Françoise de Treytorrens à Marguerite Tousard d'Olbec, s.l.n.d.)

[Eugénie] vous a offert de renvoyer l'achat des meubles et même, si cela pouvait être utile à vos affaires, de mettre à votre disposition en tout ou en partie la somme promise pour le ménage, heureuse si cela eût pu vous éclairer sur ses vrais sentiments. Toutes ses offres ont eu ce but.»<sup>148</sup> Et d'inviter Charles, «s'il n'y a pas eu de projets» dans sa détermination, à rejoindre Guévaux au plus tôt<sup>149</sup>.

Le 24 novembre, après trois jours de pénibles et fébriles réflexions, Charles, qui a été abasourdi et indigné par la lettre du 13 novembre de Samuel-Henry de Treytorrens surtout, répond à celui-ci et, le 27, à Françoise de Treytorrens: il leur justifie à nouveau sa décision de rompre et la dit irrévocable<sup>150</sup>.

C'est avec anxiété et impatience que Samuel-Henry de Treytorrens attend la réponse de Charles à sa lettre du 13 novembre. Le 28 novembre, pour la troisième fois déjà, il envoie quelqu'un au bureau de poste de Môtier pour savoir si elle est enfin arrivée, ce qui n'est évidemment pas le cas. Le 29, Eugénie n'hésite pas à décrire à l'intention de Charles l'effet que la constatation de son silence prolongé a provoqué, le 28, à Guévaux: Françoise de Treytorrens, après avoir vu son mari pâlir d'émotion, s'est rendue auprès de sa fille, lui aurait dit craindre pour la vie de son mari et se serait exclamée: *«S'il [Charles] ne répond pas, s'il n'en revient pas après nos explications, c'est à nous qu'il manque, à nous qui avons consenti!... C'est nous qu'il a conduits à la conclusion pour que tous les préparatifs de leur réception [celle de Charles et de Charles-Emmanuel de Rivaz] rendissent notre peine publique... Etions-nous faits pour cela? L'âge, le nom, les vertus*

<sup>148</sup> Françoise de Treytorrens oublie – ou ignore? – que ces offres ont été faites après que Charles a manifesté sa volonté de rompre.

<sup>149</sup> Fonds d'Odé 3, P 77, n° 120: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odé, de Guévaux, le 17 novembre [1816].

<sup>150</sup> Charles, dans sa lettre à Samuel-Henry de Treytorrens, y conclut n'avoir coopéré en rien à la rupture. «J'ai fait au contraire, affirme-t-il, tout ce qui était en mon pouvoir pour l'éviter. Seulement, j'ai cru qu'il n'était pas de mon honneur à [sic] me laisser tenir constamment un couteau à double tranchant sur la gorge. Cette rupture est tout entière son ouvrage, comme celle qu'elle m'a fait essuyer à Corcelles [le 9 juillet 1814].» Et il en appelle à la lettre d'Eugénie du 15 octobre 1816 qui le laisse entièrement libre de sa décision et dans laquelle elle désire qu'il ne consulte que son cœur. (*Ibidem*, n° 126. Voir également *ibidem*, n° 128: lettre de Charles d'Odé à Françoise de Treytorrens, de Sion, le 27 novembre 1816, minute.)

*de ton père méritaient-ils [cela]? ... S'il ne répare pas... qu'il soit maudit à toute éternité, qu'il ne soit heureux ni par lui, ni par sa femme, ni par ses enfants!...*» Après avoir assisté à cette scène étonnante, Eugénie affirme être allée auprès de son père pour tenter de le reconforter. «Sa physionomie, rapporte-t-elle, brillait de sueur». Et elle ajoute avec bonne conscience: «Je ne vous ai répété cette scène que pour vous demander de ne pas affliger mon père plus qu'il n'est nécessaire. Répondez-lui poliment et, si vous persistez, dites-lui que tout est bien réfléchi, que vous ne croyez plus au bonheur avec moi.»<sup>151</sup>

Ce 29 novembre encore, Samuel-Henry de Treytorrens s'adresse à nouveau au Valaisan. Il laisse éclater son désarroi devant une situation qui lui échappe, qui s'aggrave et qui ne saurait laisser insensible un homme de cœur et d'honneur. «[...] Je n'aurais pas osé vous importuner de celle-ci [cette nouvelle lettre], écrit-il, si le chagrin profond où cette rupture jette Eugénie ne remplissait pas aussi nos cœurs de la plus cruelle amertume. Je puis vous assurer que c'est au point de craindre pour sa vie. Je sais qu'elle n'est point coupable dans les derniers renvois. Elle vous a laissé le maître de disposer à votre gré des 150 louis; elle s'est soumise à tout ce que vous exigiez, ne doutant pas qu'après une promesse de foi sacrée en présence d'une partie de votre famille, l'honneur ne vous engageât à vous rapprocher. Il paraît que vous n'avez jamais bien connu ses sentiments pour vous, mais elle nous donne de bien tristes preuves de ce qu'ils lui font souffrir.»<sup>152</sup>

Le 2 décembre, Françoise de Treytorrens annonce que la lettre du 24 novembre est parvenue à Guévaux et qu'elle a mis Eugénie «dans un si grand désespoir» qu'on a craint pour sa vie. La peur de perdre sa fille l'a rendue agressive et injuste. Cette fois, elle nie toute responsabilité de celle-ci dans la rupture et prend une attitude hautaine et quelque peu infamante. Eugénie «vous est malheureusement attachée, lui écrit-elle, ce qui nous afflige bien profondément. Mais, Monsieur, vos lettres sont comme si vous croyiez que nous

<sup>151</sup> *Ibidem*, n° 122. — Souligné par Eugénie.

<sup>152</sup> *Ibidem*, n° 130: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 29 novembre 1816.

voulons vous faire agir contre votre volonté. Détrompez-vous. [...] Voyant l'attachement de ma fille, nous avons pu croire que vous lui étiez aussi attaché, vous supposant un bon cœur et croyant que, dès que vous verriez que ce n'était qu'une erreur de votre part, vous en reviendriez. Mais vous n'ignorez pas, Monsieur, que les gens d'honneur et qui peuvent voir leurs enfants bien chez eux ne les marieront jamais que quand ils sauront qu'ils seront bien reçus dans une famille.»

Après avoir rappelé – sans insister il est vrai – qu'Eugénie ne peut pratiquer parmi les siens «ces devoirs religieux dont le changement m'a coûté tant de larmes», elle affirme: «[...] Loin de songer à vous jouer, elle a plus souffert que vous de tout ce que vous reprochez à sa conduite qui a été l'effet des circonstances et point de sa faute. Et la première fois où tout était conclu vis-à-vis de nous est celle où vous avez rompu»; avant d'ajouter en post-scriptum cette constatation et cette prière: «Ma fille est véritablement fort mal. Et si, sans changer votre résolution contre votre gré, vous pouviez employer des moyens moins violents, vous obligeriez sa mère.»<sup>153</sup>

Son envoi contient une lettre d'Eugénie qui confirme le désespoir auquel l'a acculée la missive de Charles du 24 novembre et qui promet de souscrire, si cela est en son pouvoir, à toutes les «dispositions» concernant sa fortune ou sa vie privée, qui pourraient le rassurer<sup>154</sup>.

<sup>153</sup> *Ibidem*, n° 131.

<sup>154</sup> Eugénie écrit notamment: «Je n'ai pu en achever la lecture [de la lettre du 24 novembre] et, pendant quatre heures, je n'ai pas repris ma connaissance que l'émotion m'avait ôtée. On m'a veillée et je suis fort mal [...]. Songez que, depuis cinq mois, je n'ai pensé, agi que pour vous et que je vous perds et que c'est à la veille d'être unis, et que vous m'accablez d'injustices. Je n'avais pas d'idée de la dureté d'un cœur comme le vôtre. Oh! si Dieu vous juge de même sans vous entendre, sans rémission... je le prie pour vous, car, si votre faute est égale à ma peine, elle est immense!» Et, après avoir précisé que son «évanouissement est suivi de regorgements de sang qui [la] mettent bien bas», elle adresse une ultime prière à Charles. «Si je vous demandais, écrit-elle, pour dernière consolation, pour dernière marque d'estime et de réparation, de venir me voir un instant, de me rapporter vous-même mes lettres et [de] me faire un adieu de paix, à la condition que je ne réclamerais rien [d'] autre chose de vous, je vous le jure, et que vous seriez reçu



Depuis le 24 octobre 1816 et jusque-là, Charles a résisté à toutes les offensives venues de Guévaux. Il a fait part de sa décision de rompre à ses parents, à Charles-Emmanuel et Marie-Catherine de Rivaz, à Marguerite Tousard d'Olbec et au père Herménégilde, redevenu gardien du couvent des capucins à Sion<sup>155</sup>; et il est d'autant plus persuadé d'être dans le vrai que plusieurs de ces personnes ont depuis lors approuvé son attitude. C'est pour le moins le cas de ses parents et de Marie-Catherine de Rivaz qui, le 28 novembre 1816, écrit à son mari: «Entre nous, [M<sup>lle</sup> de Treytorrens] est une tête fêlée» qui «mérite bien la mortification d'être plantée là. Mais n'en parle plus à Charles Odet. Je me repens déjà de tout ce que je lui ai dit à son occasion, quoique je sois appelée par mes liaisons avec lui à lui dire ma façon de penser et que son bonheur m'intéresse plus que celui de M<sup>lle</sup> de Treytorrens.»<sup>156</sup>

Malgré tout, la convergence des affirmations d'Eugénie et de ses parents, la dégradation de l'état de son amie finissent par fléchir le Valaisan qui redoute les accusations et les remords qui l'assailliraient en cas d'issue fatale. Alors qu'il a préparé, le 3 décembre, une apologie de sa conduite, destinée à réfuter certaines assertions qu'Eugénie a soutenues au cours des dernières semaines, alors qu'il avait l'intention de la lui envoyer pour qu'elle cesse de soutenir ce qu'il juge être l'insoutenable, il se contente, le 6 décembre 1816, de lui adresser quelques mots, dont voici l'essentiel: «C'est avec une bien vive douleur que j'apprends que vous n'êtes pas bien, et le sentiment que j'en puis être la cause innocente m'affecte trop sérieusement pour que [...] je laisse passer le courrier sans vous témoigner au moins par quelques lignes combien j'y prends part et combien il me serait agréable de pouvoir contribuer à vous soulager.

comme l'espoir de mon rétablissement par mes bons parents, me refuseriez-vous?» (*Ibidem*, P 76, n° 52: Eug. à Ch., [Guévaux, fin novembre 1816].) – Eugénie semble espérer beaucoup d'une entrevue avec Charles. C'est le 18 novembre 1816 qu'elle a exprimé pour la première fois ce souhait qu'elle a réitéré les 22 et 25 novembre 1816. (*Ibidem*, P 77, n° 121; n° 127.)

<sup>155</sup> *Ibidem*, n° 143.

<sup>156</sup> Rz, cart. 46, fasc. 18, n° 23. – En ce qui concerne les parents d'Odet, voir fonds d'Odet 3, P 77, n° 136.



Je [...] vous prie de croire que, dans aucune circonstance, mon intention n'a été de vous faire de la peine.»<sup>157</sup>

Le 9 décembre, il s'adresse à Françoise de Treytorrens, justifie à nouveau son attitude et constate: «Il m'était impossible de présumer avec quelque raison que M<sup>lle</sup> Eugénie tint à moi ce qu'on appelle de cœur, et cinq années de persévérance opiniâtre pour des meubles peuvent-elles être effacées par un retour trop tardif de quelques jours? C'est dans la nature des choses possibles, mais non dans la nature des choses probables.» Alors qu'il ne semble pas avoir bien calculé la portée de cette dernière phrase, à Guévaux on va s'y accrocher, malgré la fin de sa lettre qui témoigne fort clairement de sa volonté de rompre qui a, dit-il, l'assentiment de ses parents et de ses proches<sup>158</sup>.

On peut imaginer l'émotion d'Eugénie à la réception de la lettre que Charles lui a envoyée le 6 décembre 1816<sup>159</sup>. C'est en effet, rappelons-le, la première fois depuis le 5 octobre qu'il s'adresse directement à elle et, malgré son laconisme, il en dit assez pour qu'elle sache qu'il n'éprouve ni haine à son égard ni indifférence envers son état de santé. Le soulagement qu'elle ressent est intense, et dès lors sa santé va s'améliorer, car elle a l'impression qu'il vient d'amorcer son retour. Elle sait bien qu'il y a dans son attitude présente plus de condescendance que d'amitié, mais, retenant surtout les quelques expressions qui, dans sa lettre, laissent apparaître que son cœur vibre encore, elle ne doute plus guère désormais de pouvoir le ramener, à condition de manœuvrer habilement.

Alors qu'elle voudrait évidemment relancer leur union au plus vite, elle va brider son optimisme et son impatience revenus afin d'éviter le risque de tout perdre. Les 11 et 14 décembre, elle s'adresse

<sup>157</sup> *Ibidem*, n° 116: Ch. à Eug., de Sion, le 6 décembre 1816, minute.

<sup>158</sup> «[...] J'ai à regretter, y affirme-t-il notamment, de ne pouvoir me familiariser avec l'idée d'une union où il m'est désormais impossible d'y voir du bonheur non seulement pour moi, mais encore pour elle [Eugénie], car le flambeau est éteint. Elle a été prévenue à temps qu'elle le faisait décliner à vue d'œil; sa lettre du 15 [octobre 1816] l'a anéanti.» (*Ibidem*, n° 136.)

<sup>159</sup> «Ma faiblesse est encore si grande, écrit-elle, et mes nerfs si irrités qu'en voyant de votre écriture à moi adressée j'ai été saisie d'un tremblement qui m'a ôté pour longtemps la possibilité de lire.» (*Ibidem*, n° 138. — Souligné par Eugénie.)

à Charles, le remercie de ses quelques mots et s'attarde sur les moments pénibles qu'elle vient de vivre; elle dit ne pas vouloir abuser «d'un retour» dont sa santé seule peut être cause, constate cependant que ses parents le considèrent «mieux disposé» et reconnaît humblement qu'elle se trouve dans l'embarras, craignant «d'abuser de [sa] condescendance en lui prêtant une intention trop étendue et de [le] perdre une seconde fois par trop de délicatesse...». Elle l'assure de la profondeur de ses sentiments, dont il a pu se rendre compte d'ailleurs, de ses «dispositions qui ne changeront point» et lui demande de bien vouloir l'éclairer sur leur avenir<sup>160</sup>.

Le 16 décembre, elle s'enhardit à exprimer clairement son ambition – soutenue par ses parents – de renouer avec lui: elle lui offre «l'oubli le plus parfait du passé» et lui tend «des bras de paix et de tendresse». Elle prend soin cependant, pour ménager son orgueil de mâle valaisan, de lui signifier qu'il est «libre» de sa personne et qu'il doit se prononcer «librement» quant à leur sort futur. Elle souhaite simplement être fixée sur son avenir<sup>161</sup>.

Il ne fait aucun doute – elle l'avouera elle-même le 18 décembre 1816<sup>162</sup> – qu'à ce moment précis, malgré l'apparente incertitude qu'exprime sa lettre, elle augure fort bien de l'issue de leurs relations: Charles ne peut que revenir à elle, comme à l'accoutumée. Il y mettra plus de temps, elle y mettra plus de psychologie – car jamais ils ne se sont trouvés si proches de la rupture définitive – et les temps heureux reviendront.

Mais le destin a des cruautés de barbare envers ceux qui manquent de clairvoyance! A peine la lettre du 16 est-elle expédiée qu'Eugénie en reçoit une de Julie d'Odet qui paraît considérer la rupture comme certaine<sup>163</sup>, et Françoise de Treytorrens, celle que Charles lui a écrite le 9 décembre. La mère et la fille tombent de haut, et Eugénie, profondément affligée, est reprise par la frénésie de l'écriture: elle noircit des pages et des pages, toutes destinées à

<sup>160</sup> *Ibidem*.

<sup>161</sup> *Ibidem*, n° 139.

<sup>162</sup> Elle y déclarera que la lettre de Charles du 6 décembre 1816 lui avait paru de très «bon augure». (*Ibidem*, n° 141.)

<sup>163</sup> *Ibidem*. – La lettre de Julie d'Odet est datée du 6 décembre, selon Eugénie.

Charles<sup>164</sup>. Les thèmes nous en sont connus, ce sont ceux qu'elle vient de développer durant plusieurs semaines.

Cette fois, cependant, elle peut s'accrocher – et ses parents aussi – à un «faible espoir», à ce paragraphe dans lequel Charles, le 9 décembre, a distingué les «choses possibles» des «choses probables»; elle se montre par conséquent d'autant plus décidée à ne négliger aucun moyen pour tenter de ramener le Valaisan: serments, accusations, promesses, dénégations, menaces, supplications, offres, déprécations, plaintes, implorations s'entremêlent et se succèdent sous sa plume à en devenir gênants; et elle va jusqu'à l'autoriser, avec, dit-elle, l'accord de ses parents, à disposer comme il le veut des 150 louis, jusqu'à proposer qu'il fixe à son gré la date de leur mariage et que, s'il n'a pas recouvré confiance en elle, il mette à l'épreuve sa «constance» et sa «tendresse» aussi longtemps qu'il le souhaitera<sup>165</sup>.

Elle réussit ainsi à provoquer une réponse, datée du 21 décembre 1816, qu'elle reçoit le 26. En plus de considérations diverses sur leurs relations passées et sur les explications par lesquelles elle a tenté de justifier son attitude<sup>166</sup>, explications qui ne l'ont pas convaincu, Charles s'y emploie à définir avec clarté son état d'esprit actuel: ses démarches ne sont plus dirigées par l'amour «qui ne se commande pas», mais uniquement par «l'amitié» et par «l'estime». Il affirme cependant, dans un effort de magnanimité qui l'honore, mais sans enthousiasme: «Du reste, soyez tranquille, vous n'êtes point remplacée. La crise a été trop forte et trop pénible pour que j'en aie seulement la pensée. Je puis donc encore vous annoncer

<sup>164</sup> Une exception: le 25 décembre 1816, elle s'adresse à Charles-Emmanuel de Rivaz et lui demande: «[...] A moi, Monsieur, daignez me dire, autant que la prévoyance humaine le permet, si vous pensez que rien ne puisse le ramener [Charles], s'il n'y a aucun espoir dans l'avenir qui pourrait peut-être lui apprendre à apprécier son amie.» (Rz, cart. 47, fasc. 40, n° 28: lettre d'Eugénie de Treytorrens à Ch.-Emm. de Rivaz, de Guévaux, le 25 décembre 1816.)

<sup>165</sup> Fonds d'Odet 3, P 77, n° 141, P 76, n° 92 et P 77, n° 142; *ibidem*, n° 140; n° 144.

<sup>166</sup> Il revient notamment sur les lettres qu'Eugénie a écrites les 22 novembre 1813, 29 septembre et 15 octobre 1816; sur son aversion pour les mœurs et la pauvreté valaisannes; sur l'entrevue de Corcelles et sur le «secret» de la jeune femme.

que, si ma triste personne est absolument nécessaire pour vous maintenir dans votre foi adoptive et pour rétablir votre santé, j'en fais à Dieu le sacrifice, en le conjurant de me donner les forces nécessaires pour le supporter.»<sup>167</sup>

Cette lettre jette un nouveau froid à Guévaux; mais on n'y est pas près d'abdiquer; on veut tant sortir de la tourmente qu'on se cramponne au moindre rayon d'espoir, qu'on le gonfle de ses désirs et qu'il finit par rassurer quelque peu.

Convaincus que leur fille aime profondément Charles, les parents de Treytorrens se persuadent qu'elle saura le rendre heureux et la poussent à accepter le «sacrifice» qu'offre le Valaisan. Eugénie, elle, hésite, au début du moins, comme en témoigne la lettre qu'elle lui écrit le 27 décembre: elle ne peut se résoudre à risquer une union qu'elle souhaite pourtant ardemment, tant qu'il restera persuadé que l'amour est définitivement absent de son cœur<sup>168</sup>.

Le 28 décembre 1816 lui parvient, sans un mot d'accompagnement, la lettre que Charles a écrite le 3 décembre et qu'elle lui a demandé à réitérées reprises de lui envoyer, ce qu'il a fait le 25. C'est un réquisitoire implacable contre elle, contre la manière dont elle a agi depuis cinq ans. Elle en est atterrée, d'autant plus que Charles n'a pas jugé bon d'adoucir des réflexions vieilles de plus de trois semaines par un «mot de paix et d'amitié qui eût été un baume délicieux sur ces reproches déchirants», alors que, de toute évidence, son état d'esprit a quelque peu évolué depuis cette date. Mais, incapable d'approcher par une analyse lucide la réalité, elle s'en tient à la superficialité des choses et parvient ainsi à ne pas se poser les vraies questions: elle s'arrête au geste de Charles – l'envoi de la lettre –, s'étonne qu'il la lui ait adressée sans en adoucir la portée, mais refuse de rechercher le pourquoi d'une telle attitude; elle se contente de constater qu'elle lui a fait une demande, qu'il y a répondu, et elle se persuade qu'il n'a envoyé sa lettre du 3 décembre que pour lui permettre de se justifier. Le geste de Charles devient donc signe de bonne volonté, espoir de clarification et d'avenir meilleur, et il ne lui reste plus qu'à répondre à cette attente, à être

<sup>167</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 143.

<sup>168</sup>*Ibidem*, n° 145: Eug. à Ch., [Guévaux,] le 27 décembre 1816.

l'avocate persuasive de sa propre cause et tout devrait rentrer dans l'ordre, le plaignant ne demandant pas mieux d'être convaincu de son erreur. Aussi Eugénie s'emploie-t-elle – le 28 décembre – à se justifier une fois encore, avant d'accepter sa main dans la mesure où elle ne l'oblige pas à un sacrifice « pénible »<sup>169</sup>.

Sur une feuille qu'elle glisse dans sa lettre, elle va plus loin encore: après avoir précisé que son père l'encourage à consentir à l'offre de son ami, elle ajoute: «J'aime mieux accepter avec reconnaissance ce que je désire et le mériter que [de] te laisser un doute sur mes dispositions et risquer encore de te perdre par ma faute.»<sup>170</sup>

Le 30 décembre 1816, elle lui écrit à nouveau. Sa lettre est plus aimable, plus sereine que la précédente. Elle semble avoir mis à profit les heures écoulées pour passer à un optimisme tonifiant et elle présente habilement le retour de Charles tantôt comme espéré, tantôt comme certain, ce mélange de registres lui permettant de glisser quelques phrases que, dans un contexte différent, elle n'aurait probablement pas encore osé écrire. C'est ainsi qu'elle va jusqu'à lui demander de la diriger dans tout ce qui doit régler leur sort futur et jusqu'à déclarer sans ambages: «Et tout ce qui tendra à nous réunir sans délai et sans bruit me satisfera»<sup>171</sup>!

Gageons que les parents de Treytorrens ont joué un rôle important dans cette évolution, eux qui ne paraissent pas douter que leur fille puisse reconquérir le cœur de son ami. Le 3 janvier 1817, d'ailleurs, Françoise de Treytorrens adresse quelques mots à Charles: en se référant à la lettre du 21 décembre 1816 et à la réponse qu'Eugénie lui a donnée, elle considère avec aplomb le nuage qui s'est élevé entre sa fille et le Valaisan comme dissipé, souhaite qu'il ne reparaisse pas et affirme qu'il n'a rien changé à l'estime et à l'attachement dont Charles jouit auprès d'eux<sup>172</sup>!

<sup>169</sup> On trouvera la lettre de Charles du 3 décembre et la réponse d'Eugénie à celle-ci dans annexes 6 et 7, t. II, pp. 321-333.

<sup>170</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 110: Eug. à Ch., [Guévaux, le 28 décembre 1816].

<sup>171</sup> *Ibidem*, P 77, n° 148: Eug. à Ch., de Guévaux, le 30 décembre 1816.

<sup>172</sup> *Ibidem*, P 76, n° 41: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 3 janvier [1817].

Tandis qu'à Guévaux on s'aveugle mutuellement, Charles continue à préparer sa sortie définitive – une sortie qu'il ne veut pas trop brutale, depuis qu'il s'est incliné devant les prières et la douleur pathétiques d'une mère et qu'il a décidé de ménager quelque peu son enfant – comme en témoignent sa lettre des 27 et 30 décembre 1816 adressée à Eugénie<sup>173</sup> et celle du 10 janvier 1817 destinée à Françoise de Treytorrens. Dans cette dernière, il rappelle que, en écrivant à Eugénie les 6 et 21 décembre 1816 dans un style adouci, il n'a eu que l'intention de «condescendre» au désir d'une mère. Il s'étonne dès lors que la jeune femme ait pu croire à un renouement et il affirme péremptoirement qu'il n'a pas changé d'avis depuis le 24 octobre 1816 et que, Eugénie lui ayant avoué le 27 décembre 1816 qu'il n'était pas indispensable au maintien de sa foi catholique<sup>174</sup>, il n'a pas à lui faire le sacrifice de sa personne, sacrifice qu'il avait offert à Dieu..., mais qu'il n'aurait guère, reconnaît-il, pu supporter<sup>175</sup>!

En ce début de 1817, il pense être arrivé au bout de ses peines. Tout est selon lui maintenant expliqué, justifié, clarifié et précisé. Il n'aspire qu'à la paix intérieure, et il ne doute pas qu'on va la lui

<sup>173</sup> Irrité par l'attitude de la jeune femme et notamment par le fait qu'elle insiste sans cesse sur les préparatifs de noces auxquels on a procédé à Guévaux, il cherche à lui démontrer que, depuis son départ de Saint-Maurice, en considérant le contenu des lettres échangées entre Guévaux et le Valais et, plus particulièrement, les négociations portant sur le contrat, elle ne pouvait pas tenir leur mariage pour certain. «Vos préparatifs, écrit-il, ne me donnent donc aucun tort, mais me laissent une triste pensée, celle que vous me preniez peut-être pour une bête de somme qui avait déjà suffisamment endossé le bât et que vous aviez crue suffisamment bridée pour la conduire à volonté. Et votre refrain, par lequel vous insistez toujours sur ce que, me croyant lié, vous étiez déjà autorisée à exercer les droits de femme m'en donne la conviction. Mais, ne vous ayant jamais autorisée à cette croyance, vous n'avez point acquis le droit de vouloir me vilipender parce que vous avez fait faire une couronne, invité une amie de noces». Et de conclure qu'il leur faut veiller désormais à ne pas éteindre les sentiments d'amitié qui doivent les «consoler de ceux qu'il a plu à la Providence de faire disparaître». (*Ibidem*, P 77, n° 146.)

<sup>174</sup> Eugénie a notamment écrit ce 27 décembre: «Aucune chose humaine ne me fera jamais renoncer à ma foi et, tant que Dieu maintiendra en moi l'inquiétude de la privation du culte et des pratiques, j'espère que je ne tomberai pas dans un relâchement dangereux. Il ne dépend d'ailleurs que de moi d'aller vivre en pays catholique». (*Ibidem*, n° 145.)

<sup>175</sup> *Ibidem*, P 78, n° 2: lettre de Charles d'Odet à Françoise de Treytorrens, de Sion, le 10 janvier 1817, minute.

accorder après des mois de tumulte et de nombreuses lettres qui n'ont pu fléchir sa détermination de rompre. Espoir vain, car, à Guévaux, on n'est pas prêt à respecter cette aspiration: Eugénie ne se sent pas la force de renoncer à lui et ses parents sont décidés à tout pour son bonheur, dont le mariage avec Charles est devenu à leurs yeux une condition sine qua non. C'est pourquoi, à leur instigation principalement, le Valaisan va subir de nouvelles pressions, parmi les plus fortes qu'il ait jamais affrontées.

Le 16 janvier 1817, Eugénie lui écrit et semble ne pas douter de son retour<sup>176</sup>.

Le 17, Françoise de Treytorrens s'adresse à lui sur un ton ferme et courroucé. Elle dit trouver inadmissible son attitude: le mariage était pratiquement prêt quand il a manifesté le désir de rompre, ce qui a mis sa fille au désespoir et l'a conduite aux portes de la mort. Après deux mois de silence, il offre par deux fois de remplir ses engagements et il rend ainsi «l'espérance» à Eugénie pour ensuite «la lui ôter sans autre motif que sa vive reconnaissance»! A la lumière de ces faits, elle considère que Charles se joue de sa fille, s'en indigne – «[...] Ce dernier procédé, écrit-elle, met le comble...» – et estime ne pas pouvoir se dérober à son devoir de mère qui est de concourir au bonheur de son enfant. Elle se dit persuadée qu'Eugénie, loin de lui, «vivra sans exercer un culte pour lequel elle souffrira», ajoute: «Si vous persévérez à ne pas tenir les engagements que le 21 et le 30 [décembre 1816] vous proposiez encore de remplir, c'est moi qui dois vous dire que vous êtes nécessaire à la conservation d'une foi embrassée pour vous. L'attachement malheureux de ma fille, l'opinion, tout cela la conduira au tombeau»; et elle précise, de peur de ne pas avoir été assez claire: «Vous lui offrez votre main si elle est nécessaire à sa vie et à sa foi. C'est à ces titres que nous l'acceptons, sûrs qu'elle ne supporterait pas la perte de l'espoir qui la soutient.»<sup>177</sup>

Le 22 janvier, le père Herménégilde demande à Charles de venir le trouver le lendemain, car il a reçu une lettre d'Eugénie de douze

<sup>176</sup> *Ibidem*, n° 5: Eug. à Ch., de Guévaux, le 16 janvier 1817.

<sup>177</sup> *Ibidem*, P 76, n° 47: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 17 janvier [1817].



pages, datée du 19, et il veut lui «communiquer les vives plaintes d'une amie chérie que [son] silence jette dans le désespoir»<sup>178</sup>.

Le 23, au sortir de cette entrevue, le Valaisan répond à Françoise de Treytorrens et l'on peut supposer que le capucin n'est pas étranger au contenu de sa lettre. Il ne se dérobe plus à son devoir, mais il fait savoir cependant très clairement à Françoise de Treytorrens combien lui pèse «le triste sacrifice» qu'il a «exprimé si lugubrement» et qu'elle exige de lui. Il s'étonne qu'elle puisse avancer des arguments d'ordre religieux, alors que sa fille l'a dernièrement assuré que trois partis avantageux lui étaient offerts à Chambéry et qu'il ne lui serait pas difficile de vivre en pays catholique<sup>179</sup>; il redit son peu de confiance qu'Eugénie puisse se plier aux mœurs, à la manière de vivre des Valaisans, et lui reproche «la variabilité de son caractère». Après cette nette mise en garde, il abandonne noblement et habilement à la conscience de Françoise de Treytorrens le soin et la responsabilité de décider de son avenir. Au cas où il serait par elle «condamné» au mariage, il se réserve d'exiger la réalisation de toutes les promesses faites par Eugénie, promesses qu'elle a rappelées dans sa lettre du 19 janvier 1817 au père Herménégilde, et parmi lesquelles, constate-t-il, «il existe entre autres celle où elle se soumet aux épreuves nécessaires avant que de procéder au contrat et à la célébration». Une seule exception: il refuse de s'approprier les 150 louis qu'elle lui a offerts; il veut seulement qu'ils ne puissent être employés sans son «agrément positif»<sup>180</sup>.

Le 27 janvier, il écrit à Eugénie et ne lui laisse aucune illusion sur son état d'esprit: il n'y a dans sa lettre aucun mot de satisfaction, d'espoir ou d'amour; le ton est au pessimisme et leur union est présentée comme un sacrifice qu'on lui impose. Il espère encore en

<sup>178</sup> *Ibidem*, P 78, n° 4: lettre du père Herménégilde à Charles d'Odet, [Sion], le 22 janvier 1817.

<sup>179</sup> Le 18 décembre 1816, Eugénie a notamment écrit: «[...] Mes amis de Chambéry, inquiets de me sentir toujours loin de l'Eglise, m'ont écrit trois lettres ensemble, que j'ai reçues il y a demain quinze jours, pour me proposer différents établissements flatteurs qui pourraient me fixer à Chambéry ou à Turin. J'ai jusqu'au mois de mars pour y réfléchir.» (*Ibidem*, P 77, n° 141. Voir également *ibidem*, n° 144.)

<sup>180</sup> *Ibidem*, P 78, n° 6: lettre de Charles d'Odet à Françoise de Treytorrens, de Sion, le 23 janvier 1817, copie.



la générosité de son amie, il souhaite qu'elle lui épargne une vie en commun qui n'a plus d'attrait pour lui et il la met en garde contre l'avenir qu'elle leur prépare. «Songez, écrit-il, qu'on est vite lié, mais que la vie entière dépend de cet instant; qu'avec des caractères si opposés, des goûts si différents, des habitudes si contraires, une manière de voir les choses si divergente, il est difficile de conserver l'harmonie nécessaire qui, seule, peut faire supporter les liens du mariage et que, dès qu'elle chancelle, on a tout perdu en perdant la paix intérieure. Mûrissez, je vous en conjure, ces réflexions; un jour peut-être vous me saurez gré de vous les avoir soumises, et mon amitié vivement reconnaissante aimera toujours à se ressouvenir que c'est à vous qu'elle doit la tranquillité de son existence.»<sup>181</sup>

Déjà, il reçoit – ou a reçu – une longue lettre d'Eugénie, datée du 22 janvier 1817, qui prouve une parfaite collusion entre elle et sa mère, puisqu'on y trouve, sous une forme différente, les mêmes arguments que Françoise de Treytorrens a invoqués le 17<sup>182</sup>.

Le 1<sup>er</sup> février, Françoise de Treytorrens, sur un ton quelque peu radouci, mais toujours ferme, s'adresse de nouveau à lui. Elle lui réaffirme sa conviction qu'il est nécessaire à la foi d'Eugénie<sup>183</sup>; elle lui certifie que celle-ci tiendra toutes les promesses qu'elle a faites, y compris celle concernant les 150 louis, et qu'elle accepte un renvoi de leur union, «d'autant plus, écrit-elle, que sa santé a beaucoup

<sup>181</sup> *Ibidem*, n° 8: Ch. à Eug., de Sion, le 27 janvier 1817, minute. – Eugénie a également reçu à cette époque une lettre du père Herménégilde. (Voir ci-dessous, t. II, p. 136.)

<sup>182</sup> Fonds d'Odette 3, P 78, n° 3 et n° 62.

<sup>183</sup> Le procédé qu'elle utilise est d'ailleurs fort peu élégant. Elle qui, le 29 octobre 1816, a déclaré: «[...] Si vous persistez [à rompre], je suis la première à conseiller à ma fille d'aller passer l'hiver en Italie et de reprendre le projet auquel elle renonçait pour vous» (*ibidem*, P 76, n° 43), ose écrire, ce 1<sup>er</sup> février 1817: «Rien n'est plus vrai, Monsieur: trois établissements flatteurs et peut-être avantageux ont été offerts à ma fille, tant en Savoie qu'en France, par les personnes qui s'inquiètent de sa santé au milieu de la Réforme; trop occupée de vous, ces offres l'ont peu flattée. Et, si nous nous sommes opposés à tout cela, ainsi qu'à renouer des projets en Italie, c'est que, quant à moi, Monsieur, comme je n'ai jamais consenti à son changement de religion, ma conscience n'est pas intéressée à en favoriser l'exercice; et [c'est] que nous avions le désir de la voir s'établir dans son pays et fixée parmi les siens, si elle avait la douleur de vous perdre. Des parents dans nos opinions ne peuvent penser autrement. Malheureusement, les siennes sont différentes en religion.»

souffert de ses peines et qu'un peu de temps pourra vous amener à lui rendre plus de justice et à voir le bonheur où vous l'aviez placé»<sup>184</sup>.

Le 4, Eugénie dit accepter son retour avec reconnaissance, mais elle le prie de ne pas l'empoisonner par sa froideur, de lui écrire avec «plus de sensibilité» et de ne pas lui ôter l'espoir de pouvoir regagner son cœur et de le rendre heureux, espoir dont présentement elle se contenterait<sup>185</sup>.

Le 7 février, c'est au tour de Marguerite Tousard d'Olbec d'intervenir dans ces tractations qui n'en finissent pas. Elle vient de recevoir une lettre de sa protégée, longue de seize pages, lettre qui est «une apologie complète de sa conduite» envers Charles, et elle s'est décidée à faire part à celui-ci de ses impressions. Tout en accablant Eugénie<sup>186</sup>, elle se montre persuadée de ses bonnes intentions présentes, compatit à ses tourments et laisse entrevoir qu'elle est désireuse que le mariage ait lieu<sup>187</sup>. Elle se permet même, avec circonspection il est vrai, d'aborder un problème délicat. «Mais elle [Eugénie] me dit, rapporte-t-elle, que vous lui avez écrit que vous consentiez encore à l'épouser si votre union était nécessaire à son salut, qu'elle avait accepté cette offre avec empressement et en vous faisant le sacrifice complet de tout ce qui avait été des objets de discussions entre vous, bien sûre que, par sa conduite, elle vous ferait bénir d'avoir pris cette résolution généreuse; mais que, depuis lors, vous n'avez plus répondu. Et M<sup>me</sup> de Treytorrens me marque, à l'insu de sa fille, que vous lui aviez écrit qu'en faisant cette offre

<sup>184</sup> *Ibidem*, P 77, n° 56: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 1<sup>er</sup> février [1817].

<sup>185</sup> *Ibidem*, P 78, n° 9: Eug. à Ch., de Guévaux, le 4 février 1817.

<sup>186</sup> Marguerite Tousard d'Olbec, vers la même époque, s'étonnera auprès de Marie-Catherine de Rivaz qu'Eugénie «puisse, avec son orgueil, faire tant de bassesses». (Rz, cart. 46. fasc. 19, n° 7: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari Ch.-Emm., [Saint-Maurice,] le 22 février 1817.)

<sup>187</sup> Elle écrit notamment: «Sa position [d'Eugénie] est certainement cruelle, et elle se trouve en butte à bien des reproches et bien des sarcasmes: son cœur blessé dans ses affections, son amour-propre humilié, l'honneur plus ou moins compromis et un affront sensible que sa famille reçoit si vous l'abandonnez. Je sais qu'elle peut s'attribuer la faute de tout cela et qu'elle est seule la cause de tous ses chagrins. Mais en existent-ils moins?»

vous n'aviez pas compté être accepté; et ce retour qu'elle qualifie sévèrement m'étonne; il faut qu'il [y] ait eu quelque motif qu'elles ne disent pas. Mais, s'il ne s'est rien passé de plus entre vous depuis, il est certain que vous vous êtes de nouveau engagé, et vous leur avez donné des sujets de se plaindre de vous qu'ils n'avaient pas eu jusqu'alors.»<sup>188</sup>

Quelques jours plus tard, Charles reçoit de Sophie Derville-Malécharde, épouse de l'ancien préfet de l'ex-département du Simplon, une lettre de félicitations pour son prochain mariage<sup>189</sup>!

Et, le 15 février, Eugénie lui écrit une nouvelle lettre où, avec dignité, elle tente de le rassurer pleinement: elle se peint comme une femme soumise qui n'a pas d'autres désirs que ceux de se marier, de vivre sa foi et de rendre heureux son mari; elle l'assure qu'elle sera pour lui une épouse attentive et aimante, qu'il sera bien accueilli à Guévaux, que ses parents sont favorablement disposés à son égard et qu'ils désirent son union avec leur fille<sup>190</sup>.

Dans cet envoi, Françoise de Treytorrens, inquiète du silence que garde le Valaisan, a glissé quelques mots pour lui demander s'il a reçu sa lettre du 1<sup>er</sup> février 1817 et pour lui confirmer qu'elle juge sacrés les engagements que sa fille et lui ont pris. Elle s'aventure même à lui dire qu'elle croit son bonheur futur assuré, mais,

<sup>188</sup>Fonds d'Odet 3, P 78, n° 10. – Charles lui répondra le 8 mars 1817 et écrira notamment: «Quel qu'en soit le résultat [de cette épreuve], je vous dois mille actions de grâce. Si je trouve du bonheur dans cette union, je vous en dois la bonne partie, car nul n'aura mieux contribué à réformer son caractère [d'Eugénie] que vous ne l'avez fait, soit par cet agréable persiflage que vous savez si bien ménager [?], soit par vos conseils onctueux, soit enfin en lui faisant entendre la vérité sans aucun déguisement, lorsqu'il le fallait. Dans le cas contraire, je n'en aurai pas moins toujours présent à ma pensée tout ce que vous avez fait pour que je le sois [heureux] et, dans tous les cas, ce ne sera qu'à moi que j'aurai le droit de m'en prendre.» (*Ibidem*, P 79, n° 74: lettre de Charles d'Odet à Marguerite Tousard d'Olbec, de Sion, le 8 mars 1817.)

<sup>189</sup>Le 7 avril 1817, Charles, écrivant à Eugénie, signalera qu'Anne-Louise Tousard d'Olbec est à Lyon chez Sophie Derville-Malécharde, et précisera: «Il paraît qu'elle [Anne-Louise] lui a fait part de notre union, car, du 8 février [1817], j'ai reçu de cette excellente dame une charmante lettre de félicitations.» (*Ibidem*, P 78, n° 27: Ch. à Eug., de Sion, le 7 avril 1817.) – Il est fort probable qu'Anne-Louise tient cette nouvelle de sa mère. Ce qui nous paraît pour le moins curieux...

<sup>190</sup>*Ibidem*, P 77, n° 30: Eug. à Ch., de Guévaux, le 15 février 1817 (et non 1815 comme indiqué).

prudente, elle s'empresse d'ajouter, en matière de restriction, « autant que la prévoyance humaine peut en décider »<sup>191</sup>.

Le 22 février, Françoise et Eugénie de Treytorrens, de plus en plus inquiètes de n'avoir obtenu aucune réponse de Charles depuis la fin du mois de janvier, lui récrivent, ne voulant pas que la pression exercée sur lui se relâche avant qu'il ne cède<sup>192</sup>.

L'offensive menée de Guévaux depuis plusieurs semaines a fortement ébranlé Charles qui a longuement hésité sur la conduite à tenir. Il ne souhaite plus épouser Eugénie, mais il a le souci de sa réputation et se sent pris au piège: après qu'il a proposé le sacrifice de sa personne, on n'a cessé de se référer à son offre et de lui demander de l'honorer. Il ne peut donc, en raison de sa rigueur morale, qu'accepter d'épouser Eugénie<sup>193</sup>, mais avec d'autant plus de réticence qu'il a l'impression d'avoir été dupé. Il est persuadé en effet que, s'il n'avait pas clairement fait don de lui-même en vue de préserver la vie ou la religion de la jeune femme, on n'aurait

<sup>191</sup> *Ibidem*, P 78, n° 11: billet de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, [Guévaux,] le 15 février 1817.

<sup>192</sup> Françoise de Treytorrens lui dit qu'il leur est essentiel, à son mari et à elle, de connaître ses intentions à l'égard de leur fille, qu'il lui faut absolument expliquer un silence qui leur cause beaucoup de peine, et elle fait tout pour le ramener et le rassurer une fois encore: elle insiste sur l'attachement qu'Eugénie a montré pour lui, sur sa « constance » et sa « sincérité », sur sa religion; elle répète que leurs engagements sont sacrés; elle constate que les derniers événements ont mis en lumière la ténacité du caractère d'Eugénie et non sa prétendue versatilité; elle rappelle les bonnes dispositions de sa fille, les promesses qu'elle a faites et qu'elle tiendra, son acceptation d'un renvoi de leur mariage qui servira de mise à l'épreuve, la nouvelle dégradation de sa santé, l'estime qu'à Guévaux on a pour lui et le fait que l'on n'y a rien négligé pour obtenir son retour. (*Ibidem*, P 77, n° 149: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odet, Guévaux, le 22 février [1817].) – Sa lettre est accompagnée de quelques mots d'Eugénie qui prie le Valaisan de lui répondre et de la rassurer. (*Ibidem*, P 76, n° 66: Eug. à Ch., de Guévaux, le 22 février [1817].)

<sup>193</sup> Marie-Catherine de Rivaz peut affirmer, le 10 février 1817 déjà: « Il est certain que le neveu Odet épousera sa dulcinée; une lettre de sa mère [Françoise de Treytorrens], qu'il m'a fait voir, ne me paraît pas équivoque. Ainsi, il ne faut plus l'en dégoûter ni lui parler des travers de sa future. Dieu veuille bénir cette union qui a l'assentiment de peu de personnes. » (Rz, cart. 46, fasc. 19, n° 3: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari Ch.-Emm., [Saint-Maurice,] le 10 février 1817.)

probablement pas osé invoquer de tels arguments avec tant d'insistance.

Son silence marque moins une bouderie que ses hésitations, ses tourments, sa difficulté à reconnaître qu'il ne peut que se résoudre à quoi on l'accule avec plus ou moins de mauvaise foi, et peut-être a-t-il espéré, le temps passant, qu'à Guévaux on finirait par se lasser de multiplier des efforts apparemment stériles et que l'on n'exigerait plus de lui le sacrifice qu'il a cru devoir proposer et qu'il regrette tant d'avoir offert.

Le billet de Françoise de Treytorrens, daté du 15 février, ayant mis fin à cet espoir et le père Herménégilde l'encourageant à consentir au mariage, vu les bonnes dispositions que l'on montre à Guévaux, il finit par se décider, de mauvaise grâce, à rompre son mutisme, convaincu qu'il ne peut plus reculer et qu'on ne lui laissera pas de repos tant qu'on ne lui aura pas arraché un oui formel à son union avec Eugénie.

Le 24 février, si le père Herménégilde écrit à Eugénie qu'« *Odet est revenu de ses préjugés* », qu'il est à elle, tout à elle<sup>194</sup>, Charles — il n'a pas encore reçu les lettres du 22 — se montre moins enthousiaste: il se refuse encore à répandre la joie à Guévaux. Il écrit à Françoise de Treytorrens, prétexte une « multiplicité d'occupations urgentes » pour expliquer son long silence et ajoute: « Je profite du premier moment un peu libre pour vous exprimer que je ne suis point insensible au témoignage de bienveillance que vous voulez bien me confirmer. Il ne faut rien moins qu'elle et l'assurance si positive que vous me donnez que M<sup>lle</sup> Eugénie conserve une constante et ferme résolution de tenir tout ce qu'elle a promis pour entrevoir encore l'ombre du bonheur dans une union que je chérissais, il est vrai, dans un temps, mais que le caractère qu'elle a déployé depuis, la constance incroyable de ses prétentions, ridicules pour notre pays, qu'elle n'a cessé de manifester, malgré la peine déchirante que cela m'occasionnait, m'avaient fait envisager avec une invincible répugnance. » Il ne lui cache pas que, en l'« établissant arbitre », il avait espéré la liberté, et il constate donc qu'un délai — dont il ne précise

<sup>194</sup> Fonds d'Odet 3, P 78, n° 15. — Souligné par Eugénie.

pas la durée – lui est d'autant plus nécessaire: il a besoin de se «familiariser avec l'espérance fondée d'un changement de caractère et de prétention, dont le retour si subit passe [son] imagination»<sup>195</sup>.

Il n'est pas prêt alors à laisser à la famille de Treytorrens quelques illusions concernant ses sentiments actuels. Le respect qu'il considère devoir à Françoise de Treytorrens l'empêche d'exhaler sa profonde amertume, qu'il laisse cependant échapper trois jours plus tard, soit le 27 février 1817, dans une lettre écrite à Eugénie, et qui prouve combien le sacrifice qu'il a offert et qu'on exige de lui semble au-dessus de ses forces: il affirme que seule la religion l'a fait revenir, que les contrariétés, quand elles sont trop grandes et trop nombreuses, «lassent et finissent par engendrer le dégoût» et qu'il est fatigué des variations de sa correspondante, de ses attaques contre le Valais et de ses attitudes d'enfant gâtée; il se dit effrayé par «cet incroyable aveuglement qui, écrit-il, vous pénètre que vous n'avez eu vis-à-vis de moi que des torts apparents, qui me prouve que vous faites bien peu d'usage de votre jugement, qui ne me laisse aucun espoir d'un retour et vrai et sincère et permanent»<sup>196</sup>; et il termine sa lettre par ces mots effarants: «Quoi qu'il en soit et en résumé, je traînerai, si vous y insistez, ma pauvre existence jusqu'à ce que ma carcasse succombe. Dieu fera le reste.»<sup>197</sup>

Après avoir reçu les envois du 22 février de Françoise et d'Eugénie de Treytorrens, après avoir rencontré le père Herménégil-

<sup>195</sup> *Ibidem*, n° 7: lettre de Charles d'Odet à Françoise de Treytorrens, de Sion, le 24 février 1817, minute.

<sup>196</sup> Le 4 février 1817 par exemple, Eugénie a écrit: «En lisant la lettre du vénérable père Herménégilde, j'ai été pénétrée des torts que j'ai paru avoir.» (*Ibidem*, n° 9.)

<sup>197</sup> *Ibidem*, n° 12. – C'est le 9 mars 1817, alors qu'elle n'a pas encore reçu celle du 5, qu'Eugénie réagit à la lettre de Charles du 27 février. Elle a laissé passer quelques jours avant d'y répondre, afin de retrouver ses esprits et d'éviter de commettre l'irréparable. Avec une dignité sous laquelle perce une colère sourde, avec une volonté farouche de museler les manifestations de son extrême tristesse, elle s'étonne du contenu de cette lettre si différente de celle que lui a envoyée, le 24 février 1817, le père Herménégilde. Elle rappelle à Charles ce qu'elle a fait depuis des mois pour le convaincre de son amour et ne comprend pas que, après tous les témoignages de douleur et de tendresse qu'elle lui a donnés, il puisse lui écrire si durement. Elle a obtenu son retour, elle l'a accepté: dès lors, il n'a plus rien eu à lui reprocher et il dépend donc de lui seul qu'ils retrouvent l'harmonie.

de qui est intervenu en faveur de la jeune femme<sup>198</sup>, il se met à regretter le ton cruel de cette lettre, d'autant plus qu'il craint avoir porté un nouveau coup au moral et à la santé d'Eugénie. Le regret devient remords; le remords, torture, et, pour s'en délivrer, le 5 mars 1817, il adresse à la Vaudoise quelques mots rassurants qui viennent plus de la raison que du cœur. Le passé ne saurait être effacé trop vite, s'il peut l'être jamais! Il demande de «l'indulgence» pour sa lettre du 27 février écrite alors qu'il était fort «triste» et fort «abattu»; et il affirme que, si elle respecte tous ses engagements, il ne désespère pas de pouvoir «jouir du bonheur», qu'il l'espère même. Mais, rendu prudent par l'expérience, il dit vouloir cacher pour quelque temps encore sa nouvelle résolution à son entourage<sup>199</sup> et amener «tout doucement» ses parents à l'idée d'un mariage qui les a déjà beaucoup tourmentés, ce qui entraîne pour lui et son amie une nouvelle attente dont il se garde bien de préciser la durée<sup>200</sup>.

Le 14 mars 1817, il s'adresse fort courtoisement à Françoise de Treytorrens. C'est un nouveau Charles que sa lettre révèle, un Charles revigoré, confiant dans l'avenir, et qui qualifie ses nouvelles «dispositions» de «réfléchies»; un Charles qui accepte sereinement de se marier avec Eugénie; un Charles qui apprécie grandement l'avantage d'appartenir bientôt à la famille de Treytorrens et qui ambitionne de faire oublier à sa future belle-mère en particulier «une crise que, écrit-il, je ne puis, il est vrai, regretter puisqu'elle a mûri nos caractères [le sien et celui d'Eugénie], mais qui m'a été aussi pénible qu'elle a pu vous être désagréable»; un Charles qui fixe le délai de leur union à moins de trois mois<sup>201</sup>!

Elle n'a, quant à elle, plus de larmes à lui donner et elle attend avec impatience de connaître ses véritables intentions. «Je me borne à vous répéter, conclut-elle, que je ferai tout pour réparer mes torts et vous abandonner mes intérêts.» (*Ibidem*, n° 15.)

<sup>198</sup> Le 8 mars 1817, s'adressant à Marguerite Tousard d'Olbec, Charles écrira: «Ce respectable cénobite [...] ne m'a pas dissimulé que, vu les dispositions dans lesquelles elle [Eugénie] se trouve maintenant, je ne pouvais, sans m'exposer à des regrets, reculer.» (*Ibidem*, P 79, n° 74.)

<sup>199</sup> Cette affirmation est contestable. (Voir ci-dessus, t. I, p. 282, note 193.)

<sup>200</sup> Fonds d'Odette 3, P 78, n° 13: Ch. à Eug., de Sion, le 5 mars 1817.

<sup>201</sup> *Ibidem*, P 77, n° 64: lettre de Charles d'Odette à Françoise de Treytorrens, de Sion, le 14 mars 1817 (et non 1816 comme indiqué), minute.



Le 20 mars, il achève son revirement en écrivant à Eugénie: il l'assure de son retour, dit être à elle et l'être de tout cœur, et se permet, dans le cours de sa lettre, de la tutoyer à nouveau<sup>202</sup>.

Charles est donc bien décidé à tourner la page la plus douloureuse de ses amours et à s'engager pleinement dans la voie de la réconciliation, même si demeurent en lui des blessures morales qu'il tait et qui seront longues à cicatriser. On retrouve bien là son caractère entier.

Les lettres des 5, 14 et 20 mars 1817 apportent la joie à Guévaux, d'autant plus que le père Herménégilde s'est adressé à Eugénie pour lui confirmer que le ciel de ses amours est redevenu serein<sup>203</sup>. La jeune femme respire à nouveau l'optimisme et la quiétude, éprouve une véritable volupté à constater la reprise de leur liaison.

Ce mois de mars 1817 marque donc le succès éclatant de l'offensive obstinée, continue, que les Treytorrens ont lancée dès le début de novembre 1816, succès d'autant plus enivrant que le vaincu – Charles en l'occurrence – semble avoir puisé dans sa défaite apaisement et bonheur.

Les deux amoureux vont à nouveau connaître alors, au travers de leur correspondance, des moments privilégiés de rencontre, de confiance, d'harmonie, de tendresse et d'amour... jusqu'au mois de mai 1817!

## 5. *La rupture définitive*

Eugénie de Treytorrens renaît à la vie. Elle s'adresse à Charles d'Odet les 18, 25-27 – le tutoiement dès lors réapparaît sous sa plume – et 29 mars, les 2 et 5 avril 1817, et au père Herménégilde, le 30 mars. Ces lettres donnent d'elle une image flatteuse: elle a retrouvé calme, dignité, équilibre et optimisme; elle apparaît

<sup>202</sup> *Ibidem*, P 78, n° 16: Ch. à Eug., de Sion, le 20 mars [1817], minute. – Il l'a déjà tutoyée le 5 mars, mais à une seule reprise, comme par inadvertance.

<sup>203</sup> *Ibidem*. – La lettre du père Herménégilde a été écrite avant le 20 mars 1817.



raisonnable, humble, voire soumise, et il semble qu'elle ne veuille nullement gâcher la nouvelle chance qui s'offre à elle<sup>204</sup>.

Charles lui répond les 7 et 12 avril, et ces deux lettres le révèlent serein, aimable, amoureux et désireux de se marier<sup>205</sup>. Le 18, il manifeste sa reconnaissance à ses futurs beaux-parents qui lui ont affirmé, le 23 mars, être fort satisfaits de son retour<sup>206</sup>; il les assure qu'Eugénie ne regrettera jamais de vouloir partager son sort et leur dit attendre avec impatience le moment où son oncle Charles-Emmanuel de Rivaz pourra l'accompagner à Guévaux<sup>207</sup>.

Tout paraît être pour le mieux dans le meilleur des mondes: le 25 mars, Eugénie a même abordé avec une docilité étonnante la question des achats à faire en vue de l'installation de leur ménage – «Si vous avez quelques commissions à me donner, a-t-elle écrit à Charles, je les ferai avec plaisir. Qu'il en soit ce que vous voudrez, je n'ajouterai rien à cette offre»<sup>208</sup> – et les lettres qu'elle rédige les 22, 24 et 26 avril 1817 semblent confirmer ses bonnes dispositions<sup>209</sup>.

En fait, elle ne doute pas que Charles, rassuré par toutes les garanties qu'elle lui a données, va autoriser la plupart des achats qu'elle juge d'autant plus indispensables à leur train de vie qu'il a perdu sa fonction de régisseur des droits d'entrée et de sortie<sup>210</sup>. Et

<sup>204</sup> *Ibidem*, n° 14; *ibidem*, P 76, n° 109; *ibidem*, P 78, n° 17: Eug. à Ch., de Guévaux, le 29 mars 1817; n° 22: Eug. à Ch., de Guévaux, le 2 avril 1817; n° 21/b: Eug. à Ch., de Guévaux, le 5 avril 1817 (et non mars comme indiqué); n° 18: lettre d'Eugénie de Treytorrens au père Herménégilde, de Guévaux, le 30 mars 1817.

<sup>205</sup> *Ibidem*, n° 27; n° 28: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 12 avril 1817, minute.

<sup>206</sup> *Ibidem*, n° 19: lettre de Françoise de Treytorrens à Charles d'Odét, de Guévaux, le 23 mars 1817. «Mon mari vous fait ses amitiés, lui a écrit Françoise de Treytorrens, ce 23 mars. [...] Il me charge de vous dire que lui, comme toute la famille, verra avec joie votre union avec ma fille.» – Samuel-Henry, alors souffrant, n'écrit que le 5 avril 1817 à Charles. (*Ibidem*, n° 21/a: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odét, de Guévaux, le 5 avril 1817.)

<sup>207</sup> *Ibidem*, n° 20: lettre de Charles d'Odét à Françoise de Treytorrens, de Sion, le 18 avril 1817, minute.

<sup>208</sup> *Ibidem*, P 76, n° 109.

<sup>209</sup> *Ibidem*, n° 91, P 78, n° 24 et n° 23 – fragments de la même lettre –: Eug. à Ch., de Guévaux, le 22 avril 1817; *ibidem*, n° 25: Eug. à Ch., de Guévaux, le 24 avril 1817; *ibidem*, P 76, n° 147: Eug. à Ch., de Guévaux, le 26 avril 1817.

<sup>210</sup> *Ibidem*, P 78, n° 16. – Charles a écrit, le 20 mars 1817: «Il me faut encore un mois pour régler définitivement tous les comptes de mon administration».

elle va être très surprise et très déçue qu'il ne lui abandonne que 50 louis – «[...] Tu peux disposer, lui annonce-t-il le 30 avril, de 50 louis comme bon te semblera, moyennant que les cadeaux d'ici [du Valais] y soient compris et qu'il y ait du linge et point d'argenterie» –, car il veut que les 100 louis restants soient placés et que, avec les intérêts qu'ils rapporteront, ils puissent acheter peu à peu les meubles d'agrément qui leur manqueraient<sup>211</sup>.

Aussi, à Neuchâtel où elle se rend le 12 mai pour effectuer leurs achats et où elle demeurera jusqu'aux premiers jours de juillet 1817, à l'exception d'un bref retour à Guévaux autour des 26-28 juin, se laisse-t-elle persuader bien vite qu'elle ne peut dépenser moins de 100 louis si elle veut s'éviter un ménage trop médiocre, et va-t-elle être gagnée par une sorte de vertige somptuaire, malgré les mises en garde que Charles lui adresse<sup>212</sup>: elle commande, elle assure, elle achète presque tout ce qui lui paraît nécessaire à son ménage ainsi que divers cadeaux: des bas de soie noire, de la dentelle, des mouchoirs destinés à la parenté de Charles<sup>213</sup> et, en particulier, un châle de mérinos noir pour Marie-Catherine de Rivaz; des «pièces de toile» pour confectionner des draps, des fourres d'oreiller et de traversin, des «pièces de toile de coton» pour rideaux et lits, des «pièces de nappage», une «pièce d'essuie-mains» et «douze aunes

<sup>211</sup> *Ibidem*, n° 26: Ch. à Eug., de Sion, le 30 avril 1817, minute; n° 49 et n° 1 – fragments de la même lettre –: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 27 septembre 1817, minute.

<sup>212</sup> Le 14 mai 1817 par exemple, il lui écrit: «[...] Songe, chère amie, que nous ne devons notre bonheur qu'à tes phrases réitérées que tu ne le chercheras que dans mes habitudes et que tu étais sûre de l'y trouver, car une princesse accomplie n'aurait plus de charmes pour moi si, pour l'obtenir, elle eût exigé que j'y renonce, car, alors, cent fois je préférerais le célibat.» Et le 27 mai: «Je ne me relâche et ne me relâcherai jamais sur aucun des articles que tu m'as promis cet hiver, de l'agrément, me disais-tu, de tes parents. [...] Tes retours continuels me scandalisent au superlatif degré et me prouvent jusqu'au-delà de l'évidence combien peu je puis compter sur tes protestations d'amour et de condescendance.» (Voir, respectivement, *ibidem*, n° 30: Ch. à Eug., de Sion, le 14 mai 1817, minute; n° 36: Ch. à Eug., de Sion, le 27 mai 1817, minute.)

<sup>213</sup> Les bas de soie sont destinés à Louis d'Odet et aux oncles de Charles; la dentelle, à sa mère et à ses tantes; les mouchoirs, à ses cousins germains. (*Ibidem*, P 76, n° 89: Eug. à Ch., [Neuchâtel, mai 1817]; *ibidem*, P 78, n° 33: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 23 mai 1817.)

[de] levantine»; un bois de lit complet, une table de jeu, «des fiches et le carton»; un clavecin, une petite pendule et un «cabaret»; divers objets en cuivre dont une bassinoire, une caisse à eau, une bouilloire, quatre casseroles; des poids, deux fers à repasser et des poêlons ou «teufflets»; un panier à pain, une cafetière, une boîte à café, un grilloir à café, un moulin, une chocolatière, une râpe, une passoire, un moule à saucisse, un fer à bricelet et un réchaud; des verres, des carafes et des petites caisses pour le sucre; douze tasses, un pot, une jatte à sucre et une théière, le tout en porcelaine blanche unie; dix-huit couteaux et les étuis; six services en argent; deux cuillers à ragoût, une poche à soupe, une cuiller à sucre et six cuillers à café; un foulon, un falot, une lampe de nuit et un chauffe-pieds; une baignoire en fer blanc, un bidet et une chaise de nuit. Et nous en passons<sup>214</sup>!

De plus, elle désire offrir une robe de parure à Lydie d'Odet et à Henriette de Treytorrens, sa sœur<sup>215</sup>; elle demande à Charles d'acheter un tournebroche, une cruche à eau et une bouilloire pour la cuisine, souhaite qu'il lui abandonne ses revenus «pour tenir le ménage» et qu'ils fassent bourse commune, précise: «Il est convenu [avec mon père] que tu disposeras de ma fortune à venir en me communiquant pourtant tes intentions. Seulement, il pense que ma fortune ne doit jamais acquitter ce que tu peux devoir avant notre union et sa raison me semble bonne»; et réclame pour elle la pleine jouissance des 20 louis de sa pension<sup>216</sup>!

Pourquoi nous étonner de cette attitude? Son incapacité à dominer continuellement ses appréhensions qui fluent ou qui refluent dans son cerveau, selon que le mariage est proche ou lointain, est-elle nouvelle? Pourquoi les inquiétudes qu'elle a éprouvées durant des années quant à son avenir de femme mariée

<sup>214</sup> *Ibidem*, P 76, n° 67: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 1<sup>er</sup> juin [1817]. – Eugénie indique quelques prix, notamment: la table de jeu vaut un louis; le clavecin, d'occasion, 18 louis; la petite pendule, un louis; les douze tasses, le pot, la jatte à sucre et la théière en porcelaine, 41 livres de France, soit 27,5 francs suisses; la baignoire, 7 gros écus; le bidet et la chaise de nuit, 3 gros écus.

<sup>215</sup> *Ibidem*, n° 89; *ibidem*, P 78, n° 33.

<sup>216</sup> Voir, respectivement, *ibidem*, n° 47; n° 32: Eug. à Ch., de Neuchâtel, le 17 mai 1817.

en Valais se seraient-elles évanouies, alors que leurs causes n'ont pas cessé d'exister?

Les lettres qu'elle écrit à cette époque nous permettent d'entrevoir quelles sont les raisons principales de son nouveau changement d'attitude: elle appréhende de devoir quitter ses parents, la région et les gens dont elle a l'habitude<sup>217</sup>; alors qu'elle a espéré pouvoir passer tout l'été 1817 à Guévaux en compagnie de Charles, celui-ci refuse, précisant même que son séjour y sera bref, et elle en est fort désappointée, car elle s'était imaginée pouvoir y revenir longuement chaque été en sa compagnie, ce qui lui paraît maintenant fort peu probable<sup>218</sup>; elle craint le mariage, allant jusqu'à écrire, le 23 mai 1817: «[...] Je ne conçois pas d'autres félicités dans le mariage que celle de cette immense confiance qui fait véritablement un seul être de deux. Sans elle, la perte de la liberté serait un poids insupportable et rien ne compenserait les maux et les dangers qui attendent mon sexe dans un état qui, pourtant, avec toi, me paraît le bonheur, parce que tu m'es cher et que l'idée de te voir heureux par moi l'emporte sur toutes les considérations personnelles»<sup>219</sup>; elle craint le Valais, la famille d'Odet dont elle devra peut-être affronter l'hostilité<sup>220</sup>; elle suppose que la place perdue par Charles aura des répercussions financières sur leur situation matérielle<sup>221</sup>; elle ignore tout du ménage qu'il a monté petit à petit depuis cinq ans et elle ne peut imaginer qu'un célibataire puisse être installé avec soin et avec goût; et elle est très déçue que Charles refuse l'offre de son frère Henry qui était prêt à leur accorder 100, voire 150 louis supplémentaires en avance d'hoirie pour leur installa-

<sup>217</sup> *Ibidem*, n° 29: Eug. à Ch., de Guévaux, le 9 mai 1817; *ibidem*, P 76, n° 67.

<sup>218</sup> *Ibidem*, n° 91 et P 78, n° 23; *ibidem*, n° 26; n° 29. Etc.

<sup>219</sup> *Ibidem*, n° 33. – Le 1<sup>er</sup> juillet, Eugénie écrira: «[...] J'espère que tu te piqueras plus souvent d'être un ami, un époux chéri qu'un maître.» (*Ibidem*, n° 47.)

<sup>220</sup> Le 2 avril 1817, par exemple, elle a écrit: «Que disent vos parents? Dans ma joie, j'oublie un peu trop combien j'ai à faire...» (*Ibidem*, n° 22.)

<sup>221</sup> Le 17 mai, elle a écrit: «Je ne sais si la perte de ta place change notre situation; toujours heureuse de partager ton sort, je ne te demande que tendresse et confiance et m'en remets à toi.» (*Ibidem*, n° 32.) Et, comme Charles se garde bien de la rassurer, elle est en droit de supposer que c'est le cas.

tion<sup>222</sup>. Par conséquent, le fait de conduire un ménage bien monté – ce qui lui paraît à la fois une compensation et un apaisement – devient impératif à ses yeux et, trouvant Charles dominateur et parcimonieux, elle s'inquiète à l'idée de se donner un maître et de devoir s'habituer à un train de vie trop modeste dont elle n'a pas l'habitude, d'autant plus que, cette fois, ses craintes sont partagées – et donc alimentées – par son entourage.

A Neuchâtel, Eugénie loge chez son oncle et sa tante Borel, habitués à un train de vie élevé, et Adrienne Borel, de même que, dans une moindre mesure, son mari Erhard IV et leur fille Laure, ne manquent pas de la conseiller dans ses démarches, dans ses emplettes: ils ne conçoivent pas les exigences de Charles, et c'est eux surtout qui incitent leur nièce et cousine à formuler ses revendications, afin que sa condition de femme mariée soit en rapport avec son rang et fasse honneur à sa famille<sup>223</sup>. « Mes parents qui t'aiment, écrit-elle au Valaisan le 1<sup>er</sup> juin 1817, qui t'estiment, qui désirent notre union et y voient mon bonheur comme moi-même, qui connaissent tes moyens et ne doutent point de tes intentions m'ont pourtant tous blâmée de t'avoir abandonné mes petits moyens présents, parce que, disent-ils, un homme n'aperçoit pas les besoins du ménage et des femmes, et [que] c'est le cas de tous. On me répète que cela [les 150 louis] m'est donné pour que je ne manque pas des choses dont l'habitude m'a fait une nécessité, qu'on ne veut pas me sentir des privations que toute ton affection et ta bonté pourraient ignorer, qu'on se met en ménage pour la vie, qu'on veut que j'y sois dans mes habitudes, qu'on souffrirait de penser le contraire, que mon existence passée et mon sort à venir m'en donnent le droit et les moyens, etc. »<sup>224</sup>

<sup>222</sup> Elle a fait pour la première fois allusion à l'offre de son frère Henry le 9 mai 1817. (*Ibidem*, n° 29.) Charles, lui, la refuse le 14 mai. (*Ibidem*, n° 30.)

<sup>223</sup> *Ibidem*, P 76, n° 89; *ibidem*, P 78, n° 32; n° 33; n° 52: Eug. à Ch., de Guévaux, le 14 octobre 1817.

<sup>224</sup> *Ibidem*, P 76, n° 67. – Le 23 mai, elle a déjà constaté: « On s'étonne que je fasse si peu et que ce soit toi qui me limites. [...] On ne conçoit pas notre petit ménage ». (*Ibidem*, P 78, n° 33.) Le 1<sup>er</sup> juillet 1817, elle écrira: « Ma tante [Adrienne] Borel, seule, savait à peu près tout ce que je t'avais écrit; et le cœur partagé entre

Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens eux-mêmes vont finir par soutenir, voire aviver les revendications d'Eugénie. Après avoir contribué grandement au retour de Charles, ils ont cru que le mariage se ferait sans difficulté. Or, ils sont étonnés par l'attitude intransigeante du Valaisan et ils s'inquiètent d'autant plus pour l'avenir de leur fille que la famille Borel et Eugénie elle-même ne leur cachent pas leurs propres craintes. Lassés de tant d'ennuis, voulant être rassurés sur le sort futur de leur enfant, ils n'approuvent plus qu'elle ait abandonné les 150 louis et exigent même qu'elle réclame la « propriété et la jouissance » des 20 louis<sup>225</sup>. Bien plus, ils persuadent Eugénie que, si Charles ne cède pas, il ne l'aime plus guère, qu'elle commettrait alors une erreur en s'acharnant à vouloir l'épouser, qu'elle irait au-devant de graves désillusions<sup>226</sup>.

S'ils s'autorisent une telle attitude, c'est qu'ils se sont aperçus qu'en cet été 1817 les sentiments d'Eugénie envers Charles se sont quelque peu refroidis, et les Borel ne sont sans doute pas étrangers à cette évolution. Pour la première fois dans une période de crise, leur fille n'apparaît nullement disposée à tout sacrifier à Charles, et c'est là un signe qui ne trompe pas : l'orgueil a pris le pas sur l'amour, et elle semble donc plus apte, cette fois, à assumer les conséquences probables de ses exigences que, par expérience, elle ne peut ignorer. Preuve en soit que, lors de cette nouvelle période de brouille qui

ma tendresse et mes murmures, je me décidai à lui lire, comme à mon oncle [Erhard IV], tout ce que j'avais reçu de toi ici. Je ne te cachai point que ce ton leur parut durci dans un époux. Ces auspices parurent funestes. Ma tendresse mit en avant tout ce qui pouvait t'excuser à mes dépens, mais ma tante m'assura que, si, sous sa direction, j'allais en avant et n'étais pas heureuse, elle mourrait de chagrin. » (*Ibidem*, n° 47.) – Et Charles ne manquera pas, le 26 juin 1817, de dénoncer l'influence qu'elle subit à Neuchâtel. « Ta manière de voir, grognera-t-il, s'est tellement changée depuis ton séjour à Neuchâtel que je ne sais plus moi-même à quoi j'en suis. » (*Ibidem*, n° 46: Ch. à Eug., de Sion, le 26 juin 1817, minute.)

<sup>225</sup> *Ibidem*, n° 52; n° 55: Eug. à Ch., de Guévaux, le 28 octobre 1817; *ibidem*, P 76, n° 67; *ibidem*, P 78, n° 47.

<sup>226</sup> Ils sont en tout cas fort montés contre Charles si l'on en croit Eugénie. Elle affirme, en octobre 1817, qu'ils étaient « imbus de l'idée que vous ne m'aimiez pas, que vous me cherchiez querelle ». (*Ibidem*, P 76, n° 90: Eug. à Ch., [Guévaux, après le 21 octobre 1817].)

s'est engagée, elle va conserver une attitude plus digne, plus raisonnable que celle qu'elle a eue lors de la précédente rupture<sup>227</sup>.

Charles, lui, depuis qu'il a cédé aux pressions de Guévaux, a été fidèle à sa parole et s'est occupé de son prochain mariage. Il a pris contact avec Charles-Emmanuel de Rivaz qui s'est montré toujours disposé à l'accompagner à Guévaux; il a cherché une servante et en a trouvé une; il a invité, avec le consentement d'Eugénie et des parents de celle-ci, Marie-Catherine de Rivaz et sa sœur Lydie à être du voyage, et il a fini par fixer leur arrivée commune à Guévaux au 9 juillet 1817<sup>228</sup>. Aurait-il agi de même s'il n'avait pas eu l'intention de tenir ses engagements?

Mais voilà que la Vaudoise renie toutes ses promesses, toutes ses offres, qu'elle dispose de 100 louis au lieu des 50 qu'il a autorisés<sup>229</sup>, qu'elle achète divers objets sans se préoccuper de ceux qu'il possède déjà, lui qui a son propre ménage depuis cinq ans<sup>230</sup>, et il est d'autant plus surpris par cette attitude que les parents de Treytorrens avaient donné leur consentement à tout ce qu'Eugénie

<sup>227</sup> Le 14 octobre 1817, s'adressant au père Herménégilde, elle affirmera: «Au reste, si sa réponse [celle de Charles] m'ôte tout espoir, quelle que soit ma peine, je me résignerai et aucun tourment ne me portera à céder à la douleur comme l'hiver passé. Je saurai m'occuper, me distraire et rien ne me poussera à troubler son bonheur que je respecterai, je vous le promets.» (*Ibidem*, P 78, n° 51: lettre d'Eugénie de Treytorrens au père Herménégilde, de Guévaux, le 14 octobre 1817.)

<sup>228</sup> Voir notamment Rz, cart. 45, fasc. 32, n° 9: lettre de Ch.-Emm. de Rivaz à sa femme Marie-Catherine, de Sion, le 20 mai 1817; fonds d'Odet 3, P 78, n° 28; n° 30; n° 26; n° 31: lettre de Charles d'Odet à Marie-Catherine de Rivaz, de Sion, le 15 mai 1817, minute; n° 46.

<sup>229</sup> Le 7 juin, Charles indique que les 50 louis auraient pu être répartis comme suit: 20 louis de linge, 18 pour un clavecin, 3 pour le cadeau destiné à Lydie d'Odet, 3 pour des mouchoirs et 6 pour les «petites fantaisies [...] particulières» d'Eugénie; et il affirme qu'il aurait accordé 10 louis supplémentaires, si une rallonge lui avait été demandée. (*Ibidem*, n° 39: Ch. à Eug., de Sion, le 7 juin 1817, minute.)

<sup>230</sup> Le 7 juin, faisant allusion aux achats d'Eugénie, il affirme qu'ils auront «quantités» d'objets en trop, à de multiples exemplaires, et qu'ils seront obligés de «les revendre, en perdant les frais de transport, des droits d'entrée qui ont considérablement augmenté et peut-être davantage; et les 150 louis, ajoute-t-il, partant en eau de boudin, il ne nous reste plus la ressource de nous acheter successivement, par le moyen de l'intérêt, les meubles dont le temps nous fera voir la nécessité.» (*Ibidem*.)



lui avait promis<sup>231</sup>. Il est écœuré: ils se retrouvent «au même point à peu près» où ils en étaient en 1816, quand Eugénie l'a poussé à «battre en retraite»<sup>232</sup>; et il tombe malade d'exaspération<sup>233</sup>.

Pourtant, il fait preuve d'abord de patience et de bonne volonté. En vain. Eugénie reste sur ses positions. Pire, le 1<sup>er</sup> juillet 1817, elle prétend n'avoir jamais renoncé aux 20 louis et ajoute: «Quant au ménage, je me réserve de le tenir comme tu me l'as offert. Tu me remettras tes revenus, j'y ajouterai tout le possible de ma pension, c'est-à-dire que nous n'aurons qu'une bourse ouverte à tous les deux; toute la dépense sera notée, c'est le seul moyen de tendre tous deux avec ordre et économie au même but et de vivre toujours en harmonie. Tu seras consulté en tout ce qui en vaut la peine, et plus je te verrai de jouissances, plus je serai satisfaite. C'est ainsi que tous les ménages de ma famille vont parfaitement et je tiens à ce que l'argent ne me soit point fermé.» Et elle le prie, au cas où ils décideraient de rompre, de multiplier les délais et, avec le temps, de donner des raisons de leur rupture qui pourraient amener ses parents à n'être ni fâchés contre elle ni blessés par lui<sup>234</sup>!

Cette lettre reçue, Charles est bien décidé à en tirer les conséquences qui s'imposent. Mais, échaudé par les péripéties passées, il prend la précaution de consulter le père Herménégilde qui, fort surpris de l'attitude de la jeune femme, ne peut que soutenir le Valaisan.

Après avoir informé son oncle de sa décision de rompre, après avoir décommandé la servante qu'il avait retenue et la voiture qu'il avait arrêtée en vue de son voyage à Guévaux, Charles écrit à

<sup>231</sup> Son père et sa mère partagent son étonnement. Charles écrit, par exemple, le 27 mai 1817: «J'ai reçu hier tes deux lettres du 17 et [du] 23. Une bombe tombée du ciel sur ma maison m'aurait moins frappé que leur contenu, et mes parents ont partagé mon énorme surprise.» (*Ibidem*, n° 36.)

<sup>232</sup> *Ibidem*, n° 37: lettre de Charles d'Odet à Samuel-Henry de Treytorrens, de Sion, le 28 mai 1817, minute.

<sup>233</sup> Le 27 mai 1817, après avoir reçu, la veille, les lettres d'Eugénie des 17 et 23 mai, il écrit: «Il n'est point étonnant qu'une fièvre froide se soit emparée de mon être. Vingt-quatre heures n'ont pu me calmer.» (*Ibidem*, n° 36.) Et le 20 juin: «[...] Ta manière d'agir m'a outré puisqu'elle m'a rendu malade.» (*Ibidem*, n° 45: Ch. à Eug., de Sion, le 20 juin 1817, minute.)

<sup>234</sup> *Ibidem*, n° 47.



Eugénie, le 5 juillet, pour constater de fait leur rupture – la douzième! – qu'il ne justifie que par un seul de leurs désaccords: elle lui a cédé ses «20 louis de revenus», ce qu'il s'est empressé d'accepter, car, écrit-il, «nos lois et nos usages depuis passé deux mille ans nous [en] donnent la propriété [à nous les maris]»; elle savait qu'il tiendrait invariablement à cette clause, et la contester, c'est mettre par conséquent un terme définitif à leur projet d'union.

Magnanime, alors qu'il estime s'être conduit avec loyauté à son égard, il propose de lui rembourser 50 des louis qu'elle a dépensés, montant qu'il l'avait autorisée à utiliser, et il accepte de ménager Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens quand il s'agira de leur faire part de la rupture. «Je retarderai donc encore ma réponse [à votre père], affirme-t-il notamment avec une cinglante ironie, pour que vous ayez le temps de me dire quel moyen je dois employer pour lui annoncer notre complète rupture sans vous blesser. Il est entendu que je n'emploierai jamais de raisons fausses; cela répugne trop à mon caractère. Il me paraît qu'il s'en offre une bien naturellement: puisque vous me dites que vos parents ne consentiraient jamais à ce que je touche directement les 20 louis qui forment maintenant toute votre dot, on pourrait leur dire que, dans un moment où vous teniez plus à moi qu'à présent, sans trop de réflexion, vous vous étiez engagée par quantité de lettres à vouloir tout tenir de moi et que vous placiez votre bonheur à me prouver ainsi votre tendresse, etc.; que, maintenant, après de plus mûres réflexions, vous vous étiez décidée à la retenir pour vous, ce à quoi je n'avais pu condescendre, etc.»

Avant de fermer sa lettre, il la soumet au père Herménégilde qui lui conseille de faire accompagner son texte de quelques citations tirées des lettres d'Eugénie, citations que le capucin choisit lui-même et qui chargent avec évidence la jeune femme de la rupture. «Si cela a été écrit de cœur et avec réflexion, constate le religieux, je ne vois pas pourquoi elle résiste à vous laisser l'administration entière des 20 louis». Il suffirait donc qu'elle respecte ses engagements pour que tout s'arrange une fois encore...<sup>235</sup>

<sup>235</sup> *Ibidem*, P 77, n° 45, P 76, n° 49, P 78, n° 48: divers états de la même minute, de Sion, le 5 juillet 1817.

Mais la réponse d'Eugénie va se faire longuement attendre. «Si mes parents, expliquera-t-elle le 6 octobre 1817, blessés de ce que, après ce qui s'était passé, vous me mettiez encore le marché à la main lorsque tout semblait conclu, m'ont défendu de vous écrire, et, si j'ai cédé à leur idée, c'est que l'opinion que j'ai de vous ne me permettait pas de douter que, dans des circonstances telles que celles où l'on se croit l'un à l'autre, vous m'écririez de manière à ce que je pusse, sans blesser ma famille et mon amour-propre, céder à vos désirs»<sup>236</sup>.

Durant cet été 1817, quoique ses sentiments amoureux n'aient plus leur acuité de naguère, Eugénie ne peut admettre que tout soit fini; elle ne peut se résoudre à consentir à une rupture qui lui fait mal et, les semaines passant, l'imminence de sa venue en Valais s'estompant, elle souhaite bientôt écrire à Charles pour le ramener, mais ses parents demeurent inébranlables dans leur refus.

Alors, malgré les pressions qui s'exercent sur elle, la jeune femme s'adresse à plusieurs reprises au père Herménégilde afin qu'il intervienne auprès de Charles, qu'il lui fasse savoir qu'elle renonce à disposer elle-même de sa pension, qu'elle renonce à toutes ses prétentions. Et de vouloir absolument que le Valaisan écrive à Guévaux, soit à ses parents, soit à elle, car c'est le seul moyen selon elle de débloquer la situation: il faut qu'il les rassure sur ses sentiments et, dès lors, s'il formule à nouveau ses revendications, elle les soutiendra et parviendra peut-être à fléchir l'attitude intransigeante de son père et de sa mère<sup>237</sup>.

<sup>236</sup> *Ibidem*, P 76, n° 93: Eug. à Ch., [Guévaux, le 6 octobre 1817]. Voir aussi notamment *ibidem*, P 78, n° 50: lettre d'Eugénie de Treytorrens au père Herménégilde, de Guévaux, les 5 et 6 octobre 1817.

<sup>237</sup> *Ibidem*; *ibidem*, P 76, n° 93; *ibidem*, P 78, n° 52. – En cet été 1817, Marie-Catherine de Rivaz, en bonne commère, se fait l'écho de rumeurs contradictoires quant aux intentions d'Eugénie. Le 12 août, elle affirme à son époux: «Je pense bien que le mariage de ton neveu est rompu. Elle [Eugénie] a cependant écrit au père Herménégilde, il y a très peu de temps, sans doute pour qu'il soit l'intermédiaire de la séparation: elle ne se doute pas du courage avec lequel cette nouvelle sera reçue.» (Rz, cart. 46, fasc. 20, n° 16: lettre de Marie-Catherine de Rivaz à son mari Ch.-Emm., [Saint-Maurice,] le 12 août 1817.) Et le 17, elle lui annonce: «M<sup>lle</sup> de Treytorrens n'a pas [...] lâché prise, car elle a écrit au couvent de la Visitation, il y a très peu de temps, qu'elle allait se marier à Bulle.» (*Ibidem*, n° 18: de la même au même, de Saint-Maurice, le 17 août 1817.)

Mais ses efforts restent vains: Charles se tait. Une certaine exaltation gagne alors Eugénie, et ses parents, par crainte qu'elle s'amplifie, finissent par l'autoriser à s'adresser directement au Valaisan, à condition qu'elle ne sombre nullement dans les excès passés. Quant à eux, ils se refusent à toute nouvelle démarche qu'ils jugent désormais humiliante.

Le 10 septembre, Eugénie écrit une fois encore au père Herménégilde et glisse dans sa lettre un billet – daté du 11 – qu'elle le prie de remettre à Charles<sup>238</sup>.

Celui-ci, depuis la mi-juillet 1817, s'est peu à peu habitué à l'idée d'une rupture définitive<sup>239</sup>, mais il a reculé de l'annoncer aux parents de Treytorrens, en raison de la proposition qu'il a écrite le 5 juillet à Eugénie, et il a donc attendu qu'elle lui dicte sa lettre dans les limites qu'il a fixées. Le billet du 11 septembre, premier envoi qu'il reçoit d'elle depuis plus de deux mois, n'y faisant aucune allusion, il conclut que la jeune femme dédaigne sa proposition, et il se considère désormais libre de tout engagement envers elle, d'autant plus qu'il craint, au vu de ce billet et des lettres adressées au père Herménégilde, qu'elle lance une nouvelle offensive pour le ramener et qu'il ne veut pas recommencer une comédie qu'il ne connaît que trop.

C'est pourquoi, le 27 septembre, il écrit à Samuel-Henry de Treytorrens, lui signifiant clairement la rupture et les raisons de celle-ci. Il insiste sur les contradictions existant entre les promesses d'Eugénie de la fin 1816 et ses prétentions de l'été 1817, il souligne qu'il l'a autorisée à dépenser 50 des 150 louis, et non 100, qu'il lui en a fait la remarque et que, comme pour se venger d'être rappelée

<sup>238</sup> Nous n'avons retrouvé ni la lettre ni le billet. Nous connaissons leur existence par les allusions qui y sont faites dans fonds d'Odet 3, P 78, n° 50.

<sup>239</sup> Le 12 août 1817 déjà, Charles-Emmanuel de Rivaz a cru pouvoir écrire à sa femme: «Je te dirai que Charles Odet est de retour des bains [de Loèche] et qu'on n'a fait aucune réponse à sa lettre. Ainsi il paraît que la rupture est finale. Voilà à quoi aboutissent toutes les supplications qu'a faites la dame pour renouer. Il faut croire que tout est pour le mieux. Il [Charles] paraît content de ce résultat.» (Rz, cart. 45, fasc. 32, n° 32: lettre de Ch.-Emm. de Rivaz à sa femme Marie-Catherine, de Sion, le 12 août 1817.) Et deux jours plus tard, il a confirmé cette nouvelle: «Il [Charles] paraît décidé à rompre». (*Ibidem*, n° 32 ter: du même à la même, de Sion, le 14 août 1817.)

à l'ordre, elle a dès lors renouvelé son ancienne prétention de disposer à elle seule des 20 louis auxquels elle avait renoncé, et a demandé qu'il place entre ses mains tous ses revenus pour «l'entretien du ménage». Il admet avoir accepté, à Saint-Maurice en 1816, qu'elle soit maîtresse de sa pension annuelle, mais il considère que de nouvelles vicissitudes ont entraîné depuis lors de nouveaux accords qui ont rendu son consentement caduc. C'est donc parce qu'Eugénie a de nouveau voulu disposer seule des 20 louis, parce qu'elle a maintenu cette prétention qu'elle l'a obligé à rompre<sup>240</sup>. Et d'extraire une quinzaine de citations des lettres de la jeune femme, qui tendent à prouver qu'elle est responsable de la rupture<sup>241</sup>.

Eugénie ne désarme pas cependant. Les 5 et 6 octobre, elle récrit au père Herménégilde, le 6 encore, à Charles qu'elle ne tutoie

<sup>240</sup> Il écrit notamment: «C'est ainsi, Monsieur, que, pendant six années et toujours au moment où je croyais toucher à une conclusion, elle [Eugénie] choisissait une circonstance pareille pour me forcer à entrer dans ses vues, moi qui lui avais répété dix mille fois que nous ne pouvions être l'un à l'autre qu'autant qu'elle se sentirait la volonté bien prononcée de se plier à tous nos usages valaisans. Si elle s'était donné les mêmes soins pour connaître mon caractère que j'en ai pris pour approfondir le sien, elle se serait bien facilement convaincue que ce genre, bien loin de lui être favorable, ne pouvait que me refroidir avec dégoût et me roidir de plus en plus.»

<sup>241</sup> Fonds d'Odette 3, P 78, n° 49 et n° 1. Et peut-être *ibidem*, P 76, n° 54: feuille sur laquelle Charles a noté diverses phrases extraites de lettres écrites par Eugénie. – Ce procédé, on s'en doute, est fort mal apprécié à Guévaux. Le 6 octobre 1817, Eugénie écrit au père Herménégilde: «Je vois par ses citations qu'il oublie que, dans mon grand chagrin de l'hiver passé où plus d'une fois je dictai à mes parents ce que je voulais qu'ils lui écrivent, je dus leur communiquer la plupart de mes lettres et toutes celles que je recevais. Que leur rappelle-t-il, si ce n'est mon excessive tendresse, mon immense confiance et, par là, l'étendue de ses torts? Ne sent-il pas combien il y a de lâcheté de trahir une affection si mal récompensée que la mienne et de se servir des expressions de ma tendresse comme d'un titre qui justifierait ses torts? [...] Maman, en m'apportant sa lettre [du 27 septembre 1817], m'a dit: «Il voudrait s'excuser à tes dépens et ne craint pas de chercher à mettre mal » une fille avec son père pour se justifier au préjudice de celle qu'il a tant affligée; mais » ton père ne manquera pas de lui écrire que c'est nous qui avons voulu que, des » 150 louis qu'on te donnait pour le ménage, 100 y fussent employés, puisque tu » voulais lui en réserver le surplus; que c'est nous seuls qui avons tenu à te conserver » la jouissance de 20 louis par an sur ton bien et que, toi, tu n'y es pour rien...» (*Ibidem*, P 78, n° 50. Voir également *ibidem*, n° 52.)

plus<sup>242</sup>; et, le 14 octobre, elle s'adresse à nouveau à l'un et à l'autre<sup>243</sup>: tout en multipliant plaintes et reproches, elle exprime son désir d'épouser le Valaisan et se dit prête à renoncer à tout pour lui<sup>244</sup>.

Charles paraît alors, selon son oncle Charles-Emmanuel de Rivaz, «décidé à la négative»<sup>245</sup>. Pourtant, à l'instigation du père Herménégilde une fois encore, il se résout, le 21 octobre 1817, à offrir à Eugénie, qu'il vouvoie à nouveau, une ultime chance de l'épouser: il lui demande de lui renvoyer le canevas du contrat signé par elle et par ses parents après qu'ils y auront apporté quelques modifications, dont la principale concerne «l'article des 20 louis»; il lui laisse quatorze jours pour qu'elle se décide: c'est son dernier mot. Si elle accepte, il gagnera Guévaux, mais seul, car son oncle ne peut plus s'absenter du Valais. «Je suis bien certain, conclut-il, que passé ce terme vous ne pourrez trouver mauvais que je prenne un parti que j'aurais dû prendre il y a longtemps, celui de me rendre aux sollicitations de mes parents en me choisissant une compagne avant que j'aie des cheveux gris. [...] Quant à vos lettres et [à] votre

<sup>242</sup> *Ibidem*, n° 50; *ibidem*, P 76, n° 93. – Elle envoie les deux lettres à Charles, le priant de prendre connaissance de celle qu'elle destine au père Herménégilde avant de la lui remettre.

<sup>243</sup> Elle procède cette fois de façon inverse, envoyant les deux lettres au père Herménégilde, le priant de faire passer à Charles celle qui lui est destinée. Son intention est claire: «S'il est libre encore, écrit-elle au religieux, je vous prie bien de lui remettre la lettre ci-incluse. Demandez-lui de la lire et d'y répondre. Il le fera pour vous, si ce n'est pour moi, et cette réponse que j'attendrai avec impatience décidera de ma conduite et de mon sort. Obtenez donc, s'il vous plaît, qu'il lise et réponde avec réflexion à cette lettre. Je me confie en vous qui ne tromperez jamais l'espoir des affligés.» (*Ibidem*, P 78, n° 51. Voir également *ibidem*, n° 52.)

<sup>244</sup> Dans la lettre adressée à Charles, elle n'hésite pas à transformer la réalité. Ainsi écrit-elle: «Rien n'est plus vrai: je vous ai conjuré cent fois d'accepter les 150 louis que mon père me donnait pour le ménage, mais vous ne l'avez jamais fait précisément; une fois même, vous avez dit que vous ne les aviez pas acceptés»; et elle ajoute: «Quant à la jouissance de ma pension, vous savez que vous me l'aviez offerte et que mes parents l'avaient réservée. Je n'avais pas cru y renoncer par aucune de mes lettres. Je croyais la chose réglée et j'avoue que j'y tenais. Je n'ai donc point cru renouveler une prétention abandonnée.» (*Ibidem*.)

<sup>245</sup> Rz, cart. 45, fasc. 33, n° 5: lettre de Ch.-Emm. de Rivaz à sa femme Marie-Catherine, de Sion, le 17 octobre 1817.

portrait<sup>246</sup>, je les échangerai contre les miennes et le mien dès qu'ils me seront présentés, si vous me donnez en même temps une déclaration authentique que ma conduite à votre égard a été irréprochable, car, autrement, je suis obligé de les garder pour ma justification. Et ce, dans le cas que je n'aie pas une réponse satisfaisante dans lesdits quatorze jours.»<sup>247</sup>

Mais cette tentative sous forme d'ultimatum est trop tardive. Le jour même où elle est faite, Samuel-Henry de Treytorrens écrit brièvement à Charles pour accuser réception de son envoi du 27 septembre 1817, pour prendre acte de sa résolution de rompre et pour l'approuver à demi-mot: «Il me semble en effet, affirme-t-il, que votre union projetée, sans cesse contrariée, ne s'annonçait plus sous des auspices favorables.»<sup>248</sup>

Le 28 octobre, Eugénie réagit à la lettre de Charles du 21. Après avoir justifié ses revendications par ces mots: «La seule crainte de n'être plus l'objet de votre ambition a pu mettre des bornes à ma condescendance dans ce qu'il vous a plu d'exiger. Vos motifs m'ont semblé injurieux; il m'a paru que vous cherchiez à nous séparer. J'ai tremblé de vous lier malgré vous en disant *amen* à tout et, cependant, je vous avoue toute ma faiblesse. Mes parents seuls se sont opposés à ce que je voulais. Pouvez-vous en douter lorsque je vous ai dit et fait dire de toutes les manières que, si les difficultés que vous éleviez n'étaient pas un prétexte de rupture, si je vous étais chère et si vous désiriez me posséder, vous n'aviez qu'à m'en donner la certitude et que je ferais tout pour que vous fussiez satisfait et que je ne vous disputerais rien hors le bonheur de vous montrer plus de confiance et plus d'amour? Cependant, vous n'avez répondu que par cette sinistre lettre à mon père [celle du 27 septembre 1817]»; après lui avoir avoué qu'elle l'aime encore, elle ajoute: «En attendant et à tout hasard, je vous déclare que je vais faire tout ce

<sup>246</sup> Dans ses dernières lettres, Eugénie a en effet demandé que Charles lui renvoie son portrait et tout ce qu'elle lui a écrit. (Voir notamment fonds d'Odet 3, P 78, n° 50; n° 51; *ibidem*, P 76, n° 93.)

<sup>247</sup> *Ibidem*, n° 36: Ch. à Eug., de Saint-Maurice, le 21 octobre [1817], minute.

<sup>248</sup> *Ibidem*, P 78, n° 53: lettre de Samuel-Henry de Treytorrens à Charles d'Odet, de Guévaux, le 21 octobre 1817. — Le 14 octobre déjà, Eugénie a indiqué que son père ne réclamerait pas «nos engagements contre votre gré». (*Ibidem*, n° 52.)

qui dépend de moi pour engager mon père à l'échange des contrats que vous proposez et que, s'il n'a pas lieu, ce sera sa faute, *surtout la vôtre*, et jamais la mienne. Moi, j'étais à vous; vous n'aviez qu'à arriver et rien ne vous eût empêché de m'emmener. Je ne sais ce que j'obtiendrai, si vous comptez les jours; peut-être tout sera inutile, parce que nous avons du monde à demeure [et que] mon père est fort occupé de ses vendanges [...].

»Quant à la déclaration que vous exigez, qui accompagne l'échange de ce que nous avons l'un de l'autre, je ne puis la faire que jusqu'au 24 octobre 1816. Depuis lors, je vous proteste que rien ne m'arracherait un acte si faux et si absurde, car si, jusque-là, vous fûtes irréprochable, depuis lors, Dieu et les hommes me sont témoins que j'ai fait l'impossible pour justifier votre constance et votre estime ainsi que pour en mériter la continuation; que toutes mes pensées, toutes mes actions vous ont eu pour but; que j'ai renoncé à tout pour vous: place brillante, établissement avantageux; tout a disparu devant ma tendresse pour vous; et que, depuis un an, chaque jour, il a dépendu de vous seul de me conduire à l'autel; que j'ai tout fait pour m'assurer le pouvoir de vous rendre heureux et que mon bonheur n'a dépendu que de vous. Ma conscience me rend ce témoignage et toutes mes actions le publient. [...] Je consens au contrat tel que vous le prescrivez. Je ferai mon possible pour l'obtenir de mon père, mais je vous laisse libre. Je vous conjure de suivre votre inclination, heureuse si elle vous conduit à moi. C'est vous dire que tout dépend de vous et que, quoique j'obtienne de mes parents, moi, je ne vous disputerai rien.

»Si le sort nous sépare, je mets à votre disposition vos lettres, votre médaillon et ce que je puis tenir de vous. Tout est réuni... Quant à votre portrait, rien ne me l'arrachera tant que vous subsisterez dans mon cœur. Si souvent baigné de mes pleurs, une autre ne le couvrira pas de baisers. Il vous retournera une fois, mais dans le temps où personne ne le portera avec joie et, tant que je pourrai le faire copier, aucune puissance humaine ne m'arrachera vos traits. Renvoyez ou brisez le mien, cela m'est égal... Tout m'est égal, car je sais que je ne vous suis plus chère et mes larmes, dont une feuille est mouillée, vous diront qu'Eugénie a pleuré son ami.



Je garderai aussi vos cheveux et c'est tout ce qui me restera de vous, si vos sentiments ne vous donnent pas pour toujours à votre tendre et constante amie qui est toute à vous si vous voulez être à elle».

Et de terminer par ce post-scriptum: «Quant à ce que vous dites que c'est de mon chef que j'ai suscité l'entrave de la réserve de ma pension, adressez-vous auquel de mes parents il vous plaira. Tous vous diront que je n'ai jamais cru y avoir renoncé; que, depuis trois mois, je le fais certainement et que mes parents seuls, blessés, inquiets, s'y opposent. Mais, enfin, je suis d'âge à espérer les fléchir et je vous proteste que j'ai tout fait pour cela et aurais certainement tout obtenu si j'avais pu les rassurer sur vos sentiments. Cela dépend de vous, cher ami.»<sup>249</sup>

Rarement, en six ans de correspondance, Eugénie a rédigé une lettre si digne et si réfléchie dans de telles circonstances. Il n'en demeure pas moins que ses arguments paraissent insuffisants. Même si, comme elle l'affirme, elle est victime, après l'intransigeance de Charles, de celle de son père, on peut s'étonner, d'une part, qu'elle n'envoie que le 4 novembre 1817 sa lettre, qui ne parvient donc en Valais qu'après le délai fixé par Charles; et, d'autre part, qu'elle l'adresse au père Herménégilde avec quelques mots d'accompagnement où elle dit vouloir connaître clairement la nature des sentiments que le Valaisan éprouve à son égard et désirer que celui-ci ne prenne connaissance de sa missive que dans la mesure où il l'aime encore. «Une fois assurée de ses sentiments, écrit-elle, j'arrange tout pour qu'il soit satisfait sur tous les points qu'il me sera possible, et il ne viendra qu'avec la certitude que tout est consenti. C'est pour cela qu'il attendra ma réponse, après que j'aurai la certitude de son affection. C'est tout ce que je lui demande.» Et de conclure: «Si le sort me l'arrache, je vous conjure d'obtenir toutes mes lettres et d'y joindre celle-ci et toutes celles que vous avez de moi. Un parent les réclamera pour moi. Dites-moi si je puis avoir cet espoir.»<sup>250</sup>

<sup>249</sup> *Ibidem*, n° 55. — Souligné par Eugénie.

<sup>250</sup> *Ibidem*, n° 61: lettre d'Eugénie de Treytorrens au père Herménégilde, de Guévaux, le 4 novembre 1817.



Le père Herménégilde transmet cet envoi à Charles qui décide cependant de n'y rien répondre, car il juge avoir été suffisamment clair dans sa dernière lettre<sup>251</sup>.

Au silence de Charles envers Guévaux s'ajoute celui d'Eugénie envers Charles et, le 13 décembre 1817, Charles-Emmanuel de Rivaz peut écrire à sa femme: «Il paraît que le mariage de Guévaux est décidément rompu. Depuis longtemps il n'y a plus de lettres, et tout prend l'aspect de la glace de la saison.»<sup>252</sup>

C'est le père Herménégilde qui, en janvier 1818, met un point final à leurs relations vieilles de six ans déjà, après que la jeune femme s'est une fois encore adressée à lui<sup>253</sup>. La dernière lettre de Charles [celle du 21 octobre 1817] était, lui écrit-il, décisive; elle ne souffrait plus ni délai ni tergiversation, et le Valaisan a pris pour affront la certitude des sentiments que la Vaudoise exigeait de lui: s'il n'avait pas eu d'inclination pour elle et s'il n'avait pas cru intensément pouvoir vivre dans un accord parfait avec elle, il ne se serait jamais permis de lui faire des avances. Il a attendu avec impatience, non seulement quinze jours, mais six semaines, le contrat demandé, prêt à partir à tout moment pour aller unir son sort à celui de son amie<sup>254</sup>; comme cela fait maintenant trois mois qu'elle garde le silence, il en a conclu qu'elle a changé de sentiments à son égard; il en a pris son parti et il s'est cru autorisé à jeter ses yeux sur une autre [Aglée de Bons?] «qui, peut-être, affirme-t-il, aura le même sort que vous si elle ne le connaît mieux que vous et ne paraît pas plus décidée»<sup>255</sup>.

Cette rupture définitive n'étonnera personne, tant les raisons qui l'expliquent sont nombreuses et manifestes. Eugénie de

<sup>251</sup> *Ibidem*, P 76, n° 40: lettre du père Herménégilde à Charles d'Odet, [Sion, début 1818].

<sup>252</sup> Rz, cart. 45, fasc. 33, n° 24: lettre de Ch.-Emm. de Rivaz à sa femme Marie-Catherine, de Sion, le 13 décembre 1817.

<sup>253</sup> Nous ne connaissons pas le contenu de cette lettre, mais nous ne doutons pas qu'Eugénie y a demandé au père Herménégilde si elle pouvait encore avoir quelque espoir de renouer avec Charles.

<sup>254</sup> Argument insuffisant, puisque jamais Eugénie n'a été avertie, semble-t-il, que Charles avait prolongé le délai de son ultimatum.

<sup>255</sup> Fonds d'Odet 3, P 76, n° 40. — A propos d'Aglée de Bons, voir ci-dessous, t. II, pp. 280-287.

Treytorrens, à la personnalité fluctuante et contradictoire, ne pouvait durablement s'accorder avec Charles d'Odet dont la fermeté de caractère et la pensée plus cohérente nous sont connues: les doutes fréquents de la jeune femme, ses continuelles remises en question de ce qui a été décidé, son jeu de séduction-retrait qui la conduit sans cesse à rechercher l'harmonie entre elle et son ami avant de la briser chaque fois qu'il la presse de l'épouser, sa tendance à la mythomanie, ses mensonges et ses amnésies, son art de l'ambiguïté qui l'amène à éluder les questions précises et capitales qui lui sont posées, voire à leur donner des réponses contradictoires, ont souvent déconcerté et irrité Charles qui aime la précision, qui abhorre le manque de franchise et qui, là où il peut y avoir parfois au moins insincérité inconsciente, n'a vu que caprices de femme gâtée, habituée dès l'enfance à manipuler son entourage, et mauvaise foi. Comment auraient-ils pu s'entendre quand le Valaisan privilégie la raison au détriment de la sensibilité et juge son attitude seule acceptable, tandis que la Vaudoise manque de rigueur intellectuelle, de logique, est dominée par son hypersensibilité qui a provoqué nombre de ses réactions irréflechies qui n'ont pu qu'agacer son ami? quand leurs rapports n'ont cessé d'être envenimés par leur orgueil farouche et leur grande susceptibilité, par la volonté de domination de l'un et par le désir d'indépendance de l'autre? quand, inconsciemment, Eugénie se venge sur Charles de ses relations conflictuelles avec son père Samuel-Henry et quand Charles cherche à la mater à tout prix, comme pour contrebalancer l'autoritarisme maternel qu'il a dû subir si longtemps et à quoi il n'a jamais vraiment échappé?

D'autres motifs encore expliquent leur échec: les origines différentes de l'un et de l'autre, qui entraînent des habitudes de vie, des modes de penser et d'être discordants – quels contrastes entre la douceur du plateau suisse et l'âpreté du relief alpin; entre l'enfance choyée, la jeunesse indépendante d'Eugénie et l'éducation sévère, étouffante, reçue par Charles; entre la richesse de la parenté neuchâteloise et même vaudoise des Treytorrens et la pauvreté valaisanne; entre la vie privilégiée des femmes qu'Eugénie peut côtoyer à Guévaux et à Neuchâtel notamment et celle, humble, que mènent les Valaisannes, toutes ou presque vouées aux tâches

ménagères et aux travaux agricoles; entre la fortune notable des Treytorrens et la médiocrité matérielle des Odet; entre le protestantisme plutôt libéral des premiers et le catholicisme manichéen, austère et intransigeant des autres! – les craintes qu'Eugénie éprouve à l'idée de se marier, ses appréhensions d'ordre sexuel, sa peur d'enfanter des êtres anormaux, d'accoucher dans la souffrance, voire de mourir en donnant la vie; sa poitrine atrophiée, cause d'un complexe qui est à la source de l'épisode extravagant de *son secret*; l'attrait que la vie conventuelle exerce sur elle; le manque de finesse psychologique et de galanterie de Charles, la façon cavalière par laquelle celui-ci a tenté sans cesse d'imposer ses exigences à la Vaudoise qui a, par conséquent, pu appréhender de devoir, en l'épousant, se donner un maître quelque peu tyrannique.

Et nous pourrions prolonger notre énumération, citer le départ des Tousard d'Olbec de Sion d'abord, de Saint-Maurice ensuite, la fuite des Français hors du Valais en décembre 1813, les difficultés à dresser le contrat de mariage, le logement de Saint-Maurice promis, puis refusé par Charles à Eugénie, les personnes qui, d'une façon ou d'une autre de 1812 à 1817, délibérément ou inconsciemment, ont contribué à rendre plus ardues les relations du Valaisan et de la Vaudoise, à savoir Julie et Louis d'Odet, Charles de Treytorrens, Marguerite Tousard d'Olbec, Maria Wuillemin, Anne-Joseph de Rivaz, Caroline de Sieyès, François-Marie Bigex, Louis Jurine, Elisabeth de Treytorrens, Marie-Catherine de Rivaz, Françoise et Samuel-Henry de Treytorrens, Alexandre-Maximilien Du Terreaux, Adrienne et Erhard IV Borel, leur fille Laure Bovet, quelques Anglais, d'autres personnes encore probablement<sup>256</sup>; et le fait que, à chaque fois que lui et Eugénie se sont réconciliés, Charles d'Odet a été incapable d'effacer de sa mémoire les blessures, les vexations subies, et que, par conséquent, ses rancœurs se sont accumulées. Et, à cet égard, la grande crise qui a éclaté entre eux à l'automne 1816 et qui ne s'est terminée qu'au début de 1817 a été capitale, car le Valaisan n'a pu oublier ni les graves signes de perturbation psychologique que la Vaudoise a manifestés alors, ni les odieux

<sup>256</sup> Voir notamment ci-dessous, t. II, pp. 172-177.

chantages qu'elle a imaginés pour le ramener, ni les interventions multiples et tendancieuses de son père Samuel-Henry et de sa mère Françoise, à quoi elle n'a certainement pas manqué de les inciter, et, dès lors, il a perdu toute envie d'épouser la jeune femme, même si, sous l'influence de pressions diverses, il s'est résolu à renouer une fois encore et à faire bon visage à mauvaise fortune.

Enfin, nous ne voudrions pas omettre de signaler, d'une part, qu'une lettre, lorsqu'elle est expédiée, est porteuse d'un texte définitif, non susceptible d'être modifié, qui peut ne pas répondre à l'attente de son destinataire, et, par conséquent, lui causer quelque amertume qu'une relecture attisera encore; d'autre part, que, en ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, les carences postales entraînent parfois des retards importants dans la réception des lettres, ce qui est une source possible de quiproquos, de tensions... comme si les amours de la Vaudoise et du Valaisan n'étaient déjà pas suffisamment explosives!

Ce qui, en fait, étonne, ce n'est pas que les deux amoureux aient rompu définitivement, c'est que cette rupture ne soit survenue qu'au bout de six ans ou presque de tribulations sentimentales, alors que nous avons eu l'occasion de constater à de nombreuses reprises le caractère entier, intransigeant du Valaisan. Pour comprendre cette apparente contradiction, il nous faut tenir compte de l'amour profond qui a lié Charles à la jeune femme, quoiqu'il ne l'ait guère manifesté ostensiblement; de sa foi ensuite: il s'est cru investi par la Providence de la responsabilité quasi sacrée d'épouser Eugénie afin de la fixer dans un milieu catholique, et il éprouve un sentiment aigu de culpabilité à l'idée de rompre d'avec elle; de son intérêt et de son orgueil encore: en s'unissant à la jeune femme qui a de belles espérances pécuniaires et qui est issue d'une famille «dont nombre de siècles de vertus et de services rendus ont illustré les annales de la Suisse»<sup>257</sup>, il se serait élevé dans la hiérarchie sociale, à ses yeux et aux yeux d'autrui; des pressions diverses qu'il a subies enfin, telles celles de Marguerite Tousard d'Olbec, de Samuel-Henry et Françoise de Treytorrens, du père Herménégilde et d'Eugénie

<sup>257</sup>Fonds d'Odet 3, P 77, n° 60: Ch. à Eug.

elle-même, qui avivent encore son sentiment de culpabilité, et telle celle de l'opinion publique valaisanne qui, dès l'automne 1812, l'a marié à la Vaudoise.

\* \* \*

Voilà donc achevée l'histoire d'amour commencée au début de 1812 entre Charles d'Odet et Eugénie de Treytorrens; une histoire d'amour peu commune, aux rebondissements tragi-comiques multiples; une histoire d'amour qui, surtout, a donné naissance à une correspondance abondante qui témoigne de la vie, des mœurs et des mentalités dans nos régions de 1812 à 1817, qui touche à divers événements, importants ou secondaires, à diverses personnes, célèbres ou humbles de l'époque, et qui est une source historique, à certains égards précieuse et sans égal, comme les chapitres suivants vont tenter de le démontrer.

TABLEAU 3

De 1812 à 1817, Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet ont rompu douze fois:

	<i>Début des ruptures</i>		<i>Fin des ruptures</i>	
1)	juillet	1812	juillet ou août	1812
2)	février	1813	février	1813
3)	2 juillet	1813	2-3 juillet	1813
4)	novembre	1813	janvier	1814
5)	9 juillet	1814	9 juillet	1814
6)	août	1814	fin novembre- début décembre	1814
7)	janvier-février	1815	février	1815
8)	avril-mai	1815	vers le 8 juin	1816
9)	12 juin	1816	17 juin	1816
10)	18 juin	1816	juillet	1816
11)	octobre	1816	février-mars	1817
12)	juillet	1817		







## BIBLIOTHECA VALLESIANA

1920 Martigny, avenue de la Gare 19

Etudes, témoignages et documents pour servir à l'histoire du Valais

Collection dirigée par André Donnet

### VOLUMES PARUS

1. EDMOND BILLE. *Jeunesse d'un peintre (1878-1902)*. Suivi de ses «Heures valaisannes». Mémoires présentés par S. CORINNA BILLE.  
La découverte intime du Valais par un artiste au tempérament puissant, dont les qualités d'écrivain ne le cèdent en rien à celles du peintre.  
Un vol. de 318 pages, illustré de 8 portraits par Edm. Bille, 1962. Fr. 25.-
2. HENRI MICHELET. *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828)*. *Ses recherches techniques et ses tentatives industrielles*. Préface de Maurice Daumas, conservateur au Conservatoire national des arts et métiers, Paris.  
Première étude d'ensemble sur les recherches d'un Valaisan jusqu'à ce jour plus célèbre que bien connu, inventeur du moteur à explosion et d'une linotype, pionnier de la navigation mécanique et des fours industriels.  
Un vol. de 395 pages, illustré de 5 hors-texte et de 21 figures. 1965. Fr. 30.-

3. *Mémoires de LOUIS ROBATEL (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France.* Publiés par ANDRÉ DONNET.

Témoignage unique sur la vie quotidienne, au cours de sa carrière au service étranger, d'un Valaisan qui incarne l'homme moyen: enfance à l'armée; campagnes et garnisons avec femme et enfants; occupations et déboires d'une longue retraite.

Un vol. de 296 pages, avec un portrait. 1966.

Fr. 30.-

4. *Documents relatifs aux capucins de la province de Savoie en Valais (1603-1766).* Publiés par JEAN-PAUL HAYOZ et FÉLIX TISSERAND, ofm cap.

Concernent principalement le conflit suscité en 1628-1630 par la rencontre de deux équipes de missionnaires venant, l'une de Savoie, l'autre des cantons confédérés, et la séparation des couvents de Saint-Maurice et de Sion d'avec la province de Savoie et leur réunion à la province suisse (1765-1767).

Un vol. de 182 pages, illustré de 16 planches. 1967.

Fr. 25.-

5. CHARLES-EMMANUEL DE RIVAZ. *Mes Souvenirs de Paris (1810-1814).* Publiés par MICHEL SALAMIN.

Les affaires du Valais traitées à Paris par son représentant au Corps législatif; l'exactitude d'un homme politique soucieux de paraître et de se ménager; les derniers jours de l'Empire napoléonien vus par un spectateur ennuyé mais impartial.

Un vol. de 342 pages, avec un portrait de l'auteur. 1967.

Fr. 25.-

6. PAUL SAUDAN et NORBERT VIATTE. *Lettres - Textes inédits.* Précédés de «Témoignages». Lettre-préface du cardinal Charles Journet.

«Hommage de gratitude à deux maîtres éminents et magnanimes... laissant derrière eux un grand, un pur sillage de lumière.» (Cardinal Journet). Vingt-deux témoignages d'amis et d'anciens élèves; correspondance musicale de P. Saudan avec G. de Saint-Foix (1936-1953); bibliographie, lettres, fragments d'un Journal de N. Viatte.

Un vol. de 380 pages, illustré de 8 hors-texte. 1968.

Fr. 30.-

7. EMILE BIOLLAY. *Le Valais en 1813-1814 et sa politique d'indépendance. La libération et l'occupation d'un département réuni.*

L'histoire singulière du Valais libéré en 1813, attaqué en 1814, mais que plus d'un lien rattache encore à la France alors qu'il endure l'occupation autrichienne et cherche à se créer une existence politique indépendante des cantons suisses.

Un volume de 551 pages. 1970.

Fr. 35.-

- 8., 9 et 10. ANDRÉ GUEX. *Le demi-siècle de Maurice Troillet. Essai sur l'aventure d'une génération 1913-1970.*

Qu'avons-nous gagné, qu'avons-nous perdu dans cette aventure du Valais, fondamentalement transformé en un demi-siècle? C'est la question à laquelle tente de répondre cette longue et patiente chronique, retraçant, année après année, l'action des hommes et le jeu des circonstances ou des événements. Car, en histoire, il n'y a ni miracles ni mutations spontanées.

3 vol. vendus ensemble (297, 336 et 250 pages. Frontispice). 1971. Fr. 88.-

11. PIERRE DEVANTHEY. *La Révolution bas-valaisanne de 1790.*

Sur la révolution de 1790 déclenchée par l'affaire du Gros-Bellet, plus célèbre que connue, voici enfin un ouvrage d'ensemble qui en étudie le déroulement, les causes, les revendications et les principaux protagonistes.

Un vol. de 475 pages, avec 8 hors-texte. 1972.

Fr. 35.-

12. ANNE TROILLET-BOVEN. *Souvenirs et propos sur Bagnes.*

1 vol. de 264 pages. 1973.

Epuisé.

*Une nouvelle édition de cet ouvrage, remaniée et illustrée de dessins et de photos, a été publiée sous le titre: Ce temps qu'on nous envie, par les Editions Monographie, à Sierre, 1982, 222 pages, dans la collection Mémoire vivante.*

13. *Correspondance relative à l'adolescence de Maurice Troillet.* Cent cinquante-trois lettres (1889-1904) choisies, annotées et présentées par ANDRÉ DONNET.

Les lettres ici rassemblées révèlent non seulement les années de formation du futur homme d'Etat Maurice Troillet mais aussi à leurs racines, les traits de son caractère qui apparaissent dans le milieu familial, l'attachement à la terre, les germes de la vocation politique, les pratiques religieuses, les amitiés nouées au collège, les difficultés d'adaptation au régime des divers établissements que le jeune homme a fréquentés.

1 vol. de 284 pages, illustré d'un hors-texte. 1973.

Fr. 30.-

14. et 15. MARIE DE RIEDMATTEN. *Journal intime (1882-1896).* Edition intégrale publiée sous les auspices de la Bourgeoisie de Sion. Texte établi, annoté et présenté par ANDRÉ DONNET. Préface de Bernard de Torrenté, président de la Bourgeoisie.

S'il fait connaître une âme d'une qualité peu commune, le *Journal intime* de Marie de Riedmatten apporte aussi à l'historien, à l'ethnologue, au sociologue une foule de renseignements sur la vie quotidienne, à Sion, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

2 vol. vendus ensemble (450 et 480 pages), 8 pl. hors-texte. 1975. Fr. 90.-

16. *Farinet devant la justice valaisanne*. Dossiers de procédure pénale publiés par ANDRÉ DONNET.

Farinet n'est ni un enfant de chœur, ni «un ange en paradis», encore moins un héros de la liberté dont ses soi-disant «amis» voudraient imposer l'image! En tout cas, au cours de 540 pages de procédure le mot de liberté n'apparaît pas une fois. Tout simplement, Farinet est un contrebandier – sympathique, certes – et un faux-monnayeur.

593 pages en deux volumes, avec 4 pl. hors-texte. 1980.

Fr. 58.–

17. et 18. ANDRÉ DONNET. *La Révolution valaisanne de 1798*.

Nouvelle approche des événements qui ont agité le Valais de janvier à juin 1798 et marqué la fin de l'Ancien Régime: affranchissement du Bas-Valais qui s'organise en Etat indépendant (Valais occidental); puis éphémère république des Dix-Dizains, réunion du Valais occidental et du Valais oriental sous une constitution démocratique, qui tente en vain de sauvegarder son indépendance; enfin, intégration en qualité de canton à la République helvétique qui suscite l'insurrection des Haut-Valaisans, promptement réprimée, mais non soumise.

2 vol. vendus ensemble (328 et 284 pages) illustrés de 24 portraits hors-texte. 1984.

Fr. 70.–

19. et 20. PIERRE-ALAIN PUTALLAZ. *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet. Etude de leur correspondance inédite (1812-1817)*.

Cinq ans de la vie du Valaisan Charles d'Odet (1776-1846) et de celle de la Vaudoise Eugénie de Treytorrens (1785-1856): leur rencontre, la conversion d'Eugénie au catholicisme, leurs amours difficiles, leurs personnalités respectives, ainsi que les intérêts politique, militaire, religieux, social, économique, médical et culturel de la correspondance qu'ils échangèrent de 1812 à 1817. Cet ouvrage fait revivre divers aspects de la Suisse romande et de Chambéry au début du XIX<sup>e</sup> siècle et démontre qu'une correspondance peut être le miroir d'une époque.

2 vol. vendus ensemble (308 et 363 pages) illustrés de 16 pl. hors-texte. 1985.

Fr. 70.–

Collection terminée











